



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600027744U







600027744U











LES VIES  
DES  
HOMMES ILLUSTRÉS  
DE LA  
FRANCE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT  
de la Monarchie jusqu'à présent.

Par M. D'AUVIGNY,  
TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

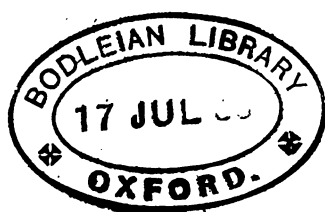
*Et se vend*

A PARIS, chez KNAPEN, Libraire-  
Imprimeur, au bas du Pont Saint Michel.

---

M. DCC. XXXIX.

200 c. 402







# LES HOMMES ILLUSTRES.

Contenus dans le Tome second.

**G**EORGE D'AMBOISE, *Cardinal & premier Ministre sous Louis XII.* Page 1.

**J**ACQUES DE BEAUNE, *Baron de Semblançai, Sur-Intendant des Finances sous François I.* 99.

**A**NTOINE DUPRAT, *sous Louis XII & François I.* 121.

**F**RANÇOIS DE TOURNON, *Archevêque d'Embrun, Cardinal & Ministre d'Etat sous François I.* 141.

**C**HARLES DE LORRAINE, *Cardinal & premier Ministre sous François II & Charles IX.* 259.

**F**RANÇOIS D'O, *Sur-Intendant des*

*Finances sous Henri III & Henri IV ,  
& Gouverneur de Paris.* 436

## SECRETAIRES D'ETAT.

*Guillaume Bochetel , Claude de l'Aubespine , Côme Clauffe , Jean Du Thiers ,  
Jacques Bourdin , Simon Fizes , Pierre  
Brulart , Claude Pinart , Louis Revol ,  
Martin Rufe.* 463



LES



LES HOMMES  
ILLUSTRES  
DE LA FRANCE.

---

GEORGE  
D'AMBOISE;

*Evêque de Valence , puis Arche-  
vêque de Narbonne, ensuite de  
Rouen ; Lieutenant Général ,  
puis Gouverneur de Norman-  
die, Cardinal, Légat perpétuel  
du S. Siège en France , premier  
Ministre sous Louis XII.*



GEORGE d'Amboise naquit l'an 1460. Il étoit fils de Pierre d'Amboise, Seigneur de Chaumont - sur - Loire, dont les Ancêtres, qui auparavant por-

1460.  
& suiv.

Naissance de  
G. d'Am-  
boise.

Tome II,

A

1460.  
uiv.

toient le nom de Berrie, venant à succéder aux biens de la Maison d'Amboise, en prirent le nom & les armes pour eux & leurs descendans en 1256. Ce Pierre d'Amboise étoit premier Gentilhomme de la Chambre de Louis XI. Il eut neuf garçons, qui se distinguèrent tous par leur mérite, & par les places qu'ils occupoient. Celui dont nous entreprenons de parler, étoit le dernier des neuf, ou, selon quelques-uns, le pénultième.

George, par son excellent naturel ; ne rendit pas infructueux les soins d'une mere habile, & les préceptes d'un Gouverneur attentif. Après quelques études superficielles, telles qu'on les faisoit dans ce tems d'ignorance, il fut reçu pour la forme Docteur en Droit Canonique, suivant les intentions de ses parens qui le destinoient à la Prélature, état qu'on ne croyoit pas alors exiger beaucoup de science. Il tarda peu en effet à être Evêque, & il n'étoit encore que dans sa quatorzième année, lorsque Louis XI. en considération de Charles d'Amboise son frere aîné, le nomma à l'Evêché de Montauban, & peu de tems après le mit au nombre de ses Aumôniers. La

Il est fait  
Evêque à 14  
ans.

sagesse & la modestie du jeune Prélat le rendirent agréable au Roi. Le célèbre Robert Gaguin \* & Philippe de Comines, si connu par ses Mémoires \*\* écrits avec une naïveté & une précision admirables, étoient en crédit l'un & l'autre, lorsqu'il parut à la Cour. Ils s'appliquèrent à lui former l'esprit, & lui donnerent d'excellentes leçons de conduite, dont il sçut bien profiter dans la suite.

1465.

&amp; suiv.

George avoit un esprit plus solide Son Portrait. que brillant, plus judicieux que délicat. Sans goût pour les Belles-Lettres, ni pour aucune science, dépourvu même de ces connoissances médiocres, auxquelles se bornent aujourd'hui la plupart des personnes de son rang, il avoit en revanche toutes les qualités qui font réussir dans ce monde, & qui conduisent à une haute fortune. Il étoit sçavant dans la science de la Cour, aussi modeste que modéré, sçachant parler & se taire, satisfaire son ressentiment, ou le sacrifier; sous un extérieur d'indifférence & de franchise, vif,

\* Général de l'Ordre de la Rédemption des Captifs. Il étoit Flamand, ainsi que Philippe de Comines.

\*\* Cet Ouvrage est si estimé, qu'il a été traduit dans toutes les Langues de l'Europe.

#### 4 LE CARDINAL

1460.  
& suiv. ambitieux, souple, & intrigant ; dans le fond , religieux, pieux même, mais avec l'art de le paroître plus qu'il ne l'étoit ; laborieux , vigilant , peu sensible à la volupté ; toujours poli & affable , & s'énonçant avec grace ; ayant enfin un air doux & serein , & une physionomie de bon augure , où étoit peint son beau naturel , son esprit fin , & en quelque sorte cette fortune à laquelle il étoit appelé.

Etat des  
affaires de la  
Cour.

Il y avoit peu de tems qu'il étoit à la Cour , lorsque les esprits se partagerent entre le Duc d'Orléans , premier Prince du Sang , qui regna depuis sous le nom de Louis XII. & le Sire de Beaujeu , cadet de la branche aînée de Bourbon. La famille Royale se trouvoit alors réduite au Dauphin , Prince mal élevé & d'un esprit médiocre , mais vif & belliqueux , & aux deux Princesses ses sœurs.

La première , aussi recommandable par son esprit que par ses graces , fut donnée en mariage au Sire de Beaujeu. La seconde , qui étoit fort laide , & dont l'esprit ne compensoit point la difformité , mais d'un fort bon caractère , fut le partage du Duc d'Orléans premier Prince du Sang. Il n'osa

la refuser de peur de déplaire à Louis **XI.** homme redoutable, que l'on n'of- **1460.**  
 fençoit pas impunément. Ces deux **& suiv.**  
 mariages formerent deux puissans  
 partis entre les Grands. Les uns voyant  
 le Roi fort cassé, & le Dauphin assez  
 valétudinaire, s'attachèrent au Duc  
 d'Orléans, qu'ils regardoient comme  
 l'héritier présomptif de la Couronne.  
 Les autres embrassèrent les intérêts de  
 Monsieur de Beaujeu, persuadés que  
 pendant la minorité du jeune Roi, il  
 seroit dépositaire de l'autorité Royale.

Le jeune Evêque de Montauban, **G. d'Am-**  
 ayant un parfait rapport avec le Duc **boise s'atta-**  
 d'Orléans pour l'âge & les inclina- **che au Duc**  
 tions, devint un des plus zélés servi- **d'Orléans.**  
 teurs de ce Prince, qui l'honora de  
 son amitié, & en fit son confident.  
 Ses freres, aussi politiques que lui,  
 s'attachèrent les uns au Duc d'Or-  
 léans, les autres à Madame de Beau-  
 jeu, afin d'avoir toujours pour eux  
 le vent de la fortune, de quelque côté  
 qu'il soufflât.

Louis XI. étant mort, & Charles **1483.**  
 VIII. son fils âgé de 14 ans commen- **Charles VIII.**  
 cés, lui ayant succédé, le parti du Duc **monte sur le**  
 d'Orléans, qui s'étoit tenu couvert **Trône.**  
 jusqu'alors, commença à se produire



1483.  
& suiv.

ouvertement, & à disputer la Régence à la faction contraire. Mais les Etats assemblés à Tours déclarerent qu'il n'y auroit point de Régent, conformément à l'Edit irrévocable du Roi Charles V. pour la majorité des Rois : il fut décidé que le Roi seroit incessamment sacré, & que tout se feroit en son nom. La Dame de Beaujeu sa sœur, n'ayant que 22 ans, fut chargée du soin de son éducation ; & on composa un Conseil des Princes du Sang & de douze personnes choisies & approuvées par les Etats, pour la conduite & l'expédition des affaires d'Etat.

Manège de  
G. d'Amb-  
oise.

Le Duc d'Orléans, qui avoit alors 23 ans, peu satisfait d'un Règlement qui lui donnoit trop peu de distinction & d'autorité, jugea à propos d'attendre à faire éclater son ambition & son ressentiment, que son parti se fût fortifié. L'Evêque de Montauban, que sa qualité d'Aumônier du Roi rendoit assidu à la Cour, donnoit secretement au Roi des conseils & des impressions contre Madame de Beaujeu, tandis qu'il parloit toujours avec éloge du Duc d'Orléans. Enfin, il vint à bout de persuader au jeune Monarque, qu'il étoit à propos qu'il secouât le

joug de sa sœur, & qu'il s'échapât de ses mains. 1483

Le Prélat ne vit pas plutôt le Roi & suiv. disposé à faire ce qu'il fouhaitoit, qu'il en donna avis au Comte de Dunois, Bâtard d'Orléans, & à quelques autres, avec qui il étoit d'intelligence. Les mesures étoient si bien concertées, que l'entreprise n'auroit pas manqué de réussir, si le Courier que d'Amboise avoit chargé de ses lettres, ne l'eût trahi par fidélité, & ne les eût remises à Madame de Beaujeu. L'Evêque de Montauban fut aussi-tôt arrêté, avec Bussi son frere, & quelques autres Complices de la conspiration, 1488. il est arrêté entr'autres Pompadour, Evêque de Périgueux, & Philippe de Comines, qui fut mis six mois dans une cage, suivant l'usage de ce tems-là, & resta longtems prisonnier. Les deux Evêques & Bussi furent traités moins rigoureusement.

Quoique d'Amboise eût suffisamment prouvé devant ses Juges, qu'il n'avoit rien fait que du consentement du Roi, qui ayant alors 17 ans, étoit en état de juger de ses démarches, il ne sortit de prison que deux ans après. Pendant cet intervalle, le Duc d'Or-

---



---

 1488.

Le Duc  
d'Orléans  
perd la Ba-  
taille de S.  
Aubin, & est  
fait prison-  
nier.

léans, informé des ordres qu'on avoit donnés pour le faire arrêter lui-même, se réfugia en Bretagne, où ayant joint ses troupes à celles du Duc, qui pour lors étoit en guerre avec la France, il tourna ses armes contre sa Patrie, ou plutôt contre la Cour. Il perdit la bataille de Saint. Aubin du Cormier, qu'il livra à l'armée royale commandée par la Trémouille, qui avoit 25. ans, & fut fait prisonnier.

Cette triste nouvelle consterna l'Evêque de Montauban tout dévoué à ce Prince. Ce qui augmentoit sa douleur, étoit l'impuissance où il se voyoit de le servir, étant privé de sa liberté. Il fit d'inutiles efforts pour sortir de prison. La Duchesse de Bourbon (c'est ainsi qu'on l'appelloit depuis peu, parce que le Prince son mari avoit succédé au Duché & aux autres biens de la branche aînée de Bourbon) fut inexorable. Enfin Louis, Evêque d'Albi, frere de d'Amboise, qui n'osoit s'employer ouvertement pour lui, de crainte de s'attirer lui-même une disgrâce, trouva le moyen de lui faire obtenir son pardon sans se compromettre. Il fit agir un Cordelier, nommé Malerne, Confesseur de la Princesse.

Ce Religieux ſçut la diſpoſer peu à peu à relâcher un peu de ſa ſévérité, 1488.  
& à pardonner aux Prélats.

L'Evêque d'Albi, informé par Ma- <sup>D'Amboise</sup>  
lerne des diſpoſitions de la Duchefſe, <sup>eſt mis en li-</sup>  
écrivit ſécretement en Cour de Rome, berté.  
& engagea le Saint Pere à récla-  
mer l'Evêque de Montauban & celui  
de Périgueux, arrêtés tous deux pour  
le même ſujet. Ce moyen réuſſit : la  
Princeſſe vivement ſollicitée par ſon  
Confefſeur & par les Nonces, que le  
Pape nomma pour connoître de cette  
affaire, rendit enfin la liberté aux  
deux Evêques, à condition qu'ils ſe re- 1489.  
tireroient chacun dans leurs Diocèſes.

C'étoit un châtiment continué, quoi-  
qu'adouci, pour des Prélats de Cour.  
En effet d'Amboiſe, jouiſſant de ſa  
liberté, n'avoit que la moindre partie  
de ce qu'il ſouhaitoit. Il fit de nou-  
velles inſtances pour avoir celle de re-  
venir à la Cour; mais malgré toutes  
ſes démarches, il ne put obtenir cette  
grace, que quinze mois après; en-  
core fallut-il que ſes freres ſe rendiſ-  
ſent reſponſables de la conduite qu'il  
tiendrait à l'égard du Gouvernement.  
Il promit tout, bien réſolu de ne rien  
tenir, & de ſ'employer tout entier

pour la délivrance du Duc d'Orléans ;  
 1489. dont les intérêts lui étoient plus chers  
 & suiv. que les siens propres.

Affaires de  
 Bretagne.

Les conjectures n'étoient gueres fa-  
 vorables à ses projets. Les affaires de  
 Bretagne paroissoient en très-mauvais  
 état. Le succès de la bataille de Saint  
 Aubin, & la prise du Duc d'Orléans  
 avoient fait perdre courage aux Bre-  
 tons, & ils demandoient la paix, que  
 la Duchesse de Bourbon étoit d'au-  
 tant moins disposée à leur accorder,  
 que la délivrance du Duc d'Orléans  
 devoit être le principal article du  
 traité. François II. Duc de Bretagne,  
 qui voyoit que les suites de cette af-  
 faire alloient lui devenir funestes, s'il  
 ne s'accommodoit à quelque prix que  
 ce fût, consentit enfin que le Duc  
 d'Orléans ne fût point compris dans  
 le traité, & il obtint la paix à cette  
 condition.

D'Amboise  
 travaille à  
 procurer la  
 liberté au  
 Duc d'Or-  
 léans.

D'Amboise voyant qu'il n'y avoit  
 plus rien à espérer de la part du  
 Duc de Bretagne, mit tout en usage  
 pour fléchir la Duchesse de Bourbon.  
 Pour cet effet, il engagea dans ses in-  
 térêts Louis Malet, Sire de Graville,  
 qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de

cette Princesse. \* Il persuada même à Jeanne de France, de solliciter l'élargissement du Duc d'Orléans son époux, quoiqu'elle en fût peu satisfaite. Mais tous ces mouvemens furent inutiles. La Gouvernante ne donna que des promesses qui n'aboutirent à rien. La mort du Duc de Bretagne, qui arriva sur ces entrefaites, la rendit encore moins traitable.

1489.  
& suiv.

Elle redoubla ses instances, pour engager le Roi à conquérir cette Province; mais ni le Roi, ni son Chancelier ne furent point de ce sentiment. Le Chancelier même proposa dans le Conseil le mariage du Roi avec l'héritière de Bretagne, comme un moyen plus légitime de réunir ce Pays à la France. D'Amboise le désiroit ardemment, persuadé que cette alliance pro-

\* Jean de Saint Gelais, dit qu'il étoit le plus fort du Conseil. Si l'on en croit Varillas, il étoit si riche, que le Cardinal de Richelieu fit imprimer son testament, pour que le Public en fit un jour la comparaison avec le sien. Il avoit l'esprit excellent, mais le cœur corrompu; car il n'appuyoit jamais dans le Conseil le bon avis, quand la Duchesse de Bourbon pensoit autrement. George d'Amboise lui proposa pour gendre Chaumont d'Amboise son neveu: ce qui fit grand plaisir à Graville, qui cherchoit à faire d'illustres alliances, & le rendit l'ami de d'Amboise. Ce mariage s'accomplit dans la suite.

cureroit infailliblement la liberté au Duc; c'étoit lui qui avoit pressé le Chancelier d'en faire la proposition dans le Conseil.

1489.  
& suiv.

Anne Duchesse de Bretagne, Princesse aussi belle que riche & puissante, n'écouta pas favorablement le Comte de Dunois, que le Roi lui députa pour ce sujet. Il ne put vaincre la répugnance qu'elle avoit à se donner à un Prince, qui après avoir fait la guerre au Duc son pere, étoit encore armé contr'elle. Ayant d'ailleurs beaucoup de fierté & de délicatesse, elle craignoit que Charles ne recherchât plutôt son Duché que sa personne. Le Comte tenta vainement de la rassurer, elle ne voulut rien entendre; de sorte que ce Prince fut obligé de faire avertir le Roi, qu'il n'y avoit rien à espérer, si le Duc d'Orléans, pour qui la jeune Duchesse avoit une estime particulière, ne se rendoit lui-même le négociateur de cette affaire.

Ce fut d'Amboise qui donna cet avis au Roi, de la part du Comte de Dunois; & comme l'occasion étoit des plus favorables, il le pressa si vivement, que ce jeune Monarque, qui n'auroit osé rien faire de lui-même, s'il n'eût

1491.

Le Duc  
d'Orléans  
est tiré de sa  
prison.



été amoureux , donna ordre sur le champ que l'on fit sortir le Duc de prison. Selon plusieurs Historiens, le Roi , sans avoir communiqué sa résolution à la Duchesse de Bourbon, alla lui-même tirer le Duc d'Orléans de sa prison.

1491.

Le Duc d'Orléans , qui aimoit la Princeesse de Bretagne , & qui en étoit aimé , auroit bien voulu parler pour lui-même ; mais vaincu par la nécessité, il fit taire son amour , & se servit de l'ascendant qu'il avoit sur le cœur de la jeune Duchesse , pour la faire consentir à son mariage avec le Roi, qu'elle épousa enfin à Langeais.

Charles VIII.  
épouse la  
Duchesse  
Anne.

1492.

Le succès de cette négociation fut avantageux au Duc d'Orléans. Le Roi lui donna publiquement & en particulier des marques de sa reconnoissance & de son amitié. La jeune Reine eut toutes sortes de considérations pour lui, & la Duchesse de Bourbon lui rendit ses bonnes grâces. D'Amboise voyoit avec plaisir son crédit augmenter avec celui de son Protecteur. On le traitoit partout avec distinction , & l'on avoit pour lui tous les égards qu'il pouvoit désirer. La mort du Comte de Dunois, arrivée peu

Crédit de  
G. d'Am-  
boise.

**1492.** de jours avant le mariage du Roi, le  
 laissa unique possesseur de la confiance  
 & de l'affection du Duc d'Orléans.

Il est élu  
 Archev. de  
 Narbonne.

De si grands avantages ne lui furent  
 pas moins utiles qu'honorables. Cha-  
 cun cherchoit à s'appuyer de son cré-  
 dit à la Cour. Le Chapitre de Nar-  
 bonne le choisit dans le même-tems  
 pour son Archevêque. Peu après, il  
 fut fait Lieutenant Général de la Pro-  
 vince de Normandie, de la maniere  
 que nous allons dire.

Il est fait  
 Lieutenant  
 Général de  
 Normandie.

Depuis la réconciliation du Duc  
 d'Orléans avec la Cour, la Duchesse  
 de Bourbon, qui avoit des appréhen-  
 sions secretes, que ce Prince ne son-  
 geât dans la suite à se venger des mau-  
 vais traitemens qu'il avoit reçus, af-  
 fectoit dans toutes les occasions de se  
 montrer autant son amie, qu'elle s'é-  
 toit déclarée son ennemie. Ce fut dans  
 cet esprit qu'elle lui fit donner le gou-  
 vernement de Normandie. Le Duc,  
 qui n'aimoit pas le détail des affaires,  
 & qui avoit coutume de se livrer en-  
 tierement à ceux qui avoient scû lui  
 plaire, fut charmé de trouver dans  
 l'Archevêque de Narbonne un homme  
 sur qui il pût se reposer. Il le nomma,  
 avec l'agrément du Roi, son Lieu-

tenant Général, & lui remit toute son autorité entre les mains. L'Archevêché de Rouen ayant vaqué quelques années après, il tâcha de le faire élire, afin qu'il fût plus à portée de remplir les devoirs de sa Charge. Le Roi se joignit au Duc d'Orléans, & fit solliciter vivement le Chapitre de Rouen pour cette élection. George d'Amboise fut donc nommé par acclamation Archevêque de Rouen. Dans l'acte de son élection, il n'est qualifié que de Prêtre ; ce qui fait juger qu'il n'avoit jamais été sacré ni Evêque de Montauban, ni Archevêque de Narbonne. La Normandie, infectée depuis plusieurs années d'une multitude de Brigands qui la désoloient, avoit besoin d'un libérateur tel que d'Amboise. Comme Lieutenant Général, il donna de si bons ordres, & les fit exécuter avec tant de vigueur, qu'en moins d'un an il rétablit la tranquillité dans la Province.

Ce fut en ce tems-là que le Roi résolut de passer en Italie avec une armée, pour conquérir le Royaume de Naples, sur lequel il avoit de justes prétentions. Aft ayant été marqué pour le rendez-vous général des trou-

1493.

Et Archev.  
de Rouen.

1494.

Il suit le  
Duc d'Or-  
léans en Ita-  
lie.

1494.

pes, le Duc d'Orléans, à qui cette Ville appartenoit, & qui s'y étoit rendu de bonne heure, y attendit l'arrivée du Roi. L'Archevêque ne put partir avec lui, comme il l'auroit désiré, parce qu'avant d'entreprendre un si long voyage, il voulut mettre son Diocèse en état de ne point souffrir de son absence. Quelques personnes pieuses lui firent un scrupule d'abandonner les fonctions de son Ministère, pour suivre l'armée, où sa présence étoit peu nécessaire; mais l'Archevêque trouva sans peine d'autres Casuistes plus commodes, qui lui permirent de préférer le métier de Courtisan à celui de Pasteur, & l'honneur de gouverner le premier Prince du Sang à celui de gouverner son troupeau.

L'Archevêque délivré de ses scrupules partit donc, & alla joindre le Duc d'Orléans en Italie. Il y arriva assez à tems, pour être le témoin d'une victoire signalée que le Duc remporta sur la flotte Napolitaine. La nouvelle de cette défaite répandit la terreur dans toute l'Italie, & les plus puissantes Villes ouvrirent leurs portes au Roi, qui après avoir fait son entrée dans

Florence, & dans Rome, parut devant Naples le 22 Février 1494. Il s'en rendit le Maître, & de tout le reste du Royaume en moins de huit jours.

1494.

Le Duc d'Orléans ne se trouva point à cette expédition. Etant tombé malade peu de tems après sa victoire, il avoit été obligé de retourner à Ast avec son confident, bien fâché de laisser échapper une si belle occasion d'acquérir de nouveaux lauriers. D'Amboise avoit encore un autre sujet de chagrin: Il s'étoit flaté d'obtenir le chapeau de Cardinal, si le Duc eût pû accompagner Sa Majesté jusqu'à Rome. Il ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement à ce Prince, qui dans la suite se plaignit au Roi, de ce que dans son entrevûe avec le Pape Alexandre VI. il avoit oublié d'Amboise, pendant qu'il avoit fait donner la pourpre à Briçonnet, qui étoit d'une naissance, & selon lui, d'un mérite fort inférieur. Mais Briçonnet étoit Ministre d'Etat, & d'ailleurs il se trouvoit à Rome à la suite du Roi, dans le tems de l'entrevûe.

Aussi-tôt après que le Roi fut parti d'Ast, où il étoit venu se mettre à la

---

1494. tête de son armée , le Duc d'Orléans , qui avoit moins de déférence pour ses ordres que pour les avis de son confident , forma le dessein d'assiéger Novarre , Place forte dans le Milanès. Il avoit des prétentions sur ce Duché , dont l'Usurpateur Ludovic Sforce s'étoit emparé. Il crut que pendant que le Roi étoit occupé à se faire restituer le Royaume de Naples , il pouvoit songer de son côté à rentrer dans un bien qui lui appartenoit. Pour cet effet , au lieu de faire filer vers l'armée Royale , les troupes de renfort qui venoient de France , il les retint pour s'en servir à exécuter le dessein qu'il méditoit.

---

1495. Il assiégea Novarre , & après l'avoir emporté sans beaucoup de résistance , il s'y renferma imprudemment avec d'Amboise , pour y attendre de nouveaux secours. Ils y furent bientôt investis par l'armée de Sforce , & ils auroient été exposés à y périr de faim , si les Assiégeans n'eussent d'eux-mêmes consenti à une trêve , pendant laquelle il fut accordé au Duc de pouvoir sortir de la Ville avec ses troupes.

Le Duc d'Orléans & son Favori au-

soient bien souhaité, que le Roi après la victoire de Fornoue, eût songé à la conquête du Duché de Milan. Peut-être ce Prince, cédant à leurs sollicitations, seroit-il entré dans leurs vûes ; mais effrayé par un renfort de vingt mille Suisses qui arriva dans le même tems à l'armée ennemie, il fut obligé de signer le traité de paix, dans lequel fut comprise la restitution de la Ville & du Château de Novarre, malgré ce que purent faire le Duc & d'Amboise pour rompre le traité. Le Duc témoigna du ressentiment contre ceux qu'il croyoit avoir été les auteurs de ce conseil ; & ceux-ci persuadés qu'il n'y avoit que l'Archevêque de Rouen qui aigrissoit l'esprit de ce Prince, s'efforcèrent de le mettre mal en Cour, & de le faire reléguer dans son Diocèse.

L'occasion s'en présenta bien-tôt. Le Roi ayant été sollicité par quelques Princes d'Italie de reprendre Naples, d'où Ferdinand Roi d'Arragon avoit chassé les François, peu de tems après qu'ils s'y furent établis, il donna la conduite de cette seconde expédition au Duc d'Orléans. Le premier article du traité, étoit que l'on commenceroit

1495.

1496.

D'Amboise  
détourne le  
Duc d'Or-  
léans d'aller  
en Italie.

1497.



1497.

par la conquête du Milanès, qui devoit revenir à ce Prince. Cette entreprise, qui quelques années auparavant auroit été si agréable au Duc, fut alors si peu de son goût; qu'il refusa de passer en Italie. Ce refus lui attira l'indignation du Roi, & d'Amboise fut compris dans sa disgrâce, parce que l'on crut que c'étoit lui qui avoit détourné le Duc de ce voyage, auquel il avoit paru d'abord si disposé. On ne se trompoit pas; d'Amboise avoit fait comprendre à ce Prince, qu'il avoit un intérêt personnel à ne pas s'éloigner de la Cour, par rapport à la foible santé du Roi, étant par la mort toute récente du Dauphin appelé à la succession de la Couronne.

Ils se retirent à Blois.

Leurs ennemis communs s'efforcèrent de profiter de cette conjoncture, pour leur nuire à l'un & à l'autre. Ils animèrent pour cet effet les Principaux de la Province de Normandie, qui à leur sollicitation vinrent à la Cour porter leurs plaintes contre leur Gouverneur & son Lieutenant. Ils les accusèrent de vouloir se rendre Maîtres de la Province, où ils agissoient en Souverains. On voit aisément quel étoit le but de cette accusation. Le Gou-

verneur & le Lieutenant entreprirent inutilement de repousser la calomnie : **1497.**  
 le Roi ne se trouva point disposé à les écouter ; desorte qu'ils prirent le parti de se retirer à Blois , en attendant que la face des affaires pût changer ; ce qui ne tarda pas à arriver par la mort de Charles VIII. qu'une espee d'apopléxie enleva le septième Avril **1498** , dans la 27<sup>e</sup>. année de son âge , laissant le Trône à Louis Duc d'Orléans , son plus proche héritier. **1498.**

Le nouveau Roi par l'avis de d'Amboise , qu'il fit aussi-tôt son premier Ministre , ordonna de magnifiques funérailles pour son prédécesseur. Il se fit ensuite sacrer avec beaucoup de pompe , & proclamer Roi de France , des deux Siciles , & de Jérusalem , & Duc de Milan. Le Ministre , qui connoissoit la générosité naturelle de Louis & sa tendresse pour le peuple , lui représenta , qu'afin de donner des impressions favorables en montant sur le Trône , il devoit prendre sur ses propres deniers les frais de l'une & l'autre cérémonie , ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. La France , charmée d'une générosité si peu attendue , le fut encore davantage , lorsque con-

Le Duc d'Orléans devenu Roi , fait d'Amboise son premier Ministre.

tre la coutume , on n'exigea rien pour le joyeux avènement à la Couronne. De si heureux commencemens firent augurer favorablement & du regne & du Ministère.

Conduite de  
d'Amboise  
dans le Mi-  
nistere.

Le Roi & le Ministre avoient les mêmes intentions. Louis ne songeoit qu'à rendre ses Sujets heureux , persuadé que c'est le premier & le seul devoir d'un Roi. D'Amboise ne s'étoit chargé de la conduite des affaires publiques , que pour les rétablir & pour seconder les vûes de son Maître. On peut dire que c'est à d'Amboise, que Louis XII. est redevable de ce glorieux titre de *Pere du Peuple*, qu'il porte dans nos Annales ; titre que presque aucun de ses Prédécesseurs n'avoit mérité , & auquel peu de ses Successeurs ont paru aspirer. D'Amboise commença par retrancher le dixième de tous les impôts , & les réduisit enfin aux deux tiers. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'en quelque nécessité que l'Etat pût se trouver sous son Ministère , il ne rétablit jamais ce qu'il avoit une fois supprimé ; par où l'on peut juger de sa prudence , dans la dispensation des deniers publics. Mais cette économie n'eut jamais rien de

fordide : elle tourna au profit des Sujets , sans avilir le Trône. Zélée & judicieuse , elle ne permit point que des hommes de néant s'engraissassent du sang du peuple , & accumulassent des richesses immenses par des brigandages autorisés ; elle ne mit point la Noblesse épuisée ( sur qui tombe par contre-coup toutes les impositions faites sur ceux qui cultivent la terre ) hors d'état de porter les armes pour la défense de la Patrie. D'Amboise , homme de condition , aima & protegea toujours la Noblesse. Il aima aussi les Sçavans & les hommes de Lettres.

---

---

1498.

Il fit confirmer dans leurs Charges les Officiers d'Epée , de Judicature & de Finances , que le Roi Charles VIII. avoit établis , & sçut par ce moyen s'en faire autant de créatures ; mais il tint la main à ce que les uns & les autres s'acquittassent avec exactitude des Emplois qu'il avoit bien voulu leur laisser. Il s'appliqua surtout à faire revivre la discipline parmi les gens de guerre , & reprima , comme il avoit fait en Normandie , les violences qu'ils exerçoient impunément dans tout le Royaume. De-là il tourna ses soins vers l'administration de la Justice , &

1498.

ayant réformé, suivant l'avis des plus habiles Jurisconsultes, ce qu'il y avoit de défectueux dans les anciennes Ordonnances, il abrégé la longueur des Procès, dissipa les ténèbres de la chicane, & fit rendre la justice avec autant d'équité que de diligence.

Jeanne de  
France est  
répudiée.

Ce fut ainsi qu'il sçut rétablir l'ordre dans l'Etat, dès les premières années de son Ministère. Mais comme rien n'est plus capable de maintenir la tranquillité publique, & de prévenir les cabales, qu'un héritier présomptif de la Couronne, fils de celui qui règne, il détermina le Roi à faire déclarer nul son mariage avec Jeanne de France, dont il n'avoit point d'enfans. Cette Princesse, à la persuasion du Ministre, qui se conduisoit toujours par de grands principes, consentit, sans beaucoup de résistance, à la dissolution d'un nœud, dont la continuation pouvoit devenir funeste à un grand Royaume. Le Pape Alexandre VI. nomma des Commissaires pour connoître de la nullité du mariage, & conformément à leur décision, qui ne pouvoit être que favorable aux intentions de la Cour, il permit au Roi de se remarier pour avoir des enfans, qui

qui selon les vœux des François pussent un jour lui succéder. Peut-être qu'un autre Pape qu'Alexandre VI n'eût pas été si facile. 1498.

Cette condescendance du Pontife Romain pour le Roi de France ne fut point payée d'ingratitude. Louis donna le Duché de Valentinois avec plusieurs autres dignités à Cesar de Borgia, fils naturel de ce Pape. Alexandre picqué d'émulation envoya au Ministre le chapeau de Cardinal, qui lui fut apporté par le nouveau Duc de Valentinois. Le Roi fut très-satisfait d'avoir procuré la pourpre à d'Amboise, & de pouvoir par-là reconnoître sa fidélité & son zele. Ses ennemis, comme ses amis, avouerent que personne n'étoit plus digne de cet honneur. Le Cardinal de la Rovere, qui fut depuis Pape sous le nom de Jules II, lui mit le bonnet sur la tête avec beaucoup d'appareil, en présence du Roi & de toute la Cour.

Cette nouvelle faveur ne servit qu'à accroître le zele du Ministre pour son Roi, & l'excita à montrer par de nouveaux services, qu'il méritoit l'estime & l'affection dont il l'honoroit. Il avoit remarqué que la passion de Louis,

D'Amboise  
est fait Cardi-  
nal,

Mariage du  
Roi, avec la  
Reine Anne  
Duchesse de  
Bretagne,

1498.

pour Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur, n'étoit point diminuée. Cette Princesse avoit été & étoit encore l'objet de son inclination, quoiqu'elle eût été dix ans avec Charles VIII. Le Cardinal agit auprès d'elle, & après avoir levé quelques difficultés, qu'elle lui opposa touchant son Duché de Bretagne, qu'elle vouloit conserver dans ses franchises, il la fit consentir à son mariage avec Louis XII. Il se célébra à la satisfaction de l'un & de l'autre, & au milieu des acclamations de tous les Etats du Roïaume le 1 Janvier 1499.

1499.

D'Amboise  
Gouverneur  
de Norman-  
die va à  
Rouen.

La cérémonie achevée, le Cardinal se rendit en Normandie, dont le Roi dès le commencement de son regne l'avoit fait Gouverneur. La Ville de Rouen lui fit une entrée magnifique ; elle ne l'avoit point vû depuis qu'il étoit entré dans le Ministère. Ce fut à qui lui donneroit en cette occasion des marques de la plus vive reconnoissance. Les habitans de Rouen avoient des preuves encore toutes recentes de son affection particuliere, par plusieurs avantages qu'il leur avoit procurés. Cette Ville a encore aujourd'hui une vénération singuliere pour

la mémoire de ce grand homme.

Comme la plus forte ambition de d'Amboise étoit de mériter les louanges qu'on lui donnoit, & de regner sur les cœurs, il eut lieu d'être satisfait de la maniere dont on le reçut. Le bon état où il trouva son Diocèse, ne lui donna pas moins de contentement. Après avoir premierement pourvû à ce qui regardoit son Eglise, il convoqua les trois Etats de la Province, & répondit à toutes les plaintes qu'on lui fit. Sur les remontrances de plusieurs personnes de considération, il rendit, pour la plus grande commodité des Parties, l'Echiquier perpétuel; ( il ne se tenoit auparavant que deux fois l'année ) & le fixa pour toujours à Rouen. L'Echiquier étoit une Cour Supérieure, composée d'Ecclésiastiques, de Gens d'épée, & de Gens de Loi, qui jugeoit en dernier ressort les appels interjettés des Sentences rendues par les Tribunaux inférieurs de la Province. François I. lui a depuis donné le nom de Parlement.

Pendant qu'il recherchoit soigneusement tout ce qui pouvoit contribuer à la tranquillité des peuples de son Diocèse & de son Gouvernement, de

L'Unive  
sité s'oppo  
aux Ordoi  
nances d  
Roi.



**499.** nouvelles affaires le rappellerent à Paris. L'Université de cette Ville s'étant opposée aux nouvelles Ordonnances que le Ministre avoit fait publier, comme donnant atteinte à la plûpart de ses privileges, & la Cour n'ayant point eu égard à ses plaintes, les mécontents s'échaufferent à un tel point, que le Recteur, de l'avis de toutes les Facultés, prit le parti d'interdire les exercices publics dans les Colleges, & de défendre aux Prédicateurs de monter en Chaire. Le Roi par le conseil du Cardinal, fit avancer des troupes vers Paris, pour mettre les rebelles à la raison; mais on n'eut pas besoin de tirer l'épée. Les mutins envoyèrent des députés pour implorer la clemence du Roi, & firent paroître alors autant de crainte qu'ils avoient montré d'insolence.

**Guerre du** D'Amboise, après avoir calmé cette  
**lanez.** tempête scholastique, songea à exécuter le dessein que son Maître & lui avoient formé depuis long-tems, de conquérir le Milanez. Pour cet effet il commença par négocier avec les Princes voisins, afin qu'ils ne traversassent point cette entreprise. Il obligea le Duc de Lorraine à renoncer

aux droits qu'il croyoit avoir sur la Provence, fit rendre hommage au Roi par l'Archiduc d'Autriche, pour les Comtés de Flandres, d'Artois & de Charolois, ménagea une trêve avec l'Empereur, & sçut si bien calmer la crainte ou la jalousie des Princes Italiens, qu'il les engagea à concourir eux-mêmes à la conquête de Milan.

1499.

Toutes les mesures étant prises, il fit partir les troupes sous la conduite de trois Généraux, Ligni, d'Aubigni, & Trivulce Milanois d'origine. Pour lui, il fut obligé de rester encore quelque tems en France, tant pour attendre le départ du Roi, que parce que le Pape Alexandre, par un trait de politique, lui envoya dans cette circonstance un Bref, par lequel il l'établissoit son Légat dans toute l'étendue du Royaume, dignité qui paroïssoit incompatible à plusieurs avec le Ministère; mais il trouva le moyen de les allier, & de contenter le Pape & le Roi, quoique leurs intérêts fussent si contraires.

La conquête du Milanez ne couta presque rien au Roi. L'Usurpateur Ludovic, qui étoit généralement haï, effrayé de la prise de ses meilleures

199. Places, se sauva de Milan. La Ville ouvrit aussi-tôt ses portes au Roi, qui y fit son entrée avec le Cardinal au mois d'Octobre 1499, & tourna ensuite ses armes contre Genes qui fut soumise en peu de tems.

Le Roi, qui avoit dessein de rendre sa domination agréable à ses nouveaux Sujets, conserva aux Etats de Genes & de Milan tous leurs anciens privileges, & leur en accorda même de nouveaux. Il établit, par le conseil du Cardinal, des Ecoles de Théologie, de Droit, & de Médecine à Milan, avec une Cour de Justice où les Parties pourroient plaider sans frais. Il diminua tous les impôts d'un quart, mit peu de garnison dans les Places, nomma Trivulce, qui étoit du Pays, pour en être le Gouverneur, & lui associa d'Aubigni.

De si sages précautions furent inutiles. Peu après le départ du Roi & du Cardinal, Trivulce, homme cruel & d'un orgueil insupportable, se fit tellement haïr, tant par ses exactions, que par la licence qu'il toleroit dans ses Soldats, que la Noblesse & le Peuple de Milan conspirèrent ensemble pour secouer le joug de sa tyrannie.

Sforce, qui avoit eu soin de faire de nouvelles levées en Allemagne, où il s'étoit réfugié, ne fut pas plutôt informé de la disposition des Milanois, qu'il parut sur la frontiere à la tête d'une armée. A cette nouvelle, les habitans se soulèvent & courent aux armes; on cherche le Gouverneur pour le massacrer, mais il s'étoit sauvé. Dès le lendemain de son évasion, la Ville reçut le Duc comme son Libérateur.

La révolte de Milan causa autant de chagrin que de surprise au Roi & au Cardinal, moins pour la perte de ce Duché, que parce qu'elle leur fermoit le chemin pour la conquête du Royaume de Naples: on murmuroit hautement contre le Ministre, qui avoit dû mieux connoître le caractère de Trivulce. On ne pouvoit comprendre qu'il eût associé à un homme si féroce, d'Aubigni, qui ne l'étoit pas moins. Les plus grandes fautes que les Ministres commettent, sont d'ordinaire dans la distribution des Emplois. Ils devoient s'attacher principalement à connoître les Sujets, & ne pas s'en rapporter à leur préjugé, ou à la recommandation de leurs Favoris.

Tout le monde regardoit la disgrâce

**1500.** du Cardinal , -comme prochaine & infallible. Ses amis & ses créatures trembloient d'avance. Mais fans faire attention à tous ces vains discours, il ne songea qu'à justifier sa conduite dans l'esprit du Roi , & à chercher du remede au malheur qu'il n'avoit pas prévu. Il commença par lever de nouvelles troupes , qu'il fit passer en Italie sous la conduite de la Trémouille, & il obtint pour lui-même, fans qu'il parût le demander, le titre de Généralissime, avec le pouvoir d'agir à sa volonté.

D'Amboise  
Généralissime  
de l'armée  
d'Italie.

Trivulce & d'Aubigni n'eurent pas plutôt appris son arrivée à Verceil , qu'ils vinrent l'y trouver. Le prudent Ministre, loin de leur témoigner aucun ressentiment, les reçut avec douceur, & reconcilia même ces deux ennemis implacables , qui par leurs querelles, leurs jaloussies, & leur peu de modération , avoient causé la perte de Milan. Cependant, quoique le Roi l'eût déclaré Généralissime, il affecta de n'en point exercer les fonctions, de peur d'exciter l'envie des autres Généraux. Cette prudente conduite eut l'effet qu'il en devoit attendre ; chacun s'empressa de lui obéir, &

de suivre ses conseils.

1500.

On avoit résolu d'abord d'aller droit à Milan; mais quand on eut appris que Ludovic y avoit jetté une nombreuse garnison, on trouva qu'il valloit mieux aller le chercher lui-même, & lui livrer bataille. Il étoit campé sous le canon du Château de Novare. Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'on se disposa au combat de part & d'autre. Mais le sage d'Amboise, qui avoit d'autres vûes, & qui ne vouloit pas s'en rapporter à l'événement incertain d'une bataille, trouva le moyen d'empêcher les deux armées d'en venir aux mains. L'expédient dont il s'étoit servi l'année précédente, pour se rendre maître du Château de Milan, lui paroissoit beaucoup plus sûr. Il résolut donc de le mettre en usage, pour se faire livrer & le Château de Novarre, & le Duc Sforce lui-même. Comme les Suisses qui étoient dans l'armée de ce Duc, étoient mal payés & par conséquent très-disposés à le trahir, il leur fit proposer une somme considérable, s'ils vouloient lui livrer la Place avec le Duc. Le marché fut bien-tôt conclu.

### 34 LE CARDINAL

**500.** Le malheureux Sforce s'apperce-  
 vant que les Suiffes de son armée  
 étoient d'intelligence avec l'ennemi,  
 leur fit toutes les instances possibles,  
 & les plus magnifiques promesses,  
 pour les engager à ne point l'abandon-  
 ner; mais comme il ne leur donnoit  
 que des paroles, ces ames venales  
 n'eurent point d'oreilles pour ses prie-  
 res. La Place fut remise au pouvoir des  
 François, & le malheureux Duc ar-  
 rêté, lorsqu'il tâchoit de se sauver en  
 habit déguifé parmi les Soldats de la  
 garnifon, que l'on faisoit sortir deux  
 à deux.

**Il se rend** Cette nouvelle jettâ une telle frayeur  
**tre de** dans l'esprit des Milanois, qu'ils dé-  
**an.** puterent promptement vers le Cardi-  
 nal, pour lui présenter les clefs de  
 leur Ville, & tâcher de le fléchir par  
 leurs foudiffions. Ce n'étoient plus ces  
 mêmes hommes, qui peu de jours au-  
 paravant se vantoient de le faire en-  
 lever lui-même dans Vercell. Le Car-  
 dinal les reçut avec une froideur, qui  
 leur fit perdre toute efpérance de par-  
 don, & les renvoya fans leur faire  
 aucune réponfe. Il s'avança enfuite  
 vers la Ville, où il fit fon entrée à la  
 tête des troupes. Les Milanois se se-

roient crû perdus sans ressource, s'ils n'avoient connu la générosité & la bonté du Cardinal, qui en effet aussi touché de leur repentir qu'il avoit été irrité de leur perfidie, voulut bien leur pardonner au nom du Roi. Ce fut le Vendredi Saint 17 Avril 1500 qu'il leur accorda cette grace, assis sur un Trône qu'on lui avoit élevé dans la Cour de l'Hôtel de Ville, où tous les principaux Habitans s'étoient rendus par son ordre.

1500.

Après qu'il eut ainsi réparé la faute, qu'un manquement de prévoyance lui avoit fait commettre, il donna le commandement général des troupes & le gouvernement de la Place à Chaumont d'Amboise son neveu, qui se montra digne du choix de son oncle. Il mit ensuite de fortes garnisons dans les Châteaux, fit de nouveaux Reglemens pour contenir les Gens de guerre, & de sévères Ordonnances contre les infractions. Mais afin d'avoir une armée toute prête en cas de besoin, il laissa la meilleure partie de ses troupes en Italie, au service des Florentins & du Duc de Valentinois, qui avoient demandé du secours au Roi de France; ceux-là pour reconquerir Pise.



1500.

que Charles VIII, en allant à l'expédition de Naples, avoit soustraite à leur domination; celui-ci pour se rendre maître des Villes de la Romagne. On n'étoit cependant gueres disposé en France à fournir des troupes au Duc de Valentinois, esprit fourbe & inconstant, sur lequel on ne pouvoit compter; on n'étoit pas plus satisfait du Pape Alexandre son pere, qui loin d'aider à la conquête du Milanéz, selon sa promesse, étoit soupçonné au contraire d'avoir contribué au rétablissement de Sforce.

Quoique le Roi eût donné sa parole au Pape, le Maréchal Trivulce, & les principaux Officiers de l'armée crurent qu'à l'exemple du Saint Pere, le Roi pouvoit se dispenser de la tenir. Mais outre que ç'eût été se brouiller ouvertement avec Sa Sainteté, (ce qui n'eût pas été prudent dans la circonstance) c'est que d'Amboise avoit un intérêt particulier à ne point lui donner de mécontentement; il ne s'ennuioit pas encore d'être Légat du S. Siége: Le terme de sa Légation étoit proche: ce n'étoit pas le moyen que le Pape la lui continuât, s'il refusoit des troupes à son fils: aussi ne le fit-il

pas. On fournit au Duc de l'infanterie & de la cavalerie, & d'Amboise, outre la continuation de sa dignité, obtint encore une augmentation de pouvoir. Il revint en France après de si glorieux exploits, & fit une entrée magnifique à Lyon, à Paris, & surtout à Rouen, où il se trouva un peuple infini, accouru de toutes parts, tant pour voir cette pompeuse cérémonie, que pour gagner le Jubilé, que d'Amboise avoit rapporté pour son Eglise seulement.

Retour  
Cardinal  
France.

Comme la conquête du Milanez avoit pour objet celle du Royaume de Naples, le Cardinal ne fut pas plutôt revenu à la Cour, que le Roi conféra avec lui des moyens de rendre cette expédition aussi facile que certaine. Le Ministre crut qu'il falloit premièrement s'assurer de l'Empereur, qui paroissoit vouloir s'opposer à ce dessein. On traita donc avec lui, & on obtint une trêve de quatre mois.

1501.

D'Amboise se mit ensuite en état de ne point craindre d'être traversé par le Pape, par les Suisses, par les Vénitiens, par les Florentins, & sur-tout par Ferdinand Roi d'Arragon. Il traita particulièrement avec ce dernier.

Traité avec  
Ferdinand.

**501.** Le principal article du traité , fut que le Roi de France lui céderoit la moitié du Royaume de Naples , quand il seroit reconquis. Ce honteux accord ne fut pas reçu favorablement dans le public. Les ennemis de d'Amboise le blâmerent avec raison , d'avoir eu si peu d'égard aux intérêts & à l'honneur de son Maître , que de l'associer à un Prince , dont il connoissoit la mauvaise foi , & dont il pouvoit d'ailleurs se passer. Ces discours ne l'inquieterent point. Connoissant les ruses de Ferdinand , il s'étoit précautionné. Il fit donc équiper une flotte , & lever une armée de terre Le Comte de Ravestein eut le commandement de la flotte , & Stuart d'Aubigni celui de l'armée de terre.

d'Amboise  
vint dans  
Milan.

Toutes choses étant ainsi disposées , il se mit lui-même en marche , & arriva à Milan , où il résolut de demeurer , tant pour contenir le peuple , que pour être à portée de remédier par sa prudence aux difficultés qui pourroient survenir dans l'expédition de Naples. Les deux Rois se firent donner d'avance , par leurs Ambassadeurs à Rome , l'investiture du Royaume qu'ils alloient conquérir. Le Pape ,

aussi foible que peu équitable, n'osa  
la leur refuser, les voyant en état d'ob-  
tenir de force ce qu'on ne leur accor-  
deroit pas de bonne grace. Les pro-  
grès de l'armée de France & de celle  
d'Espagne furent rapides, parce qu'el-  
les trouverent peu de résistance. Les  
Espagnols assiégeoient Tarente d'un  
côté, tandis que les François pres-  
soient Capoue de l'autre. La prise de  
cette dernière Ville, & le massacre  
qui y fut commis, porterent la terreur  
jusques dans Naples, dont les habitans  
aimèrent mieux capituler, que de  
s'exposer à un pareil traitement. Le  
Roi Frédéric lui-même offrit de re-  
mettre aux François tout ce qui étoit  
de leur partage, pourvû qu'on lui lais-  
sât la liberté de se retirer avec sa  
famille dans l'Isle d'Ischia.

D'Aubigni souscrivit à cette propo-  
sition, qu'il trouvoit avantageuse, &  
permit au Prince de se retirer. Il mit  
aussi-tôt ses troupes en possession de  
la Ville & de toutes les Places qui en  
dépendoient. Mais ce Général eut tout  
lieu de se repentir dans la suite d'avoir  
fait ce traité de son propre mouve-  
ment. Le Ministre blâma sa conduite,  
& donna ordre à Ravestein d'en-

Frédéric R  
de Naples  
conduit  
France.

1501.

trer dans l'Isle d'Ischia, avec des troupes, & de se saisir du Roi de Naples, qui fut conduit en France, où par de bons traitemens on tâcha d'adoucir sa disgrâce. Les Princes Italiens ne laisserent pas de faire quelques tentatives en faveur du Roi dépouillé. L'Empereur Maximilien sur-tout, & les Vénitiens, jaloux de l'agrandissement de la France en Italie, exciterent les Suisses à faire irruption dans le Milanez. Mais la marche de l'armée Françoisé les fit retirer bien vîte dans leur Pays.

Le Card. s'abouche avec l'Empereur.

Le Cardinal, qui sentoit que l'Empereur ne tarderoit pas à troubler la France dans sa nouvelle conquête, prit la résolution d'aller à Trente, pour regler avec lui les intérêts des deux Couronnes. L'Empereur le traita plutôt en Roi qu'en Ministre. Ils eurent ensemble plusieurs conférences particulieres. D'Amboise demanda pour son Maître l'investiture du Duché de Milan, offrant à ce Prince une somme proportionnée, & le mariage de son petit-fils Charles d'Autriche, avec Madame Claude fille aînée du Roi. Quoique cette alliance parût avantageuse à l'Empereur, il n'en fut

pas plus disposé à faire ce que la France désiroit. Il entendoit que Ludovic fût rétabli dans ses Etats; de sorte que le Cardinal ne put obtenir dans cette entrevue que la prolongation de la trêve pour quelques mois.

1501,

Cette trêve venoit fort à propos. Les François & les Espagnols, qui s'étoient emparés du Royaume de Naples, avoient entr'eux de grands démêlés pour le partage des terres. Chacun vouloit avoir ce qui lui paroissoit le meilleur; peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à une guerre ouverte. D'Aubigni, irrité de ce que le Cardinal lui avoit ôté le principal commandement, venoit de quitter l'armée, & étoit revenu en France, résolu de ne plus servir: mais le Ministre, sans avoir égard à son dépit, lui fit expédier un ordre qui le renvoyoit à Naples avec le Duc de Nemours, qui partoît avec des troupes en qualité de Vice-Roi.

La disposition des affaires étoit d'autant moins favorable aux François dans le Royaume de Naples, que le Roi, à la persuasion de d'Amboise, avoit joint sa flotte à celle des Vénitiens pour ravager les côtes de Tur-

Rupture entre les François & les Espagnols.

**501.** quie. Nemours, & Gonzalve Général des Espagnols, n'attendoient que les ordres de leurs Maîtres, pour vuidier leur differend à la tête de leurs armées. Un petit espace de Pays nommé le Capitanat, célèbre pour la bonté de ses pâturages, étoit le principal objet de la contestation. L'Espagnol & le François vouloient chacun se l'approprier, à l'exclusion l'un de l'autre. Les ennemis de d'Amboise le blâmoient, & avec raison, de ne s'être pas expliqué en termes plus clairs & plus positifs dans le traité de partage: il soutint que la chose étoit suffisamment expliquée, & fit déclarer la guerre au Roi Ferdinand.

**502.** Le Cardinal étoit pour lors à Milan avec le Roi, qui s'y étoit rendu, autant pour prévenir les entreprises de Sforce, que l'Empereur favorisoit secrètement, que pour empêcher ce même Prince de se joindre à Ferdinand son ennemi. D'Amboise, informé que les Vénitiens s'étoient déclarés ouvertement pour l'Espagnol, gagna les Ducs de Ferrare & de Mantoue, qui leur donnerent de l'occupation. Il mit ensuite tous ses soins à empêcher la rupture, qui étoit prête d'éclater

entre le Pape & le Roi de France. Louis indigné des fourberies du Pontife, & des violences du Duc de Valentinois son fils, qui désoloit les petites Principautés d'Italie, avoit résolu de les mettre tous deux à la raison. Il disoit même que la guerre, qu'il alloit faire à ce couple de méchans, étoit bien au moins aussi sainte, qu'une Croisade contre les Turcs.

1502,

Aux premières nouvelles qu'Alexandre & son fils reçurent, que l'armée Française étoit entrée dans la Toscane, ils songerent à prévenir les effets du ressentiment de Louis. Le Duc de Valentinois se rendit pour cet effet à Milan, avec autant d'assurance que s'il eût été irréprochable. D'Amboise, qui avoit un intérêt particulier de ménager le Pape, & de se faire un parti dans le Sacré College, sçut si bien appaiser la colère du Roi, que ce Prince rendit son amitié au Duc, & fit un traité avec lui. L'envie, qui avoit les yeux ouverts sur toutes les démarches du Cardinal, ne manqua pas de publier, avec quelque apparence de vérité, qu'aspirant au Trône de Saint Pierre, ou voulant au moins rendre sa Légation perpétuelle en

Traité avec  
le Pape.



1502.

France , il avoit plus pensé à ses propres affaires , qu'à celles de son Maître : tant il est important qu'un Prince soit attentif, & ait encore d'autres yeux que ceux de ses plus fideles Ministres.

Suivant l'accord fait avec le Duc de Valentinois, le Pape promettoit de livrer passage aux troupes du Roi, qui iroient à Naples, & de fournir en cas de besoin les secours qui dépendroient de lui. D'Amboise obtint ce qui pouvoit favoriser ses grands projets, c'est-à-dire, une promotion de Cardinaux qui lui fussent entierement dévoués, & la perpétuité de sa Légation en France. Les gens de bien désapprouverent cet accommodement, d'autant plus que, les intérêts de d'Amboise à part, le Roi pouvoit se passer de l'alliance de ces deux méchans hommes.

L'armée de France étant entrée dans la Pouille & dans la Calabre, en chassa les Espagnols, qui ne purent tenir contr'elle. Mais la mauvaise conduite des Généraux rendit ce succès inutile. Au lieu de pousser vivement le siège de Barlette, où Gonzalve s'étoit laissé investir, ils perdirent le tems à s'emparer de plusieurs Places peu im-

portantes. Cependant les Genoïs & les Milanois, qui n'auroient pas manqué de se révolter, si la France avoit eu du dessous, témoignèrent au Roi la part qu'ils prenoient à la prospérité de ses armes, par une entrée superbe qu'ils lui firent chacun dans leur Ville. Le Ministre partagea avec son Maître les honneurs de ces deux triomphes.

1502.

Quoique Louis & Ferdinand fussent en guerre, ils ne laissoient pas de parler d'accommodement par l'entremise de leurs Ministres. Le Roi la désiroit avec ardeur, & l'Espagnol rusé ne cherchoit qu'à gagner du tems. L'Archiduc son gendre vint en France à cet effet, pour regler toutes choses à l'amiable. Après qu'on eut examiné soigneusement les conditions proposées de part & d'autre, on convint que la paix seroit signée & jurée, & que les deux Généraux la feroient publier à la tête de leurs armées.

1503.

Le Duc de Nemours obéit aussi-tôt après l'ordre reçu. Mais Gonzalve voyant la conjoncture favorable, voulut en profiter, & réparer s'il pouvoit sa réputation. Il continua la guerre, sans avoir égard au traité de paix, & devenu plus hardi par les avantages

Les François  
chassés  
du Royaume  
de Naples.

1503.

qu'il remportoit chaque jour sur les François, il les poursuivit avec tant de vigueur, qu'il les chassa entierement du Royaume de Naples. Après cette expédition aussi promptement que glorieusement terminée, il rentra dans Naples en vainqueur. Les Places, qui tenoient encore pour les François, ne tarderent pas à capituler.

Les ennemis de d'Amboise voulurent encore le rendre responsable de ce nouveau revers. Il n'avoit pas, disoient-ils, envoyé des secours assez à tems. D'autres moins prévenus accusoient la témérité des Généraux Nemours & d'Aubigni, qui avoient attaqué l'ennemi mal à propos. D'Aubigni fut défait près le Seminare en Calabre; & peu de jours après, le Duc de Nemours fut tué, en voulant forcer l'armée ennemie campée à Cerignoles dans la Pouille.

Le Roi de France & son Ministre ne douterent plus alors que l'Archiduc ne fût venu pour les tromper par ses propositions de paix. Mais ce Prince dissipa leur soupçon, en se remettant volontairement entre leurs mains. Il se plaignit au Roi de Castille son beau-pere, de la conduite de son Général;

mais Ferdinand ne chercha qu'à éluder par de nouveaux détours les reproches qu'on lui faisoit de sa mauvaise foi. Le Roi & le Cardinal furent si indignés de la perfidie de ce Prince, qu'ils chassèrent honteusement ses Ambassadeurs, sans les vouloir écouter.

1503.

Le juste ressentiment de d'Amboise ne se borna pas-là. Il persuada au Roi de venger cet affront, & de mettre une flotte en mer, pour empêcher du moins qu'il ne vînt à Naples de nouveaux secours d'Espagne. Outre cette flotte, il leva encore trois armées de terre, sans pour cela charger le peuple, comme la nécessité pressante de l'Etat sembloit l'exiger. Deux de ces armées devoient attaquer l'Espagne, tandis que la troisième, commandée par le brave la Tremouille, entreroit dans le Royaume de Naples.

Après que d'Amboise eut fait passer les Alpes à nos troupes, & qu'il eut fait la revûe, il songea à s'assurer des Princes d'Italie, mais sur-tout du Pape & des Vénitiens, qui auroient pû incommoder l'armée Françoisé dans sa marche; & il les mit dans ses intérêts avec autant d'habileté que de

1503.

bonheur. Ce n'est pas qu'il comptât beaucoup sur la parole du Pontife. Informé du traité secret qu'il venoit de faire avec le Général Espagnol, il ne devoit pas ajouter beaucoup de foi à ses sermens. Selon les articles de ce traité, le Pape promettoit de livrer passage aux Espagnols comme aux François, à condition que Ferdinand se voyant paisible possesseur du Royaume de Naples, aideroit au Duc de Valentinois à conquérir la Toscane.

Mort d'Alexandre VI.

La mort d'Alexandre renversa ses projets & ceux de son fils. Il finit malheureusement, ayant, comme l'on sçait, bû par méprise le poison qu'il destinoit à un Cardinal qu'il haïssoit. D'Amboise à cette nouvelle se rend à Rome en diligence, presque certain de son élection. Les intérêts de la France, autant que les siens propres, le portoient à aspirer à la Papauté. Le Roi le souhaitoit ardemment, ne doutant pas qu'il ne fût bientôt Maître de l'Italie, si son Ministre occupoit cette place. L'esperance de l'un & de l'autre fut trompée. Malgré toutes les mesures que le Cardinal avoit prises depuis long-tems, pour que la Tiare ne pût lui échapper, François Piccolomini fut choisi à son

Son exclusion, & prit le nom de Pie  
III.

1503.

D'Amboise surpris que les suffrages de la plus grande partie des Cardinaux, dont il se croyoit assuré, lui eussent manqué, en témoigna son déplaisir. Mais ceux-ci s'excusèrent, en lui représentant que, pour le bien commun, ils avoient cru devoir faire choix d'un homme, qui n'étant lié à aucun Parti, fût plus disposé à rétablir l'union entre les Princes Chrétiens. Ces excuses appaisèrent d'Amboise, dont l'équité naturelle eut égard à la droiture de leurs intentions.

La mort de Pie III arrivée 26 jours après son exaltation, replongea le College des Cardinaux dans de nouveaux embarras. Le Duc de Valentinois, les Ursins, les Colonnes, qui étoient les trois factions dominantes, & divisées entr'elles d'intérêts, en vinrent aux mains plusieurs fois, & firent de Rome le théâtre sanglant d'une guerre intestine. D'Amboise fut sur le point d'être insulté, tant les Colonnes & les Ursins étoient irrités de ce qu'il protegeoit l'infâme Valentinois, leur ennemi commun. Ses amis lui conseillèrent de se soustraire à leur fureur par

Mort du nouveau Pape

1503.

Election de  
Jules II.

la fuite ; mais il voulut rester dans Rome , & faire valoir ses prétentions. Cependant ses desseins , quoique bien concertés , échouèrent pour la seconde fois. Le Cardinal de la Rovere , qui prit le nom de Jules II l'emporta. Ce nouveau Pontife , qui n'ignoroit pas combien il lui importoit de ménager la France , dans le commencement de son Pontificat , voulut gagner d'Amboise , en confirmant sa Légation perpétuelle dans le Royaume. Il y joignit celle d'Avignon & de Bretagne.

Tandis que les intérêts particuliers du Cardinal l'occupoient à Rome , les affaires de la France alloient très-mal à Naples. Notre armée y étoit arrivée trop tard. Le Duc de Valentinoïs & les Ursins ne fournirent point les secours qu'ils avoient promis. Ceux-ci poussèrent encore les choses plus loin : ils se jetterent dans le parti du Roi d'Espagne. Un autre malheur fut que le Marquis de Mantoue Allié des François , ayant manqué en plusieurs occasions de profiter des avantages qu'il avoit eûs sur l'armée d'Espagne , on le soupçonna d'avoir des intelligences avec l'ennemi. Ce soupçon devint

D'AMBOISE: 31

presque une certitude, lorsqu'il eut  
laissé prendre un Fort que nous avions  
sur le Garillan, celui-là même, où le  
célèbre Chevalier Bayard, comme un  
autre Coclès, défendit lui seul contre  
deux cens Espagnols l'entrée d'un  
pont de communication. Le Marquis  
de Mantoue voyant qu'il avoit perdu  
toute confiance, prit le parti de se re-  
tirer, sous prétexte de maladie, &  
enmena avec lui ce qu'il avoit de  
troupes à sa solde.

1503.

D'Amboise ne se trouvoit point à  
portée de remédier à de si tristes acci-  
dens. Il étoit retourné en France, sur  
l'avis qui lui avoit été donné, que ses  
ennemis cabaloient à la Cour contre  
lui. On attribuoit à sa négligence, à  
son incapacité, à son ambition, le  
malheureux succès de nos armes en  
Italie. Les motifs qui l'avoient retenu  
à Rome, étoient cause, disoit-on, que  
nous n'avions pas chassé les Espagnols  
du Royaume de Naples. On lui im-  
puta encore le peu de progrès que nous  
fîmes dans le même tems du côté de  
l'Espagne. Il trouva enfin presque  
tous les esprits prévenus à son arrivée  
à la Cour. Pour comble de disgrâce,  
on apprit que la peste s'étoit mise dans

1504.

Plainte  
contre d'Am-  
boise,



1504.

l'armée de Naples, qui étoit campée sur les bords du Garillan; & peu de tems après, que cette armée avoit été battue par celle d'Espagne, lorsqu'elle se retiroit à Gayete, qu'elle rendit par une composition honteuse.

Ces événemens toucherent encore moins le Ministre, qu'une maladie contagieuse, qui se répandit alors dans tout le Royaume, avec la famine qui survint en même-tems. La France eut des preuves de son zèle judicieux & actif, par les soins qu'il se donna pour faire cesser ces deux terribles fléaux. Mais après avoir pourvû aux besoins du dedans de l'Etat, il songea à ce qui se passoit au dehors. Voyant que ses desseins n'avoient réussi, ni du côté de Naples ni du côté de l'Espagne, il crut qu'il devoit s'appliquer à conserver au moins le Milanez, menacé de l'invasion de l'Espagnol. Il s'y transporta donc, tant pour contenir les peuples dans l'obéissance, que pour prévenir les entreprises de l'ennemi.

D'Amboise  
va trouver  
l'Empereur.

Mais il s'apperçut bientôt que ce n'étoit pas de la part de Ferdinand Roi d'Arragon, qu'il avoit à craindre pour Milan. L'Empereur ayant résolu de

rétablir le Duc Sforce, alloit mettre son dessein à exécution, si d'Amboise par son habileté n'eût détourné le coup. Il alla trouver l'Empereur, pour traiter avec lui, & le faire changer de dessein, s'il étoit possible. Déjà il se promettoit un heureux succès de sa négociation, lorsqu'on lui écrivit de France, que le Roi étoit tombé malade, & qu'un puissant parti se formoit à la Cour contre son Ministre.

Ses amis comme ses ennemis, crurent effectivement sa ruine infaillible. On cabala contre lui. Le Maréchal de Gié, Seigneur de la Maison de Rohan, homme alors fort agréable à la Reine, étoit à la tête de ceux qui cherchoient à nuire au Cardinal. Ce courtisan, aussi adroit que jaloux, profitant de l'absence de celui qu'il regardoit comme son rival, mit tout en usage pour abattre cette Eminence qui lui faisoit ombre, & pour s'élever ensuite sur ses ruines. L'occasion étoit favorable : la maladie du Roi n'étoit causée que par le chagrin qu'il ressentoit de voir les affaires prendre un si mauvais tour en Espagne & en Italie.

D'Amboise, sans s'effrayer de ces Succès de sa négociation. fâcheuses nouvelles, continua sa né-

1504.

gociation , & ne se disposa à retourner à la Cour qu'après la conclusion du traité qu'il fit avec l'Empereur. Les principaux articles étoient , que Maximilien donneroit l'investiture du Duché de Milan au Roi , moyennant une somme de 660000 livres qui lui seroit fournie en deux payemens ; que Louis donneroit la Princesse Claude sa fille en mariage à Charles petit-fils de l'Empereur ; que le Roi de Castille seroit obligé de signer une trêve avec la France. Le Ministre , qui sentoît mieux que personne tous les avantages de ce traité , revint plus triomphant à la Cour , que s'il eût remporté une victoire. Le succès inespéré de sa négociation ferma la bouche à ceux qui avoient entrepris de le supplanter. Le Maréchal de Gié , ayant déplû à la Reine quelque tems après , fut lui-même disgracié.

La mort d'Isabelle , Reine de Castille , femme de Ferdinand Roi d'Aragon , arrivée l'an 1505 , causant de grandes contestations , entre le Roi d'Aragon & Philippe Archiduc d'Autriche son gendre , d'Amboise songea à profiter de leurs divisions. Isabelle en mourant avoit nommé le Roi son

mari, Administrateur du Royaume de Castille pour Jeanne leur fille, femme de l'Archiduc, à laquelle il appartenoit par droit de succession. Les Grands de Castille, peu satisfaits de la disposition testamentaire de leur Reine, favorisoient l'Archiduc autant qu'ils haïssoient le Roi d'Arragon, dont le Gouvernement leur étoit odieux.

---

1505.

Ferdinand, pour se maintenir dans l'administration que l'Archiduc lui contestoit, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de s'allier avec la France, se flattant, ou qu'il en tireroit des secours au besoin, ou qu'il l'empêcheroit d'en fournir à son gendre. Pour cet effet, il députa au Cardinal Ministre l'Inquisiteur F. Jean d'Higuera Bernardin, pour lui faire des propositions de sa part, & conclure une alliance entre les deux Couronnes. D'Amboise, qui connoissoit par expérience le peu de bonne foi de Ferdinand, reçut le Moine avec assez de froideur, & lui répondit que le meilleur accommodement que son Maître pût faire avec le Roi, étoit d'épouser une Princesse Françoisse.

Le Cardinal avoit en vûe Germaine

1505.

1506.

de Foix, frère de Gaston Duc de Nemours, neveu de Louis XII. Ferdinand reçut cette proposition avec joye ; mais il voulut qu'avant de rien conclure, la France se désistât pour toujours des prétentions qu'elle avoit sur le Royaume de Naples. Louis, selon le conseil de son Ministre, qui n'envisageoit que le bien de l'Etat, y consentit, à la charge de reversion à la Couronne, si la Princesse venoit à mourir sans enfans. Peu de tems après la conclusion de ce traité, l'Archiduc ayant trouvé le moyen d'entrer dans la Castile, & d'en chasser Ferdinand, cette révolution inattendue engagea le Cardinal à prendre de nouvelles mesures, pour empêcher que ce Prince ne devînt trop puissant. Il étoit dit par le traité, qui avoit été fait entre la France & l'Empereur, que Charles, fils de l'Archiduc, épouseroit Madame Claude, fille de Louis XII. Cette Princesse étoit unique héritière, par le Roi son pere, du Duché de Milan, comme de l'Etat de Gènes ; & par la Reine sa mere du Duché de Bretagne, & de plusieurs autres Seigneuries & Places importantes, tant au dedans qu'au dehors du Royau-

me. Le Cardinal faisant réflexion que cette alliance mettroit un jour la Maison d'Autriche en état de donner la loi à la France, résolut de ne rien négliger pour la faire rompre. Il n'ignoroit pas que cette rupture ne pourroit se faire sans irriter Maximilien & l'Archiduc son fils, & même sans s'exposer à déplaire au Roi & à la Reine, qui par tendresse pour leur fille, désiroient fort que ce mariage s'accomplît; mais le bien général de l'Etat lui fit oublier toutes ces considérations particulières.

1506,

Le Comte d'Angoulême, qui succéda dans la suite à Louis XII sous le nom de François I, étoit le plus proche héritier de la Couronne. Le Cardinal jetta les yeux sur lui, pour lui faire épouser Madame Claude de France, quoique promise par un traité solennel au fils de l'Archiduc. Cette entreprise, toute grande qu'elle étoit, fut exécutée avec autant de prudence que de bonheur.

Mariage d  
Mad. Claud  
avec le C  
d'Angoulê-  
me.

Le Ministre fit représenter au Roi par tous les Etats du Royaume, que l'intérêt de la France demandoit que le Comte d'Angoulême, appelé alors le Duc de Valois, épousât la Princesse,

1500.

parce que s'il venoit à mourir sans enfans mâles, ce jeune Prince, qui étoit déjà d'une grande espérance, feroit en état de lui succéder & de soutenir la gloire de la Nation. Ces remontrances eurent leur effet. Le Roi consentit à ce mariage, qui fut célébré selon les vœux de toute la France.

L'Empereur & l'Archiduc Philippe, extrêmement irrités de l'affront qu'ils venoient de recevoir, & dont ils ne pouvoient pas douter que le Ministre ne fût le principal auteur, firent chacun de leur côté des préparatifs de guerre extraordinaires pour en tirer vengeance, & sembloient moins menacer le Roi que le Cardinal, qui se préparoit de son côté avec une diligence incroyable à résister à cet orage, en cas qu'il ne pût venir à bout de le détourner. Il fit tous ses efforts pour empêcher que les Princes d'Italie n'entraissent dans le parti des ennemis de la France; mais les ayant trouvés peu disposés à seconder ses vûes, il se tourna d'un autre côté, & réussit mieux. Le Roi de Hongrie & le Duc de Gueldres se chargerent, l'un d'occuper l'Empereur sur la frontière d'Autriche, & l'autre l'Archiduc dans les Pays-Bas.

D'Amboise, après s'être assuré de ces deux Puissances, prit si bien ses mesures, qu'il mit le Royaume non-seulement à couvert du ressentiment des Princes offensés, mais encore en état de les faire craindre eux-mêmes.

1506.

La mort de l'Archiduc Philippe, Roi de Castille par Jeanne sa femme, rendit inutiles les armemens des uns & des autres. Ce Prince en mourant mit par un trait de prudence le jeune Charles son fils, qui fut depuis l'Empereur Charles-Quint, sous la protection de Louis XII en le nommant son Tuteur. Bien des gens vouloient détourner le Roi d'accepter cette tutelle, parce qu'elle lui ôtoit l'occasion d'attaquer la Maison d'Autriche; mais Louis, naturellement généreux, aimait mieux suivre le sentiment de d'Amboise, qui lui conseilla de s'en charger.

Mort de  
l'Archiduc  
Philippe.

Cependant l'Empereur & le Roi Ferdinand voulant gouverner tous deux pendant la minorité de Charles, prirent pour arbitres de leurs différends le Roi de France & son Ministre, persuadés l'un & l'autre qu'ils décideroient en leur faveur; après avoir pesé murement les raisons, dont chacun d'eux



1506. appuyoit ses prétentions, & considéré les intérêts particuliers de l'Etat, Louis XII suivant les lumieres de sa conscience, défera la Régence à Ferdinand. L'Empereur indigné de cette préférence, qu'il regardoit comme injuste, menaça de s'en venger sur la France, & en particulier sur le Cardinal, qu'il sçavoit être l'organe de Louis XII. Il engagea dans sa querelle tous les Princes Allemans, & s'assura même de ceux d'Italie. Son dessein étoit de fonder premierement sur le Milanez, à dessein de rétablir le Duc Sforce dans ses Etats. D'Amboise auroit été peu effrayé des menaces de l'Empereur, s'il n'eût pas appréhendé que le Pape Jules, naturellement mal intentionné pour la France, ne prît le parti de l'Empereur. Ce Pontife avoit donné déjà au Roi plusieurs sujets de mécontentement, & la prudence du Cardinal avoit empêché plus d'une fois qu'ils n'en vinssent à une rupture ouverte.

Jules voyant qu'on le recherchoit, profita de la circonstance, pour demander du secours au Roi contre les Bolonois qui s'étoient soustraits à la domination du Saint Siége. Afin que

sa démarche eût le succès qu'il désiroit, outre la promesse qu'il fit au Ministre de le continuer dans sa Légation, il le flatta de l'esperance d'un chapeau de Cardinal pour un de ses neveux. D'Amboise trouva de l'opposition dans le Conseil ; mais le Roi, qui ne prenoit que ses avis, accorda au Pontife ce qu'il demandoit, & Chaumont d'Amboise lui conduisit des troupes.

1506.

Après la réduction de Bologne, que le Saint Pere dût au secours des François, il n'en fut ni plus reconnoissant, ni moins leur ennemi : au contraire, ayant formé le dessein de leur faire perdre ce qu'ils tenoient en Italie, il commença par envoyer de ses émissaires à Genes, pour y semer la discorde entre la noblesse & le peuple, bien persuadé qu'il en naîtroit de-là quelque révolution favorable à son projet. Il ne se trompa pas : le peuple indigné de ce que le Roi & son Ministre, sans avoir égard à ses plaintes, donnoit gain de cause aux Nobles dans toutes les occasions, entre en fureur, se jette sur les Nobles, en massacre une partie, & met le feu à leurs maisons. Le Gouverneur pour le

1507.

Revolte d  
Genes.

1507.

Roi ( c'étoit le Comte de Ravestein ) n'auroit pas été épargné lui-même ; s'il n'eût trouvé le moyen de fortir de la Ville , après avoir eû la précaution de jeter des troupes dans le Château. Alors les rebelles secouant ouvertement le joug de la domination Françoisse , se créèrent un Duc & des Tribuns , leverent une armée , & s'emparèrent de plusieurs Places , résolus de se maintenir dans l'indépendance.

Autant que la Cour fut chagrine de cette révolte , autant d'Amboise fut ravi de trouver un prétexte pour dompter entierement cette Ville orgueilleuse. Il n'y avoit pas de tems à perdre. La conservation du Milanez dépendoit de celle de cet Etat. Il donna donc promptement ses ordres pour l'armement d'une flotte & pour la levée d'une armée de terre , afin d'attaquer Genes par deux endroits ; il négocia ensuite avec le Roi d'Angleterre , l'Empereur & les Princes d'Italie , pour les détourner de fournir du secours aux rebelles.

Le Pape & l'Empereur , toujours jaloux de la France , qu'ils ne trouvoient déjà que trop puissante , se trouverent peu disposés à favoriser

cette entreprise. L'Empereur sur-tout disoit que Louis n'avoit d'autres des- 1507.  
seins que de se rendre Maître de l'Italie, pour chasser de Rome le Pape Jules, & faire élire son favori d'Amboise à la place de ce Pontife. Quoique le Pape n'en crût rien, il ne laissa pas de faire semblant de craindre, & de traiter secrètement avec les Vénitiens, les Espagnols & les Puissances voisines, afin de les exciter à se déclarer pour les Genoïs. N'ayant pu y réussir, il prit le parti de se tenir sur ses gardes.

Ce n'étoit pas tant le Pape & l'Empereur qui inquietoient d'Amboise, que l'opposition de la Reine au départ du Roi son époux; à quoi ne contribuoient pas peu encore les flatтерies de quelques courtisans, envieux du crédit & de l'autorité du Ministre, qui représentoient continuellement à cette Princesse, qu'elle ne devoit pas souffrir que le Roi marchât en personne à une expédition extrêmement dangereuse, & dont le succès étoit très-incertain. D'Amboise au contraire remontoit au Roi qu'il devoit se mettre à la tête de son armée, & se charger lui-même de la conduite de l'ex-

1507.

pédition, autant pour encourager les siens par sa présence, que pour jeter la frayeur chez les rebelles : les remontrances du Ministre l'emportèrent sur les sollicitations de la Reine, & le départ du Roi fut résolu.

*D'Amboise  
va en Italie.*

Une atteinte de goutte, à laquelle le Cardinal étoit fort sujet, ne fut pas capable de l'arrêter. Il prit les devans afin de disposer toutes choses, & lorsque le Roi arriva à l'armée, il fut charmé de voir le bon ordre qui reugnoit dans les troupes, & donna à la prévoyance du Cardinal les éloges qu'elle méritoit. On ne manqua de rien pendant toute la campagne, & l'on peut dire que la France dût en partie aux soins & à l'habileté du Ministre le succès de cette entreprise. En peu de tems Genes fut réduite à une grande extrémité. De toutes les troupes qu'elle avoit levées avec une dépense infinie, les meilleures étoient périées, & le peu qui en restoit n'étoit pas en état de défendre long-tems la Ville. Le Duc qu'elle s'étoit choisie, l'avoit même abandonnée ; enfin se voyant de toutes parts pressée par l'armée Françoisse, & n'ayant aucune ressource, elle offrit de se rendre au Roi,

& de payer les-frais de la guerre , s'il vouloit promettre aux habitans la vie & les biens. Mais le Cardinal voulut qu'elle se rendît à discrétion , & qu'elle laifsât au Roi la liberté de décider de son sort. Genes fut obligée d'accepter ces conditions, toutes dures qu'elles étoient , & d'attendre son salut de la clemence du Vainqueur.

1507.

Le Roi fit en cette Ville une entrée guerriere , armé de toutes pieces , & monté sur un cheval de bataille , toute sa Gendarmerie l'environnant l'épée nue. Le Cardinal se fit conduire dans tous les quartiers , pour arrêter , par sa présence , les emportemens du soldat avide de butin & de carnage. On signifia ensuite aux habitans qu'ils eussent à remettre leurs armes ; à quoi ayant obéi , on les laissa plus d'une semaine livrés à une cruelle incertitude. Au bout de neuf jours , les anciens & les plus qualifiés des Citoyens eurent ordre de se rendre dans la cour du Palais Ducal. Le Roi y parut assis sur un Trône élevé , ayant à côté de lui le Cardinal Ministre. Les Notables de Genes y étoient en habit de deuil , à genoux & tête nue.

Conduite du  
Roi à l'égard  
des Genoys.

L'Orateur de la Ville implora la

**1507.** clemence du Vainqueur, par un discours touchant qu'il fit à ce sujet. Celui qui parloit pour le Roi, y répondit, & reprocha aux Genoïs leur perfidie, & leur ingratitude envers un si bon Prince. Après les avoir laissés, durant quelques momens, incertains de leur sort, il leur déclara enfin que le Roi vouloit bien, par un effet de sa bonté, leur conserver la vie & les biens; mais qu'à l'égard de leurs privileges, ils leur seroient ôtés, & qu'ils se gouverneroient dorénavant selon les Loix que le Roi jugeroit à propos de leur imposer. Les Chefs des coupables furent exceptés de l'amnistie générale; sçavoir leur Duc Paul de Nove, Justiniani l'un des Tribuns, & quelques autres qui furent condamnés à perdre la tête.

La nouvelle de cette expédition; terminée avec autant de gloire que de promptitude, jetta la terreur dans toute l'Allemagne & dans toute l'Italie. Le Pape Jules ne pouvoit le croire, parce qu'il le souhaitoit moins que personne, ayant peur que ses menées ne fussent découvertes par les dépositions des coupables. Mais le Cardinal lui écrivit, & dissipa ses doutes;

Les Venitiens , en politiques adroits, envoyèrent des députés à Genes, pour féliciter le Roi, & lui demander son amitié. Ces soumissions, qui ne leur étoient pas ordinaires, ne servirent pas peu à les faire soupçonner d'avoir trempé dans la conjuration. Le Nonce arriva dans le tems même, & après avoir complimenté le Roi au nom de Sa Sainteté, il se plaignit, selon les ordres qu'il en avoit reçus, de ce que la France, par des pratiques secrètes tâchoit de rétablir l'Usurpateur Bentivoglio dans Bologne, au préjudice du Saint Siége. Mais on sentit bien que Jules n'affectoit de faire ces plaintes contre la France, que pour prévenir celles que l'on faisoit alors contre lui avec beaucoup plus de fondement. Plusieurs des principaux Seigneurs François conseilloyent au Roi de profiter de la consternation où étoient l'Italie, l'Espagne & l'Allemagne, pour reprendre Naples. Mais le Cardinal, dont les vûes s'étendoient plus loin, le détourna de cette entreprise, & lui conseilla au contraire de licentier ses troupes, afin de ne point fournir de prétexte



**aux Puissances jalouses, de se liguier  
contrè lui.**

**1507.**

*Conférence  
du Card. avec  
Ferdinand.*

Ferdinand, Roi d'Arragon, & la Reine son épouse ; eurent peu après une entrevûe à Savone avec le Roi D'Amboise qui se défiolt de l'Espagnol ruté, n'avoit pas voulu qu'elle se fit à Genes. Les deux Monarques eurent l'un pour l'autre toute la déférence possible. Ferdinand, par politique, comme la suite le fit voir, Louis par un sentiment de générosité. Louis refusa de traiter en personne avec Ferdinand ; mais il le renvoya à son Ministre, avec lequel ce Prince eut deux conférences secrètes. On jugea, par ce qui arriva depuis, qu'ils conclurent une ligue contre les Venitiens, un accommodement entre le Roi de France & l'Empereur, & enfin la convocation d'un Concile général, à dessein d'enlever la thiare à Jules II pour la mettre, s'il étoit possible, sur la tête du Cardinal d'Amboise.

*Différens  
mouvemens  
des Princes  
d'Italie.*

Ces bruits, bien ou mal fondés, donnerent l'allarme au Pape Jules. Il ne douta point que les deux Rois n'eussent pris des mesures entr'eux ; celui de France, pour contraindre le Saint Siège à lui accorder la nomina-

tion des Bénéfices du Duché de Milan & de l'Etat de Genes; celui d'Espagne, pour l'obliger à lui donner l'investiture du Royaume de Naples. Dans cette pensée, & dans la crainte même qu'ils ne poussaient les choses plus loin, il mit tout en usage pour engager dans ses intérêts les Venitiens, les Princes d'Italie, les Suisses & l'Empereur. D'Amboise le prévint & attacha les Suisses à la France. A l'égard des Venitiens & des Princes d'Italie, comme ils avoient leurs intérêts particuliers à ménager avec les deux Rois, ils refuserent d'embrasser la querelle du Saint Pere, de sorte qu'il ne lui resta que l'Empereur, qui n'étoit guères en état de le soutenir.

Jules se repentit d'avoir fait toutes ces démarches, & s'aperçut bientôt qu'il s'étoit trop livré à de vaines frayeurs. Mais il n'étoit plus tems. L'Empereur s'avançoit à la tête d'une armée pour le secourir, comme le Pontife l'en avoit sollicité. Mais Jules, qui n'avoit plus besoin de son secours, le fit prier de se retirer, & se servit à cet effet de l'entremise des Venitiens.

L'Empereur irrité, parce qu'il crut qu'on le jouoit, s'en prit aux Veni-

1507.

tiens, tourna les armes contr'eux, & entra dans leur Pays. Alors Trivulce, par ordre du Roi, marche à leur secours à la tête de six mille hommes, & taille en pieces une partie de l'armée Imperiale. L'autre se feroit aisément dissipée, si les Venitiens, de leur propre mouvement, sans y appeller Trivulce, sans attendre même l'agrément du Roi, n'eussent conclu, avec autant de secret que de précipitation, une trêve avec l'Empereur.

1508.

Le Roi & le Cardinal, qui depuis long-tems étoient indisposés contre ces Républicains, n'apprirent cette nouvelle perfidie, qu'avec une extrême indignation. D'Amboise, outre ces mécontentemens qui lui étoient communs avec le Roi, avoit en son particulier un sujet de chagrin contre eux. Il ne pouvoit leur pardonner d'avoir traversé son élection au Pontificat. A dessein donc de profiter d'une circonstance qui étoit favorable à son ressentiment, il persuada au Roi de prendre les armes pour abaisser l'orgueil de cette République, & de se liguier pour cet effet avec le Roi d'Arragon, l'Empereur & le Pape. Ce projet ayant été proposé d'abord dans le

Conseil , toute l'assemblée y applaudit , excepté le seul Etienne Poncher Evêque de Paris , qui essaya vainement d'en détourner le Roi.

1508.

L'Empereur , que les Venitiens avoient offensé tout récemment , accepta la proposition avec joye , & d'Amboise se transporta à Cambray , pour regler les articles du traité avec Margueritte d'Autriche fille de l'Empereur , Gouvernante des Pays-Bas. Cette démarche donna d'autant moins de soupçon aux Venitiens , que le Cardinal avoit pris pour prétexte de l'entrevûe , la négociation d'une paix entre le Roi de France & l'Empereur , & le réglemeut de quelques contestations qui s'étoient élevées entre le Duc de Gueldres , & le jeune Archiduc , Prince Souverain des Pays-Bas.

Ligue de  
Cambray.

Cette République , aussi considérable par son ancienneté que par sa puissance , s'étoit rendue odieuse par ses invasions : tout le monde lui redemandoit. Sa ruine paroissoit inévitable. Le Pape , l'Empereur , le Roi de France , celui d'Espagne , oubliant combien il leur importoit chacun en particulier , que cette Ville qui main-

**1598.** tenoit l'équilibre en Italie, ne fût point détruite, conspirerent à l'envi pour s'enrichir de ses dépouilles.

La prudence des Venitiens, Nation naturellement inquiète & défiante, parut alors endormie, & ils n'eurent aucun soupçon de ce qui se tramoit contr'eux. Le Pape, qu'ils irritèrent dans cette circonstance, en rejetant avec mépris certaines propositions qu'il leur avoit fait faire secrettement, commença les premières hostilités par une Sentence d'interdit qu'il fulmina contre la Seigneurie. D'Amboise mit en peu de tems une armée sur pied, & détermina le Roi, malgré les oppositions ordinaires de la Reine, à se mettre à la tête des troupes. Il partit lui-même le premier, quoique la goutte & la fièvre ne lui laissassent aucun repos, & se rendit dans le Milanez, pour attendre le Roi, & faire la revue de l'armée; & il travailla si vivement aux préparatifs de cette guerre, qu'on se trouva en état d'ouvrir la campagne au premier d'Avril.

La nonchalance des confédérés, qui n'avoient presque point encore de troupes sur pied, fit soupçonner leur bonne foi. Mais quoique l'armée Venitienne

nitienne fût plus forte , de dix à douze mille hommes , que celle des François , le Cardinal ennuyé des retardemens des Alliés , proposa de marcher aux ennemis sans les attendre , & cet avis appuyé par de bonnes raisons , devint celui de tout le Conseil de guerre. D'Amboise sembloit prévoir que les troupes Françaises remporteroient seules la gloire de cette expédition.

1508.

Après s'être cotoyé quelque tems , on en vint aux mains près de Vaila , autrement dit Aignadel. L'armée ennemie fit d'abord une assez vigoureuse résistance ; mais elle fut enfin rompue & taillée en pièces , & le peu qui en resta prit honteusement la fuite. D'Amboise , quoique malade , fut toujours à côté du Roi pendant la plus grande chaleur de l'action. En mémoire du gain de cette fameuse bataille , le Roi , par le conseil de son Ministre , fit construire une Eglise dans le même endroit , sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. L'armée Française , sans perdre le tems , profita de tous ses avantages , & pénétrant plus avant dans le Pays , elle prit , en dix ou douze jours , toutes les Places

Bataille d'Aignadel.

1508. que le Roi redemandoit pour sa part.

La République trembla à ces effrayantes nouvelles , que lui portèrent les tristes débris de son armée vaincue : le Sénat crut que le meilleur parti étoit d'envoyer au plutôt des Députés vers le Roi de France , & les autres Princes confédérés , pour leur demander humblement la paix , & de faire signifier un ordre à tous les Gouverneurs des Places que l'on réclamoit , par lequel il leur fût enjoint d'en fortir incessamment avec leurs garnisons , & de laisser aux habitans la liberté de se choisir un Maître. Chacun des Princes alliés reprit alors ce qui lui appartenoit ; mais la nonchalance ordinaire de l'Empereur , qui ne vint pas assez à tems , pour se remettre en possession de ce qui étoit à lui , & la modération du Roi , qui ne voulut pas s'en emparer , comme on le lui conseilloit , donnerent le tems aux vaincus de se reconnoître , & rendirent inutiles les avantages que l'on avoit remportés.

Cependant d'Amboise appréhendoit que la restitution de toutes ces Places ne rompît la ligue , & que les Alliés , après avoir recouvré chacun ce

qu'ils croyoient leur appartenir, ne tournassent leurs armes contre la France. Sa crainte n'étoit pas sans fondement. Ces Princes aussi jaloux qu'étonnés de la victoire que le Roi de France venoit de remporter sans leur secours, n'en étoient que plus disposés à rompre avec lui, & à s'opposer à l'accroissement de sa puissance en Italie. Peut-être les choses feroient-elles effectivement arrivées, comme d'Amboise le conjecturoit, si son habileté n'eût trouvé le moyen de dissiper leurs soupçons, & de calmer leurs jalousies. Il fit plus : il leur persuada de continuer la ligue, & de ne point écouter les offres des Vénitiens.

Jules, aussi satisfait d'avoir recouvré ce qui appartenoit au Saint Siège, qu'appaisé par les soumissions qui lui furent faites par les Ambassadeurs de Venise, au nom du Sénat & du Peuple, étoit très-disposé à leur accorder la paix. Mais les appréhensions que d'Amboise scut lui donner à propos, que l'Empereur & le Roi de France ne laissassent reprendre les Places qui venoient de lui être restituées, s'il traitoit sans leur participation, le firent rentrer promptement dans la ligue.



**1508.** Pour assurer même le Roi & son Ministre, qu'il agissoit sincerement, il accorda à l'un ce qu'il avoit refusé jusqu'alors, c'est-à-dire, la nomination aux Bénéfices dans l'Etat de Genes & dans le Duché de Milan, & promit la pourpre à l'autre pour son neveu.

**1509.** Pendant que le Ministre par ses Députés négocioit cette affaire à la Cour de Rome, il entreprit, bien que malade, le voyage de Trente, pour traiter avec l'Empereur. Les Vénitiens faisoient à ce Prince de grandes offres. Il étoit prêt de les accepter, & de leur accorder la paix, lorsque d'Amboise lui ayant représenté le peu de fond qu'il devoit faire sur ces promesses, le ramena au point qu'il souhaitoit. Cependant comme toute l'appréhension du Cardinal étoit que le Roi ne voulût retourner en France avant l'exécution de son projet, ainsi qu'il y paroissoit disposé, il lui ménagea une entrevûe avec l'Empereur, dans l'espérance que ce Prince l'engageroit à ne point quitter l'Italie, que la guerre ne fût entierement terminée. Les deux Monarques étoient convenus de se rendre chacun de leur

côté à Garda ; mais l'Empereur ayant manqué à sa parole, d'Amboise ne put retenir le Roi plus longtems. Il partit malgré toutes ses instances.

1509.

Ce qu'il avoit craint ne manqua pas d'arriver. Les Vénitiens, devenus plus hardis par le départ du Roi, se mirent bientôt en état de faire tête à la nouvelle ligue, & rentrèrent dans la plupart des Places qu'on leur avoit reprises. D'Amboise, pour dernière ressource, sollicita l'Empereur de venir mettre le Siège devant Padoue, lui promettant à cet effet des secours de la part des confédérés, & même des Princes Allemands, auprès desquels il se chargea d'agir. Sa prudence, jointe à l'argent qu'il sçavoit répandre à propos, firent réussir toutes ses démarches ; l'Empereur vint à la tête d'une armée nombreuse assiéger Padoue, dont la prise eût été infaillible, si ce Prince plus actif & plus courageux ne se fût pas rebuté dès la première attaque. Malgré les remontrances des principaux Officiers de son armée, il leva honteusement le siège, & se retira à Trente.

Autant que cette retraite honteuse des Impériaux releva le courage ab-

1509.

battu des Vénitiens, autant elle déconcerta d'Amboise, qui voyoit par-là tous ses grands desseins réduits à rien. Les Républicains redoublèrent leurs efforts, & firent des offres magnifiques au Pape, à l'Empereur & au Roi d'Arragon, pour les engager à rompre la ligue. D'Amboise, qui connoissoit la mauvaise intention du Pape pour la France, & la foiblesse de l'Empereur, appréhendoit qu'enfin ils ne se laissassent gagner. Ce qui augmenta son embarras, fut que dans le même tems l'Empereur & le Roi d'Arragon le prirent pour arbitre du différend qui étoit entr'eux, au sujet de la perception des revenus de la Castille. Il ne pouvoit décider en faveur de l'un, sans indisposer l'autre; il vouloit cependant les ménager tous deux. L'expédient qu'il trouva, fut d'assigner la perception des revenus au Roi Ferdinand, à condition qu'il payeroit chaque année une somme considérable à l'Empereur.

Cet accord ne plut ni au Pape ni aux Vénitiens. Ces derniers surtout n'avoient rien épargné pour le rompre. Le Pontife, qui avoit pris des mesures secrètes pour faire sa paix

avec eux, auroit fort souhaité que les deux Princes eussent suivi son exemple, au lieu de s'en rapporter à d'Amboise. Il se repentoit plus que jamais d'avoir attiré l'Empereur & le Roi de France en Italie, où ils paroissoient vouloir s'établir. Il se hâta donc de conclure avec les Vénitiens, persuadé que la conservation de cette République lui importoit plus qu'à personne.

1510.  
& suiv.

L'Empereur & le Roi de France, qui avoient des vûes bien différentes, ajoutèrent des menaces aux remontrances, s'il se séparoit d'eux. Mais le SaintPere, qui crut n'avoir rien à craindre, s'il avoit les Vénitiens pour lui, ne fut ni touché de leurs remontrances, ni effrayé de leurs menaces. D'Amboise tenta inutilement de le faire revenir, toutes ses intrigues ne lui servirent de rien, & l'on résolut de traiter le Pape en ennemi.

Dès que les Venitiens eurent conclu leur traité avec la Cour de Rome, ceux-ci mirent sur pied une armée nombreuse, que le Saint Pere. augmenta encore d'un renfort considérable. C'étoit ce qu'il falloit pour effrayer l'Empereur, & lui faire aban-

1510.  
& suiv.

donner le dessein de continuer la guerre. Aussi le Pape & les Vénitiens, qui le connoissoient pour un Prince foible & timide, mirent-ils tout en usage pour lui donner de la crainte ; mais pour cette fois, ce fut inutilement. D'Amboise avoit si bien sçu le rassurer, que rien ne fut capable de l'ébranler. L'Empereur convoqua une diete, pour résoudre la guerre qu'il alloit entreprendre. Le Pape, par l'entremise de son Nonce, renouvela ses efforts, pour détourner l'orage qui le menaçoit. Mais l'Empereur, indigné de ce que le Nonce osoit parler en faveur des Vénitiens, le fit chasser de l'assemblée, & déclara que la République seroit mise au ban de l'Empire. Ce fut ainsi que la prudence du Ministre de la France triompha des intrigues du Pape & des Vénitiens.

La maniere peu respectueuse dont le Nonce avoit été reçu à la diete, ralluma la fureur du Saint Pere. N'ayant pû gagner les Allemands, il tâcha de soulever les Anglois & les Suisses. D'Amboise le prévint encore, en gagnant les Suisses. A l'égard du Roi d'Angleterre, il refusa de se déclarer contre la France, & fit même, à

la persuasion de d'Amboise, un traité par lequel il déclaroit que le Roi de France & le Roi d'Angleterre feroient & suiv. 1510.  
amis. Mais quoique pût faire le Cardinal, ce Prince ne voulut pas le signer, que Jules n'y fut compris. Jules, devenu plus hardi par la protection du Roi d'Angleterre, saisit la première occasion qui se présenta pour déclarer le premier la guerre à la France. Cependant d'Amboise rompit encore les mesures du Pape, par le parti qu'il avoit dans le Collège des Cardinaux : de sorte que ce ne fut qu'après la mort du Ministre, que ce Pontife, implacable ennemi des François, mit ses desseins à exécution.

Pendant que toutes ces affaires se traitoient de part & d'autre, l'armée de France, par les soins du Cardinal, avoit déjà passé les Alpes. Le Roi & le Ministre partirent ensemble, presque certains du succès de la guerre. Mais la Providence en avoit autrement disposé. D'Amboise se trouva si mal en arrivant à Lyon, qu'il fut obligé d'interrompre sa marche. Une fièvre lente, qui ne le quittoit point depuis un an, s'augmenta ; la goutte & la colique qui lui donnoient ordinairement peu

D'Amboise  
tombe mala-  
de à Lyon.

**1510.** de relâche, le reprirent avec tant de violence, qu'il se vit en peu de jours près de sa fin. Le Roi, qui l'aimoit sincèrement, fut moins touché du retardement que cette maladie alloit apporter aux affaires, que de la crainte qu'il eût de perdre un si fidele Ministre. Il répandit beaucoup de larmes dans le dernier entretien qu'ils eurent ensemble, & il ne put se séparer de lui, qu'avec une violence qui fit bien voir combien leur union étoit étroite.

**Sa mort.** D'Amboise conserva dans ces derniers momens cette présence d'esprit & cette égalité d'ame, qui ne l'avoient jamais abandonné. Il mourut comme il avoit vécu, en grand homme & en vrai Chrétien, le 25 Mai 1510 la 12<sup>e</sup>. année de son Ministère, & la 50<sup>e</sup>. de son âge. On fit au Cardinal d'Amboise de magnifiques funérailles à Lyon & à Rouen. Le Roi assista à celles de Lyon. Son gendre le Comte d'Angoulême, qui regna depuis sous le nom de François I, le Duc de Lorraine, & le Chancelier de France y menerent le deuil. Son cœur & ses entrailles furent inhumés à Lyon au pied du grand Autel de l'Eglise des Célestins. Son corps fut porté à Rouen, & enterré

dans l'Eglise Cathédrale, où l'on voit  
 son magnifique tombeau de marbre  
 dans la Chapelle de la Vierge. Le plus <sup>1510.</sup>  
 grand ornement de sa pompe funebre, & suiv.  
 fut la mémoire de ses vertus, & la dou-  
 leur sincere de tous les Ordres du  
 Royaume. Il fut en effet regretté de  
 toute la France, dont il procura le  
 bonheur & la gloire. Modele des vrais  
 Ministres, il ne fut ni avare, ni dissi-  
 pateur. Il ne fit tomber les graces de  
 son Maître, que sur des Sujets qui en  
 étoient dignes, & ne fut jamais la  
 dupe des femmes & des hypocrites.  
 Eclairé & judicieux, il ne se laissoit  
 point prévenir par les Flateurs de la  
 Cour; il s'étudia surtout à faire de  
 bons choix pour remplir les Bénéfi-  
 ces; il ne donnoit point sa confiance à  
 des ames viles, à de faux dévôts. Il es-  
 timoit & aimoit les Sçavans, qui ho-  
 norent leur Patrie. Il ne regardoit pas  
 les Lettres & les beaux Arts, comme  
 inutiles à l'Etat. Sous son Ministère  
 les gens de bien ne furent point mal-  
 heureux: en un mot, il fut un très-grand  
 Ministre, non parce qu'il ne fit point  
 de mal, mais parce qu'il fit beaucoup  
 de bien.

Si nous n'avons rapporté que ce



1510.  
& suiv.

qu'il a fait en qualité de Ministre ; ce n'est pas qu'il ait rempli avec moins de fidélité & d'exactitude les devoirs de l'Episcopat. Au milieu des grandes & continuelles occupations que l'Etat lui causoit, il ne perdoit point son Diocèse de vûe. Il se faisoit rendre un compte exact de tout ce qui s'y passoit. Il seroit long de faire ici l'énumération des avantages spirituels & temporels qu'il lui a procurés. Il fit à son Eglise Cathédrale de Rouen, les présents les plus magnifiques. Cette fameuse cloche qui porte son nom, & qu'il lui donna en 1501, est, pour ainsi dire, une voix éclatante, qui publie depuis plus de deux cens ans, sa magnificence & sa libéralité. \* Comme Légat du Saint Siège, il réforma une infinité d'abus, que la licence avoit introduits dans le Clergé, & surtout dans quelques Maisons Religieuses. Quoique l'Université de Paris se fût opposée aux Bulles de sa Légation, il ne répondit à son opposition qu'avec une modestie qui étonna.

\* Cette cloche a 30 pieds de circonférence, 10 de diamètre, autant de hauteur : le battant pèse 710 livres, & le volume de la cloche près de 40000. C'est la plus grosse cloche de l'Europe.

Entr'autres biens que son Ministère **=====**  
 produisit au-dedans de l'Etat, nous <sup>1510.</sup>  
 n'oublirons pas l'abolition du Privi- & suiv.  
 lége des Aziles qui ne tendoit qu'à fa-  
 voriser le vice. Son zèle invariable  
 pour sa Patrie, son attachement sincère  
 à la personne de son Roi, sa conduite  
 prudente & modérée avec les Grands,  
 & pleine de bonté avec les petits, son  
 amour constant pour l'équité, son ha-  
 bileté dans le maniement des affaires,  
 son économie dans la dispensation  
 des deniers de l'Etat, qui fut cause qu'il  
 ne surchargea jamais les Provinces, le  
 mettent autant au-dessus des plus  
 grands Ministres, que le titre de Pere  
 du peuple qu'il fit mériter à Louis XII  
 surpasse les titres les plus glorieux.

Nous rapporterons ici quelques cir- <sup>Affaires par-</sup>  
 constances de la vie de ce grand hom- <sup>ticulières</sup>  
 me, qui le concernent particuliere- <sup>ce Ministère</sup>  
 ment, & dont le récit auroit inter-  
 rompu le fil des affaires militaires &  
 politiques, qui se sont passées sous son  
 Ministère.

L'Ordre des Dominicains & celui  
 des Cordeliers, étoient en ce tems-là  
 les deux Ordres les plus accrédités.  
 On retrouvoit parmi eux quelques  
 traces des Belles-Lettres, partout ail-

530. leurs négligés ; leur sçavoir les faisoit  
 uiv. désirer ; on les trouvoit dans les meilleures compagnies. Mais pleins de l'esprit du monde, que ces Religieux fréquentoient à leur gré, on les voyoit abandonner tout autre soin que celui d'être agréables, sans se soucier d'être édifiants. La morale du Cardinal d'Amboise en fut scandalisée, & son autorité entreprit de réformer à la fois les Jacobins & les Cordeliers, malgré tous les obstacles que pouvoit lui opposer la protection des personnes les plus considérables de l'Etat. Deux Evêques allèrent donc de sa part au Couvent des Jacobins. Ils y trouvèrent une troupe nombreuse d'Ecoliers, déterminés à soutenir les intérêts de leurs Maîtres, & à empêcher qu'on ne leur fît aucune violence. En sorte que ces Prélats ne voulant point se compromettre, se retirèrent. Mais le lendemain, sur leur rapport, le Cardinal les renvoya avec une escorte d'Archers, qui eut ordre de chasser les Religieux de cette Maison, pour y en mettre de nouveaux à leur place.

Il ne restoit plus que les Cordeliers. Instruits du traitement des Jacobins, ils ne jugèrent pas à propos de résister

ouvertement comme eux. Mais lorsqu'les Prélats commis par le Cardinal d'Amboise vinrent chez eux, ils & suiv. 1510.  
les trouverent chantant des Hymnes & des Pseaumes devant le Saint Sacrement exposé sur le grand Autel de leur Eglise; les Cordeliers ne parurent faire aucune attention à l'arrivée des Evêques: il continuerent de chanter, jusqu'à ce que ceux-ci, rebutés d'un si long Office, jugerent à propos de se retirer. Revenus le lendemain avec une grosse escorte, ils trouverent les Religieux occupés, comme la veille, à prier Dieu devant le Saint Sacrement. Pour cette fois, ils jugerent à propos de les interrompre, & après leur avoir reproché avec beaucoup d'aigreur le désordre de leur conduite, ils voulurent mettre en possession de leur Convent cinquante Observantins qu'ils avoient amenés avec eux. Les Cordeliers, après s'être justifiés de leur mieux, protesterent qu'ils ne souffriroient jamais que d'autres occupassent leur place, & l'Eglise retentit de leurs clameurs. Le nombre des Cordeliers étoit considérable; il y avoit surtout beaucoup de jeunes Religieux qui éclatoient en menaces, & qui paroif-

**1510.** **suiv.** soient ne redouter ni les Evêques, ni leur escorte : tous témoignèrent être dans les mêmes sentimens de défendre leur azile jusqu'au dernier soupir. Les domestiques de la Maison, zélés pour leurs anciens Maîtres, n'attendoient que le moment pour charger les assiégeans. Les Prélats réfléchissant au scandale d'un combat, où des Prêtres se trouveroient aux prises avec d'autres Prêtres & avec des Archers, & dont le champ de bataille seroit une Eglise, où l'on voyoit le Saint Sacrement exposé, parurent se radoucir. On nomma le Cardinal d'Amboise, & l'un & l'autre parti l'acceptèrent pour Juge du différend. Ce Ministre, satisfait de la soumission des Cordeliers, ne parla plus de leur substituer d'autres Religieux ; il consentit même à ne chercher des Réformateurs, que dans leur propre Communauté, & il nomma vingt-quatre de leurs Religieux, pour chercher les moyens de rétablir sans violence la discipline parmi eux. Quelques autres Ordres se soumirent d'eux-mêmes à la réforme, & en peu de tems on vit revivre parmi les Moines l'esprit de discipline, de piété & d'édification.

Quelque douceur que le Cardinal d'Amboise eût apportée dans la conduite de cette affaire, elle lui fit des ennemis, qui essayèrent de flétrir sa réputation ; & peut-être fut-ce le seul motif du reproche qu'un Auteur lui a fait, d'avoir aimé le vin avec excès : mais aucun autre témoignage ne se joint à celui-ci. Des Historiens véridiques nous peignent au contraire le Cardinal d'Amboise, comme un Ministre vigilant, toujours appliqué à l'expédition des affaires, qui n'aimoit ni le vin, ni le jeu, ni les femmes, & qui voulant corriger les mœurs d'une Cour corrompue, étoit très-attentif à ses démarches. Son humeur cependant n'avoit rien d'austère ; il sçavoit se prêter aux récréations honnêtes, & ne condamnoit dans les plaisirs que les excès dangereux. Ministre d'un Roi, que l'on pouvoit dire son ami depuis son enfance, il portoit seul le fardeau pénible du Gouvernement : jamais il ne parut fatigué de son poids ; les affaires les plus épineuses maniées par cet habile Ministre prenoient toujours un tour heureux. Par sa sage prévoyance, les guerres que Louis XII son Maître se vit obligé d'entreprendre, fu-

1510.  
& suiv.



entreprit néanmoins de les lui enlever. **=====**  
 Ainsi ces infortunés Vaudois éprouve- 1510.  
 rent-ils la méchanceté des autres hom- & suiv.  
 mes, aussi-tôt qu'ils eurent renoué  
 quelque commerce avec eux.

Ayant été dénoncés au Cardinal d'Amboise, les Accusés se crurent à l'abri de tout mauvais traitement, sous un Ministre aussi éclairé & aussi humain, & avouèrent qu'ils tenoient à honneur de descendre des anciens Albigeois, sans avoir rien conservé néanmoins de ce qui avoit occasionné la proscription de leurs ancêtres. Bien loin de songer à fomentér de nouvelles hérésies, ou à conserver d'anciennes erreurs, à peine ce peuple avoit-il une connoissance légère du Christianisme. Leur foiblesse & leur ignorance leur servit d'appui auprès du Cardinal. Loin de vouloir les perdre, il ne songea qu'à les sauver; il leur envoya l'Evêque de Cisteron, qui les fit assembler & les interrogea. Ils écoutèrent avec avidité les sages instructions de ce pieux Prélat; bientôt ils l'aimèrent & le regarderent comme leur pere; & lorsqu'on leur demanda publiquement ce qu'ils croyoient, ils répondirent unanimement, qu'ils



**1510.**  
**& suiv.** croyoient tout ce que l'Evêque de Cisteron leur avoit enseigné. Tant de bonne foi & de docilité toucha le Cardinal ; il ordonna qu'à l'avenir on les laissât jouir paisiblement des vallées qu'ils occupoient, & que leurs soins avoient rendues si fertiles.

Le Cardinal de Tournon, chargé quelque tems après du Ministère, n'eut ni la même modération, ni la même équité : il les fit examiner avec rigueur, & son zèle, que le préjugé guidait, les trouvant coupables, il chercha moins à les corriger qu'à les exterminer. Il ne leur fit point recevoir, comme d'Amboise, les vérités Catholiques, par la voye de la douceur & de la persuasion, il se montra tout à coup leur ennemi, leur bourreau ; comme nous le verrons dans l'article de ce Ministre.

L'humilité du Cardinal d'Amboise égaloit ses autres vertus. Oubliant qu'il étoit Cardinal & Légat, il assistoit aux Offices de son Eglise, revêtu de l'habit commun aux autres Chanoines ; ce Prélat se faisoit aussi un honneur de porter le nom du Diocèse qu'il gouvernoit ; il suivoit en cela l'usage ordinaire des autres Cardinaux.

Evêques , qui , par une espece de religion , quittoient le nom de leur famille , comme trop prophane ; ainsi il ne signoit jamais *le Cardinal d'Amboise* , mais *le Cardinal de Rouen*. On remarque aussi que se voyant revêtu de cet Archevêché , il se dépouilla de tous ses autres Bénéfices , & depuis n'en posséda jamais d'autres. 1510. & suiv.

Cet attachement louable pour son Eglise ne l'empêcha point de faire examiner ses privileges & ses franchises , ainsi que dans les autres Diocèses. Un criminel évitoit le supplice , s'il étoit assez heureux pour gagner une Eglise , un Palais ou un Couvent ; la Justice dès ce moment n'avoit plus aucun droit sur lui. On avoit plusieurs fois éprouvé les inconvéniens d'un pareil abus ; mais nul n'avoit osé entreprendre de l'abolir ; les peuples trop épris de leurs anciennes prérogatives , paroissent résolus à les défendre. D'Amboise sut si bien concilier les esprits , & démontrer les avantages d'une réforme si nécessaire , que tout le monde y consentit.

Le Cardinal respecta seulement le privilège qu'a l'Eglise de Rouen de délivrer un meurtrier le jour de l'As-

510.  
suiv.

cension de Notre-Seigneur, en lui faisant lever la Fierté ou Châsse de Saint Romain. Ce droit établi depuis mille ans & plus, constamment mis en pratique durant cette suite de siècles, avoit été confirmé tant de fois par des Chartes de nos Rois, par des Arrêts du Parlement & autres Actes, que le Cardinal loin d'y vouloir donner atteinte, le fit confirmer par Louis XII.

Le peu de murmures qui suivirent l'abolition de tant de franchises, firent connoître combien le peuple aimoit & respectoit le premier Ministre. Ce n'étoit pas seulement à la multitude qu'il étoit devenu cher, les Grands mêmes, presque toujours jaloux & mécontents des Favoris, aimoient d'Amboise, & craignoient de le perdre; ce n'est pas qu'ils eussent rien perdu de ce génie inquiet & séditieux qui leur avoit si souvent fait entreprendre contre l'autorité Royale, sous les regnes de Charles VI, VII & Louis XI; la foiblesse de Charles VIII, & le besoin que Louis XII, étant Duc d'Orléans, avoit eu de leurs services, avoient encore augmenté leur audace. Le Cardinal, né homme de qualité, & par-là mieux instruit qu'un autre de la

façon de penser de la haute noblesse, forma le dessein, non de les abaisser 1510.  
 jusqu'à l'anéantissement, mais de les & suiv.  
 contenir dans le respect & le devoir  
 sans les rebuter par trop de hauteur,  
 ni les enorgueillir par trop de défé-  
 rence; il sçavoit leur accorder de  
 bonne grace les bienfaits mérités, &  
 rejeter avec fermeté les demandes in-  
 justes. On dit que le Cardinal entre-  
 tenoit à la Cour des personnes affi-  
 dées, qui lui rendoient un compte  
 exact des dispositions des Grands; il  
 prenoit ses mesures, suivant leur  
 rapport, & il avoit soin de leur faire  
 donner de tems en tems de bons con-  
 seils; ensorte que ses émissaires res-  
 sembloient plutôt à des moniteurs cha-  
 ritables, qu'à des espions odieux.

Le Cardinal regardoit les Gentils-  
 hommes comme les Guerriers naturels  
 de la Nation, dont la politique peut op-  
 poser avec succès la valeur & le nom-  
 bre, non-seulement aux ennemis de  
 l'Etat, mais encore à la Noblesse  
 qualifiée, en cas qu'elle voulût abuser  
 de ses richesses, de sa grandeur, & de  
 son crédit. Il connoissoit la fidélité &  
 la force de ces membres précieux de  
 l'Etat, de ces milliers de Gentilshom-

1510.  
& suiv. mes qui vivent dans les Provinces, & qui étant les défenseurs nés du Roi & du Royaume, méritent une particulière considération. D'Amboise les aimoit, & souvent ses bienfaits alloient chercher ceux qui espéroient le moins de devenir l'objet de son attention & de ses libéralités.

Il avoit fait construire avec beaucoup de soins & de dépense la belle Maison de Gaillon; mais il manquoit à ce Château une dépendance plus étendue. Un Gentilhomme voisin, possesseur d'une terre, dont l'acquisition eût beaucoup décoré celle du Cardinal, la lui fit proposer par un de ses principaux domestiques. Celui-ci voulant se faire valoir auprès de son Maître, lui parla du Gentilhomme, comme si lui-même l'avoit déterminé à la vente qu'il vouloit faire; le Ministre donna ordre qu'on répondît que le Gentilhomme n'avoit qu'à le venir trouver. Celui-ci ne manqua pas de venir le saluer. Le Cardinal, après l'avoir fait dîner avec lui, lui demanda poliment quelle raison l'engageoit à se défaire de sa terre : je pourrai, répondit le Gentilhomme, mériter par-là l'honneur de votre protection & de

de vos bonnes graces ; je me verrai en état d'établir avantageusement ma fille, & du reste de la somme, je me ferai une rente aussi forte que le revenu de ma terre entiere. Le Cardinal lui représenta alors, que sans avoir recours à un moyen qui le dépouilloit tout à coup d'une terre si ancienne dans sa maison, il auroit dû emprunter à longs termes & sans intérêts de quoi marier sa fille. On ne trouve pas aisément, reprit le Gentilhomme, de l'argent à emprunter de cette maniere. C'est moi, répliqua le Cardinal, qui vous prêterai l'argent dont vous avez besoin, & je vous accorderai un assez long terme, pour que vous puissiez me le rendre sans vous incommoder, & sans être obligé de vendre votre terre. Quelqu'un ayant demandé au Cardinal le succès de cette affaire, au lieu d'une terre, répondit d'Amboise, j'ai acquis un ami.

Parmi les ressources, dont le Cardinal se servit pour augmenter les Finances de son Prince, sans accabler les peuples, il songea à profiter de celles que fournit naturellement un commerce libre & protégé. La découverte des Indes Occidentales lui donna lieu

d'y envoyer le fameux Pilote Aubert ; avec deux bons Vaisseaux, pour reconnoître par quels moyens on pourroit se rendre maître de quelque partie du nouveau Monde, sans donner de jalousie aux Espagnols, avec lesquels on étoit alors en paix, & que l'on avoit intérêt de ménager. Aubert en suivant exactement les instructions, fit voile pour l'Amérique, & prit terre d'abord au Midi de ce vaste continent. Les Espagnols depuis dix ans qu'ils s'y étoient établis, avoient si bien fortifié leurs côtes, qu'on ne pouvoit les y forcer, quand même Aubert auroit eu ordre de l'entreprendre : il remonta donc sur ses vaisseaux, tourna du côté du Nord, & découvrit une partie de l'Amérique Septentrionale, mais il n'y put faire aucun établissement. Je ne finirois point, si j'entreprendois d'exposer en détail toutes les bonnes actions du Cardinal d'Amboise, & tout le mérite de son sage & vertueux ministère.





# JACQUE DE BEAUNE.

*Baron de Semblançai, Vicomte  
de Tours, Baillif & Gouver-  
neur de Touraine, Sur-Inten-  
dant des Finances sous Fran-  
çois I.*

**J**ACQUE de Beaune Seigneur de Semblançai, d'une famille distin-  
guée en Touraine, posséda la Charge <sup>1515.</sup> & suiv.  
de Sur-Intendant des Finances sous le  
regne de François I. Il étoit fils de  
Jean de Beaune, Argentier du Roi  
sous Louis XI & Charles VIII, c'est-à-  
dire, Trésorier général des Finances.  
La plupart de nos Rois accordoient  
une grande confiance aux Sur-Inten-  
dants, dont la plupart leur servoient  
de premiers Ministres, n'y ayant rien  
plus important dans le Gouverne-  
ment d'un Etat, que la Finance. Le <sup>Grand cré-</sup>  
Cardinal Mazarin même voulut être <sup>dit de Sem-</sup>  
blançai.



1515. & suiv. Sur-Intendant ; mais la crainte d'augmenter le nombre de ses envieux, l'obligea de se défaire de cette Charge ; après ne l'avoir occupée que peu de tems. Semblançai possédoit l'estime & l'amitié de François I à un point que ce grand Prince ne l'appelloit plus autrement que son pere. Il auroit conservé cet avantage, si Madame Louise de Savoye mere du Roi, Princesse infatigable, n'avoit employé pour le perdre le plus horrible des mensonges ; comme on le verra dans la suite.

Guerre d'Italie.

Le Roi étoit entièrement occupé de la guerre d'Italie, où ses troupes avoient déjà conquis le Duché de Milan ; le Gouvernement de ce Duché, & le commandement de l'armée destinée à le défendre, avoient été donnés au Seigneur de Lautrec, de la Maison de Foix. L'exaltation du Pape Adrien, Précepteur de l'Empereur Charles V, sur le Saint Siège, donna de nouveaux ennemis au Roi dans l'Italie. François Sforce, certain de l'affection que les habitans de Milan conservoient pour sa Maison, & sûr de recevoir de grands secours de l'Empereur, se prépara à rentrer dans sa Capitale. Lautrec ayant demandé au Roi un renfort considéra-

1522. & suiv.

ble, ce Prince lui envoya dix mille 1522.  
 Suisses sous les ordres du Bâtard de  
 Savoye, du Maréchal de Chabanes, & suiv:  
 de Galeas de Saint Severin, & d'Anne  
 de Montmorency.

Prosper Colonne commandoit les  
 forces ennemies. Ce Général actif, vi-  
 gilant, & sçachant parfaitement la  
 guerre, ne perdoit aucune occasion  
 de faire des conquêtes sur Lautrec. Il  
 étoit dans son Pays; l'armée qu'il con-  
 duisoit se trouvoit supérieure à celle  
 des François, & les peuples étoient  
 pour lui. Tous ces avantages qu'il  
 avoit sur Lautrec, n'empêchoient pas  
 celui-ci de se signaler souvent; & s'il  
 avoit eu autant de prudence & d'ar-  
 gent, qu'il avoit de courage & d'habi-  
 leté, il auroit rendu vains tous les ef-  
 forts de Prosper Colonne.

L'ambition des deux Généraux étoit  
 de se rendre absolument Maîtres de la  
 Ville & du Château de Milan: du fort  
 de cette Ville dépendoit celui de tout  
 le Duché, comme on l'avoit éprouvé  
 dans les guerres de Charles VIII & de  
 Louis XII. Lautrec étoit Maître du  
 Château, & Prosper Colonne de la  
 Ville; le premier s'avança pour join-  
 dre à la conquête du Château celle de

**522.** la Ville, & l'autre resta dans la Ville;  
**suiv.** pour s'emparer du Château. Celui-ci  
avoit fait construire durant l'hyver de  
bons retranchemens, sur-tout du côté  
de la Ville qui le regardoit. Lautrec en  
arrivant, les trouva garnis, d'une nom-  
breuse artillerie, & hors d'état d'être  
attaqués. Prosper Colonne braqua lui-  
même une coulevrine contre une mai-  
son où Lautrec étoit entré avec les  
Officiers les plus considérables de son  
armée, & entr'autres, avec Marc-An-  
toine Colonne, neveu du Général en-  
nemi. Le coup tiré par Prosper perça la  
maison, tua le Bâtard du Maréchal de  
Trivulce, & blessa à mort Marc-An-  
toine Colonne. Lautrec se vit con-  
traint de se retirer; mais avant de quit-  
ter les environs de Milan, il ravagea  
la campagne & ruina tous les mou-  
lins; ensuite il s'avança dans le des-  
sein d'empêcher la jonction de Fran-  
çois Sforce avec Prosper Colonne, à  
quoi il ne put réussir. Pour se consoler  
de ce mauvais succès, il assiégea Pavie,  
où les ennemis jetterent un puissant  
secours qui l'obligea de lever le siège;  
sa retraite fut belle & glorieuse & il  
s'approcha de Milan. Prosper Colonne  
s'y rendit lui-même avec toute son ar-

mée, & se campa à la Bicoque, entre Milan & Monza. Le lieu qu'il choisit, 1522.  
 étoit un parc de très-grande étendue, & suiv.  
 où les anciens Ducs de Milan pre-  
 noient autrefois le plaisir de la chasse;  
 il étoit entouré de fossés plats & pro-  
 fonds, auxquels Colonne fit encore  
 ajouter de nouvelles fortifications, &  
 des cavaliers de distance en distance  
 pour y placer de l'artillerie, enforte  
 qu'elle dominoit sur toutes les campa-  
 gnes voisines.

Lautrec ayant reconnu la situation Le Roi or-  
 donne à Sem-  
 blançai d'en-  
 voyer 400000  
 écus à Lau-  
 trec.  
 avantageuse de ce camp, & jugeant  
 qu'il étoit impossible de le forcer, prit  
 le parti de se retirer, plutôt que de  
 risquer une attaque si dangereuse.  
 Cette résolution étoit la plus sage, &  
 il l'auroit suivie, sans l'opinâtreté des  
 Suisses qui voulurent absolument le  
 combat; ils n'avoient reçu depuis  
 long-tems aucune paye, & les Sol-  
 dats de cette Nation, qui ne combat-  
 tent que pour l'argent, se retirent dès  
 qu'il n'y en a point. On avoit fait es-  
 pérer aux Suisses une somme considé-  
 rable que Lautrec attendoit de Fran-  
 ce; & François I sur les demandes  
 pressantes de ce Général avoit donné  
 ordre au Sur-Intendant Semblançai,

1522.  
& suiv.

Semblançai  
est obligé de  
donner cette  
somme à la  
Reine.

de lui envoyer quatre cens mille écus.  
Ce Ministre, dans la résolution d'obéir, fit promptement cette somme, quelque considérable qu'elle fût.

Il s'apprétoit à l'envoyer à Lautrec, lorsque Madame, mere du Roi, le vint trouver, & la lui demanda, pour le paiement de ce qui lui étoit dû de pensions, de gratifications, & de revenus du Valois, de la Touraine, & de l'Anjou, dont elle étoit Douairiere; le Sur-Intendant lui représenta que toutes ces sommes épuiferoient l'Epargne, & qu'elle sçavoit bien l'ordre qu'il avoit du Roi, de faire tenir quatre cens mille écus à Lautrec; que sa tête répondoit de son exactitude & de son obéissance, sur un article aussi important. Madame lui repliqua, qu'elle avoit assez de crédit pour le garantir de la colere du Roi, en cas qu'il consentît à l'obliger; mais qu'elle auroit aussi assez de puissance pour le perdre, s'il s'obstinoit à lui refuser ce qu'elle souhaitoit.

Semblançai redoutant la vengeance d'une Princesse, qui pouvoit tout sur l'esprit du Roi, lui demanda son reçu, & lui délivra sur le champ l'argent destiné pour Lautrec, à qui il n'en put envoyer. Madame n'avoit insisté pour re-

devoir cet argent de Semblançai, que par haine pour Lautrec, que cette Prin- 1522.  
cessé vindicative auroit voulu pouvoir & suiv.  
 faire périr en Italie, ou du moins empêcher d'acquérir de la gloire. Ainsi ce Général resta dénué de tout secours, & n'eut plus d'espérance qu'en une somme modique, déjà arrivée à Aronne, sur le Lac majeur au-delà du Tesin; mais les ennemis en ayant eu avis, envoyèrent un de leurs Officiers avec une forte troupe, qui se posta entre le Lac & le camp des François; en sorte que l'argent ne put venir jusqu'à eux.

Les Suisses avoient pris patience dans l'esperance d'en recevoir bientôt; mais ayant sçû qu'ils n'y devoient plus compter, leurs Officiers allèrent trouver Lautrec, pour lui déclarer qu'ils ne pouvoient attendre davantage leur payement. Ce Général, & les principaux Officiers François de son armée employèrent toutes sortes de moyens pour retenir les Suisses; ils leur représenterent qu'on leur reprocheroit éternellement d'avoir abandonné le Roi de France, dans le tems que ce Prince avoit le plus besoin de leur secours; que s'ils se retiroient, le Milanez conquis avec tant de peine

Les Suiss  
veulent être  
payés.

~~Il~~ alloit être, au moins pour un tems, enlevé à ce Monarque. Ils les assurèrent que dans peu on leur feroit toucher non-seulement l'argent qui étoit en dépôt à Arone, mais encore une somme bien considérable que le Roi envoyoit de France. Lautrec en particulier fit connoître aux Officiers Suisses, que s'ils vouloient différer encore un peu, les ennemis manquant d'argent comme lui, ne pourroient tenir la campagne; & qu'alors avec la gloire d'avoir triomphé de leurs efforts, on seroit à portée de recevoir toute sorte de secours. Il leur parla ensuite d'honneur, de gloire, &c. Mais sourds à ces brillans motifs, les Suisses dirent à Lautrec, qu'ils ne pouvoient mieux prouver leur zèle pour les intérêts de son Maître, qu'en combattant pour lui; qu'ils demandoient la bataille, & que si on avoit peur d'exposer trop les François, ils s'offroient de marcher aux premiers rangs. Lautrec voulut alors leur faire comprendre qu'on ne pouvoit, sans vouloir tout perdre, attaquer un camp inaccessible de toutes parts. Leur dernière réponse fut: *Monseigneur, ou argent, ou congé, ou combat; nous combattrons demain, si vous le*

DE SEMBLANÇAI. 107  
voulez ; mais nous partirons après de-  
main , si vous ne voulez pas. 1522.

Malheureusement pour Lautrec , les & suiv.  
Suisses composoient la meilleure partie  
de l'armée , & sans eux les François  
n'étoient pas en état de tenir la campa-  
gne ; il fallut donc se résoudre à atta-  
quer Prosper Colonne , quoiqu'il fût  
moralement impossible de n'être pas  
vaincu. Crequi Seigneur de Pontdor-  
mi fut chargé d'aller reconnoître le  
camp ennemi ; il en fit le tour accom-  
pagné d'un grand nombre d'Officiers  
Suisses , à qui il montrait les difficultés  
insurmontables qui se découvroient à  
chaque pas. Leur obstination ne leur  
laissa rien voir qui la pût vaincre , &  
ils demanderent le combat avec plus  
d'ardeur encore qu'auparavant.

Les Suisses , qui avoient désiré de  
combattre aux premiers rangs , obtin-  
rent ce périlleux avantage , & le len-  
demain ayant été destiné pour l'atta-  
que du camp ennemi , ils marcherent  
au nombre de huit mille , sous les or-  
dres de Montmorency , pour forcer  
l'endroit du camp le plus difficile , s'y  
étant offerts eux-mêmes. Lautrec , le  
Maréchal de Chabanes , le Bâtard de  
Savoye , commandoient le corps de

Le combat  
est résolu.



1522.  
& suiv.

bataille, composé de la Gendarmerie, de l'Infanterie Françoisse, & de quelques bataillons Suisses. Les troupes Vénitiennes, qui s'étoient jointes à l'armée de France, marchaient à l'arrière-garde, sous la conduite de François Marie de la Rovere Duc d'Urbain; ce Général, qui connoissoit tout le danger d'une expédition si téméraire, refusa d'y exposer ses gens. Il consentit seulement à se tenir à l'arrière-garde, pour soutenir les Suisses & les François quand ils seroient vaincus. Pour empêcher les ennemis de faire des sorties durant l'attaque, Pontdormi fut chargé d'y veiller à la tête d'un corps de réserve. Le Maréchal de Foix, suivi de trois cens hommes d'armes & de quelques bataillons François & Suisses, fit un grand tour, & vint jusqu'à un pont de pierres, par où l'on entroit dans le camp des ennemis. Pour les mieux surprendre, il avoit fait prendre à ses Soldats la Croix rouge, qui étoit l'enseigne des troupes de l'Empereur, espérant que les ennemis le croiroient à la tête d'un secours qu'on leur envoyoit, & que par ce moyen, il pourroit entrer dans leur camp. Mais Prosper Colonne, averti

de tout par ses espions, prit également ses précautions contre la force & contre la ruse : le Maréchal de Foix mal-  
 gré son déguisement fut reconnu ; il se trouva de bonnes troupes en tête , & il n'eut pas un succès plus heureux que les autres Chefs de l'armée.

1522.  
 & suiv.

Cependant Montmorency arriva à un chemin creux, fort près des retranchemens, & où il étoit à couvert du canon ennemi ; il voulut profiter de ce poste avantageux, pour attendre que le Maréchal de Foix fût arrivé près des ennemis, afin de diviser leurs forces, en donnant deux assauts en même-tems. Montmorency avoit dessein d'ailleurs d'attendre son canon, pour répondre à celui des ennemis, & renverser une partie de leurs défenses, avant que de commencer l'attaque. Les Suisses ne voulurent point lui en donner le tems ; rien ne put les arrêter, & ce Seigneur fut contraint de les mener à l'assaut sur le champ. Aussi-tôt qu'ils furent sortis du chemin creux qui les déroboit à la vûe de leurs ennemis, ceux-ci les découvrant depuis les piés jusqu'à la tête, leur envoyèrent des décharges de canon si terribles, que plus de mille Suisses en furent renver-

1522.  
& suiv.

sés. Les autres soutinrent un feu si meurtrier sans s'ébranler, & étant arrivés au bord du fossé, qui défendoit le camp des Impériaux, ils se jetterent dedans à corps perdu, cherchant des yeux quelque endroit, par où ils pussent monter; mais toutes les entrées étoient exactement fermées, & ils pouvoient à peine atteindre du bout de leurs piques au haut des retranchemens : les ennemis au contraire, ne tiroient pas un coup en vain, & choisissoient à leur gré ceux qui les attaqueroient si témérairement.

Défaite de  
l'armée de  
Lautrec.

Les Suisses perdirent à cette attaque trois mille hommes, leur Commandant, & vingt-cinq à vingt-six de leurs Capitaines. Montmorency lui-même fut renversé, & si on ne se fût hâté de le retirer de dessous un monceau de corps morts, il y auroit sans doute été étouffé. Enfin les Suisses consentirent à sortir du fossé, déjà presque rempli des corps de leurs compagnons tués, & Lautrec leur fit faire retraite jusque hors de la portée du canon ennemi. La résolution que ces troupes avoient témoignée avant l'affaut, se changea en désespoir; elles voulurent absolument s'éloigner, & refuserent

de camper à la vûe de la Bicoque. Cependant le Maréchal de Foix avoit 1522. forcé la troupe qui défendoit le pont & suiv. par où l'on pouvoit entrer dans les retranchemens ennemis ; mais n'étant point soutenu , & Prosper Colonne envoyant coup sur coup de nouvelles troupes contre lui , ce Commandant fut obligé d'abandonner son avantage , & de se retirer comme les autres.

Lautrec bien plus désperé que les Suisses , non-seulement à cause du grand nombre de Soldats qu'il avoit perdus par leur faute , mais encore pour n'avoir pas été en état de seconder le Maréchal de Foix , & d'entrer avec lui dans le camp des Impériaux , Lautrec , dis-je , voyant le Duché de Milan perdu sans ressource pour le Roi , s'il laissoit la victoire aux ennemis , prit à son tour la témérité des Suisses , & leur déclara que s'ils vouloient le suivre , il donneroit demain un nouvel assaut aux ennemis ; ils le refuserent. Alors le Général leur offrit de les mettre à l'arriere garde , & de combattre avec les seules troupes Françoises , s'ils promettoient seulement de les soutenir. Les Suisses refuserent toutes sortes de propositions , & honteux d'avoir si mal

Les Suiss  
abandonnen  
l'armée.

522.  
suiv.

réussi dans une entreprise, dont leur seule opiniâtreté avoit été la cause, ils quitterent l'armée Françoisse & se retirèrent dans leur Pays. Lautrec privé de la moitié de son armée, jettâ le reste dans les Places les plus exposées, pour avoir le moyen d'attendre, s'il étoit possible, un puissant secours de France ; soit en hommes, soit en argent. Mais les ennemis ne lui en donnerent pas le tems ; le Marquis de Pescaire s'empara de Lodi, & le pont de bateaux, qu'il avoit fait construire sur l'Adda pour avoir communication avec le Crémoinois, ayant été rompu, près de trois mille hommes d'Infanterie, & trois cens hommes d'armes restèrent prisonniers des Impériaux.

Lautrec restant en France.

Ce nouvel accident déterminâ Lautrec à passer lui-même en France, autant pour se justifier de ses pertes, que pour obtenir promptement les moyens de les réparer. On lui fit un très-mauvais accueil à la Cour, & le Roi refusa long-tems de le voir. Enfin le Connétable lui ayant obtenu une audience, le Roi le reçut avec une froideur extrême. Lautrec prit la liberté de lui en demander la cause. *Puis-je voir avec plaisir*, lui répondit ce Prince, *un hom-*

*me coupable de la perte de mon Duché de Milan ?* » Vous n'en devez, Sire ,  
 » accuser que vous-même , repartit  
 » Lautrec avec beaucoup de hardiesse ;  
 » votre Gendarmerie a servi dix-huit  
 » mois entiers , sans avoir rien reçu de  
 » Votre Majesté ; les Suisses n'ont été  
 » retenus si long-tems , que par mon  
 » adresse ; 'je connoissois tout le dan-  
 » ger du combat , qu'ils m'ont forcé  
 » de livrer ; mais ils le vouloient , &  
 » ils étoient les Maîtres , étant les  
 » plus forts ; d'ailleurs ne recevant au-  
 » cune paye de France , rien n'étoit  
 » plus conforme à leur génie , que de  
 » quitter le service , & ils l'ont fait.  
 » Quoi , répartit le Roi , n'avez-vous  
 » pas reçu quatre cens mille écus que  
 » j'ai donné ordre de vous envoyer ?  
 » J'en ai reçu les lettres , répliqua Lau-  
 » trec , mais je n'ai jamais vû l'ar-  
 » gent . Le Roi , outré de colere ,  
 fit venir sur le champ Semblançai , &  
 lui demanda compte des quatre cens  
 mille écus destinés pour l'armée d'Ita-  
 lie. Le Sur-Intendant avoua qu'il ne  
 les avoit point envoyés , & qu'il n'a-  
 voit pû les refuser aux instances & aux  
 menaces de Madame , qui lui avoit  
 répondu de tous les événemens.

1522.

&amp; suiv.

Il se justifie.

**1522.** **& suiv.** Colere du Roi, & mensonge horrible de sa mere. Le Roi se rendit dans la chambre de sa mere, & lui reprocha la perte de Milan, causée par son infidélité & par son avarice. Cette Princesse accoutumée à soutenir le mensonge du même air que la vérité, nia d'avoir reçu les quatre cens mille écus; & dit que si Semblançai lui avoit donné de l'argent, il le lui devoit, pour le revenu des terres qu'elle possédoit. Le Roi voyant une assurance égale dans la Princesse sa mere, & dans Semblançai, ne sçut qui des deux croire coupable; Cependant il voulut s'en éclaircir.

**1527.** Semblançai condamné à être pendu. Le Chancelier Antoine du Prat, ennemi de ce Ministre, & son concurrent dans la faveur du Roi, lui chercha des Juges dans tous les Parlements du Royaume; il prit ceux qu'il connoissoit les plus disposés à servir sa passion, & après quatre à cinq années de procédures, Semblançai se vit condamné à être pendu; ce qui fut exécuté à Montfaucon l'année 1527, le neuvième du mois d'Août.

Son innocence. Toute la France se récria sur l'injustice d'un pareil Arrêt, dans lequel on taxoit seulement le Ministre du crime de péculat, sans faire aucune mention de Louise de Savoye mere du Roi, ni

de l'argent délivré à cette Princesse. 1527.  
 Les preuves de l'innocence de Semblançai se multiplierent après sa mort, & rendirent la mere du Roi plus odieuse aux peuples. On prétend que Madame Louise avoit retiré la quittance, qu'elle avoit donnée au Sur-Intendant, par le moyen d'un nommé le Gentil, premier Commis des Finances, amoureux d'une de ses filles d'honneur, qui exigea cette trahison de son amant \* ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouva jamais Semblançai coupable d'une faute de ce genre avant l'accusation de Madame ; il est constant aussi que cette Princesse haïssoit également Lautrec & le Sur-Intendant ; & ce qui prouve plus encore que tout le reste, est que Madame étant morte plusieurs années après, le

\* Le Pere Daniel, dans son Histoire de France, parlant de la mort de Semblançai, dit qu'il n'a rien trouvé dans les monumens, touchant les amours de le Gentil avec une des filles de la mere du Roi, qui lui escamota la quittance, & il traite cela de petit conte. Mais il y a sur ce point une tradition bien fondée, puisqu'immédiatement après la mort de Madame Louise de Savoye, le Gentil fut pendu. Il est assez visible par cette circonstance, que ce Commis avoit trahi le Sur-Intendant par la soustraction de la quittance, & il n'y a rien que de fort vrai-semblable dans le commerce amoureux de ce le Gentil avec une fille d'honneur de la Reine, qui s'engagea à lui remettre la quittance.



1527.

Roi fit pendre le Gentil, premier Com-  
mis de Semblançai, sans doute parce  
que Madame en mourant, déclara au  
Roi la part que ce traître avoit eu à la  
mort injuste de son Maître.

Jugement  
sur sa condui-  
te.

Semblançai au reste ne pouvoit évi-  
ter sa perte ; il couroit un risque égal  
en refusant, ou en accordant à Ma-  
damè ce qu'elle lui demandoit ; cette  
méchante Princesse avoit acquis un tel  
empire sur l'esprit du Roi son fils, que  
ce Ministre tôt ou tard en auroit été la  
victime. Cependant on le blâme avec  
raison, de n'avoir pas préféré de périr  
en faisant son devoir.

Clement Marot, Valet-de-Chambre  
de François I, & le seul bon Poète  
qui eût paru jusqu'alors en France,  
convaincu, comme tout le reste du  
Public, de l'innocence de Semblançai,  
& admirant la fermeté que ce Vieil-  
lard avoit témoignée, en allant à l'i-  
gnominieux supplice qui termina sa  
vie, sçut reprocher à Maillard, Lieu-  
tenant Criminel de Paris, un des Ju-  
ges du Sur-Intendant, l'indignité de  
son jugement, par cette excellente  
Epigramme. Il étoit alors ordinaire  
de punir le vice public par le ridicule ;  
& de peindre par des Vers satyriques

ceux qui se peignoient eux-mêmes aux yeux de tout le monde par leurs scandaleuses actions. 1527.

Lorsque Maillard, Juge d'Enfer, menoit  
A Montfaucon Semblançai l'ame rendre,  
A votre avis, lequel des deux tenoit  
Meilleur maintien ? Pour le vous faire en-  
tendre,

Maillard sembloit homme que mort va  
prendre,

Et Semblançai fut si ferme Vieillard,

Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menât  
pendre

A Montfaucon le Lientenant Maillard.

Louise de Savoye, avoit encore une plus illustre Victime à immoler ; après avoir fait frémir la France par la mort d'un Ministre innocent, elle voulut y ajouter la perte du Connétable de Bourbon. Ce Prince auroit passé sans contredit pour un des plus grands hommes du monde, s'il n'avoit pas eu le malheur de vivre dans une Cour, où dominoit la plus méchante de toutes les femmes. Ennemie de la mere du Connétable, mais éperduement amoureuse du Connétable même, elle lui fit proposer de l'épouser. Il rejetta

Méchante  
de Louise, d  
Savoye.

1527.

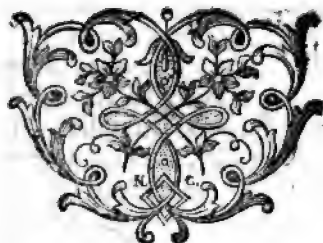
bien loin cette offre & la traita de ridicule. Madame en fut si irritée, qu'elle jura sur le champ la perte de celui qui l'outrageoit. Ce Prince jouissoit de biens immenses, dont personne ne s'étoit avisé jusques-là de lui disputer la possession. Louise de Savoye entreprit de le faire, & comme ni les calomnies, ni les faux actes ne lui coûtoient rien, & que d'ailleurs les Juges redoutant son grand crédit, étoient déterminés à prononcer tel jugement qu'elle jugeroit à propos de leur décider, le Connétable ne douta point qu'on ne le dépouillât bientôt de ses biens. Ainsi il se retira auprès de l'Empereur Charles V. Cette retraite, dont la vengeance de la mere de François I. fut la seule cause, coûta dans la suite la liberté à ce Monarque même, fit périr des milliers d'hommes, épuisa durant plusieurs années toutes les Finances de l'Etat; & ce qui peut être mis en paralelle avec tant d'évenemens fâcheux, changea en fléau de son Souverain & de sa Patrie, celui qui étoit né avec tous les talens nécessaires pour en être le Défenseur, & d'un Prince plein de vertu fit un sujet coupable.

Descendans Le Baron de Semblançai avoit

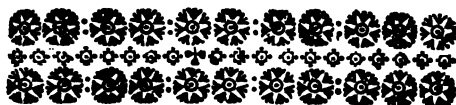
épousé Jeanne Rusé, dont il eut Guillaume-Martin Archevêque de Tours, 1527.  
 & Jacque Evêque de Vannes. Guil- de Jacque de  
Semblançai laume de Beaune son fils aîné, épousa  
 Bonne Cathereau-Maintenon, dont  
 il eut quatre enfans, Jacque Baron de  
 Semblançai, Vicomte de Tours, Che-  
 valier de l'Ordre de Saint Michel,  
 Gentilhomme ordinaire de la Cham-  
 bre du Roi; Charlotte de Beaune,  
 Dame d'Atour, favorite de Catherine  
 de Médicis, qui épousa en premières  
 noces le Baron de Sauve, Secrétaire  
 d'Etat sous Charles IX, & en secondes  
 François de la Tremouille, Marquis  
 de Noirmontier. Les trois autres en-  
 fans de Guillaume furent 1<sup>o</sup>: le céle-  
 bre Renauld de Beaune, Archevêque  
 de Bourges, & puis de Sens. Il avoit  
 été d'abord Conseiller & Président au  
 Parlement de Paris, Maître des Re-  
 quêtes & Chancelier de François Duc  
 d'Anjou, frere unique du Roi Henri  
 III. Il fit éclater son zèle & sa religion  
 dans la conference de Surenne. Ce fut  
 lui qui eut l'honneur d'instruire Henri  
 IV, de lui faire abjurer l'hérésie & de  
 l'absoudre publiquement dans l'Eglise  
 de Saint Denis. Ce Prince le fit Com-  
 mandeur de ses Ordres, & Grand Au-

120 JACQUE, &c.

**1527.** mônier de France. Il mourut en 1608  
à Paris, où il fut inhumé dans l'Eglise  
de Notre-Dame. 2°. Jean de Beaune,  
Sieur de la Tour d'Argi, pere de Marie  
de Beaune, femme d'Anne de Mont-  
morency, Marquis de Thuri. 3°. **Martin**, nommé Evêque du Puy,



**ANTOINE**



## A N T O I N E D U P R A T.

**A** N T O I N E D U P R A T , Sieur de Nantouillet , Baron de Thiern & de Thonri , Maître des Requêtes , Premier Président au Parlement de Paris , Chancelier de France , Archevêque de Sens , Cardinal & Légat perpétuel en France , naquit à Issoire en Auvergne , d'Antoine du Prat , & de Jacqueline Bohier , parente du Cardinal de ce nom. Si quelques Auteurs lui accordent une noble origine , d'autres disent que né d'une famille obscure , il gagna sa vie durant sa première jeunesse , à porter de l'eau-benîte dans les maisons ; mais ce dernier sentiment ne peut être reçu , n'y ayant aucune apparence que la famille de sa mere l'eût laissé dans un état si méprisable , ni qu'il y eût pû apprendre les sciences nécessaires à former un Avocat éloquent , tel qu'il le parut , étant encore

Origine  
naissance  
du Prat.

fort jeune, au Parlement de Paris, dans un tems peu éloigné de celui où on le suppose dans une situation si différente.

Commen-  
cement de sa  
fortune.

Le rare talent qu'on remarqua dans le jeune du Prat, lui mérita la place d'Avocat Général du Roi au Parlement de Toulouse, après avoir rempli avec honneur celle de Lieutenant Général au Bailliage de Montferrand. Quelque tems après Louis XII qui cherchoit à s'attacher les gens de mérite & de talent, content d'ailleurs de la maniere dont du Prat s'étoit comporté à son égard dans le Parlement de Toulouse, lui donna une Charge de Maître des Requêtes de son Hôtel, vacante par la mort de Simon Dani, & l'envoya présider en cette qualité aux États de Languedoc; il fut fait ensuite quatrième Président du Parlement de Paris, & enfin Premier Président de cette auguste Compagnie. Louis XII ne paroïssoit songer qu'à la fortune & à l'élévation de ce Magistrat, tant il étoit satisfait du zele qu'en toute circonstance il témoignoit pour ses intérêts. Du Prat se voyant certain de la faveur du Roi, voulut aussi s'assurer de celle du Comte d'Angoulême, qui regna depuis sous le nom de François I. Il en vint à bout,

---

---

1504.

1506.

1507.

Prince étant monté sur le Trône, **Chancelier de France, & lui** 1507.  
**a les Sceaux que son Prédécesseur & lui v.**  
**confiés à Etienne Poncher,**  
**ue de Paris.**

Il est fait  
 Chancelier &  
 Garde des  
 Sceaux.

Il prétend que du Prat ne dût pas  
 cette importante dignité à la haute  
 on que François I avoit conçue  
 , qu'au souvenir d'un conseil fa-  
 : qu'il en avoit autrefois reçu. Ce  
 : étant encore Comte d'Angou-  
 ut envoyé par Louis XII sur les  
 res de la Picardie, pour y rece-  
 Marie d'Angleterre sœur d'Henri  
 que le Monarque François alloit  
 er. Le Comte d'Angoulême de-  
 perduement amoureux de cette  
 esse, & en lui laissant connoître  
 la vivacité de sa passion, il réussit  
 à faire aimer. Marie d'Angle-  
 se plaignit alors à la fortune de  
 r destinée à un vieux Roi, dont  
 formoit de plus en plus une idée  
 réable, & quelle que soit l'ambi-  
 naturelle des femmes, elle auroit  
 tiers attendu pour être Reine de  
 ce, que son amant en eût été Roi.  
 çois, jeune, ardent, entraîné par  
 ndresse, reconnoissant les disposi-  
 s favorables de la Princesse d'An-

Conseil que  
 du Prat doane  
 au Comte  
 d'Angoulê-  
 me.



**1507.**  
**& suiv.**

gleterre, alloit se livrer à son penchant, & manquant à ce qu'il devoit à son Roi, travailler contre lui-même; mais Antoine du Prat lui fit faire des réflexions, & en lui représentant les inconvéniens présens & futurs d'une conduite si inconsidérée, il vint à bout de calmer ses premiers transports, & de lui faire rompre entièrement le commerce que ce Prince avoit commencé de former avec la nouvelle Reine. Le Comte devenu Roi se souvint de celui qui l'avoit empêché de se fermer à lui-même le chemin du Trône. *Il ne voulut, dit l'Historien Pierre Matthieu, récompenser de moins que des Sceaux de France, le bon & salutaire conseil qu'Antoine du Prat lui donna, pour rompre un dessein de jeunesse & d'amour, qui le pouvoit éloigner de la succession de la Couronne.*

Il embrasse  
l'état Ecclé-  
siastique.

Devenu Chancelier, Garde des Sceaux, & occupant la place de premier Ministre, du Prat songea à profiter de la mort de sa femme nommée François Veini d'Arbouse, pour se revêtir des plus hautes dignités de l'Eglise. Il sçavoit qu'en ce tems-là les François supportoient impatiemment les richesses excessives des Ministres de

Roi, & que souvent cette grande lence avoit occasionné de funestes strophes ; il crut donc devoir se 1507.  
& suiv.

re à l'abri sous les privileges ecclésiastiques, & se fit donner un Evêché. Il en posséda jusqu'à cinq successivement, & quoique revêtu depuis Il est revêtu de cinq Evêchés successivement. tems de l'Archevêché de Sens, homme avide, qui l'avoit désiré seulement pour jouir du revenu, n'avoit pas daigné en aller prendre possession lui-même : cette cérémonie s'étoit par Procureur. Ainsi lorsque, suivant la disposition de son testament, on porta son corps après sa mort dans l'athédrale de cette Ville, ce fut le premierement la première entrée de ce Prince dans son Diocèse.

Cour de Rome, dont du Prat 1527.  
& suiv. recherché la bienveillance, & avoit voulu de le faire Cardinal \*, ne se fit pas de le mépriser, en ce qu'il paroît trop à découvert son ambition & son avarice ; cependant le nou-

veau Prélat tentoit toutes sortes de moyens pour lui plaire, & à peine fut-il Evêque qu'il se déclara ouvertement, & sans balancer, contre les fausses opinions qu'il n'entendoit pas. Ce fut Clément VII qui lui envoya le chapeau.

1527.  
& suiv.

Son zèle  
contre les  
nouveautés.

gueres. Il avoit raison d'être constamment attaché à l'ancienne doctrine de l'Eglise ; mais il persécuta avec fureur ceux qui suivoient ou favorisoient celle de Luther : il assembla même à Paris , dans le Couvent des Grands Augustins, plusieurs Evêques de ses suffragans , & autres qui étoient à la suite de la Cour, devant lesquels il fit lire une Ordonnance qu'il avoit fait dresser pour l'explication de la foi, & pour la discipline Ecclésiastique, contre les erreurs de Luther, de Philippe Melancthon, d'Oecolampade, & de Zuingle, Calvin n'étant point encore connu. Cette Ordonnance, ou Mandement de du Prat, fut la seule fonction d'Evêque qu'il fit durant tout le cours de sa vie ; aussi pour donner plus de force à son Ordonnance, il obtint du Roi un Edit rigoureux contre les Lutheriens ; ce qui le rendit ennemi d'un grand nombre de personnes considérables de la Cour. Le Clergé de France prit ombrage des grands airs qu'il affectoit, & lorsqu'on le vit fomenter la discorde entre Louise de Savoye, mere du Roi, & le Connétable de Bourbon, le plus grand & le plus honnête homme de son tems,

tout le monde le regarda avec indignation, & se déchaîna contre lui.

1527.

&amp; suiv.

Ce qui avoit encore beaucoup contribué à rendre ce Prélat odieux, étoit le conseil qu'il avoit donné au Roi de rendre les charges venales, & de créer une nouvelle Chambre de Conseillers au Parlement de Paris, ( qui formèrent depuis la Tournelle ) pour avoir l'argent nécessaire aux frais de la guerre d'Italie. Cette ressource ne produisant point assez, il insinua à François I qu'il étoit le maître d'augmenter ses tailles, & d'établir de nouveaux impôts, sans attendre l'ordre des Etats, comme c'étoit l'ancien usage du Royaume. Enfin s'étant trouvé à Boulogne en 1515 avec le Pape Leon X & le Roi, il fit entendre à ce jeune Prince qu'il étoit de son intérêt d'abolir la Pragmatique-Sanction, & de conclure le concordat par lequel le Pape remit au Roi le droit de nommer aux Evêchés & Abbayes de France. François de son côté accorda au Pape les annates de ces grands Bénéfices sur le pied du revenu courant; le Pontife Romain se dépouillant par-là du prétendu droit de sa puissance imaginaire, & le Roi consentant que la meilleure

partie de l'argent réel de son Royaume  
passât dans une Cour étrangere.

1527.

et suiv.

témoires de  
Brantôme t. I.

Du Prat  
Chancelier du  
Concordat.

Du Prat se vit depuis ce moment  
l'objet de la haine publique ; on lui  
reprocha d'avoir donné lieu par cette  
innovation à de nouveaux désordres  
de la part du Clergé, qui n'étoit déjà  
que trop déréglé dans sa conduite ;  
d'autres le justifient au contraire,  
& François de Tournon Archevêque  
d'Embrun, depuis Cardinal, prit ou-  
vertement son parti. Brantôme même  
soutient que le sentiment commun,  
sur-tout parmi les gens les mieux  
instruits, étoit que le concordat avoit  
été nécessaire au bien du Royaume ;  
le Roi François I, selon lui, avoit  
coutume de dire que ce qui le porta  
à suivre en ce point l'avis de son  
Chancelier du Prat, fut la connois-  
sance qu'on lui donna des abus, qui  
se glissoient dans les élections des  
Evêques, des Abbés, des Prieurs,  
&c. Ceux qui en étoient chargés  
*agissant sans aucun égard de la suffisance.*  
*Le pis étoit, ( ajoute-t'il, ) quand*  
*ils ne se pouvoient accorder, qu'ils s'en-*  
*trebattaient, se gourmoient, s'entre-*  
*blessoient, & même s'entretuoient, &c.*  
*D'ailleurs ce grand Roi considérant les*

*Sans services que sa Noblesse lui faisoit ordinairement, & ne la pouvant recompen- 1527.  
 ser de son Domaine, il trouva meilleur de récompenser ceux qui l'avoient & suiv.  
 bien servi, de quelque Eglise ou Abbaye, que de les laisser à des Moines clostraux, gens inutiles, disoit ce grand Roi, qui ne servoient de rien qu'à boire, à manger, &c.*

Quoiqu'on pût dire pour justifier le concordat, cet acte ne laissa pas de causer de si grands inconvéniens dans l'Eglise & dans l'Etat, qu'on jugea à propos d'y remédier, à l'Assemblée des États qui se tint à Orléans en 1560. Il y fut ordonné, » que tous » Archevêques & Evêques seroient » désormais élus & nommés, les Archevêques par les Evêques de la Province & le Chapitre de l'Eglise Archiepiscopale, les Evêques par l'Archevêque & Evêques de la Province » & Chanoines de l'Eglise Episcopale, » appellez avec eux, douze notables » Gentilhommes, & douze notables » Bourgeois ». Mais ce règlement si sage en apparence, & si capable de prévenir les abus du concordat, n'eut aucun lieu, & le Roi conservant la nomination souveraine des Bénéfices

de ses Etats, les postulations & élections furent entièrement abolies.

1527.  
& suiv.

Aubert.

Toute la haine en rejaillit sur le Cardinal du Prat qui s'en embarrassa peu, ne songeant qu'à plaire au Roi & aux moyens de s'enrichir. Voulant même achever de soumettre à François I tous les Bénéfices de son Royaume, il brûla les privilèges de la plupart des Eglises, à qui le concordat avoit conservé le droit d'élection, après se les être fait donner, sous prétexte de vouloir dresser un registre des Communautés indépendantes de la nomination du Roi. Enfin du Prat étoit tout dévoué au Pape. On remarque qu'étant à Boulogne avec le Roi, dans l'entrevue que ce Prince eut avec Leon X, lui seul se mit à genoux devant le S. Pere, le Monarque s'étant tenu debout avec ceux de sa suite, & ayant seulement fait une profonde révérence au Souverain Pontife.

Rapines de  
du Prat.

Quoique le Cardinal du Prat parût extrêmement attaché au Roi son Maître, ce Prince étoit si persuadé de ses rapines, & du tort qu'il lui avoit fait, en occasionnant la fuite du Connétable de Bourbon, qu'il ne cessoit d'en faire l'objet, tantôt de ses railleries,

matôt de ses reproches. Du Prat ayant fait bâtir à l'Hôtel-Dieu de Paris cette salle qui regarde le septentrion, & que l'on nomme encore aujourd'hui la *salle du Légat*; elle sera bien grande, dit François I, si elle peut contenir tous les Pauvres qu'il a faits.

Brantôme.

En bute au mépris de son Roi, du Prat s'attira aussi le ressentiment du Parlement de Paris, son caractère de Cardinal, & sa nouvelle dignité de *Légat à latere*, le garantirent heureusement de ses poursuites. Ce fut pour l'appaiser, que ce Prélat mécontent du Clergé de France, & le craignant bien moins que les Parlemens, leur fit attribuer la connoissance du crime d'hérésie; *Parce*, disoit-il, *qu'il y a du blasphème*. Cette innovation fut accompagnée de plusieurs commissions qu'il expédia, pour condamner à la mort ceux qui contredisoient la Religion Romaine. Du Prat parvenu aux premières dignités de l'Eglise & de la Magistrature, & ne voyant plus rien dans l'Etat qu'il pût ambitionner, s'avisait de désirer la Papauté. Pour cet effet ayant appris la mort de Clement VII, il alla se jeter aux pieds du Roi, le conjura de l'aider de sa protection.

1527.  
& suiv.1530.  
& suiv.Henri Etienne.  
Apol.  
d'Herod.1534.  
Il ambitionne  
d'être Pape.



**1534.** en une conjoncture si glorieuse, lui protestant que si par son moyen il se voyoit la thiare sur la tête, il feroit en sorte de la rendre dépendante de la Couronne de France, comme il avoit trouvé moyen d'en faire dépendre les Evêchés du Royaume. L'offre étoit avantageuse; mais François I désespérant du succès d'une si étrange entreprise, chagrin d'ailleurs contre du Prat, qui lui avoit occasionné un grand nombre de dépenses superflues, à dessein de profiter du désordre des Finances, ne gouta point la proposition de son Ministre. Il n'étoit pas dans la disposition de solliciter pour un de ses Sujets le trône de S. Pierre, avec des efforts aussi vains, que ceux avec lesquels il avoit autrefois sollicité l'Empire pour lui-même: enfin se voyant pressé par le Cardinal, il lui répondit :  
*Ibid.* *Par ma foi, Monsieur le Légat, il faudroit que mes coffres fussent plus pleins qu'ils ne sont, pour songer à une entreprise de si grande dépense que celle-là, & dont je craindrois que l'issue ne fût pas plus heureuse pour vous, qu'elle seroit avantageuse pour moi.*

Du Prat, tout brulant du désir d'être Pape, ne se rebuta pas de cette

réponse du Roi , & lui répliqua in-  
 considérement , que bien loin que ce  
 projet fût onéreux à Sa Majesté , il  
 lui offroit quatre cens mille écus. Il  
 vous sera aisé , répartit le Roi , de  
 trouver une si grande somme ; mais  
 il vous sera impossible de me détermi-  
 ner à me mêler de cette affaire : *Je*  
*connois trop le grand appetit des Car-*  
*dinaux.* Le Roi répéta plusieurs fois  
 avec étonnement la somme prodigieuse  
 que le Cardinal offroit de sacrifier  
 à son ambition d'être Pape ; ce qui  
 chagrina si fort du Prat, qu'étant tombé  
 malade d'inquiétude , il se retira  
 dans son Château de Nantouillet. Le  
 Roi ayant appris sa retraite en ce  
 lieu , fit saisir sur le champ une par-  
 tie de ses biens. Le chagrin que le  
 Cardinal en conçut , augmenta con-  
 sidérablement son mal ; il s'écrioit de  
 tems en tems , au souvenir du traite-  
 ment qu'il recevoit du Roi : *Voilà ce*  
*que c'est qu'avoir servi le Roi de corps*  
*& d'ame !* On rapporta ce discours au  
 Roi , qui répondit : *Le Cardinal a-t'il*  
*à se plaindre ? Je ne lui fais que ce qu'il*  
*m'a toujours conseillé de faire aux*  
*autres.*

Enfin du Prat mourut en son Châ-

teau de Nantouillet le neuvième du mois de Juillet mil cinq cens trente-cinq , dans la soixante & douzième année de son âge : les derniers jours de sa vie , ce Prélat ressentit les plus vives inquiétudes & les plus cuisans remords ; le dépit s'y joignant encore, & n'ayant rien avec lui capable de le calmer , on prétend qu'il quitta la terre , sans avoir rien fait ni rien dit qui pût lui mériter grace dans le Ciel , & qu'enfin *il mourut je ne sçai comment* : à la vérité ce sentiment n'est pas général ; d'autres assurant , qu'au chagrin près de se voir maltraité par le Roi même , chagrin auquel ce Prélat se montra trop sensible , il témoigna de grands sentimens de piété , & ordonna de faire beaucoup d'aumônes & de prières pour le repos de son ame. Au reste , il auroit pû , sans témoigner qu'il désespéroit de la miséricorde Divine , ou qu'il se soucioit peu de l'invoquer , donner des marques de chagrin & d'impatience , ressentant une vive douleur , des piqures mortelles d'une prodigieuse quantité de vers qui lui rongeoient & lui perçoient l'estomac. Son cœur fut envoyé à Meaux , & son corps dans la Cathé-

drale de Sens, où, comme je l'ai déjà dit, ce Prélat n'avoit jamais entré pendant sa vie, quoiqu'il en fût Archevêque. Il laissa de Françoise Veini d'Arbouse sa femme, deux fils, dont l'un fut Guillaume Evêque de Clermont & Fondateur du College de ce nom, que les Jesuites occupent à Paris; l'autre fut Antoine Baron de Thiern & de Thonry, Seigneur de Nantouillet & de Rozai, pere d'un autre Antoine du Prat, Seigneur des mêmes lieux, & Prevôt de Paris, qui fit ériger l'épithaphe suivante sur le tombeau de marbre du Cardinal du Prat, dans la Cathédrale de Sens.

1535.

*A la perpétuelle mémoire de la vertu & heureuse fidélité de très-Illustre & Reverendissime Monseigneur Antoine, par la permission Divine, Cardinal du Prat, Archevêque de Sens, Légat en France pour le Saint Siège Apostolique, Chancelier de France, de Bretagne, de Milan, & de l'Ordre du Roi, lequel ayant été donné en ses jeunes ans au bon Roi Louis XII, pere de la Patrie, parvint aux honneurs & dignités d'Ambassadeur & de Conseiller au privé Conseil : & depuis regnant le magnanime & très-Chrétien François I., Restaurateur des*

1535.

*Arts & Sciences , fut ledit Seigneur Re-  
verendissime , Chancelier de Sa Majesté ,  
Chef de son Conseil , & finalement le  
premier en ce Royaume , non-seulement  
en l'autorité de la Justice , mais aussi en  
la suprême dignité du Pontificat , au  
tems du Pape Clement VII , &c.*

A peine le Cardinal fut-il expiré ;  
que le Roi informé de ses grandes  
richesses , se fit donner à titre de prêt  
cent mille écus par ses héritiers , qui  
les délivrerent au Président Poyet ,  
à condition qu'ils leur seroient rendus  
dans le terme de neuf années ; mais  
cet engagement fut un de ceux que  
François I se piqua peu de remplir  
avec exactitude. Les héritiers de du  
Prat s'estimant trop heureux qu'on  
les laisât paisibles possesseurs du reste,  
ne jugerent pas à propos de presser un  
pareil Créancier. Il est vrai-semblable  
que ce prêt étoit une honnête restitu-  
tion , dont on étoit convenu avec les  
héritiers du Cardinal , pour ménager  
sa réputation.

En disant que du Prat fut ennemi  
déclaré des Hérétiques , on conçoit  
aisément combien il a dû paroître de  
libelles contre lui. Le fameux Beze  
sur tout attaqua sa mémoire : il accusa

le Cardinal d'une ignorance crasse, & dit qu'il étoit singulier de voir une doctrine condamnée par un homme sans lettres, qui n'ayant aucune notion de la langue latine, n'avoit pû que s'en rapporter à d'autres sur les points contestés. Pour prouver cette prétendue ignorance du Cardinal Légat, Beze rapporte que le Roi d'Angleterre ayant envoyé à François I 12 beaux Dogues, & la lettre portant *duodecim Molossos*, du Prat demanda à ce Prince un de ces beaux Mulets qu'il avoit reçus d'Angleterre; & sur ce que le Roi, en souriant de son erreur, lui répondit qu'on lui avoit envoyé des Drogues & non des Mulets; le Chancelier s'excusa en disant, qu'il avoit cru entendre lire, *duodecim Muletos*. Cependant du Prat ayant été bon Avocat dans sa jeunesse, & ayant exercé assez long-tems ce métier, il est étonnant qu'il eût oublié jusqu'à ce point une langue aussi essentielle à cette profession; cette raison n'est peut-être pas sans réplique. Mais du Prat étant encore Maître des Requêtes, Louis XII l'envoya en ambassade vers l'Empereur Maximilien, & lui donna deux Collegues. Du Prat fut chargé

1535.

Son igno-  
rance crasse.

1535.

seul de la harangue qu'on devoit faire à ce Prince : il la composa en latin , au moins il la prononça lui-même devant l'Empereur. Le Feron le qualifie souvent dans ses Ecrits de *docte & fameux Jurisconsulte* ; j'ajoute que Sadolet le choisit pour Censeur de ses œuvres latines : il ne se pouvoit que Beze n'eût connoissance de ces faits ; mais il étoit ennemi déclaré de du Prat.

Varillas.

On oppose aussi à ceux qui blâment l'ardent désir que du Prat témoigna pour la Papauté, que ce Prélat se trouvoit alors dans une situation à n'y pouvoir prétendre , étant déjà fort avancé en âge , & se voyant si gras & si replet , qu'on étoit obligé d'échancrer sa table pour y faire place à son ventre ; un homme , qui ne se remuoit dans sa maison que par le secours d'autrui , n'étoit gueres en état , selon eux , d'ambitionner une place , où il faut avoir beaucoup d'activité. Mais qui ne sçait pas que l'ambition nous masque presque toujours notre état & nos talens , & qu'il lui est ordinaire de porter nos désirs bien au-delà des choses possibles & raisonnables.

Les Historiens, qui ont écrit au sujet de du Prat, n'ont pas dédaigné de parler de son goût bisarre pour la chair d'ânon qui étoit, dit-on, son mets délicieux. Mécène fut le premier qui mit cette viande à la mode ; cependant on ne le trouva point ridicule en cela. Au reste, si l'on reprocha à du Prat ce goût impertinent après sa mort, au moins le suivit-on durant sa vie ; car presque tous les Courtisans, peuple essentiellement copiste, l'imitèrent, & à son exemple mangerent de la chair d'ânon ; cette viande cessa d'être de mode, aussi-tôt que du Prat eut cessé de vivre.

1535.

Bisarrerie  
son goût,

Après tout, on est obligé de dire (& c'est par-là que je finirai cet article) que si le Cardinal du Prat fut exempt de quelques-uns des défauts que ses ennemis lui ont reprochés, il en eut d'autres, qui le feront toujours regarder comme un méchant homme. Ce fut lui qui causa tous les malheurs dont la France se vit affligée sous le regne de François I, en réduisant le Connétable de Bourbon, cruellement persécuté, à chercher une retraite parmi les ennemis de l'Etat. Lui seul fut la cause de la disgrâce de Lautrec, &

Jugement  
sur ce Ministre.



---

---

1535.

de la mort de Semblançai; & de-là il est reconnu indirectement coupable de la perte de l'Italie, & de la mort de tant de milliers d'hommes qui y périrent. Les Rois de France lui ont néanmoins quelque obligation, si les Souverains doivent sçavoir gré à des Ministres d'une intelligence bornée, qui leur suggerent les moyens de se ruiner eux-mêmes en ruinant leurs Sujets, & qui croient les enrichir, lorsqu'ils tarissent la source de leurs revenus.





# FRANÇOIS DE TOURNON,

*Archevêque d'Embrun ; Cardi-  
nal , Ministre d'Etat sous  
François I.*

**F**RANÇOIS DE TOURNON, fils de 1489.  
 Jacques de Tournon & de Jeanne & suiv.  
 de Polignac , naquit en 1489. Je ne  
 m'arrêterai point à parler de son illus-  
 tre origine. Tout le monde sçait quelle  
 étoit l'ancienneté de la Maison de  
 Tournon actuellement éteinte. Il suffit  
 de dire que François dont il s'agit ici ,  
 ne démentit en rien la grandeur de sa  
 naissance: on peut même assurer que  
 quoique cette Maison ait produit de  
 grands hommes dans la guerre , &  
 qu'on ait vû , même du vivant de Fran-  
 çois , quatre illustres Prélats de cette  
 famille , se distinguer par leur piété  
 & leur sçavoir , nul ne lui a fait tant  
 d'honneur , que celui dont nous allons

Naissance  
 éducation  
 François  
 Tournon.

parcourir les principales actions.

1489. Ses premières années furent em-  
 suiv. ployées à l'étude des Belles-Lettres, &  
 comme il avoit une facilité merveil-  
 leuse, il fit en peu de tems des progrès ex-  
 traordinaires. Mais ce ne fut pas seule-  
 ment par son amour pour les sciences,  
 qu'il se rendit recommandable ; on re-  
 marqua en lui dès sa plus tendre jeu-  
 nesse un grand fond de religion, qui ne  
 se démentit point durant le cours de sa  
 vie.

Il étoit le second de huit enfans. Ses  
 parens, qu'une si nombreuse postérité  
 mettoit hors d'état de les pourvoir tous  
 avantageusement, furent ravis de trou-  
 ver dans le jeune François des disposi-  
 tions qui secundoient leurs vûes ; car  
 ils le destinoient à l'état Ecclésiastique.  
 Il entra d'abord dans le Monastere de  
 S. Antoine de Viennois, célèbre Ab-  
 baye de Chanoines réguliers de S. Au-  
 gustin ; & quoiqu'il n'eût encore que  
 douze ans, il fut jugé capable de rece-  
 voir l'habit de cet Ordre. Dans ce  
 tems-là, les Monasteres n'étoient pas  
 seulement des aziles de piété, contre  
 les attraites séduisans du monde ; c'é-  
 toient encore des especes d'Académies  
 de Belles-Lettres, qui donnoient à l'E-

Il est Reli-  
 aux de S.  
 roine de  
 ennois.

tat & à l'Eglise ; des personnages aussi 

---

 sçavans que pieux. C'étoit de ces doc- 1489.  
tes Séminaires qu'on tiroit les plus il- & suiv.  
lustres Prélats : aussi bien-tôt on n'y  
entra plus , qu'à dessein d'en sortir dé-  
coré du glorieux titre d'Evêque ou de  
Cardinal. Tel fut le principal motif  
qui engagea les parens de François de  
Tournon à lui faire embrasser l'état  
monastique, pour lequel d'ailleurs son  
tempéramment & son éducation chré-  
tienne lui avoient donné ce penchant ;  
qu'on appelle vocation. Ce fut donc  
dans le silence d'un Cloître obscur ,  
que le jeune Tournon , non-seulement  
fortifia sa piété , mais puisa cette pro-  
fonde connoissance de la Théologie  
Scolastique , qui dans la suite le rendit  
le fléau des nouvelles opinions.

Son mérite , plutôt que sa naissance ,  
lui procura bientôt des grades parmi  
ses Confreres : dans un âge où le  
commun des hommes sçait à peine  
obéir , il avoit déjà appris à comman-  
der. Il fut d'abord revêtu de l'Ab-  
baye de la Chaise-Dieu en Auvergne.  
Quelques-uns ont prétendu que ce  
fut de celle de Saint Antoine même ;  
mais c'est une erreur également con-  
traire à la vérité de l'Histoire & aux

**1489.** **& suiv.** lumieres du bon sens. Comment auroit-on confié à un jeune homme de 14 ans la conduite d'un Ordre entier de Religieux, & sur-tout dans un tems où l'on observoit encore à la rigueur les Loix de l'Eglise sur cet article ? Dans la suite, il posséda successivement plusieurs autres dignités Monastiques, toujours avec applaudissement, & donnant par-tout des marques d'une prudence peu commune. Il est vrai qu'on appercevoit déjà en lui les semences d'un zele âpre & violent, où la charité étoit peu ménagée, zele qui lui attira bien des ennemis sur la fin du regne de François I. Mais il avoit pour principe de ne jamais souffrir dans les autres ce qu'il ne se feroit point pardonné à lui-même. Au reste, dans les plus grands excès de son zele pour l'Orthodoxie, on reconnut toujours sa droiture & son équité.

**Il est élu ch. d'Em-  
un.** Après avoir possédé les plus grandes dignités du Cloître, François de Tournon fut jugé capable d'emplois plus importans pour la République & pour l'Eglise. C'étoit encore l'usage alors que le Clergé & le peuple d'un Diocèse choisissoient eux-mêmes leurs Prélats, & le choix tomboit presque toujours

DE TOURNON. 145

oujours sur un personnage de mérite. Le Diocèse d'Embrun, frappé de la  
vertu de Tournon, dont il étoit le té-  
noin oculaire, le choisit pour son  
Archevêque. Le Prélat gouverna cette  
Eglise pendant plusieurs années, &  
répondit parfaitement à la bonne opi-  
nion qu'on avoit conçue de lui.

1489.  
& suiv.

François premier regnoit alors. C'é-  
toit un bonnête homme, doux, affa-  
ble, clément, modéré, belliqueux,  
passionné pour la gloire, intrépide  
dans le danger, ami & protecteur du  
mérite, plein d'équité. Il eut des dé-  
fauts considérables, qui l'empêcherent  
de regner heureusement & avec gloire.  
Le principal fut son amour extrême  
pour le plaisir, source de son inap-  
plication aux affaires de son Royau-  
me. Sa trop grande vivacité fut cause  
qu'il forma des projets mal conçus, &  
plus mal exécutés. On lui reproche  
aussi d'avoir donné trop aisément sa  
confiance à des Favoris, qui en abu-  
serent aux dépens de la tranquillité de  
l'Etat. Quoiqu'il fût un bon Juge du  
mérite, il ne laissa pas de faire sou-  
vent de fort mauvais choix, soit par  
rapport à ses Généraux, soit par rap-  
port à ses Ministres. Mais le principe

Portrait de  
François I.

1489.  
& suiv.

de tous ses malheurs, fut sa trop grande condescendance pour Louise de Savoye sa mere, qui l'aveugloit à un point, que quoique cette femme altiere & vindicative eût fait plus de mal à la France que ses cruels ennemis, son respect pour elle ne se démentit jamais tant qu'elle vécut : elle gouverna la France avec un pouvoir absolu, sans que son fils en fût jaloux.

Cette Princesse, par l'injustice la plus criante, venoit de priver la France du plus grand homme de guerre qu'elle eût alors, je veux dire, du fameux Connétable de Bourbon. Le Roi ne prévint pas les conséquences de la perte d'un Sujet, & crut qu'un Prince de son sang chez l'Etranger, n'étoit qu'un homme de moins dans son Royaume. Il ne vit le mal que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier ; ou plutôt il ne le vit pas, puisqu'il ne mit point celle qui avoit commis la première faute, hors d'état d'en commettre de nouvelles.

Tournon  
entre dans le  
Conseil d'E-  
tat du Roi,

Ce fut dans les circonstances de la révolte du Connétable, que François de Tournon fut admis au Conseil d'Etat du Roi. Ce Prince, qui connoissoit sa religion & sa prudence, voulut l'a-

voir àuprès de sa personne, & profiter de ses lumieres. Mais, de même que les autres Conseillers d'Etat, il ne donnoit ordinairement son avis, que conformément à celui de la Reine mere, qui dominoit dans le Conseil. Cependant on ne le vit jamais approuver les conseils violens de cette Princesse ; il s'y opposoit même quelquefois avec une fermeté adroite, qui eut besoin de toute la protection du Roi, pour ne le pas faire chasser de la Cour.

1489.  
& suiv.

Mais un point essentiel de politique auquel il fut toujours fidele, ce fut de cultiver ou de s'associer ceux que le Roi honoroit le plus de sa bienveillance : ainsi il rechercha l'amitié du Chancelier Antoine du Prat, & entra même très-avant dans la confiance de cet ambitieux Ministre, qui avec plusieurs bonnes qualités, n'eut jamais celle de Citoyen. Il sçavoit combien il en avoit coûté au malheureux Samblançai, dont le principal crime étoit d'être concurrent de du Prat dans l'amitié du Roi.

La révolte du Connétable Charles de Bourbon, ralluma le feu de la guerre. Ce Prince ayant pris le commandement des troupes de l'Empe-



1489,  
& suiv.

reur, les employa d'abord contre la France. Il entra en Provence avec une nombreuse armée ; & habile comme il étoit, on s'attendoit qu'il y feroit bien du mal. Mais la jalousie des Officiers de l'Empereur fut plus favorable à la France, que la bonne conduite de nos Généraux. Charles de Bourbon fut obligé de repasser les Alpes, sans avoir rien exécuté de considérable, après avoir ruiné une très-belle armée : le Roi le voyant partir, résolut de le suivre ; & contre l'avis des plus sages de son Conseil, il passa de nouveau en Italie. Il fit d'abord des progrès ; mais sa prévention pour l'Amiral Bonnivet, dont il suivoit aveuglément les conseils, lui fit bientôt commettre ces fautes qui coûtèrent tant de sang à la France & la liberté même à son Roi. On sçait quel fut le succès de la funeste bataille de Pavie. Que cette malheureuse journée n'est-elle effacée de nos fastes ! Mais une Nation si couverte de gloire & si chargée de lauriers avoit peut-être besoin que la Providence lui ménageât cette triste humiliation.

La prise du Roi & la défaite de son armée jetta la France dans la conster-

nation. L'Etat, privé de son Chef, destitué de Capitaines & de Soldats, épuisé par les fréquentes guerres, sur le point d'être attaqué par de nouveaux ennemis; &, qui pis est, déchiré par des factions, sembloit être sur le penchant de sa ruine. Ses ennemis, acharnés à sa perte, partageoient même déjà les Provinces de ce Royaume; & après les rudes secousses qu'il venoit d'essuyer, il sembloit comme impossible qu'il se relevât. Mais les François sçurent tirer du secours de leur propre foiblesse; & lorsqu'il paroissoit que tout concouroit à la perte du Royaume, on le vit peu à peu reprendre son ancien lustre, quoiqu'avec des efforts prodigieux.

Louise de Savoye, que le Roi avoit nommé Régente du Royaume avant son départ de France, quoiqu'accablée de la captivité de son fils, ne se laissa point trop aller à sa douleur. Comme elle étoit cause du mal, elle usa de toute sa prudence pour le réparer. On tint aussi-tôt un grand Conseil, où chacun eut la liberté de dire son sentiment. François de Tournon ayant parlé immédiatement après le Chancelier du Prat, conseilla à la Ré-

1489.  
& suiv.

Triste état  
de la France,

1489.  
& suiv.

gente de commencer par procurer la liberté à ceux qui avoient été faits prisonniers avec le Roi à Pavie. Ce projet, qu'on goûta & qu'on exécuta, fut d'une grande ressource à l'Etat, & attira à la Régente l'affection de la Noblesse & du Peuple. Mais lorsqu'elle mettoit tout en usage pour remédier aux maux de la France, des Sujets mal intentionnés lui donnerent un nouveau sujet d'inquiétude, d'autant plus fâcheux, qu'il regardoit sa personne. Ces factieux, jaloux de l'autorité du Chancelier du Prat, conseillèrent au Duc de Vendôme, comme premier Prince du Sang, de prendre en main les rênes du gouvernement. Mais ce Prince généreux, qui préféroit le repos de l'Etat à sa propre élévation, quoiqu'il eût tout sujet d'être mécontent de ce qu'on avoit enlevé les biens de sa maison, pour en gratifier des Faveurs, ne voulut rien faire que conformément aux volontés de la Régente, qui, charmée de son procédé, le fit Chef du Conseil de la Régence. Elle assembla ensuite un Conseil à Lyon, composé des principaux Officiers de la Couronne & de tous le Gouverneurs des Places, & leur donna les ordres,

qu'elle crut nécessaires dans les circonstances présentes pour la défense des frontieres.

1489.  
& suiv.

C'étoit du côté de la Picardie qu'il y avoit le plus à craindre : le Roi d'Angleterre Henri VIII , ligué avec l'Empereur , étoit sur le point de passer la mer à la tête d'une armée. Comme sa descente étoit ce qui inquiétoit le plus alors , ce fut aussi ce qu'on s'empressa le plus de prévenir. La Régente ménagea si bien l'esprit de ce Prince, jaloux des succès de l'Empereur Charles V, qu'il lui promit de ne point l'accabler. Il consentit même à se liguier avec cette Princesse , pour procurer la liberté de son fils. Mais pour ne pas contrevenir le premier aux articles du traité fait avec l'Empereur , il chercha un expédient qui pût le détacher honnêtement de son alliance. Il lui fit faire des propositions si exorbitantes , que l'Empereur n'eut garde de les accepter ; au contraire, croyant désormais pouvoir se passer du secours des Anglois , il rejeta les demandes de Henri avec hauteur : c'étoit ce qu'on demandoit. Le Roi d'Angleterre après ce refus , se croyant dégagé , signa avec la Régente trois traités , qui ten-

Traité fait  
avec le Roi  
d'Angleterre.

doient au bien du Royaume , & à la délivrance du Roi.

1489.

suiv.

Tournon  
ambassa-  
sur à Ma-  
da

Louise de Savoye , hors d'inquiétude de ce côté-là , songea à envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur , pour sçavoir à quel prix il rendroit la liberté à son fils. Une si importante commission fut confiée à la Duchesse d'Alençon sœur du Roi. François de Tournon , Jean de Selve premier Président , Chabot de Brion , & Gabriel de Grammont Evêque de Tarbes , lui furent donnés pour Conseil.

Pendant le Roi , dans l'esperance d'obtenir des conditions raisonnables , en traitant immédiatement avec l'Empereur , avoit souhaité d'être transféré à Madrid ; mais son attente fut vaine. Loin de trouver autant de franchise & de politesse dans Charles V , qu'il en avoit lui-même , on le traita au contraire avec dureté , & de la manière la moins supportable , même à un Particulier. L'Empereur , sous différens prétextes , refusa de l'aller voir.

Le Président de Thou , dans son Histoire , raconte une chose particulière , omise par les autres Ecrivains : c'est que le Vice-Roi de Naples , ayant de-

mandé les Galeres de France, pour transporter le Roi, d'Italie en Espagne, André Doria refusa de donner les siennes. Il les arma au contraire, & attendit le Roi au passage, afin de procurer sa délivrance. Il y auroit réussi, si le Roi qui craignit d'être poignardé par les Espagnols, comme on l'en menaçoit, n'eût ordonné à Doria de se retirer. Il le fit à regret, & le chagrin qu'il eut à essuyer de la part de l'ingrate Cour de France, même à cause de cette action, ne servit pas peu à le détacher du parti des François, & à offrir ses services au Pape.

Ce ne fut pas la seule occasion où le Roi pensa recouvrer sa liberté; mais sa généreuse droiture lui en fit toujours rejeter les moyens. Ce Prince ayant débarqué en Espagne, les Soldats de sa garde se revolterent contre le Vice-Roi, faute de paye, & lui tirèrent plusieurs arquebusades dont le Roi même pensa être atteint. Le Vice-Roi prit la fuite, laissant à François I le soin d'appaiser les mutins: il le fit avec son éloquence ordinaire; mais plusieurs après le tumulte, lui firent entendre qu'elle avoit été mal placée en cette occasion; qu'il auroit dû plutôt leur

1489.  
& suiv.

promettre double paye, & qu'ils l'auroient conduit en son Royaume.

Cependant l'Empereur déliberoit dans son Conseil, sur la maniere dont il en useroit à l'égard du Roi de France. L'Evêque d'Osme son Confesseur ouvrit un avis modéré, & conseilla de rendre la liberté à ce Prince à des conditions raisonnables, persuadé que plus elles seroient onéreuses, plus il se croiroit dispensé de les remplir. Le Duc d'Albe, qui parla ensuite, pressentant les dispositions de son Maître, se fit un devoir de dire son avis conformément à ses dispositions. Cet homme altier, dont l'humeur téroce & sanguinaire fut depuis si terrible aux Flamans, conseilla de rendre la liberté au Monarque François à des conditions si dures, & de réduire sa Monarchie à un tel point d'abaissement, qu'il n'y eût plus désormais de rivalité entre la Maison de France & celle d'Autriche. On ne vit que trop par la conduite que tint l'Empereur dans la suite, que ce conseil violent étoit de son goût. Mais avant que de rien résoudre, il attendit l'arrivée des Ambassadeurs de France qui étoient en chemin.

Ils se rendirent à Madrid sur la fin

de Septembre 1525. Le Maréchal de Montmorenci, qui les précéda, étoit parti en poste pour aller porter au Roi la nouvelle du traité fait avec le Roi d'Angleterre, dont ce Prince fut fort réjoui : mais sa joye fut de courte durée. Les délais de l'Empereur, qui refusoit toujours de le venir voir, sous prétexte qu'il tenoit les Etats à Tolède, joints aux fatigues de la dernière campagne & à l'ennui de sa prison, le jetterent dans une langueur, qui le conduisit à une maladie dangereuse, & bientôt on désespéra de sa vie. Charles-Quint, plus intéressé que complaisant, & plus politique que poli, s'empressâ pour lors de venir visiter le Roi, & par mille caresses accompagnées de promesses flatteuses, tâcha de lui faire recouvrer une santé, qui lui étoit nécessaire pour recueillir le fruit de sa victoire. En effet, le Roi, séduit par cette apparence de cordialité, revint en peu de tems de sa maladie. La Duchesse d'Alençon étant arrivée sur ces entrefaites, ne servit pas peu, par ses doux entretiens, à hâter la guérison de son frere, qui l'aimoit tendrement. L'Empereur, charmé de le voir rétabli, ne rabattit rien de sa fermeté,

1525.

Négociation pour la liberté du Roi.



## 156 LE CARDINAL

**1525.** & continua de faire les mêmes propositions, qui étoient, qu'on lui cédât la Bourgogne ; que le Roi se désistât de tous ses droits sur les terres que l'Empereur possédoit, & qu'on donnât au Duc de Bourbon le Dauphiné & la Provence à titre de Royaume, avec la Duchesse d'Alençon en mariage. L'Empereur ne fit cette dernière proposition, qu'à dessein de refuser honnêtement au Connétable Eléonor Douairiere de Portugal, qu'il vouloit réellement faire épouser au Roi de France, quoique son mariage avec le Duc de Bourbon fût un article du traité de ce Prince avec l'Empereur : mais on rejetta bien loin cette proposition ; ce qui fit que les négociations restèrent quelque tems suspendues, par l'opiniâtreté de l'Empereur à demander le Duché de Bourgogne, que le Roi s'obstinoit à refuser. On fut donc contraint de prendre d'autres voyes.

La Régente entra alors dans une ligue formée entre toutes les puissances d'Italie, pour rendre la liberté à ce Pays opprimé par l'Empereur. Le Marquis de Pescaire devoit y entrer, & pour prix de sa défection du parti de l'Empereur, on devoit le procla-

mer Roi de Naples. Jamais dessein ne fut mieux concerté ; il étoit l'ouvrage de Jérôme Moroné Chancelier de Milan , le plus habile politique de son siècle , & proprement l'ame de tous les mouvemens qui s'étoient faits en Italie depuis l'arrivée de Louis XII en ce Pays. Quelque bien conduit que fût ce projet , il n'eut aucun lieu , & fut découvert à l'Empereur par celui même qui avoit plus d'intérêt qu'il réussît , je veux dire , par le Marquis de Pescaire , que cette double trahison rendit également odieux aux Espagnols & à ses Compatriotes. Il survêcut peu à cette action , ayant été empoisonné presque aussitôt après son aveu , soit par les Impériaux , soit par les Italiens.

Cette entreprise ayant manqué , on reprit les négociations , & l'Empereur cette fois fut plus traitable. Car quoique la ligue d'Italie eût mal réussi , elle lui fit faire réflexion qu'il alloit s'attirer toute l'Europe sur les bras. D'ailleurs l'évasion du Roi de Navarre , qui avoit été aussi fait prisonnier à la bataille de Pavie , lui fit craindre que quelque Sujet fidèle ne trouvât le même moyen de lui enlever le Roi de

**1525.** France. On ſçait que Jean de Gaſſion ayant traité de la rançon de ſon Maître le Roi de Navarre, les Miniſtres Eſpagnols la fixerent à trente un mille écus : il étoit prêt de livrer cette ſomme, lors que quelques chicannes ſurvenues lui firent entreprendre un projet hardi. Il alla de Bearn à Pavie, où ce Prince étoit gardé, & d'une partie de l'argent deſtiné à ſa rançon, il en corrompit les Gardes, & fit évader ſon Maître, tandis qu'étant reſté dans ſon lit à ſa place, il s'expoſoit à la vengeance des Officiers Impériaux qui n'étoient point du complot. On dit que ſon action généreuſe ne fut payée que d'ingratitude, comme il arrive ſouvent. Cependant elle fit faire des réflexions ſérieuſes à l'Empereur, & le rendit moins difficile aux propoſitions du Roi ; mais comme les conditions qu'il exigeoit étoient encore exhorbitantes, la Duchefſe d'Alençon convint avec le Roi qu'elle retourneroit en France ; elle partit en effet, munie d'un écrit de ſon frere, qui permettoit au Dauphin de ſe faire ſacrer Roi.

Elle laiffa à Madrid, pour continuer les négociations, l'Archevêque d'Em-

brun & le Président de Selve. Le ~~Conseil d'Espagne~~  
 Conseil d'Espagne croyant que François I avoit réellement envie de passer le reste de ses jours en prison, <sup>Tournon</sup> ~~reste à Madrid,~~ conseilla à l'Empereur d'être plus modéré dans ses prétentions ; mais il n'en <sup>pour conclure le</sup> ~~conclure le~~ voulut rien rabattre, & le Roi se vit enfin obligé d'en passer par tout ce qu'il plut au Vainqueur d'exiger. On conclut enfin le traité de Madrid, tel que l'on sçait, par lequel il étoit évident qu'on faisoit violence au Roi, & que de pareilles conditions n'avoient pû être acceptées, que par un prisonnier accablé de la longueur de sa captivité. Aussi ce traité fut-il compté pour rien, lorsque le Roi se vit libre, excepté l'article de son mariage avec la sœur de l'Empereur, comme nous le verrons ci-après.

Avant la conclusion du traité de ~~Madrid~~  
 Madrid, il se passa une chose qui fit voir combien Charles V, ou si vous voulez, son Conseil, avoit peu de probité & d'honneur. Ce Prince voyant la Duchesse d'Alençon partie, & craignant de perdre le fruit de sa victoire, voulut la faire arrêter. Il prétendoit pouvoir le faire avec justice, puisque le sauf-conduit de cette Prin-

1526.  
& suiv.

cesse alloit expirer. Charles de Bourbon, qui avoit encore un cœur François, & qui n'étoit ennemi que du Roi, & non de la Nation, informé de cette infâme résolution de l'Empereur, en avertit secrètement l'Archevêque d'Embrun, qui sur le champ dépêcha un Courier à la Duchesse d'Alençon, pour l'informer du danger où elle étoit. Elle avoit encore un grand espace de chemin à faire, & son passeport devoit expirer le lendemain. Elle fit une si grande diligence, qu'elle arriva heureusement sur les frontieres de France, une heure avant l'expiration de son passeport.

Cependant le Roi signa le traité de Madrid, où l'on fit peu mention des intérêts du Duc de Bourbon. Ce ne fut pas là le seul chagrin qu'il eut à essuyer, & il eut tout le tems de sentir que les plus grands motifs de mécontentement ne justifient jamais une révolte contre son Prince, ni un traité avec les ennemis de sa Patrie. Le Roi se fiança avec la Reine Eleonor, & se disposa à partir d'Espagne, pour retourner dans ses Etats. Il sortit de Madrid le 21 de Février, accompagné de l'Archevêque d'Embrun & du Pré-

Le Roi est  
mis en liber-  
té.

sident de Selve, & se rendit sur la frontiere, où la Régente étoit arrivée avec les Enfans de France, qui devoient servir d'ôtages. L'échange se fit au milieu de la petite riviere d'Andaye, qui sert de borne à l'un & à l'autre Royaume; on dit que le Roi n'eut pas même la permission de témoigner sa tendresse à ses enfans. Il se retira d'abord à Bayonne & ensuite à Bordeaux, où la premiere chose qu'il fit, fut d'écrire au Roi d'Angleterre, pour le remercier de la maniere généreuse dont il en avoit usé à son égard. Il alla ensuite à Coignac, lieu de sa naissance, où il pensa perdre la vie par la chute de son cheval. Il songea ensuite à récompenser les Seigneurs qui avoient témoigné le plus de zele, soit à la bataille de Pavie, soit pendant sa prison. Le Maréchal de Montmorenci fut fait grand Maître de sa Maison; Philippe Chabot succéda à Bonnivet dans la Charge d'Amiral.

1526.  
 & suiv.

François de Tournon ne fut pas oublié dans cette occasion. Le Roi voulant lui procurer une récompense digne de ses services, fit instance auprès de Clement VII, pour qu'il lui accordât le chapeau de Cardinal,

Tournon  
 est élu Arch  
 de Bourges.

**1526.** **& suiv.** mais il ne l'obtint que deux années après. La voix du peuple fut plus prompte à seconder les souhaits du Roi. François de Bueil Comte de Sancerre étant mort, le Clergé de Bourges, selon l'usage conforme à l'ancienne discipline de l'Eglise qui encore subsistoit, élut François de Tournon pour son Successeur. Tournon avant de prendre possession de son nouvel Archevêché, abdiqua celui d'Embrun, suivant en cela une conduite toute opposée à celle de plusieurs Prélats ses contemporains, qui sans honte, & sans respect pour les Loix Ecclésiastiques, demeuroient sans façon assis sur plusieurs Sièges à la fois, & Pasteurs de plusieurs troupeaux, n'en conduisoient aucun. A peine eut-il pris possession de sa nouvelle dignité, qu'il assembla un Synode pour remédier aux maux de son Diocèse, où l'hérésie de Luther commençoit à s'introduire; il la poursuivit avec tant d'ardeur, qu'il la bannit entierement. Après avoir donné ces marques de son zele, il fut appelé à la Cour, où sa présence & ses conseils étoient nécessaires.

Le Roi, qui ne songeoit à rien moins

qu'à exécuter le traité de Madrid, laif-  
 fa long-tems l'Europe en fufpens fur  
 ce qu'il alloit faire; enfin il déclara  
 fa volonté. Comme l'oppreffion étoit  
 manifefte dans le traité de Madrid,  
 & que le Roi n'avoit paru confentir  
 aux articles onéreux, que pour fe ti-  
 rer d'une dure & longue captivité, il  
 ne s'emprefla pas beaucoup de les  
 mettre à exécution. Il répondit même  
 aux Envoyés de l'Empereur, qui le  
 preffoient d'accomplir fa promeffe, que  
 plufieurs articles ne dépendoient pas  
 de lui, mais des Etats généraux du  
 Royaume; qu'il alloit inceffamment  
 les afsembler, & qu'il fatisferoit, au-  
 tant qu'il étoit en lui, aux autres arti-  
 cles du traité. En même tems arrive-  
 rent les Députés du Duché de Bourgo-  
 gne, qui repréfenterent au Roi avec  
 une noble hardieffe, qui fans doute  
 avoit été concertée avec le Miniftre,  
 qu'il n'étoit pas le Maître de les faire  
 ainfi paffer fous une domination étran-  
 gere; que fi on vouloit les y contrain-  
 dre, ils en appelleroient aux Etats gé-  
 néraux du Royaume, & que fi la juftice  
 leur étoit refusée par les Etats, ils fe  
 la feroient eux-mêmes, & fe porte-  
 roient aux dernières extrémités, plu-

1526.

&amp; fuiv.

Inexécution  
du traité d  
Madrid.



1526.  
& suiv.

tôt que de changer de Maître. Le Roi ; charmé de leur attachement , ne les pressa pas beaucoup de répondre à ses engagemens avec l'Empereur. Le Vice Roi de Naples voyant clairement où tendoit ce refus des Bourguignons , proposa au Roi de retourner prisonnier en Espagne ; pour ne point manquer à sa parole Royale, & d'imiter en cela l'exemple du Roi Jean. Le Roi lui répondit que le traitement de l'un & de l'autre avoit été bien différent : qu'au reste pour faire voir qu'il agissoit de bonne foi, il offroit deux millions d'or pour le rachat de ses enfans.

La guerre recommence entre l'Empereur & la France.

L'Empereur, informé de tout ce qui se passoit, vit bien que la guerre alloit recommencer. C'est pourquoi il s'empressa d'aller se faire couronner en Italie, & à son retour il se mit en état de n'être pas surpris. On publia bientôt en France une ligue avec le Roi d'Angleterre & les Princes d'Italie : mais les mesures furent si mal prises de part & d'autre, que cette ligue fut très-préjudiciable aux puissances alliées. Le Roi d'Angleterre en fut pour son argent ; il en coûta au Roi ses plus braves Soldats, & plusieurs

de ses Généraux. Le Pape vit les terres de l'Eglise, ainsi que tout le reste de l'Italie, en proie aux fureurs des Impériaux, qui sous la conduite du Connétable de Bourbon, prirent & sacagerent Rome, & tinrent le Pape même prisonnier dans le Château Saint-Ange. Il est vrai que ce fut le dernier exploit de ce Général, Prince aussi à plaindre que coupable, qui fut tué au siège de cette Capitale du monde Chrétien. Les Vénitiens, qui avoient le plus profité de cette guerre, eurent aussi le plus à restituer, lorsqu'il fut question de faire la paix.

1526.  
& suiv.

François de Tournon, de retour à la Cour, eut part aux événemens de la guerre d'Italie, & se trouva à diverses assemblées convoquées par le Roi, entr'autres, à celle du Palais, qui se tint pour recevoir le Hérault d'armes de l'Empereur, envoyé pour accepter le défi du Roi proposé à ce Prince pour un combat singulier. Cette auguste assemblée, composée de tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus sage dans le Royaume, n'eut garde de souffrir que le Roi satisfît au cartel; ainsi il n'eut aucun lieu. Cependant la guerre, qui continuoît avec fu-

**1526.** **suiv.** reur en Italie , & les pertes souffertes de part & d'autre , dégoûterent également le Roi & l'Empereur. Marguerite d'Autriche , qui sollicitoit sans cesse Charles son neveu de se reconcilier avec la France , & Louise de Savoye travaillant de même auprès de son fils , elles obtinrent qu'on commenceroit des conférences pour la paix , dont elles furent elles-mêmes les Plénipotentiaires. Cette paix , qui s'appella la paix des Dames , fut conclue à Cambrai , lieu des conférences , & fut observée plus religieusement que le traité de Madrid , dont on rappella les principaux articles , à l'exception du Duché de Bourgogne. Les Vénitiens y furent sacrifiés : ce qui fit dire en ce tems - là , que Cambrai , étoit le purgatoire des Vénitiens , parce que c'étoit la seconde fois qu'on s'y assembloit pour leur faire rendre plusieurs Places qu'ils possédoient en Italie , & leur faire expier leurs usurpations.

La paix des  
mes.

Comme la tendresse du Roi pour ses fils étoit le plus puissant motif qui l'eût fait résoudre à la paix de Cambrai aux dépens même de ses Alliez , on s'empressa de les retirer des mains de

l'Empereur. Cette commission fut encore confiée à François de Tournon, qui, conjointement avec le Maréchal de Montmorenci, alla sur la frontière pour les recevoir ; il avoit avec lui l'argent destiné pour la rançon des Fils de France. Le Roi le suivit bientôt & se rendit à Bordeaux, où malgré son impatience de revoir ses enfans, il les attendit encore près de quatre mois, par les chicannes & les méfiances continuelles des Espagnols : enfin ils furent livrés dans le mois de Juin, & avec eux Eléonor Douairiere de Portugal, sœur de l'Empereur, que le Roi devoit épouser. Sitôt que ce Prince eut appris qu'ils étoient en chemin, il alla au-devant d'eux, suivi d'une nombreuse & brillante Cour, & ils se rencontrèrent à une Abbaye des filles de S. Clair, nommée Captiaux, proche du Mont-de-Marsan\*, où le Roi épousa Eléonor. François de Tournon fit la cérémonie du mariage. Cette rencontre fut heureuse pour l'Abbaye. Le Roi, informé par Tournon de la pauvreté de ce Monastere, ne voulut point quitter ce lieu, sans avoir donné aux

\* Le P. Daniel dit que ce fut auprès de Roquebort-de-Marsan, qui est une Ville différente.

1526.  
& suiv.

Religieuses des marques de sa religion & de sa générosité. On partit, & en peu de tems le Roi arriva à S. Germain en Laye, où il attendit que les préparatifs que l'on faisoit à Paris & à Saint Denis pour le couronnement & l'entrée de la Reine son épouse fussent prêts. Tout s'y passa avec une magnificence extraordinaire. François de Tournon prit part à la joye publique, & fut pourvû de l'Abbaye de S. Germain des Prez.

La fin de l'année précédente avoit été fâcheuse à Tournon, par la mort de Jean de Selve son Collègue dans le traité de Madrid, & avec qui il avoit lié une amitié étroite. Mais si les plus grandes dignités peuvent nous consoler de la perte d'un ami, à sa douleur succeda la joye d'être enfin revêtu du chapeau de Cardinal, qu'il reçut en même tems que le Chancelier du Prat. Tous deux le méritèrent, mais différemment; l'un par des services réels rendus à l'Etat & à l'Eglise\*; &

\* Sadolet, qui fut depuis Cardinal, commence ainsi sa Lettre de congratulation à Tournon : *Gratulor, tibi, O valde gratulor, quod istum gradum honoris amplissimi ita es consecutus, ut non laus in illo honore posita, sed fortuna virtutem tuam secuta videatur, &c. Epist. Sadol.*

l'autre

l'autre par sa complaisance pour le Pape, qui lui fit renverser l'ancien ordre de succéder aux Bénéfices. 1532. & suiv.

La fin de l'année précédente 1531 fut glorieuse à Tournon, en ce qu'elle augmenta son crédit dans le Royaume, & le mit plus à portée de témoigner son zèle pour le bien de l'Etat. Louise de Savoye étant morte, & le Cardinal du Prat ayant été éloigné de la Cour, le Roi chercha à qui il pourroit donner dignement sa confiance. Anne de Montmorency étoit alors dans une grande faveur; ses importans services lui avoient mérité l'amitié du Roi; mais comme il étoit obligé d'aller à la guerre, on ne crut pas devoir lui remettre entièrement le soin des affaires. Le Cardinal de Tournon fut jugé plus capable de remplir cette importante place, & le Roi ne voulut plus se conduire que par ses conseils. Les diverses négociations dont on l'avoit chargé, lui avoient appris à manier les esprits; ainsi il n'eut pas beaucoup de peine à remplir dignement le poste qu'on lui confioit. Ce qui l'y soutint principalement, fut qu'il tâcha toujours de ménager l'amitié des Grands, sans négliger celle du Peuple.

**1532.**  
**& suiv.**

**Zeile de**  
**Tournon con-**  
**tre les Héreti-**  
**ques.**

Comme les années qui suivirent la paix de Cambrai furent assez tranquilles, le Cardinal de Tournon en profita pour employer au bien de la Religion le tems que les affaires d'Etat pouvoient lui laisser : il travailloit avec un zele infatigable à l'extirpation de l'hérésie, & sollicitoit en même-tems le Roi d'employer l'autorité des Loix à la punition des Novateurs, qui s'insinuoient chaque jour dans le Royaume. Ce Prince religieux & qui aimoit la tranquillité & le bien de son Peuple, suivit les conseils de Tournon. Si sous son regne, la nouvelle Religion entra en France, elle s'y tint toujours très-cachée : elle ne leva la tête que sous les regnes suivans, où elle profita de l'ambition des Grands & de la politique de Catherine de Médicis.

**Affaire du**  
**d'orce de**  
**Henri VIII.**

Le Roi d'Angleterre dégouté de Catherine d'Arragon, Princesse qui cherchoit peu à plaire, & devenu éperdûment amoureux d'Anne de Boulou, résolut de répudier la première pour épouser la seconde : pour cela il falloit un prétexte. Le Cardinal Volsey & d'autres Favoris ne manquèrent pas d'en trouver un ; & pré-

tendirent que son mariage avec la tante de l'Empereur étoit nul, parce qu'elle avoit été auparavant femme de son frere Artur. Le Pape informé de cette résolution, vouloit, à l'instigation de l'Empereur, agir à toute rigueur & excommunier Henri. François I prit en main ses intérêts & pria le Pape de suspendre sa Sentence, & de prévenir le plus grand malheur qui pût arriver à la Chrétienté; nul ne fut jugé plus capable d'une commission si délicate que les Cardinaux de Tournon & de Grammont. Ils partirent en diligence pour Rome, & obtinrent en effet un délai.

Ce n'étoit pas la seule affaire qu'ils eussent à traiter avec Sa Sainteté. Le Roi étoit informé de bonne part que l'Empereur faisoit tous ses efforts pour attirer le Pape dans son parti, & lui faire signer une ligue contre la France. On avoit intérêt de rompre ce coup; & pour y réussir, les Ambassadeurs avoient ordre de proposer à Sa Sainteté le mariage de Catherine de Médicis sa nièce avec Henri Dauphin. Le Pape goûta fort cette proposition, & quelque instance que lui fit Charles V, il ne put rien gagner sur son esprit: in-

1532.  
& l'iv.

Mariage du  
Dauphin avec  
Catherine de  
Médicis.



1532.  
& suiv.

formé du motif qui le rendoit si ferme, il fut le premier à le lui conseiller, s'imaginant que le Roi n'avoit nulle envie de tenir sa parole, & que ce seroit un moyen de les rendre ennemis irréconciliables. Mais il fut cette fois la dupe de sa politique. Les Cardinaux de Tournon & de Grammont avoient aussi ordre de ménager une entrevue entre le Pontife & le Roi. Le Pape voyant par-là qu'on agissoit sincèrement, témoigna tout l'empressement possible pour ce qu'on lui demandoit. Les articles du mariage furent bientôt dressés, & l'on convint que Marseille seroit le lieu de la conférence. Le Pape s'y rendit en effet sur les galères de France, & y célébra le mariage de sa nièce avec le Dauphin.

Henri VIII  
renonce à l'obéissance du  
Pape.

Henri VIII, ennuyé des longueurs de la Cour de Rome, étant prêt d'éclater, le Roi fit tous ses efforts pour prévenir ce coup; mais la vivacité du Pape gâta tout, & ayant excommunié publiquement Henri, sans vouloir entendre aux propositions d'accommodement, le Roi d'Angleterre fut si irrité du procédé du Pape, que sur le champ il leva le masque, épousa publiquement Anne

de Boulen, défendit à tous ses Sujets d'avoir aucun commerce avec Rome, & se déclara le Chef de l'Eglise Angli-  
cane, quant à la discipline & à l'extérieur de la Religion. Le Roi fut très-affligé de cette révolution mémorable, & conféra avec le Cardinal de Tournon, pour trouver quelque remède à ce qui lui paroissoit un très-grand mal ; mais les choses étoient poussées si loin de part & d'autre, qu'il ne fut jamais possible de reconcilier les esprits. Le Pape survêcut peu à ce malheur, étant mort cette même année & Catherine d'Arragon aussi.

Le Roi après avoir visité les Provinces au-delà de la Loire, & fait son entrée à Toulouse, s'en revint à Paris accompagné du Cardinal de Tournon, qui en chemin perdit son Collègue le Cardinal de Grammont. A peine fut-il arrivé à Paris, qu'il en partit pour se rendre à Rome, afin d'assister à l'élection du nouveau Pape qui fut Paul III. Après l'installation de ce Pontife, il revint en France, où il jouissoit toujours de la même autorité. Il en profita pour poursuivre l'hérésie, son ennemie irréconciliable ; & à son instigation le Roi fit plusieurs exem-

534  
suiv. ples de sévérité à l'égard des Nouveaux, & publia plusieurs Edits contre eux. Il est vrai qu'on blâma le Cardinal d'avoir usé de trop de rigueur ; & les Princes d'Allemagne en écrivent même au Roi. Le Cardinal n'en fut point ébranlé, & continua de faire ses efforts pour étouffer le Calvinisme naissant.

Insolence  
Duc de  
lan. La guerre étoit sur le point de recommencer ; le Duc de Milan à l'instigation de l'Empereur venoit de violer le droit des gens dans la personne de Merveille, Envoyé du Roi auprès de ce Prince : François Sforce lui avoit fait trancher la tête, sous prétexte d'un meurtre auquel il n'avoit eu aucune part : il chercha ensuite à s'excuser, & envoya vers le Roi, Taverna un des plus éloquens personnages de son tems. Cet Orateur qui avoit préparé un discours, commença par justifier son Maître, en disant que loin qu'il prît Merveille pour un Ambassadeur, il ignoroit qu'il fût de la Maison du Roi, ni même connu de Sa Majesté. Le Roi lui ayant allégué l'exécution faite de nuit, & comme secrètement, Taverna interdit, & ne voulant pas néanmoins de-

meurer court, répondit inconsideré-  
 ment, que c'étoit par considération <sup>1534</sup>  
 pour Sa Majesté, & de peur de lui & suiv.  
 faire injure. Le Roi convaincu par  
 la bouche même de cet Ambassadeur,  
 que le Duc avoit sçu ce qu'il feignoit  
 d'ignorer, songea à tirer vengeance  
 de cet affront; cependant comme il  
 avoit peine à se résoudre à reprendre  
 les armes, il attendit une occasion fa-  
 vorable. Il la trouva dans le mécon-  
 tentement de quelques Princes d'Al-  
 lemagne, avec qui il se ligu. Mais  
 Charles V. sembloit avoir enchaîné  
 la victoire & la fortune. Non-seule-  
 ment son expédition d'Afrique entre-  
 prise dans ce tems-là, lui avoit suc-  
 cédé heureusement, mais à son re-  
 tour trouvant une partie de l'Alle-  
 magne soulevée, il la soumit & s'ac-  
 quit autant de gloire par ses victoires,  
 qu'il se couvrit de honte, par le trai-  
 tement indigne & contraire à sa pa-  
 role & à toutes les Loix, qu'il fit au  
 Landgrave de Hesse, & à l'Electeur  
 de Saxe ses prisonniers. Sa perfidie &  
 sa dureté révolterent contre lui tout  
 le Corps Germanique qui lui fit la  
 guerre avec succès; mais tous ces éve-  
 nemens n'arriverent que dans l'espace

**1534.** de six ou sept années ; & comme ils  
: suiv. sont absolument étrangers à mon sujet,  
je ne m'étendrai point sur ce qui les  
concerne.

Le Cardinal de Tournon , nommé depuis peu Gouverneur du Lyonnais , eut ordre d'aller à son Gouvernement faire les préparatifs nécessaires pour l'entreprise de Milan, dont la France vouloit s'emparer. Le Roi l'y suivit bientôt , où à peine fut-il arrivé , que le Duc François Sforce , la cause de cette guerre , mourut. Le Roi qui se voyoit à la tête d'une belle armée , ne voulut pas qu'elle fût inutile. Il attaqua le Duc de Savoye , dont il avoit sujet d'être mécontent. Ses troupes s'emparèrent en peu tems des Etats de ce Duc , mais il empêcha qu'on ne passât outre , voulant , avant d'en venir à une rupture ouverte avec l'Empereur , employer toutes les voyes de conciliation. Pour cet effet , il envoya Jean Cardinal de Lorraine , lui demander l'investiture du Duché de Milan , pour le Duc d'Orleans son second fils , à qui il devoit appartenir. L'Empereur après plusieurs délais , refusa nettement ce qu'on lui demandoit ; il fit même à Rome en

plein confistoire un discours injurieux 

---

 au Roi; mais craignant les suites de sa 1534. déclaration, il se rétracta le lendemain. & suiv.

Le Cardinal de Tournon qui étoit toujours à Lyon, fit passer à l'armée au-delà des Alpes, les secours dont elle avoit besoin. Cette armée fit quelques progrès dans le Milanez; mais bientôt il fallut changer le plan de la guerre. Le Vainqueur des Maures fier de ses succès en Afrique, crut qu'il lui seroit possible de conquérir la France, ou au moins d'enlever quelques-unes de ses Provinces. Charles V vint donc fondre sur la Provence. Le Roi informé de son dessein se prépara à le bien recevoir. Il tint un Conseil avec le Cardinal de Tournon & le Maréchal Anne de Montmorency.

Ces deux grands hommes qui parta- L'Empereur  
attaque  
Provence. geoient la confiance du Souverain, avoient toujours agi de concert pour le bien de l'Etat; semblables à Mécène & à Agrippa, ils gouvernoient tous deux, l'un le cabinet, l'autre les armées. Comme le Cardinal de Tournon connoissoit la supériorité de 

---

 Montmorency dans les affaires de la 1536 guerre, il lui laissa tout le soin de & suiv. former le plan de la campagne de

536.  
suiv.

Provence; & ce Capitaine expérimenté s'y conduisit avec tant de prudence, que l'Empereur qui étoit entré en France à la tête de cinquante mille hommes, fut obligé d'en sortir couvert de honte, & avec perte de plus de la moitié de son armée. La joye que causa à toute la France le succès de cette campagne, fut bientôt suivie d'une tristesse générale de tous les François, qui pleurerent la mort du jeune Duc d'Orleans, empoisonné, comme on le crut alors, par ordre de l'Empereur, ou par la noire perfidie de ses Généraux, gens sans religion & sans mœurs. Ce jeune Prince mourut dans la Ville de Tournon.

Après l'expédition de Provence, le fort de la guerre fut transporté en Picardie, où la prudence de Montmorency fut encore salutaire au Roi. Après différens succès, l'Empereur ennuyé de la guerre, & d'ailleurs vivement attaqué par Soliman II Empereur des Turcs, songea à faire la paix. On s'assembla à Leucate, & le Roi y envoya ses Plenipotentiaires, qui furent le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Montmorency. Mais

après bien des contestations & plusieurs conférences, on ne conclut qu'une trêve de six mois. Au retour de Leucate, le Maréchal de Montmorency vit enfin ses importans services récompensés par l'épée de Connétable, qui depuis la défection du Connétable de Bourbon n'avoit été donnée à personne. Pour le Cardinal de Tournon, quoiqu'il eût eu quelque part aux opérations de la campagne, il ne reçut rien de plus; ce fut moins par oubli que par une espèce d'impuissance d'augmenter sa fortune. Il avoit la confiance de son Roi, il possédoit les plus riches Bénéfices du Royaume & en très-grand nombre; car à mesure qu'il en vaquoit ils lui étoient aussi-tôt offerts, & il les acceptoit.

1538.  
& suiv.  
Anne  
Montmoren  
est fait Co  
nétable.

Paul III occupoit alors le Siège Pontifical. Ce Pontife plein de vertu & de zèle pour la Chrétienté, ne voyoit qu'avec douleur les divisions des Princes Chrétiens. Plus d'une fois il essaya d'appaiser leurs querelles, pour les réunir ensuite contre l'ennemi commun, qui profitant de leurs dissensions, faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Voyant que le Roi



**1538.** & l'Empereur paroïssent souhaiter la paix, il profita de cette ardeur pour leur proposer une entrevue à Nice. Ces deux Potentats promirent de s'y trouver ; mais ni l'un ni l'autre ne tint sa parole. Le Pape seul ; quoiqu'âgé de plus de 70 ans , se trouva au rendez-vous , le Roi lui députa aussi-tôt le Cardinal de Tournon pour s'excuser & pour traiter en son nom.

Tournon  
confère avec  
l'Empereur &  
le Pape.

Ce Prélat eut plusieurs conférences avec le Pape & l'Empereur qui s'étoit arrêté à quelques lieues de Nice , & il eut occasion de faire connoître son mérite à l'un & à l'autre ; mais toutes les conférences n'aboutirent qu'à une trêve de dix ans. Tournon revint à la Cour , remportant l'estime de l'Empereur & du Pape. Ce dernier sur-tout n'oublia aucunes caresses , pour lui faire goûter un projet de ligue contre les Turcs. Le Cardinal s'employa en effet pour réunir les Princes Chrétiens , mais il ne put y réussir.

L'Empereur qui avoit refusé de voir le Roi à Nice partit d'Italie , après que la trêve eut été signée , pour retourner en Espagne : mais le vent contraire l'ayant poussé sur les côtes

de France, il souhaita alors de voir le Roi. Ce Prince se rendit sur sa flote 1538.  
 au Port d'Aigue-morte; ils se donnerent de sensibles marques d'amitié, & & suiv.  
 leur reconciliation parut sincere; elle l'étoit au moins du côté du Roi de France, incapable de dissimulation; l'Empereur lui demanda le passage par ses Etats pour aller punir les Gantois révoltés. On ne peut trop admirer la générosité de François I en cette rencontre, & elle est d'autant plus digne de louange, qu'il avoit affaire à un Prince, dont le but n'avoit jamais été que de le tromper.

Les Gantois se sentant opprimés par les Gouverneurs Espagnols, s'étoient soulevés, & afin que leur révolte eût un heureux succès, ils s'étoient offerts au Roi de France, pour être ses Sujets; mais ce Prince non-seulement avoit refusé leur offre, mais même il avoit averti l'Empereur de toutes leurs intrigues; ce qui étoit à mon gré trop faire. Non content de cela, le Roi offrit, dit-on, encore ses deux fils pour servir d'otage, pendant que l'Empereur seroit dans ses Etats, offre contraire aux Loix de la politique, de la bienfiance, du bon sens, &

**1538.** **& suiv.** qui par cette raison n'est pas croyable. On ajoute que Charles le refusa, & qu'en affectant la même franchise, il dit qu'il ne vouloit que la parole du Roi son frere. Il avoit sçû gagner auparavant le Connétable de Montmorency, qui en cette occasion oublia sa prudence, & se fia mal à propos aux promesses d'un Prince dont il devoit mieux connoître le caractère.

**Charles V** Lorsque l'Empereur fut à Paris, le **vient à Paris.** Cardinal de Tournon pressa le Roi d'obliger l'Empereur à lui laisser par écrit la promesse qu'il avoit faite plusieurs fois de lui donner l'investiture du Duché de Milan; mais le Connétable s'y opposa fortement, prétendant que cette promesse paroîtroit forcée, & dit même imprudemment au Roi qu'il *en répondoit*. Cette parole lui coûta cher. A peine l'Empereur se vit-il hors de France, qu'il refusa nettement l'investiture qu'on lui demandoit. Le Roi en fut si chagrin, que sur le champ il bannit de la Cour le Connétable qui se retira dans sa terre de Chantilli, d'où il ne fut rappelé que sous le regne d'Henri II.

Le Cardinal de Tournon resta quelque tems seul chargé du Ministère.

mais bientôt fatigué d'un poids, auquel il est si difficile qu'un seul homme puisse suffire, il fut ravi que le Roi lui associât le Maréchal d'Annebaud, Seigneur aussi recommandable par sa sagesse que par sa valeur. Cependant il fut moins regardé comme un Ministre, que comme un Favori, auquel le Roi donnoit sa confiance. Les expéditions étoient toutes adressées au Cardinal de Tournon, qui par politesse & par ménagement, les communiquoit à d'Annebaud. Tous deux prenoient ensuite les mesures nécessaires pour le bien de l'Etat.

Le Royaume avoit alors deux sortes de guerres à soutenir, l'une contre l'hérésie, & l'autre contre Charles V. Ce Prince qui se faisoit un jeu de violer tous ses traités, venoit d'enfreindre celui de Nice, en refusant satisfaction d'un crime énorme commis par le Marquis du Guast. Ce Général informé que deux Ambassadeurs du Roi passeroient sur le Pô, les fit assassiner & enleva leurs dépêches. Le Roi irrité d'un attentat si inoui, en écrivit à tous les Potentats de l'Europe, & se prépara à venger cette injure sanglante.

1538.  
& suiv.

Le Maréchal d'Annebaud associé au Cardinal.

que le supplice de ses infâmes auteurs  
devoit seul expier.

1541.  
& suiv.

Cependant le Cardinal de Tournon ne donnoit point de relâche à l'hérésie ; il lui portoit de tems en tems des coups dont elle avoit peine à se relever. Les Novateurs entreprirent de gagner le Roi François, leurs mesures ne pouvoient être mieux prises. Ils se servirent de Marguerite d'Alençon & de la Duchesse d'Etampes, qu'ils avoient imbues de leurs opinions. Ces deux Dames qui avoient beaucoup d'esprit, se servant de l'ascendant, qu'elles avoient sur l'esprit du Roi, l'engagerent à aller entendre le Sermon de Lecoq Curé de S. Eustache, partisan zélé de la nouvelle Doctrine, mais qui cachoit adroitement ce qu'il pensoit. Un extérieur austere, joint à de véhémentes déclamations contre Luther & ses Sectateurs, le faisoient passer pour un pieux & sçavant Docteur, pour un Prédicateur orthodoxe. Informé que le Roi vouloit l'entendre, il ne manqua pas de préparer un discours qui pût mériter l'attention d'un tel Auditeur. Il s'étendit beaucoup sur l'Eucharistie, & des raisons spécieuses,

jointes à beaucoup d'éloquence & à un grand talent, jetterent quelque doute dans l'esprit du Roi. Après le Sermon, & suiv. le Prince le fit venir dans son cabinet, où ils s'entretinrent long-tems ensemble. C'étoit fait de l'orthodoxie du Monarque, si le Cardinal de Tournon n'eût prévenu l'effet de la séduction. Informé de cette intrigue des Dames de la Cour, il ne fut point tranquille qu'il ne l'eût entièrement rompue. Il sapa le mal dans sa racine, & joint au Cardinal Jean de Lorraine, qui avoit beaucoup d'éloquence, ils n'entreprirent pas moins l'un & l'autre que de ramener & de convertir Lecoq. On ignore la maniere dont ils s'y prirent, car il y a bien des façons de faire changer de sentiment en matière de Religion: ce qu'il y a de certain, est qu'ils y réussirent, & que le Curé parut depuis aussi zélé Catholique qu'il avoit montré auparavant de penchant pour la nouvelle Doctrine.

Les Luthériens songerent alors à faire jouer un nouveau ressort: la passion qu'avoit le Roi de voir les Lettres fleurir dans son Royaume, y attiroit par ses largesses tout ce qu'il y avoit de gens sçavans & de beaux esprits

**1541.** dans les Pays étrangers. Il y avoit  
**v.** parmi eux un grand nombre d'hommes de Lettres, zélés pour les opinions nouvelles, qui ne manquèrent pas de les répandre dans le Royaume. Tournon s'opposa par toutes sortes de voyes au progrès de leur doctrine, son zèle sur-tout fut d'empêcher que l'Université de Paris ne prît du goût pour elle : zèle qui eût été plus digne d'éloge & plus conforme à l'esprit de notre sainte Religion, dont la douceur & la charité sont la base, s'il n'eût employé contre l'erreur que les armes de la persuasion. Il commit plusieurs violences, qui ne lui firent pas d'honneur, il n'appartient qu'aux Infideles de répandre le sang Chrétien, & qu'aux Barbares de prétendre dominer sur la croyance particulière. On ne peut nier cependant que l'erreur qui dogmatise hautement, ne doive être réprimée, même par la puissance temporelle, pourvû qu'elle n'y employe ni le glaive ni l'homicide, ni les tourmens cruels que l'Eglise abhorre.

Cependant la Duchesse d'Alençon prenant le Roi par son foible, l'engagea à attirer le fameux Philippe Mé-

lanchton à sa Cour. Elle lui peignit ce Théologien, comme un homme dont la politesse & la douceur égaloient la science profonde, & qui abhorrant la doctrine de Luther & de Zuingle, tenoit un sage milieu entre l'ancienne & la nouvelle Religion, ne reprochant à l'Eglise Romaine que quelques abus sur la discipline, aisés à corriger. Le Roi charmé d'un portrait si avantageux, lui fit écrire sur le champ une lettre, par laquelle il l'invitoit à venir dans son Royaume, afin de prendre, avec les Théologiens François, les mesures nécessaires pour rétablir l'ancienne discipline de l'Eglise. Les Catholiques informés de cette lettre du Roi, en furent aussi allarmés que les Luthériens en ressentirent de joye & en conçurent d'espérance. Ces derniers regarderent l'arrivée de Melanchton en France, comme un coup décisif pour leur parti, parce qu'ils espéroient que l'esprit simple, adroit & insinuant de ce Docteur d'Allemagne, son sçavoir, sa politesse & son bel esprit, acheveroit de gagner le Roi déjà si prévenu en sa faveur. Cependant leur espoir fut trompé, le Cardinal de Tournon sçut encore prév-

1541.  
& suiv,



1541.  
& suiv.

nir le coup d'une façon singulière; Sa coutume étoit d'aller tous les matins rendre ses devoirs au Roi, & de tenir ensuite conseil. Un jour il y alla tenant l'ouvrage de Saint Irenée contre les hérésies, & il le lisoit avec beaucoup d'application, en attendant le lever de Sa Majesté. Le Roi ne manqua pas si-tôt qu'il le vit, de lui demander quelle étoit cette lecture à laquelle il paroissoit si attaché; le Cardinal lui exposa le sujet du Livre & lui en donna une haute idée; il lui en lut même quelques endroits des plus beaux, où par plusieurs passages de l'Apôtre Saint Jean & de Saint Polycarpe, Irenée fait voir combien on doit haïr l'hérésie: il ajouta qu'ayant entendu dire que Mélanchton devoit bientôt venir à la Cour, il étoit surpris que Sa Majesté voulût seulement permettre à ce dangereux Théologien l'entrée de ses Etats; que son indulgence seroit blâmée par tous les Catholiques: enfin il parla avec tant de force, qu'il excita dans le cœur du Roi des sentimens très-contraires à ceux que la Reine de Navarre lui avoit inspirés. Heureusement la lettre du Roi n'étoit point encore partie;

elle fut déchirée , & le Roi déclara  
que jamais il n'auroit de commerce  
qu'avec des vrais Catholiques.

1541.

&amp; suiv.

Tandis que le Cardinal de Tournon travailloit avec un zèle infatigable à l'extirpation de l'hérésie , ou du moins à en empêcher les progrès , ( car c'est tout ce que peut faire l'autorité ) les troupes Françoises s'opposoient avec courage aux entreprises des ennemis de l'Etat , & punissoient leur attentat. L'Empereur étoit de retour de son expédition d'Afrique , après y avoir perdu honteusement une puissante flotte & une nombreuse armée. Pour le consoler de ce funeste revers, la France justement irritée , & brûlant de venger l'assassinat de ses deux Envoyés , lui déclara la guerre par terre & par mer. La campagne de 1542 fut glorieuse pour nous , & le Roi fit plusieurs conquêtes ; mais l'Empereur ayant trouvé moyen d'attirer dans son parti le Roi d'Angleterre , les choses commencerent à changer de face. Les Vainqueurs furent obligés de se tenir sur la défensive , & d'être spectateurs des succès de l'ennemi qui auroient été plus considérables , s'il lui en eut coûté moins de Soldats , car l'Empe-

**1541.** **& suiv.** **190** Le Cardinal  
 reur perdit ses meilleurs troupes dans  
 cette campagne. Après plusieurs avan-  
 tages réciproques, les deux partis en-  
 nuyés de la guerre se réunirent enfin  
 par un traité de paix conclu à Crépi-  
 mais le Roi d'Angleterre refusa d'en-  
 trer dans le traité ; ainsi la guerre con-  
 tinua contre ce Prince.

Pour la faire avec plus de vigueur ,  
 le Roi fit venir ses troupes de Pié-  
 mont , devenues inutiles par la paix  
 conclue avec l'Empereur. Elles re-  
 passerent les Alpes sous la conduite  
 du Baron de la Garde ; mais en pas-  
 sant par la Provence , elles firent une  
 sanglante exécution qui ne fit gueres  
 d'honneur , ni à l'humanité ni à la Re-  
 ligion du Cardinal de Tournon : on  
 essayeroit envain de le justifier sur cet  
 article. On auroit beau alléguer l'ar-  
 deur du zèle qui l'embrâsoit , cette  
 barbare action sera une tache éter-  
 nelle pour sa mémoire ; & nul prétexte  
 ne la pourra pallier. Il s'agit du mas-  
 sacre horrible , & de la destruction in-  
 humaine d'un peuple paisible & inno-  
 cent , appelé les Vaudois. Ces malheu-  
 reux Montagnards , étoient les res-  
 tes des anciens Albigeois échappés au  
 carnage qui en fut fait autrefois dans

le Languedoc, par ordre d'un Pape. 1541.  
 Leurs erreurs à part, c'étoient des  
 hommes sans reproche, pratiquant la  
 morale Chrétienne, vivant dans l'i-  
 gnorance & dans la simplicité, pauvres  
 & suiv.

gens qu'il falloit instruire & non mas-  
 sacrer, malgré leur aversion pour nos  
 cérémonies. Leur douceur naturelle  
 pourroit faire croire qu'il n'eût pas  
 été impossible de les ramener peu à  
 peu dans le sein de l'Eglise, par les  
 moyens qui ont été autrefois établis, je  
 veux dire par la prédication & par les  
 bons exemples. On prit une voye op-  
 posée ; on eut recours à la force, & on  
 vouloit, le fer & le feu à la main,  
 les rendre Catholiques, comme si la  
 foi se pouvoit commander comme  
 une action extérieure. Tel étoit l'a-  
 veuglement & la folie de ce siècle-là.  
 Le zèle des Puissances Chrétiennes est  
 aujourd'hui, graces au Ciel, plus  
 éclairé, plus humain, plus édifiant,  
 plus efficace même.

Pour avoir un prétexte spécieux  
 d'attaquer les Vaudois, on les accusa  
 de rébellion, d'impiété & de divers  
 autres crimes. Le Cardinal de Tour-  
 non, sans trop examiner la vérité des  
 faits, pressa le Roi de publier un Edit

1541.  
& suiv.

rigoureux contre ces misérables. Il le fit, & on envoya ordre au Parlement de Provence de procéder contre les Vaudois à toute rigueur. Ce Tribunal fougueux, rendit un Arrêt dans le mois de Novembre 1540, qui ordonnoit leur entière destruction ; mais l'exécution en fut retardée d'une façon assez singulière. Le Président de Chassané, chargé de mener les troupes contre les Vaudois, communiqua ses ordres à un de ses amis nommé Dallens, qui lui fit sentir l'injustice de ce jugement, & lui rappelant la cause des rats, que ce Président avoit défendue dans sa jeunesse, il fit une peinture si touchante du sort des Montagnards, pour qui on avoit moins d'égard que pour de vils animaux, que le Président attendri sur le sort de ce malheureux Peuple, changea de sentiment, & tant qu'il vécut ils ne furent point inquiétés : plusieurs personnes intercédèrent aussi pour eux : entr'autres le Seigneur de Langey & l'illustre Sadolet, Evêque de Carpentras, depuis Cardinal.

Mais après la mort du Premier Président de Chassané, le Baron d'Oppède qui lui succéda, homme violent & avide, dans le dessein de s'enrichir des dépouilles

Épouilles des Vaudois , donna de faux avis à la Cour , les accusa de commettre des désordres affreux dans la Provence , & d'avoir tenté de surprendre Marseille , au nombre de seize mille hommes en armes. La Cour prévenue par le premier Magistrat de la Provence , auquel elle eut tort de s'en rapporter si légèrement dans un cas de cette importance , commanda aussitôt qu'on exécutât l'Arrêt autrefois porté contr'eux. On suivit ces ordres , ou plutôt d'Oppede , & l'infâme Guérin , Avocat Général , suivirent leur exécration passion , & firent tout ce qu'on pouvoit attendre de deux Scélérats puissans & autorisés. Le Soldat , qui est toujours Soldat , n'épargna ni le sexe ni l'âge , & excité par l'exemple du sanguinaire Baron , passa tout au fil de l'épée ; les vieillards , les enfans , les jeunes vierges , les femmes enceintes , rien ne fut épargné. Plusieurs même mirent à profit l'occasion de ce massacre de commande , pour se venger de leurs ennemis particuliers , quoique Catholiques , après avoir saccagé , brûlé & détruit entièrement plusieurs Bourgs & Villages. Le Soldat las de tuer , & rougissant

---

1541.  
& suiv.

---

1543.  
& suiv.

Massacre des  
Vaudois,

1543.  
& suiv.

presque de sa barbarie, s'arrêta ; mais ce ne fut que pour être le spectateur d'une plus grande fureur de leurs Chefs, qui ayant pris plusieurs de ces malheureux proscrits, ne les garantirent de l'épée que pour leur faire souffrir une mort plus inhumaine : plusieurs furent brûlés vifs & à petit feu. On inventoit de nouveaux supplices pour les faire souffrir plus longtems & plus vivement. Enfin tout ce qu'une infernale cruauté peut suggérer de plus horrible & de plus odieux, fut employé contre ces misérables Citoyens, hommes innocens, & Sujets fideles. Le Baron de la Garde en sauva une partie, pour les faire servir sur ses galeres, après quoi il s'embarqua avec ses troupes, pour aller joindre la flotte de France, qui étoit sur le point de faire une descente en Angleterre.

Le Président d'Oppede & les complices de son crime, prévoyant bien que le Roi seroit un jour informé de ce qui s'étoit passé, & connoîtroit qu'on l'avoit trompé, songerent à se mettre à couvert des poursuites. Ils présenterent à Sa Majesté une Requête, que notre Cardinal séduit par eux appuya de son crédit. Dans cette Requête, ils chargerent de tant de crimes

Ceux qui avoient été la victime de leur inhumanité, que le Roi, suivant les impressions de son Ministre, qui trompé lui-même trompoit son Souverain, donna une Déclaration par laquelle il approuvoit tout ce qui avoit été fait contre les Vaudois. Munis de cette pièce, ces monstres de barbarie se crurent à couvert; mais la vengeance Divine, quoique lente quelquefois, ne laisse jamais certains crimes impunis, même sur la terre; il est vrai qu'elle n'éclata que sous le regne d'Henri II, où l'on fit enfin justice de ces Scélérats.

Cependant les Anglois étoient poussés avec vigueur dans la Flandres, & on leur avoit pris plusieurs Villes; mais le Roi, peu satisfait de ces conquêtes, voulut entreprendre quelque chose de plus considérable. Il fit équiper une puissante flotte, qu'il envoya sous la conduite de l'Amiral d'Annebaud, pour faire une descente en Angleterre; la flotte Angloise s'y opposa; mais comme elle étoit moins forte que celle de France, elle n'osa paroître en pleine mer, quelque chose qu'on fit pour l'attirer au combat. Ainsi les deux armées s'étaient observées mutuellement pendant plusieurs jours, celle de France fut



**1547.** obligée de rentrer dans ses Ports , sans  
 & suiv. avoir fait autre chose que de ravager  
 l'Isle de Wigth. La guerre continua  
 encore quelque tems. Enfin la paix se  
 fit dans le mois de Juin 1547 , à l'avant-  
 tage des deux partis.

Mort d'Henri  
 VIII.

Henri VIII Roi d'Angleterre , sur-  
 vécut peu à ce traité , étant mort au  
 commencement de l'année suivante ,  
 dans une funeste incertitude par rap-  
 port à la Religion ; Schismatique , dans  
 un vrai sens , & flottant réellement en-  
 tre le Protestantisme & la Catholicité.  
 Cette mort frappa François I , & lui  
 fit faire des réflexions sérieuses sur ses  
 défordres passés : il rentra en lui-même ,  
 & le peu de tems qu'il survécut  
 au Roi d'Angleterre , il l'employa si  
 chrétiennement , que tout son Royaume  
 en fut édifié. Il se repentit surtout  
 d'avoir été trop facile à permettre l'é-  
 xécution contre les Vaudois , & dans  
 l'instruction qu'il donna à son fils en  
 mourant , il l'exhorta à rendre justice  
 aux malheureux restes de ces miséra-  
 bles. Cependant , loin d'en sçavoir  
 mauvais gré au Cardinal de Tournon ,  
 comme naturellement il le devoit ,  
 ( puisqu'il n'est pas pardonnable à un  
 Ministre d'être trompé , lorsque la ma-

tiere est importante, & qu'il lui est aisé d'approfondir la vérité) il le recommanda à son fils, avec l'Amiral d'Annebaud, comme deux Ministres fidèles & prudents; après quoi sentant sa dernière heure approcher, il reçut les Sacremens de l'Eglise, & expira à Rambouillet le dernier de Mars 1547.

1547.  
& suiv.

Mort de  
François I.

La dernière volonté des Rois, est ordinairement ce qu'on s'empresse le moins d'exécuter. Malgré la recommandation du Roi François I, le Cardinal de Tournon vit son pouvoir tomber avec ce Prince. Henri II son successeur n'eut aucun égard aux importants services de ce Ministre, qui fut éloigné de la Cour avec l'Amiral d'Annebaud, auxquels on substitua le Connétable de Montmorenci, & le Comte François d'Aumale, de la Maison de Lorraine. Les Guises, contre le sentiment du feu Roi, furent en grand crédit sous ce regne, & jetterent les fondemens de cette puissance énorme, qui devint dans la suite formidable au Souverain même. Le Cardinal de Tournon ne fut pas le seul qui se ressentit de la mort du Roi. Presque tous ceux que ce Ministre avoit mis en place, furent éloignés &

**obligés de remettre leurs Charges:**

**1547.** Le Cardinal de Tournon se retira  
& suiv. d'abord dans l'Abbaye de .... où il se

Le Cardinal de Tournon  
est envoyé en  
Italie.

reposa quelque tems des longues fati-  
gues qu'il avoit effuyées dans son ad-  
ministration. Mais bientôt il fut tiré  
de sa retraite , pour rendre de nou-  
veaux services à la Couronne qui ne  
pouvoit se passer de lui. Les nouveaux  
Favoris qui redoutoient son habileté ,  
proposèrent au Roi de l'éloigner da-  
vantage de la Cour , mais d'une  
maniere qui fût honorable à l'Emi-  
nence. Ils conseillèrent de l'envoyer  
à Rome avec les Cardinaux , pour  
tâcher de maintenir cette Cour dans  
les intérêts de la France. Il partit en  
effet avec six Cardinaux François ,  
& assista à la promotion du Pape  
Jules III, qui succéda à Paul III. On  
profita de son absence , pour achever  
de perdre les créatures qui lui res-  
toient à la Cour ; & lui-même reçut un  
affront , dont il auroit pu se venger ,  
si les intérêts de sa Patrie ne lui eus-  
sent pas été plus chers que les siens  
propres. Charles de Lorraine, Arche-  
vêque de Reims , le fit dépouiller de la  
qualité de Chancelier de l'Ordre de  
Saint Michel.

Il fut moins sensible à cette mortification , qu'au procès que les Vaudois intentèrent au Parlement de Provence. <sup>1547.</sup> & suiv. Informés de la chute du pouvoir du Cardinal de Tournon, ils osèrent de- <sup>Les Vaudois</sup> mander justice au nouveau Roi. L'affaire fut portée au Parlement de Paris, & plaidée avec beaucoup de chaleur & un grand concours de Peuple. Elle fut jugée au désavantage de Tournon, quoique par ménagement, on ne voulût point punir corporellement aucun de ceux qui à son instigation avoient eu part à l'exécution des Vaudois. Le <sup>font vengés.</sup> seul Avocat Guerin, pour qui le Cardinal de Tournon refusa d'intercéder, eut la tête tranchée. D'Oppede, par le moyen de ses amis, & d'une terre qu'il céda au Cardinal de Lorraine, évita le supplice qu'il méritoit.

Le Roi, qui n'avoit eu égard qu'à la justice dans le procès des Vaudois, craignit cependant d'avoir mécontenté le Cardinal de Tournon. Pour le satisfaire en partie, il lui donna sa confiance, & le chargea du soin des affaires de France au-delà des Alpes. Il n'y avoit que trop d'apparence que le nouveau Pape étoit porté pour l'Empereur, quoiqu'il affectât un grand

1547.  
suiv.

zèle pour le bien de la Chrétienté ; & le Cardinal de Tournon fut chargé de deux affaires également épineuses, l'une de faire ses efforts pour gagner le Pape, & l'autre de travailler à assembler le Concile de Trente, qui avoit été le sujet de plusieurs négociations avec l'Empereur. Il réussit heureusement dans l'une & dans l'autre. Il fit consentir le Pape à un traité avec le Roi, & le Concile fut indiqué pour le premier jour de Mai de l'année 1551. Mais comme la guerre continuoit en Allemagne, & que le Concile étoit convoqué pour ce Pays-là principalement, parce que c'étoit où l'hérésie avoit fait le plus de progrès, les choses allerent très - lentement. Le succès, qui suivoit ordinairement les entreprises de Tournon, le rendit également cher au Pape & au Roi. L'un lui donna l'Evêché d'Albe, & l'autre l'Archevêché de Lyon. Il est à croire que s'il fût revenu en France dans ces circonstances, il auroit recouvré son ancienne autorité dans l'Etat ; mais le Roi & les Favoris, quoique par différens motifs, avoient trop d'intérêt qu'il restât en Italie. Après s'être mêlé des affaires Ecclésiastiques

en ce Pays-là , on le chargea des affaires politiques pour lesquelles il avoit une égale habileté. 1547.  
& suiv.

Le Roi avoit sujet de se défier de Charles V. La part que François I avoit eue dans la guerre d'Allemagne , avoit fort irrité l'Empereur contre la France; mais il voulut , avant de lui déclarer la guerre , achever de pacifier les affaires de l'Empire. Henri profitant de ce tems , l'employa à rendre inutiles les desseins de l'Angleterre sur le Royaume d'Ecosse; il y envoya des troupes , & fit amener en France la jeune Marie Stuart , héritière de cette Couronne , pour la faire épouser à son fils aîné , qui lui succéda sous le nom de François II. Prévoyant bien que les Anglois animés contre lui s'allieroient avec l'Empereur , il se disposa à bien recevoir ces deux Puissances armées; il fortifia ses frontieres & mit de nouvelles troupes sur pied. Non content de s'être précautionné au dehors , il voulut aussi que son Royaume fût en sûreté au-dedans. Pour cet effet , il renouvela les Edits contre les Novateurs , & ratifia l'établissement de la Chambre instituée à l'insoligation du Cardinal de Tournon : Cette Chambre , nommée

**1547.** la Chambre Ardente, étoit propre-  
**suiv.** ment une Inquisition contre les Héré-  
 tiques. Les Guises pour se rendre plus  
 puissans , augmentèrent le pouvoir de  
 cette Chambre , & par-là ils s'attire-  
 rent la haine du peuple , que le Car-  
 dinal de Tournon avoit toujours au  
 moins tâché de ménager.

Pendant que le Roi travailloit ainsi  
 à l'affermissement de l'ancienne Reli-  
 gion & à la tranquillité de son Royau-  
 me, le Cardinal de Tournon tâchoit de  
 lui gagner des Partisans en Italie , sur  
 laquelle il avoit des desseins. Il y réussit:  
 Horace & Octave Farnese , petits-fils  
 du feu Pape , craignant d'être sacrifiés  
 à l'Empereur par le nouveau Pontife ,  
 eurent recours au Roi de France , qui  
 leur donna des troupes : ils les reçu-  
 rent dans leurs Places , & s'étant mis  
 en devoir de venger l'assassinat de leur  
 pere tué par les Impériaux , ils com-  
 mirent sur les terres de l'Empereur  
 des hostilités qui furent regardées  
 comme une déclaration de guerre ,  
 Ainsi elle se fit de part & d'autre , mais  
 à l'avantage de la France. Le Pape  
 penchoit d'abord pour l'Empereur , &  
 le Cardinal de Tournon ayant essayé  
 en vain de le gagner, s'étoit retiré à Ve-

nise, où il s'arrêta quelque tems, tandis que les François faisoient des conquêtes sur les terres de l'Empereur. 1547. & suiv.

Le Pape intimidé de leur succès, envoya un Légat à la Cour de France; & le Cardinal de Tournon ayant eu ordre du Roi de se rendre auprès du Pape, ménagea l'esprit du Pontife avec tant d'adresse qu'il le fit consentir à un traité avec le Roi. L'Empereur en fut très-chagrin, & craignant que la fortune ne l'abandonnât, s'il se mesuroit avec un Prince dont on louoit la valeur & l'habileté, il lui fit demander une trêve de deux ans pour l'Italie.

La guerre continua donc seulement du côté de l'Allemagne, avec grand avantage du côté du Roi, qui étoit ligué avec plusieurs membres du Corps Germanique. Des Electeurs irrités contre Charles V, du mauvais traitement qu'il continuoit de faire essuyer au Landgrave de Hesse & au Duc de Saxe, qu'il avoit fait prisonniers, se révolterent contre lui, entr'autres Maurice, nouvel Electeur de Saxe & son Général d'armée. L'Empereur fut contraint de fuir honteusement, & d'accepter la paix, qui fut conclue à Passau, à l'avantage des Luthériens d'Allemagne.



547. **—** Cependant le Cardinal de Tournon  
 suiv. travailloit avec ardeur , tant à faire  
 continuer le Concile de Trente , qu'à  
 mettre les Princes d'Italie dans les in-  
 térêts du Roi son Maître. Quant au  
 premier article, il ne put en venir à  
 bout, soit par l'animosité des mem-  
 bres qui devoient composer cette Af-  
 semblée, soit par les fureurs de la guerre  
 allumée de toutes parts. Cependant,  
 551. **—** avant que le Concile fût interrompu,  
 on avoit tenu plusieurs sessions ; &  
 dans le mois de Septembre, Jacques  
 Amyot, Abbé de Bellozanne, person-  
 nage aussi illustre par la beauté de son  
 esprit , que par l'intégrité de ses  
 mœurs, y fut envoyé par le Cardinal  
 de Tournon. Cet Abbé fit aux Peres  
 du Concile une harangue magnifique,  
 que le Président de Thou nous a con-  
 servée ; mais comme les affaires de ce  
 Concile célèbre, qui est aujourd'hui  
 le bouclier & la bouffole du Catholi-  
 que Romain, ne regardent point le  
 sujet que je traite, je n'en dirai que  
 ce qui a rapport au personnage dont  
 je décris les principales actions. La  
 guerre de Parme qui survint, obligea  
 les Peres du Concile de se disperser,  
 pour se rassembler en partie à Boulo-

gne. Ce fut dans l'intervalle de cette guerre, que le Cardinal de Tournon se retira à Venise, d'où par ses pratiques secretes & ses intrigues délicates, il rendit autant de services aux Partisans de la France, que les troupes & les Généraux qu'on envoya à leur secours. Il obtint d'abord de la République de Venise, que le passage seroit libre sur les terres de la Seigneurie aux troupes Suisses, que le Roi envoyoit pour soutenir le Duc d'Urbin contre les injustes prétentions du Pape & des Impériaux. Mais le Pontife qui aimoit le repos, s'ennuya bientôt d'une guerre dont il soutenoit la principale dépense, & qui n'avoit été entreprise, que pour satisfaire l'ambition d'autrui. Ainsi trouvant le Roi de France dans des dispositions favorables, il lui fit proposer un traité que le Cardinal de Tournon reçut aussi-tôt ordre de conclure, au préjudice de l'Empereur. De ce traité, s'ensuivit la rupture du Concile de Trente, que le Roi désapprouvoit, à cause des circonstances des affaires présentes. Charles V en fut très-fâché & fit des plaintes au Pape sur sa conduite ; mais elles furent inutiles. Il eut sujet

1551.

1552.  
& suiv.

1552.  
c. suiv.

d'être encore plus mécontent , lorsqu'il vit le Roi joindre ses armes à celles des Princes Allemands confédérés pour la liberté de l'Allemagne ; mais après une guerre aussi honteuse pour lui , que celle contre l'Electeur de Saxe lui avoit été glorieuse , il eut assez de bonheur pour la terminer à son avantage. Il est vrai qu'on y sacrifia les intérêts de la Religion , aussi bien que ceux du Roi de France. Comme la guerre étoit commencée , Henri la continua seul avec avantage , prit plusieurs Villes , entr'autres Metz , Toul & Verdun , & se rendit formidable à l'Empereur.

égociations  
1. Cardinal  
1. Italie.

Cependant le Cardinal de Tournon n'étoit pas oisif : comme son Maître n'avoit pris les armes que pour de justes causes , il ne craignit point de lui associer quelques Puissances d'Italie. Il essaya d'abord de gagner le Sénat de Venise ; mais ses efforts furent inutiles auprès d'une Nation dont la généreuse politique est de ne se déclarer jamais que tard , & pour le parti qui prévaut. Il fut plus heureux auprès de plusieurs petits Princes d'Italie , qu'il fit déclarer contre l'Empereur. Il les rassembla ensuite tous à

Chioggia ; & de concert avec les Ambassadeurs du Roi, il tint conseil sur les moyens de faire la guerre en Italie avec fruit. On mit en délibération si on attaqueroit d'abord Milan ou le Royaume de Naples. Le Prince de Salerne , qui avoit beaucoup de Partisans dans ce Royaume , étoit d'avis qu'on allât à Naples , & alléguoit de fortes raisons pour faire goûter son sentiment ; mais ni l'un ni l'autre ne fut suivi , & on forma une autre entreprise , qui pourtant n'eut pas lieu pour lors , par la diligence de Côme de Medicis qui soutenoit le parti de l'Empereur. C'étoit de rendre la liberté aux Siennois , que les Espagnols tenoient dans l'oppression. Informés du dessein des François & des intrigues du Cardinal de Tournon , ils pourvurent si bien à la sûreté de la Ville de Sienne , par une nombreuse garnison , qu'elle n'osa remuer.

Le Cardinal de Tournon voyant que la ruse lui avoit mal réussi , prit une route opposée. Il tâcha de gagner Côme de Medicis , en lui représentant qu'il étoit de son intérêt , comme de celui de tous les autres Princes d'Italie , d'empêcher la puissance des

**Impériaux de s'accroître dans leur Païs :**

1552.  
& 1557.

Il le fit ensuite résoudre, premierement à faire retirer la garnison Impériale de la Ville de Sienne, ensuite à confier la garde de la Citadelle aux habitans mêmes. Ainsi Côme, le plus fin politique de son siècle, fut cette fois la dupe de l'habileté du Cardinal de Tournon ; car à peine les Siennois furent-ils hors de crainte du côté des Impériaux, qu'ils traitèrent avec la France, reçurent chez eux garnison Françoisise & cessèrent d'avoir des ménagemens pour Côme : en quoi on fit une grande faute ; car ce Prince puissant par ses richesses & par son habileté, pouvoit beaucoup faire pencher la balance pour l'un ou pour l'autre parti. Les Siennois ayant levé des troupes, attaquèrent celles de l'Empereur, & les délogerent de la plupart des Forts qu'ils occupoient autour de Sienne. L'Empereur voulant arrêter leurs progrès, & empêcher que la puissance du Roi ne s'affermît davantage, envoya une armée contre les Siennois. Comme le Roi s'étoit engagé à les soutenir, il leur envoya des troupes sous la conduite de Pierre Strozzi, parent de la Reine, & la guerre se fit avec chaleur de part & d'autre, mais

au désavantage des François, qui ne recevant aucun secours de France , après de vains efforts , furent obligés d'abandonner les Siennois à leur mauvais sort : ils se soumirent à l'Empereur qui les remit sous l'autorité de Côme de Médicis. 1552. & suiv.

Tandis que les Siennois tâchoient de maintenir leur liberté , & que le Cardinal de Tournon s'efforçoit de les seconder dans leurs desseins , les différens voyages qu'il avoit été obligé de faire par ordre du Roi , avoient fort altéré sa santé. Pour la rétablir il alla, selon l'avis des Médecins , prendre les eaux de Lucque , où s'étant arrêté quelque tems, il apprit la mort de Jules III, Pape moû & indolent, & qui n'évitoit rien avec tant de soin, que l'exercice des fonctions de son Ministère. Marcel II, qui lui succéda , paroissoit aussi ardent pour le bien de l'Eglise, que Jules avoit été froid pour remédier à ses maux , & on espéroit de son Pontificat toute sorte d'avantages pour la Chrétienté , lorsque la mort l'enleva inopinément. Le Cardinal de Tournon , qui se disposoit à venir au Conclave , apprit l'élection & la mort du nouveau Pape presque en même-tems. Il ne laissa

pas de se mettre en chemin , afin de tra-  
 vailler avec les autres Cardinaux Fran-  
 çois à mettre sur le siège Pontifical un  
 Pape qui fût favorable à cette Couron-  
 ne. Il n'y réussit que trop; & Jean Pierre  
 Caraffe qui fut élu , & qui prit le nom  
 de Paul IV, en témoignant du penchant  
 pour les François, fit renaître dans la  
 suite les inimitiés & la guerre entre  
 l'Empereur & le Roi de France.

Ces deux Princes, ennuyés de la  
 guerre, avoient déjà tenté d'accorder  
 leurs différends par une bonne paix;  
 mais l'animosité des deux partis avoit  
 fait rompre les négociations chaque  
 fois qu'on les avoit entamées. Cepen-  
 dant les playes commençoient à se  
 fermer, lorsque l'ambition du Pape  
 Paul IV, ou plutôt de ses neveux, vint  
 les rouvrir. Ce ne fut pas néanmoins  
 contre Charles V que la guerre re-  
 commença. Ce Prince venoit d'abdi-  
 quer ses Couronnes; il avoit cédé  
 l'Empire à Ferdinand son frere, &  
 Philippe son fils venoit de prendre  
 possession du Trône d'Espagne. Char-  
 les, retiré au Monastere de S. Just en  
 Espagne, ne songeoit plus qu'à appai-  
 ser la Justice Divine, qu'il avoit irri-  
 tée, moins par ses foiblesses pardon-

habiles , que par des actions contraires 1555.  
aux premières règles de l'humanité , de  
la probité & de l'équité naturelle. Ce  
qu'on appelle violence dans les Sou-  
verains , est ce que dans les Particuliers  
on regarderoit comme le comble de  
l'iniquité & de la scélératesse.

Cependant le Cardinal de Tournon  
sachant bien que les Novateurs  
avoient profité de son absence, pour ré-  
pandre leurs erreurs, s'empresse, dès  
qu'il se vit libre, de venir visiter son  
troupeau. Avant de partir, le Pape lui  
donna l'Evêché de Sabine , à la place  
de celui d'Albe. Il arriva ensuite à la Le Cardin.  
revient  
France,  
Cour de France, où il fut reçu selon  
le mérite de ses services. Il eut plu-  
sieurs entretiens avec le Connétable  
Anne de Montmorenci , qui lui té-  
moigna sa douleur , de ne pouvoir,  
autant qu'il le souhaitoit, travailler à  
maintenir l'ordre dans le Royaume. Le  
Cardinal de Tournon , qui avoit des  
sentimens trop nobles pour faire sa  
cour à la Duchesse de Valentinois,  
Maîtresse du Roi, s'empresse de for-  
tir de la Cour , où la plupart des gra-  
ces n'étoient dispensées que par le ca-  
nal de cette femme ambitieuse. Il se  
rendit dans son Diocèse, où il donna.



555. ses soins aux affaires spirituelles, ne négligeant point les temporelles, en qualité de Gouverneur du Lyonois.

de Tournon  
contre les  
ministres de  
Dioecese.

Le voisinage de Geneve, où Calvin avoit fixé le siège de son hérésie, donna la facilité à cet ingénieux & séduisant Hérésiarque de faire des conquêtes dans le Lyonois. Le venain de l'erreur s'y étoit glissé par differens chemins ; les Ecoles surtout en étoient infectés. Calvin, qui sçavoit combien la jeunesse de France manquoit alors de Maîtres pour enseigner, y envoyoit de ses Disciples les mieux instruits, qui, décorés du titre de Sçavans, se faisoient aisément respecter, & trouvoient par-là une grande facilité à faire goûter leur pernicieuse doctrine. Déjà on s'appercevoit d'un grand changement dans les esprits ; & de si heureux commencemens promettoient à Calvin de voir bien-tôt sa nouvelle doctrine généralement reçue. Mais le Cardinal de Tournon sçut détruire ses esperances. Il s'appliqua avec un soin infatigable, & avec tant de succès à combattre l'hérésie, à prévenir ou à retarder ses progrès, que bientôt foible & tremblante, elle n'osa plus se montrer à découvert dans son

**Diocèse.** Les Ecclesiastiques, à l'exemple de leur Prélat, ne cessèrent d'instruire ou de menacer les peuples, & de leur donner de l'horreur pour les nouvelles opinions.

1555.

Notre Cardinal zélé ne se borna pas aux seules armes spirituelles ; il jugea le glaive plus efficace que l'instruction. Chaque Hérétique qu'il découvroit, étoit aussi-tôt pris & condamné au feu : tel étoit son Apostolat. Le Roi excité par ses conseils, & emporté par l'ardeur d'une espèce de Musulmanisme chrétien, suivit le même exemple, fit emprisonner les Novateurs, publia contr'eux des Edits rigoureux, & en fit périr plusieurs dans les supplices. Cependant les Princes d'Allemagne & les Suisses, auxquels Calvin avoit écrit plusieurs lettres touchantes, au sujet des persécutions que ses Disciples souffroient en France, intercédèrent en leur faveur. Le Cardinal de Tournon, de peur de rallumer la guerre contre ces Princes, prit un milieu politique pour les satisfaire. Il conseilla au Roi de leur rendre leurs Sujets, mais de ne faire grace à aucun François : ce qui fut exécuté rigoureusement, & ce qui attira au Cardinal

1555.

l'indignation & la haine d'un grand nombre de personnes judicieuses & modérées, & même de plusieurs Seigneurs de la Cour. Enfin sa vigilance à découvrir les Hérétiques, & sa sévérité à les punir, furent telles, que les Partisans de la nouvelle doctrine regarderent le Pays de Lyon avec horreur.

Que cette conduite fut différente de celle que tint long-tems après, dans une semblable occasion, Jean Hennuyer Evêque de Lizieux. Ce Prélat, aussi recommandable par sa douceur que par sa science, avoit été Confesseur du Roi Henri II. Après la mort de ce Prince, on lui donna l'Evêché de Lizieux. Il y avoit déjà douze ans qu'il gouvernoit son Diocèse en vrai Pasteur, lorsqu'il apprit l'ordre cruel que le Roi avoit donné à tous les Gouverneurs de Places, de massacrer les Huguenots. Il en fut informé par le Lieutenant de Roi qui lui communiqua les ordres de la Cour. Cet Evêque protesta qu'il ne souffriroit jamais une pareille exécution, si contraire à toutes les Loix divines & humaines; que la voix de la persuasion étoit la seule que Dieu eût permise d'em-

ployer pour la conversion des ames, & qu'il ne se serviroit jamais que de ce moyen pour ramener ses brebis égarées. Le Lieutenant de Roi le voyant résolu à s'opposer au massacre, & à en avertir même ceux qui étoient en péril, exigea pour sa décharge, que le Prélat lui donnât par écrit le refus qu'il faisoit de le laisser agir. Hennuyer le lui donna sans hésiter, se mettant peu en peine de tout ce qui pourroit en arriver. Cette conduite toucha tellement tous les Protestans de son Diocèse, que la plupart, gagnés par sa douceur persuasive, rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Le fameux Maréchal de Matignon a mérité, par une pareille modération, les éloges éternels de la postérité. Malgré les ordres qu'il avoit reçus de la Cour pour le massacre des Huguenots, les Protestans d'Alençon & de S. Lo lui furent non-seulement redevables de la vie, mais même toute la Basse-Normandie se ressentit de son humanité. La cruelle exécution de la Saint Barthélemi, où périt tant de milliers d'hommes dans toute la France, ne se fit sentir que dans quelques Villes de la Haute-Normandie.

1555.

Il y avoit deux ans que Tournon s'occupoit des soins de son troupeau , & qu'il le repaissoit de menaces , de fureurs & de supplices, lorsqu'il s'en vit encore séparé. Il reçut ordre de se rendre à Rome, où sa présence étoit nécessaire, & le Cardinal Charles de Lorraine lui fut donné pour adjoint. Mais pour être instruit du sujet de cette nouvelle Ambassade, il est nécessaire que je reprenne les choses d'un peu plus haut.

Le Pape Paul IV, à son avènement au Pontificat, avoit fait espérer un gouvernement doux, paisible & conforme au caractère qu'il avoit montré jusqu'alors. Il en arriva tout autrement, & on ne vit que trop qu'il cacheoit sous des dehors austères une grande ambition & un extrême désir d'aggrandir sa famille, à quelque prix que ce fût. Il commença par dépouiller de leurs biens ceux que les Papes ses Prédécesseurs avoient gratifiés de quelques Seigneuries dans le patrimoine de S. Pierre, & il en revêtit ses neveux. Cependant ces vexations ne regardoient que des particuliers, & la paix de l'Italie n'en eût pas été troublée, si le Cardinal Charles Caraffe son neveu, qui portoit ses vûes plus loin qu'on ne

ne croyoit , ne l'eût enfin poussé à rompre avec l'Empereur.

1555.

Ce Cardinal étoit dans la vigueur de son âge , plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un Clergé , homme de mérite d'ailleurs , & d'une grande pénétration d'esprit , mais le plus ambitieux de tous les hommes. Son oncle venoit de lui donner le chapeau de Cardinal , avec la dignité de Légat de Boulogne. Peu satisfait de ces honneurs , & voulant se procurer un état à l'abri de tous les revers , il résolut de profiter des avantages attachés au titre de Cardinal neveu , présumant bien que la mort d'un oncle octogénaire le remettroit bien-tôt au niveau des autres Cardinaux Italiens. La haine qu'il avoit contre les Espagnols , ne lui permettoit pas de suivre le parti de cette Couronne ; il ne vit donc que la France qui pût favoriser ses projets , & il résolut de s'y bien mériter d'elle , qu'il en pût être récompensé extraordinairement. Il sçavoit que le Roi , Prince guerrier & ambitieux , ne souhaitoit rien tant que d'acquérir de la gloire ; ainsi il ne désespéra pas de lui inspirer le même goût que ses Prédécesseurs avoient eu

1555.

pour la conquête du Royaume de Naples, où sa famille étoit considérable, & où le Roi auroit intérêt de la rendre puissante. Il mit donc tout en usage pour rendre le Pape son oncle, & le Roi, ennemis irréconciliables de l'Empereur, qui n'étoit pas encore alors confiné dans sa retraite de Saint Just. Les Espagnols du reste ne donnerent que trop de sujet au Pape de les haïr.

Caraffe croyant qu'il étoit tems d'agir, envoya en France un Florentin nommé Annibal Ruxellaio, pour informer le Roi de ce qu'on faisoit en sa faveur, & pour lui faire gouter le projet. Le Connétable de Montmorenci, dont l'expérience consommée ne goutoit que les projets raisonnables, & rejettoit toutes les entreprises hasardeuses, s'opposa fortement à celle-ci; mais voyant que le Roi, entraîné par son penchant belliqueux & par l'éloquence du Cardinal de Lorraine, n'étoit pas de son avis, il fit semblant de consentir; le Président de Thou\* dit que ce qui faisoit parler si fortement le Cardinal de Lorraine en faveur de l'entreprise d'Italie, étoit l'espérance

\*Thou, Hist. L. 16.

de voir son frere le Duc de Guise, non-seulement commander l'armée en cette occasion , mais encore en état d'acquérir des domaines considérables , qui rendroient leur Maison aussi puissante qu'elle étoit ancienne ; quelques-uns ont avancé qu'il ne désespéroit pas même de voir un jour la Couronne de Naples sur la tête de son frere ; mais ce soupçon n'est fondé que sur l'idée de son ambition qui étoit sans bornes.

1555.

Le Cardinal de Tournon, chargé d'aller à Rome exécuter le traité de ligue avec le Pape contre l'Empereur , chercha quelque honnête prétexte pour éluder une commission où il s'agissoit de l'honneur & de la tranquillité de sa Patrie , il fit dire au Roi qu'il ne pouvoit, sans se compromettre , paroître à la Cour de Rome , où il se verroit obligé de céder le pas au Cardinal du Bellai , devenu Doyen du Sacré Collège , quoique Tournon fût son ancien ; mais de nouveaux ordres du Roi le firent partir sans repliquer. Il se rendit donc à la Cour de Rome , en répandant des larmes sur les maux de la France , & détestant hautement l'ambition d'un particulier ,

Sage conduit:  
de Tournon.



1556.  
& suiv.

qui alloit de nouveau exposer ce Royaume aux plus funestes malheurs ; & pour garantir sa mémoire des reproches de la postérité , il protesta qu'il n'avoit aucune part à ce projet , & il en prédit le funeste événement.

Sur ces entrefaites , l'Empereur at-  
tenué, voulant donner à son frere & à  
son fils le tems d'affermir leur nouvelle  
puissance , fit proposer au Roi une  
trêve pour cinq ans. Ce Prince qui la  
croyoit contraire à ses projets , répon-  
dit qu'il ne l'accepteroit qu'à condition  
que les choses demeureroient dans le  
même état qu'elles étoient alors. Il  
s'attendoit à être refusé ; mais l'Em-  
pereur qui vouloit une trêve à quelque  
prix que ce fût , pour les raisons que  
j'ai dites, accepta la proposition du  
Roi , au grand étonnement de ce  
Prince , qui ne pouvant trouver de  
subterfuge, signa la trêve. Le Cardi-  
nal de Tournon fut ravi , & avec lui  
tous les bons Sujets du Roi ; mais  
leur joye fut de courte durée. Les  
Cardinaux de Lorraine & Caraffe ,  
qui regardoient cette trêve comme  
contraire à leurs ambitieux projets , se  
firent un jeu de la faire rompre. Ils  
commencerent par conclure avec le

Pape le traité de ligue, que le Cardinal de Tournon signa à regret, après <sup>1556.</sup> ~~qu'il se retira dans l'Umbrie, fuyant~~ & suiv. en quelque sorte sa Patrie, où il ne voyoit que des sujets de tristesse. Pour le Cardinal de Lorraine, il parcourut toute l'Italie, tâchant par-tout d'y souffler l'ardeur de la guerre; mais il ne fut écouté nulle part, & il s'en revint en France, sans autre fruit de ses travaux, que d'avoir engagé le Roi dans une entreprise mal conçue, qui ne présageoit que des malheurs.

Cependant le Cardinal de Tournon, que son amour pour sa Patrie empêchoit d'être tranquille, écrivoit au Roi lettre sur lettre, pour l'exhorter à observer fidelement la trêve avec l'Empereur. Le Connétable de Montmorenci, qui se dépouilloit de tems en tems du personnage de Courtisan, pour se revêtir de celui de Sujet zélé & de bon Citoyen, appuya les lettres du Cardinal de Tournon, des remontrances les plus vives. Le Roi ceda enfin à la solidité de leurs raisons, & le Cardinal de Tournon reçut ordre d'aller informer le Pape de la trêve que le Roi venoit de conclure, & des raisons qui l'y avoient

1556.  
& suiv.

porté. Ce Pontife en fut au désespoir : il avoit fait des préparatifs que les Espagnols n'ignoroient pas, & il se voïoit à la veille d'être seule victime de la haine de cette Nation altiere & vindicative. Ainsi il ne vit point d'autre remède, que de tâcher de rompre la trêve entre le Roi & la Maison d'Autriche ; mais avant d'en venir à cette extrémité, il tenta la voye de la négociation.

Ferdinand, frere de Charles-Quint, étoit alors sur le Trône Impérial, & Philippe son fils gouvernoit le Royaume d'Espagne. Ce dernier en héritant des Etats de son pere, sembla aussi avoir hérité de cette fortune, qui avoit accompagné Charles V dans sa jeunesse. Le Roi Henri II, par une bizarrerie de cette même fortune, semblable à celle de l'Empereur, fut heureux dans les commencemens de son regne ; mais ce bonheur l'abandonna sur la fin de sa vie, pour suivre le parti du jeune Monarque Espagnol ; qui gouverna son Royaume avec tant d'ordre & de prudence, qu'on douta lequel de lui ou de son pere étoit le plus grand dans l'art de regner. Ce fut à ce nouveau Roi que le Pape Paul

IV , inquiet des succès des Impériaux ~~en Italie~~, envoya une célèbre ambassade, sous prétexte de ménager une <sup>1556.</sup> paix entre lui & le Roi , mais en effet & suiv. pour gagner du tems , & voir comment les choses tourneroient du côté de la France.

Il avoit déjà envoyé dans ce Pays le Duc de Somme , pour se plaindre au Roi du traité fait avec les Espagnols à l'insçu de ses Alliés. Mais sçachant que le Roi étoit résolu d'observer religieusement la trêve , il ne s'y opposa point pour lors , & demanda seulement au Roi qu'il lui remît les Places qu'il possédoit en Toscane , afin d'être tiré d'inquiétude du côté des Impériaux , qui n'auroient plus aucun prétexte de lui nuire , & qui chercheroient au contraire à se rendre le Pape favorable. Ces plaintes furent inutiles , & on n'y eut aucun égard. Mais le Cardinal Caraffe , plus habile que son oncle , prit des voyes plus efficaces. Il connoissoit la foiblesse du Roi pour la Duchesse de Valentinois , & il connoissoit en même tems le caractère de cette femme ambitieuse , aussi avide d'argent que de gloire , il ne désespéra point de la gagner, sur-tout étant secondé du Car-

556.  
suyv.

dinal de Lorraine, qui la servoit en Esclave, & pour qui elle avoit beaucoup de déférence; ainsi il résolut de se rendre en France, pour agir plus efficacement par lui-même. Il lui fut aisé d'obtenir de son oncle, gouverné par ses neveux, la Légation de France; & il ne fut plus question que de lui préparer un train magnifique, digne du faste des Rois que son oncle affectoit d'imiter.

Le Cardinal de Tournon, toujours attentif à prévenir ce qui pouvoit être préjudiciable à sa Patrie, ayant été informé de la résolution du Cardinal Caraffe, alla le trouver, & par ses instances, obtint enfin qu'il ne partirait pas. Pour lui mieux persuader de rester à Rome, il le prit par son foible, & flata sa vanité, en lui représentant que les affaires du Pape, & par conséquent celles du Roi, demandoient sa présence en Italie. Le Cardinal de Tournon, croyoit avoir beaucoup fait, en détournant cet esprit inquiet & turbulent d'aller en France pour y souffler la discorde; mais il ne l'arrêta que pour un tems. Ce Prélat ne recevant point de réponse à plusieurs lettres qu'il avoit écrites à la

Cour , & l'incertitude des événemens 1556.  
 le tourmentant beaucoup, il voulut & suiv.  
 absolument partir. Le Cardinal de  
 Tournon eut beau déployer son élo-  
 quence pour l'en dissuader, il se mit  
 en chemin , & arriva en peu de tems à  
 Fontainebleau , où il eut tout sujet  
 d'être content de la réception qu'on  
 lui fit.

C'est ici proprement que commen- Malheurs de  
 cerent les malheurs qui accablèrent la la France.  
 France durant plusieurs années. Le  
 Cardinal Caraffe vit sa remontrance  
 trop bien appuyée , pour n'en pas es-  
 pérer un heureux succès, parce que  
 le Roi étoit trop facile pour ne pas  
 céder à ceux qui l'obsédoient : ainsi,  
 pour le malheur du Royaume , & à la  
 honte du Roi, la trêve avec les Es-  
 pagnols fut rompue ; & comme si la  
 fortune eût passé du côté des enne-  
 mis avec la justice , ce ne fut pendant  
 plusieurs années de leur côté qu'avan-  
 tages sur avantages. Deux batailles  
 perdues , grand nombre de Villes for-  
 cées , nos meilleurs Soldats pris ou  
 tués , & les richesses du Royaume en-  
 tierement dissipées , furent les suites  
 funestes de la trêve violée ; en sorte  
 que la France fut enfin obligée d'ac-

1556.  
& suiv.

cepter la paix à des conditions très-honteuses. Enfin pour surcroît de malheur, le Roi ayant ordonné un tournois, il y fut blessé mortellement par le Comte de Montgomeri. La mort de ce Prince fut extrêmement funeste à la France dans les circonstances présentes, quoique sa vie & son regne eussent été la source des plus grands malheurs.

Cependant Caraffe étoit retourné à Rome où il jouissoit du fruit de sa pernicieuse négociation, tandis que Tournon, spectateur de la perte du courage des François en Italie, ne cessoit de gémir sur les maux de sa Patrie, & de détester l'ambition des particuliers qui la plongeoit dans ces calamités déplorables. Voyant néanmoins que le Pape partageoit les pertes de la France, & en souffroit pour le moins autant, il n'en fut pas fâché, comptant bien que le Pontife se dégouterait bientôt de la guerre. Sa conjecture fut juste. Le Pape voyant ses finances épuisées & l'Etat de l'Eglise ruiné, demanda & obtint la paix, quoiqu'à des conditions aussi onéreuses que la France. C'est ainsi que Philippe II acqueroit des lauriers & éta-

blissoit sa puissance sur la ruine de celle de ses ennemis. Le Cardinal Caraffe ne fut pas à l'abri des revers qu'il avoit tâché de prévenir. Le Pape son oncle ouvrit enfin les yeux sur la conduite de ses neveux, & leur disgrâce suivit la paix qui fut donnée à l'Italie. Le Pontife aussi ferme en cette occasion, qu'il avoit été facile jusqu'alors, les chassa de Rome, & leur ôta enfin les moyens de nuire.

1556.  
& suiv.

Après la mort de Paul IV., Pontife peu regretté, on tint le conclave pour l'élection d'un nouveau Pape. Le Cardinal de Tournon étoit alors occupé à parcourir l'Italie, autant pour sa santé, que pour se distraire de la douleur que lui causoient les malheurs de la France. Il résolut même de chercher un lieu de retraite, où il pût achever paisiblement sa carrière, loin du tumulte des affaires publiques, pour ne songer qu'à celles de sa conscience.

Il y avoit déjà un an qu'il jouissoit d'un repos, qu'il avoit presque ignoré jusques-là, lorsqu'il apprit la mort du Pape Paul IV. Cette nouvelle ne l'auroit point fait changer de vie, si les lettres pressantes, & les vives instances de ses amis, ne l'eussent enfin tiré



de sa solitude , pour venir travailler  
 avec eux au choix d'un Pape , également modéré , impartial , & zélé pour le bien de la Chrétienté. Il se rendit donc à Rome , & s'enferma dans le conclave au mois de Septembre de l'année 1559. Les Cardinaux se partagerent selon leurs inclinations , & il y eut bien des brigues à l'ordinaire , chacun voulant mettre sur le Siège Pontifical un Pape , ou de son Pays , ou au moins favorable à sa Nation. Les Espagnols sur-tout cabalèrent pour avoir un Pape Espagnol , ou dont la naissance fût si médiocre & le crédit si foible , qu'il n'osât troubler la paix d'Italie , faute de Partisans. Les Cardinaux Charles & Alphonse Caraffe , qui craignoient à juste titre , qu'on ne leur imputât les vexations & les ravages qu'avoit souffert le peuple Romain sous le dernier Pontificat , employèrent leur crédit & celui de leurs amis , pour faire tomber la thiare sur la tête de quelque Cardinal , qui leur étant redevable de la Papauté , les soutiendrait contre leurs ennemis. Plusieurs mois se passerent ainsi en brigues & en cabales , au grand scandale de la Chrétienté.

On proposa le Cardinal de Tournon, personnage qui passoit pour vertueux. Plusieurs approuverent d'abord ce choix, & une partie des voix se réunit en sa faveur. Mais le Cardinal Charles Caraffe, qui redoutoit autant la sévérité de Tournon, qu'il estimoit sa vertu, n'eut garde de souscrire à un pareil choix; il aima mieux donner son suffrage au Cardinal Ange Medechino, qui par l'obscurité de sa naissance, quoiqu'il affectât depuis de se dire de la Maison des Médicis, se trouva du goût des Espagnols. A son installation, il prit le nom de Pie IV. Pour répondre à l'opinion qu'on avoit conçue de lui, il se montra d'abord doux, humain, libéral, zélé pour la paix de l'Eglise, & disposé à remédier à ses maux. Mais son caractère dur & hautain se montra bientôt à découvert; & les Caraffes, à qui il devoit son élévation, furent les premières victimes de son avarice & de son ingratitude. Ils méritoient la mort, mais il sembloit qu'elle dût leur être donnée par une autre main que de celle de Pie.

Quant au Cardinal de Tournon, il

559. **été** de longue durée, si les nécessités de l'Etat n'eussent produit son rappel. Les Guises s'y opposerent d'abord ; mais comme ils sçavoient qu'il n'aimoit pas le Connétable de Montmorenci, ils consentirent à partager avec ce Prélat le soin de gouverner l'Etat ; & quoiqu'ils craignissent son habileté, l'intérêt présent les fit consentir à le voir remis en faveur, bien résolu de ne lui laisser prendre qu'autant d'autorité qu'il en faudroit pour nuire aux Montmorenci, & non pour donner de l'ombrage au crédit de la Maison de Lorraine.

On dépêcha donc divers Couriers à Rome, qui obtinrent avec peine du Pape, qu'il se privât d'un Prélat qui étoit l'ame de tous ses conseils, & dont les sages avis lui étoient si nécessaires. Tournon partit de cette Capitale du monde Chrétien, & se rendit à Civita-Vecchia, où le Général Poulain, Baïon de la Garde, l'attendoit avec les Galeres de France. Enfin après une assez heureuse navigation, il revit sa chere Patrie, qui lui avoit causé tant d'allarmes & tant de travaux. Mais il la revit plus malheureuse que jamais. La premiere nouvelle

qu'il reçut, fut qu'un de ses propres parens , révolté contre l'Eglise & contre l'Etat , étoit en armes dans le Dauphiné, & troubloit la tranquillité de cette Province. Pour l'intelligence de ce fait , qui fut comme une suite de la conjuration d'Aniboise , où les Protestans montrèrent , pour la première fois, jusqu'où pouvoit aller la fureur de l'esprit de parti , il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut.

1559.

Les circonstances de la mort d'Henri II, comme je l'ai déjà remarqué, ne pouvoient être plus fâcheuses. Un Roi à peine majeur, des Ministres ambitieux & avides, une Cour remplie de cabales & de divisions intestines , & déjà une grande partie du Royaume imbue des nouvelles opinions , ne faisoient que trop craindre pour l'avenir. Trois sortes de factions partageoient alors la Cour. Celle des Guises soutenue de l'autorité Royale , & unie à Catherine de Médicis , étoit sans contredit la plus forte & la plus redoutable. Le Connétable de Montmorenci en formoit une dès le regne d'Henri II; mais elle fut presque comprimée pour rien sous son Successeur. La

Différentes  
factions.

1559.

troisième étoit composée des Princes du Sang, & avoit à sa tête le Prince de Condé, parce que le Roi de Navarre, son frere aîné, suivant son humeur paisible & son caractère foible & paresseux, n'avoit voulu prendre aucun parti. Le Prince de Condé indigné de voir l'autorité dans des mains étrangères, à l'exclusion des Princes du Sang, à qui elle appartenoit de droit, & se voyant traité indignement par les Guises, résolut de s'en venger; & pour que sa colere ne fût pas impuissante, il se mit à la tête des Novateurs, qui, sous prétexte de la liberté de conscience qu'on leur refusoit, crurent pouvoir sans scrupule prendre les armes, & demander justice le fer à la main. Mais leur première tentative eut un malheureux succès; les Guises toujours heureux, ayant bravé la fameuse conspiration d'Amboise, n'épargnerent ni peines ni supplices, pour épouvanter quiconque oseroit tenter de pareilles entreprises, & étendirent leur odieuse vengeance jusques sur le Prince de Condé, qu'ils oferent faire condamner à mort; mais la Sentence ne fut point exécutée. Le Roi de Navarre, quoiqu'in-

nocent, se ressentit aussi de la fureur de ces Tyrans, qui couvroient leur ambition du manteau de la Religion, & de celui de l'autorité Royale. 1559.

La rigueur excessive étant le plus mauvais moyen pour ramener les esprits, on peut croire que le supplice des conjurés d'Amboise, loin d'épouvanter les autres Protestans, ne servit qu'à les irriter. Ce qui d'abord n'étoit en eux que zèle devint fureur, lorsqu'on les eût poussés à bout. Ils s'assemblerent publiquement dans plusieurs Provinces, principalement dans le Dauphiné; & le Duc de Guise ayant envoyé des troupes contre eux, ils prirent les armes & repoussèrent la force par la force. Charles du Puy-Monbrun étoit à leur tête; c'étoit un jeune Seigneur de la plus haute Noblesse du Pays, qui avoit épousé la nièce du Cardinal de Tournon. Comme il joignoit beaucoup de courage à une grande habileté, il remporta plusieurs avantages sur les troupes du Roi, jointes à celles du Pape tirées du Comtat Venaissin, & s'empara de plusieurs Villes. Il alloit pousser plus loin ses conquêtes, lorsque le Cardinal de Tournon, arrivé à Lyon, entreprit par ses exhortations

1559.

tations de lui faire mettre les armes bas, & de le reconcilier avec la Cour. Il y auroit réussi par les bonnes dispositions qu'il sçut inspirer à son neveu ; mais Gondrin vieil Officier , Lieutenant Général de la Province, fâché d'avoir eu du dessous en cette guerre, & croyant sa réputation perdue s'il ne se vengeoit , s'empressa d'attaquer Monbrun avec une armée de cinq à six mille hommes. Celui-ci, qui avoit déjà congédié une partie de ses troupes, ne laissa pas d'attendre son ennemi de pied ferme , & joignant le courage à l'adresse, il sçut si bien poster cinq à six cens hommes qui lui restoient dans un défilé, qu'il remporta une victoire complete. Cependant se croyant perdu sans ressource du côté de la Cour, il sortit de France, malgré les prieres de son oncle qui lui promettoit d'obtenir sa grace.

Ce ne fut pas là le seul chagrin que Tournon eut à essuyer en arrivant en France. Mais comme il s'y étoit préparé, il y fut moins sensible. Sa libéralité lui avoit fait fonder un magnifique College dans la Ville de Tournon, pour l'instruction des peuples de ce canton. Il fit choix pour y donner

des leçons publiques, de personnes recommandables par leurs mœurs & leur sçavoir. Mais quelle fut sa dou- 1559.

leur, lorsqu'il vit en arrivant ces doc-  
tes Professeurs infectés des nouvelles  
opinions, les enseigner publiquement  
à la jeunesse qui venoit les entendre ?

Saisi d'une juste indignation, il les  
chassa aussi-tôt; & pour réparer le scan- Il introduit  
dale, il leur substitua les nouveaux les Jésuites  
Religieux de la Compagnie de Jesus, en France.

qui par leur vie exemplaire, leur sça-  
voir, & leur amour pour les lettres,  
commençoient alors à se faire estimer  
en tous lieux. Jacques Lainez, qui fut  
Général de l'Ordre après Saint Ignace,  
vint en prendre possession au nom  
de la Société; & dès le mois de Mai  
1560, les Disciples d'Ignace com- 1560.

mencerent à donner des leçons pu-  
bliques, ayant ainsi obligation au Car-  
dinal de Tournon, de leur avoir don-  
né leur premier établissement dans le  
Royaume. Il fit plus, il les peignit  
dans la suite au Roi Charles IX com-  
me des Sujets absolument nécessaires à  
l'Etat, eu égard aux conjonctures.  
Cet Ordre ayant été reçu en France  
par son crédit, devint bientôt l'Ordre  
le plus accrédité & le plus florif-



fant de tout le Royaume.

1560.

Après ces premiers soins, le Cardinal de Tournon arriva à la Cour, qui étoit plus que jamais remplie de troubles & de confusion, & où tout tenoit à une révolte prochaine. Il fut reçu par la Reine mere, comme un personnage dont les conseils lui étoient nécessaires, & les Guises à son exemple le comblèrent d'honneurs, apparemment pour effacer la mémoire de son éloignement de la Cour, & le consoler de lui avoir ôté la dignité de Chancelier de l'Ordre de Saint Michel, dont Charles de Lorraines'étoit emparé.

Dans une Cour si agitée & si remplie de factions, il étoit bien difficile de ne pas prendre parti. Notre Cardinal sçut cependant s'en défendre : voulant uniquement le bien du Royaume, il se contentoit de donner des conseils moderés, prenant fort peu de part aux résolutions violentes du Cardinal de Lorraine, qui inspiroit les mêmes sentimens au Duc de Guise son frere. Diverses exécutions sanglantes augmentèrent alors la haine qu'on avoit conçue contre les Ministres : elles rappellerent le cruel massacre des Vaudois, dont le Cardinal de Tournon

avoit passé pour l'auteur. On lui imputa donc ces nouvelles violences , quoiqu'il n'y eût aucune part. Différens discours qu'on lui rapporta , lui firent bien sentir que les plus grands services sont aisément effacés par les moindres fautes contre les intérêts du peuple. Ces discours injurieux à son honneur lui firent faire de sérieuses réflexions sur sa conduite passée : il vit avec douleur qu'il ne méritoit que trop la haine qu'on lui portoit ; il se rappella les cruautés qui avoient souillé la fin du regne de François I. Les Arrêts contraires aux libertés de la Nation ; qui avoient été le fruit de ses rigoureux conseils, les Vallées de Merindol & de Cabrieres encore fumantes du sang innocent , lui reprochoient les fureurs de son zèle trop ardent , où il ne voyoit plus alors que de la cruauté. Il se reprocha cent fois de n'avoir pas gardé un judicieux tempéramment , entre une sévérité salutaire & une pernicieuse indulgence.

Cependant les Guises , sous prétexte de remédier aux maux de l'Etat , mais en effet pour assurer davantage leur autorité , convoquerent les Etats à Orléans. Ils y menerent le Roi avec

1560. des troupes , & inviterent le Prince de  
 Condé & le Roi de Navarre son frere  
 à s'y trouver. La résolution étoit déjà  
 prise de perdre ces deux Princes , qui  
 étoient les seuls obstacles qui s'oppo-  
 soient à leur puissance , & peut-être à  
 leur ambition d'envahir le Trône ,  
 comme on les en a soupçonnés. Quant  
 au Prince de Condé , ils pouvoient le  
 faire condamner par les Loix avec une  
 apparence de justice. Ce Prince n'a-  
 voit donné que trop de sujets de le  
 croire porté à la révolte. Le Roi de Na-  
 varre , par son humeur douce & tran-  
 quille , étoit à l'abri de leurs soupçons ;  
 mais il n'étoit pas innocent aux yeux  
 de leur ambition : il s'agissoit de con-  
 server leur autorité. Le Maréchal de  
 Saint André , qui ne s'étoit maintenu  
 à la Cour que par une lâche complai-  
 sance pour le Cardinal de Lorraine ,  
 complota avec lui de tuer le Roi de  
 Navarre ; & le Prélat sanguinaire  
 scut même obtenir le consentement  
 du Roi. Mais ce détestable projet  
 n'eut point lieu , par l'attention & les  
 soins du Cardinal de Tournon , qui  
 avertit le Roi de Navarre du danger  
 qui le menaçoit. Ce Prince irrésolu ,  
 mais courageux & intrépide , ennuyé  
 de

De tant d'allarmes & de tant d'inquiétudes, ne voulant point se mettre en devoir de parer le coup, persuadé que ses efforts seroient inutiles : il résolut seulement de mourir en homme de cœur, l'épée à la main, au milieu des assassins. Un de ses intimes amis fut seul informé de sa résolution, & le Prince le pria que s'il périssoit, il gardât ses habits pour les montrer un jour à son fils, qui fut depuis le Grand Henri IV, afin de l'exciter à la vengeance. Il entra donc dans la chambre du Roi, où devoit s'exécuter le complot. Mais les choses étoient changées. Le Cardinal de Tournon voulant sauver à son Prince l'opprobre d'un si exécrationnable assassinat, lui en peignit l'horreur avec tant de force, que François II qui avoit été séduit, changea de sentiment, & reçut bien le Roi de Navarre.

C'est ainsi que le Cardinal de Tournon s'exposoit à voir de nouveau son pouvoir renversé, tandis que les Guises par leur ambition entraînoient à grands pas le Royaume vers sa ruine. Mais la mort du Roi, qui arriva bientôt après, les jeta dans de grandes inquiétudes, & ébranla leur pouvoir.

1560.

Cependant ils l'eurent bientôt raffermi par de nouveaux forfaits. Pour le Cardinal de Tournon, appuyé de sa seule vertu, il n'eut besoin ni d'intrigues ni de cabales pour se maintenir, & il fut aussi honoré sous le regne de Charles IX que sous les regnes précédens.

Regne de  
Charles IX.

La premiere chose que l'on fit après le couronnement du Roi Charles IX, fut d'assembler les Etats à Orleans, pour trouver quelque remede à l'état des affaires qui alloient toujours de mal en pis. Tournon assista à cette assemblée, où le Chancelier de l'Hôpital fit un discours pathétique & plein de feu, sur les maux de l'Etat & sur les moyens d'y remédier. Mais quelque envie qu'on eût de voir revivre la paix dans le Royaume, on ne put jamais faire cesser les inimitiés des Grands, ni arrêter les progrès de

1561.

l'hérésie, qui acquerant de jour en jour de nouvelles forces, en devenoit plus insolente. François de Tournon, qui par sa modération avoit gagné l'estime de tous les Grands, fut employé par la Reine mere à reconcilier le Connétable avec les Bourbons, & ceux-ci avec les Guises: souvent il suspendit leurs querelles. Mais de vieil-

les haines se guérissent rarement; ainsi à la moindre occasion, on s'appercevoit que les politesses qu'ils se faisoient, étoient purement des politesses. Le Roi de Navarre vouloit l'éloignement des Guises, & la Reine Catherine, qui ne pouvoit conserver son pouvoir, si elle laissoit un parti l'emporter sur l'autre, n'avoit garde d'empêcher les Guises de contrebalancer le Roi de Navarre. Cependant, pour contenter ce dernier & se le concilier, elle le fit déclarer Lieutenant Général du Royaume. Le Cardinal de Lorraine croyant alors que ç'en étoit fait de son crédit, voulut céder au tems: sous prétexte d'aller visiter son Diocèse, il se retira à Reims dont il étoit Archevêque, d'où néanmoins il revint bientôt, dès que son frere eût repris le dessus.

Ce Seigneur, joint au Maréchal de Saint André, disputoit au Prince de Condé & aux Colignis, à qui attireroit le Connétable dans son parti. Il y réussit par l'aversion qu'Anne de Montmorency avoit pour les Novateurs, & ils composèrent tous trois ce qu'on appella le Triumvirat. La Reine mere qui ne vouloit prendre aucun parti, &

1561.  
& suiv.

**1561.** **suiv.** qui cherchoit à balancer le crédit des Grands, jusqu'à ce que le Roi son fils fût majeur, fut fort fâchée que le Triumvirat eût mis un frein à son autorité. Elle essaya de rétablir l'égalité qui lui étoit favorable, & engagea le Roi de Navarre à présenter une Requête au nom des Protestans. Cette Requête adressée au Parlement n'eut point le succès qu'on en attendoit, & produisit au contraire le fameux Edit de Juillet, très-rigoureux pour les Novateurs, si la Reine n'y eût apporté divers tempéramens.

Quelques efforts que fit la Reine Catherine pour se ménager les deux partis, elle les aliena tous deux; voulant néanmoins en ramener un à quelque prix que ce fût, elle s'adressa à l'Amiral de Coligny, qu'elle eut bientôt regagné, en lui promettant de proposer dans le Conseil, & de tâcher de faire approuver une conférence publique des Ministres Protestans avec les Docteurs Catholiques. Un peu auparavant cette conférence, le Cardinal de Tournon avoit assisté à une célèbre assemblée des Chambres du Parlement de Paris, où fut rendu un Arrêt en faveur du Prince de Condé, qui malgré

l'Arrêt de mort porté contre lui à Or-  
 leans, fut déclaré innocent de tous les  
 crimes qu'on lui avoit imputés sous le 1561.  
 regne précédent. Ensuite on le char- & suiv.  
 gea de reconcilier ce Prince avec le  
 Duc de Guise, & il engagea le pre-  
 mier à se trouver à une assemblée so-  
 lémnelle de tous les Grands du Roïau-  
 me; où il embrassa publiquement le  
 Duc.

Tout le monde témoigna de la joye  
 de cette reconciliation; & on ne son-  
 gea plus qu'à continuer l'assemblée  
 des Etats, commencée à Orleans, &  
 transférée à Pontoise: mais l'ouver-  
 ture s'en fit à Saint Germain dans le  
 mois d'Août, & chacun songea à s'y  
 rendre. On avoit préparé une magnifi-  
 que salle, où le Roi parut sur un Trône  
 élevé. La Reine mere étoit à sa gau-  
 che, & Marguerite sa sœur à sa droite;  
 plus bas le Roi de Navarre, qui avoit  
 le Connétable vis-à-vis de lui; le Duc  
 de Guise, qui étoit Grand Maître de  
 la Maison du Roi, étoit couché par  
 terre, selon la coutume, tenant à la  
 main un bâton semé de fleur-de-lys  
 d'or; & le Chancelier de l'Hôpital étoit  
 assis devant eux. Lorsqu'on vint à pla-  
 cer les Cardinaux, il y eut des contes-



1561. & suiv. tations; le Cardinal de Tournon accoutumé à avoir le pas sur les Princes du Sang, prétendit le faire passer en coutume, & voulut que lui & ses Collègues jouissent de leurs prétendues prérogatives; mais on ne voulut jamais lui céder. Ainsi pour ne point compromettre sa dignité, il sortit de l'Assemblée, suivi des Cardinaux Charles de Lorraine & de Guise, qui approuverent la démarche de leur Doyen. Ceux de Châtillon & d'Armagnac furent moins scrupuleux, & prirent le rang qu'on leur offroit; comme le Cardinal de Tournon n'assista point à cette Assemblée, les résolutions qu'on y prit ne le regardent point, & sont étrangères à mon sujet.

Un peu avant l'assemblée des Etats, la Reine mere, pour satisfaire à la promesse qu'elle avoit faite à l'Amiral de Coligny, proposa dans le Conseil de regler les contestations de la Religion, par une assemblée publique des Théologiens de l'un & de l'autre parti, qui auroient la liberté de dire chacun leur avis. Le Cardinal de Tournon, qui trouvoit indécent d'opposer les Ministres Protestans, gens la plupart d'une naissance obscure, sans titre, & sans

autre qualité que celle de Sçavans en Grec & en Hébreu, à ce que la France avoit alors de plus illustres Prélats, <sup>1561.</sup> & suiv. parla avec tant de force contre cette résolution de la Reine, qu'elle auroit changé de sentiment, si le Cardinal de Lorraine, encore plus éloquent, n'eût ramené le Conseil à son avis, & ne l'eût fait consentir à l'assemblée. On ignore quel motif fit parler de cette sorte le Cardinal de Lorraine; plusieurs ont cru que le desir de faire briller son éloquence y avoit eu beaucoup de part. Quoiqu'il en soit, l'assemblée fut résolue & convoquée à Poissy.

Cependant l'assemblée des Etats s'étant rompue à Saint Germain-en-Laye, fut convoquée de nouveau à Poissy. On s'y assembla dans le mois d'Août, & les ennemis du Cardinal de Lorraine tâcherent d'y affoiblir son crédit; mais il sçut éluder leurs intrigues, en promettant au Roi, au nom du Clergé, six années de décimes. On mit aussi sur le tapis l'affaire de la Régence, qu'on vouloit ôter à la Reine mere : cette proposition n'eut aucun effet, & ne fut pas même écoutée.

Enfin le jour arriva, auquel on devoit entendre les Ministres Protestans.

1561.  
& suiv.

Colloque de  
Poissi.

Les faufs-conduits leur ayant été expédiés, ils arriverent les uns après les autres; & dès le mois de Septembre on fut en état de part & d'autre d'entrer en lice. Comme ce fut le Cardinal Charles de Lorraine qui joua le plus grand rôle dans cette fameuse assemblée, je renvoye le Lecteur à l'article qui le concernera dans la suite, me bornant à ne dire ici que ce qui a directement rapport au Cardinal de Tournon. Je dirai donc que Théodore de Beze, si connu par la beauté de son esprit, fut chargé de soutenir la cause des Protestans. Lui & le Cardinal de Lorraine furent les Tenans dans cette espece de combat. Tournon, qui n'en prévoyoit rien d'avantageux pour la Religion, s'y étoit opposé de toutes ses forces; mais le Cardinal de Lorraine, par pure vanité, voulut que le Colloque eût lieu. L'assemblée se tint dans le grand réfectoire de l'Abbaye de Poissi. Le Roi, la Reine mere, tous les Princes qui étoient alors à la Cour, quantité de Seigneurs, les Cardinaux de Bourbon, de Tournon, de Lorraine, de Guise, de Châtillon, d'Armagnac, & environ quarante Prélats s'y trouverent, & prirent séance chacun selon

leur rang. Le Roi parla le premier, & rémoigna en peu de mots l'envie qu'il avoit de voir la paix rétablie dans l'Eglise; après quoi le Chancelier de l'Hôpital, qu'on soupçonnoit un peu d'huguenotisme, fit un discours d'une éloquence admirable, mais où il confirma l'opinion qu'on avoit de ses sentimens.

1561.  
& suiv.

Lorsque le Chancelier eut fini son discours, le Cardinal de Tournon, comme Doyen des Cardinaux, se leva, & après avoir remercié le Roi, la Reine & les Princes du Sang, d'avoir bien voulu être présens au Colloque, il loua le discours du Chancelier de l'Hôpital, & dit au nom des autres Prélats, que puisqu'on les avoit assemblés pour remédier aux maux de la Religion, ils travailleroient avec zèle à rétablir la véritable, qu'on avoit altérée; mais que les choses sur lesquelles on exigeoit qu'il décidât, étant de la plus grande conséquence, elles demandoient une mure délibération; qu'ainsi avant de les traiter, il falloit communiquer par écrit à lui & à ses Collègues le discours du Chancelier. Ce Magistrat, qui craignit quelque artifice, refusa de consentir à la de-

561. **mande** de Tournon ; & quoique celui-ci  
 suiv, insistât, il ne put rien gagner, par  
 l'apprehension qu'avoit le Chancelier

qu'on ne lui prouvât un jour, par son  
 propre écrit, son peu d'Orthodoxie.

Théodore de Beze, qui parla ensuite, fit d'abord un discours assez modéré ; mais ensuite, emporté par sa vivacité, & par la chaleur de la dispute ; il excita bientôt l'indignation de l'Assemblée, & principalement celle du Cardinal de Tournon, qui eut assez de peine à se contenir. Enfin, quand on fut venu à l'Article de l'Eucharistie, il dit hardiment, que le corps de J. C. étoit aussi éloigné du pain & du vin, que le Ciel l'est de la terre. A ces mots, le Cardinal de Tournon transporté de colere, & oubliant lui-même les regles de la prudence, s'adressa au Roi, & lui dit, que sans un ordre exprès de Sa Majesté, aucun des Prélats qui étoient présens ne se feroit trouvé à cette Assemblée, où leurs oreilles & leurs consciences étoient blessées par les discours impies des nouveaux Evangelistes : Que sans le respect dû à Sa Majesté ils seroient déjà sortis de l'Assemblée, & auroient bien empêché qu'on eût continué de semblables

discours : la Reine lui répondit que l'on n'avoit rien fait en cela, que de l'avis des principaux de l'Etat; qu'il n'étoit pas question de faire des changemens dans la Religion, mais d'apaiser les troubles qui naissoient chaque jour, en tâchant de ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient séparés. Elle ajouta, comme pour l'adoucir, qu'elle remettroit à sa prudence & à celle des autres Prélats, à trouver un tempérament raisonnable, qui pût réunir les deux partis.

1561.

& suiv.

De Thou

De Beze chercha depuis à excuser ce qu'il avoit dit. Le lendemain de cette premiere séance on en tint une seconde, où le Cardinal de Lorraine satisfit pleinement son amour propre, en prononçant le discours qu'il avoit préparé depuis long-tems, & pour lequel il avoit tant souhaité cette assemblée. Il réfuta assez solidement, mais avec emphase, les principaux points du discours de Beze. Dès qu'il eut fini, le Cardinal de Tournon se leva de nouveau; & après avoir fait l'éloge du Cardinal de Lorraine, il déclara au nom des Prélats, qui se trouvoient-là présens, qu'ils approuvoient tout ce qu'ils venoient d'entendre du

**1561.** discours du Cardinal de Lorraine ;  
**& suiv.** qu'ils le signeroient même de leur sang, s'il le falloit, & que leur résolution étoit de vivre & de mourir dans la créance qu'on venoit d'exposer. Il invita ensuite le Roi à demeurer ferme dans la Religion de ses peres, de la protéger même de son autorité ; que cependant il consentoit qu'on continuât les Conférences, pourvû que les Novateurs acceptassent la doctrine proposée par le Cardinal de Lorraine ; que s'ils refusoient, il étoit du zèle & de la piété du Roi d'empêcher que les Religioneux ne continuassent des disputes, dont on ne verroit jamais la fin ; qu'il devoit au contraire les bannir de ses Etats, où leur séjour étoit scandaleux & préjudiciable à la Religion.

On tint encore dans la suite diverses Conférences, mais qui n'aboutirent qu'à prolonger le tems, ce que les Ministres Protestans souhaitoient. Ils proposèrent une formule de foi, qui par des termes équivoques, & d'une Catholicité apparente, éblouit bien des gens. Le Cardinal de Lorraine y fut pris lui-même & l'approuva : mais ayant été communiquée au Cardinal

de Tournon, il la porta à la Faculté de Théologie, & l'examina avec eux; elle fut déclarée insuffisante, captieuse, hérétique, & remplie de plusieurs erreurs contre le mystere de l'Eucharistie. Après cette censure, on dressa une nouvelle formule de foi, que le Cardinal de Tournon fut chargé de présenter au Roi. En même-tems il représenta à Sa Majesté qu'il n'y avoit rien à espérer de toutes ces conférences; qu'il falloit contraindre les Ministres Protestans à accepter la formule, que les Théologiens Catholiques venoient de dresser, formule claire, précise, & sans nulle équivoque; qu'en cas de refus, le meilleur parti étoit de les chasser du Royaume, où ils pervertissoient tous les jours beaucoup de personnes. Ce conseil fut suivi, & l'on congédia les Ministres de la nouvelle Religion. Ainsi se termina le fameux Colloque de Poissi, dont le peu de succès étonna bien des gens. Le Pape l'avoit fort appréhendé.

Ce fut la dernière action considérable, à laquelle le Cardinal de Tournon eut part: il ne fut plus en quelque sorte que spectateur des extrémités affreuses, auxquelles se porterent

1561.

8e suiv.

Retraite du  
Cardinal.



**1561.** dans la suite les Catholiques & les Pro-

**& suiv.** testans, armés les uns contre les autres.

La Cour divisée plus que jamais, & où regnoit l'esprit de trouble & de révolte, n'offroit à sa prudence que des soins infructueux. On le consultoit, & il donnoit des conseils, mais qui devenoient inutiles par l'opiniâtreté des deux partis. Après avoir resté encore quelque tems à la Cour, accablé d'années & de fatigues, il se retira dans son Palais Abbatial de Saint Germain-des-Prés, où il se prépara à la mort. Sentant bien qu'elle approchoit, il voulut occuper le peu de tems qui lui restoit à des actions pieuses, & il fit plusieurs donations à des Couvens. Enfin il mourut comme il avoit vécu, toujours occupé des maux de sa Patrie, qu'il voyoit sur le penchant de sa ruine, & auxquels il ne pouvoit plus remédier. Il voulut que son corps fût inhumé dans le Collège de Tournon, où les Jésuites par reconnoissance lui firent de magnifiques obsèques.

**sa mort.**

Ainsi mourut à l'âge de près de 80 ans \* François Juste de Tournon, homme comparable à peu de personnes, par sa prudence merveilleuse,

\* A 73 ans selon Vincent Laure.

par sa grande expérience, par son extrême amour pour son Pays, & plus encore par son zèle ardent pour la Religion. Sous le regne de François I, il avoit eu l'administration des affaires, & s'en étoit acquitté avec une satisfaction égale, & du Roi, & du Peuple qui le chérissoit. Après la mort de ce Prince, il ceda, plutôt qu'il ne fut supplanté par le Cardinal de Lorraine, qui respecta tellement l'ombre de son pouvoir passé, que dans le fameux Procès intenté au sujet du massacre des Vaudois, les coupables sçurent se garantir de l'orage, en réclamant la protection du Cardinal de Tournon. On l'a accusé d'avoir été trop violent ennemi des Protestans; mais en cela, il agissoit plus par amour pour le bien du Royaume, que par haine pour ce parti, puisqu'il est impossible de rien innover dans la Religion, sans troubler la tranquillité publique. Il est vrai qu'il donna quelquefois des marques trop vives de son zèle outré, non-seulement en introduisant en France une odieuse & pernicieuse Inquisition, mais encore en persuadant au Roi d'agir à toute rigueur contre les Religioneux; &

1561.

&amp; suiv.

1561.  
& suiv.

ce fut par son conseil qu'on les punit du supplice du feu. Cependant on ne put trop le louer dans la suite de sa grande retenue: il sembla avoir mieux compris l'esprit du Christianisme, qui ne doit ni s'établir ni se soutenir par la contrainte. On le vit donc chercher les moyens les plus propres à rétablir la paix dans l'Eglise & entre les Grands du Royaume. Durant trente années qu'il fut employé dans les affaires, soit de l'Etat, soit de la Religion, la confiance que les Rois eurent en lui, ne se démentit jamais. Pour marquer l'étendue de son pouvoir, le Chancelier de l'Hôpital parle ainsi dans ces Vers:

*Cujus consilio res omnis publica nostra  
Dirigitur foris, atque domi, quæcumque  
gerantur.*

On peut voir par deux autres Vers du même Auteur, quelle étoit son application aux affaires.

*Sed quâ te vacuum deprehendet nuntius  
hordâ*

*In tanto quæ te circumstant. agmine rerum?*

On ne peut disconvenir que si François I mérita, par son amour pour les

**L**ettres, le titre de Restaurateur des Lettres en France, François de Tournon ne servît aussi beaucoup à lui inspirer ce goût si digne d'un Souverain. Lui-même avoit toujours à sa suite un certain nombre de Sçavans, que ses grandes richesses le mettoient en état d'entretenir honorablement. Lambin, Muret, Vincent Laure & François de Villars étoient de sa Maison. Ces deux derniers possederent de grandes dignités dans l'Eglise, sur-tout Vincent Laure, qui après avoir été long-tems l'ame du Conseil d'Antoine de Navarre, fut fait Cardinal, & pensa être élu Pape. Notre Cardinal avoit fondé, comme j'ai déjà dit, un magnifique Collège à Tournon, qu'il donna aux Disciples d'Ignace de Loyola, dont il connoissoit la capacité & les talens pour l'instruction de la jeunesse, Cet Ordre lui a obligation de son entrée en France, où il fut reçu à sa recômmendation, & à certaines conditions. Aussi les Jésuites le regardent-ils non-seulement comme le Fondateur d'un riche Collège, mais encore comme le pere & le protecteur de tout leur Ordre en France. Enfin ce fut un Prélat considérable de toutes manieres. Il fut honoré

1561.

&amp; suiv.

258 LE CARDINAL, &c.

**1561.** des principales dignités de l'Eglise;  
& **1564.** Doyen des Cardinaux, Archevêque  
d'Embrun, d'Auch, de Bourges, de  
Lyon, Evêque d'Albe, de Sabine,  
d'Osie, Abbé d'Ambonai, de la  
Chaise-Dieu, d'Aunai, de S. Germain-  
des-Prés, de Saint Antoine de Vien-  
nois, de Saint Jean du Moutier, &c.  
Il eut une très-grande autorité dans  
l'Etat sous les regnes de François I,  
Henri II, François II & Charles IX.  
Car après avoir été premier Ministre,  
il resta Gouverneur de Lyon, du Lyon-  
nois, du Forêt, du Beaujolois, &c.  
Enfin quelque grand qu'il ait été, il  
ne fut jamais accablé de son rang.





## C H A R L E S D E L O R R A I N E :

*Cardinal, premier Ministre sous  
François II & Charles IX.*

**C**HARLES, Cardinal de Lorraine, 1519.  
 fils de Claude de Lorraine pre- & suiv.  
 mier Duc de Guise, & d'Antoinette  
 de Bourbon, nâquit le 17 Février  
 1519. Il eut pour frere le fameux Fran- Ambition  
des Princes de  
la Maison de  
Lorraine.  
 çois Duc de Guise, assassiné depuis au  
 siège d'Orleans par un Gentilhomme  
 nommé Jean Poltrot. François I com-  
 mençoit à se défier de la Maison de  
 Lorraine; tous les Princes qui la com-  
 posoient alors, étoient autant de Hé-  
 ros en différens genres; leur intérêt  
 étoit le même; ils alloient aussi au  
 même but; la splendeur de leur nais-  
 sance; les services que quelques-uns  
 d'eux avoient rendus à l'État; le haut  
 rang qu'ils tenoient à la Cour; ces  
 avantages joints à un grand courage &

à une ambition démesurée, les met-  
 toient à portée de tout oser avec  
 succès.

1519.  
 & suiv.

Quoique François I semblât pré-  
 voir que la grandeur de cette Maison  
 causeroit un jour la ruine de la sienne,  
 il aimoit néanmoins le jeune Charles  
 de Lorraine. La douceur de ce Prince,  
 les progrès rapides qu'il faisoit dans  
 ses études, sa vivacité, une certaine  
 élévation de génie qu'on remarquoit  
 déjà en lui, des manieres insinuan-  
 tes & flatteuses, une physionomie heu-  
 reuse, un air noble & grand, tout cela  
 plaisoit au Roi. Ainsi quoique Charles  
 n'eût que quinze ans, il lui donna  
 l'Archevêché de Reims\*. Mais peu de  
 tems avant sa mort, le Roi sembla se  
 repentir d'avoir mis de nouvelles di-  
 gnités dans une Maison déjà trop éle-  
 vée, & il recommanda expressément  
 à Henri II son fils & son successeur,  
 de travailler à l'abaissement des Princes  
 Lorrains, de les éloigner de ses Con-  
 seils, &, s'il se pouvoit, de sa Cour.

Charles Ar-  
 chevêque de  
 Reims à 15  
 ans.

Caractere de  
 François I.

Il en arriva tout autrement. Fran-  
 çois I avoit des défauts capables de  
 détruire l'effet des plus hautes vertus ;

\* Il fut fait Cardinal par Paul III sous le regne  
 de François I.

passionné pour les femmes, ardent pour toutes sortes de plaisirs, il les 1519. & suiv.  
 préféroit aux affaires les plus essentielles; le gain d'une bataille l'intéressoit moins que la conquête d'un cœur; & l'on eut d'autant moins d'égard pour les conseils de sa politique, qu'il avoit paru durant toute sa vie n'en point avoir du tout. A peine fut-il expiré, que l'on vit changer toute la face de la Cour. Le Cardinal François de Tournon & le Maréchal d'Annebaut, 1547. & suiv.  
 si avant dans la confiance du feu Roi, & qui gouvernoient l'Etat sous son nom, furent renvoyés; le Connétable de Montmorenci, exilé à Chantilly, se vit rappelé aussi-tôt pour remplir la place du premier. Le Cardinal de Tournon n'eut plus d'entrée dans les conseils. Le Duc d'Aumale, frere du Duc de Guise & de l'Archevêque de Reims succéda à son crédit. Alors la Maison de Lorraine se vit dans le plus haut degré de faveur. Il se fit appercevoir même avant ce grand changement, sur-tout à la cérémonie du Sacre de Henri, où le Duc de Guise eut le pas sur le Duc de Montpensier, quoique Prince du Sang, seulement parce que le Duché de Guise

Grand cre  
 dit des Loi  
 rains.



1547.  
& suiv. étoit plus ancien de quelques années que celui de Monpensier. Charles de Lorraine , comme Archevêque de Reims, sacra le nouveau Roi.

Le Prélat avoit alors vingt-huit à vingt-neuf ans ; on ne voyoit personne dans le Royaume, plus capable de le bien gouverner ; le Clergé avoit pour lui une vénération particulière : du sçavoir, de la vivacité, de la hardiesse, de l'éloquence, le faisoient regarder comme un des principaux appuis de la Religion, alors vivement attaquée. Si Charles eut de grands talens, jamais circonstance des tems ne fut plus propre à les faire briller.

1555.  
& suiv. L'abdication de Charles V en faveur de Philippe II son fils, l'Empire cédé à Ferdinand, la Savoye enlevée à son Souverain ; tout cela avoit considérablement changé la disposition des affaires de l'Europe, & diminué la puissance de la Maison d'Autriche. Jean-Pierre Caraffe, sous le nom de Paul IV, étoit Souverain Pontife, & on le sçavoit dans des sentimens fort contraires à Charles V & à sa Maison redoutable. Ce Pontife avoit deux neveux, le Comte de Montorio & Charles Caraffe ; le premier soutenoit

les Espagnols, & l'autre étoit dans les intérêts de la France.

1555.

&amp; suiv.

Charles Caraffe, le plus jeune des fils d'Alphonse Comte de Montorio frere du Pape, fut d'abord Chevalier de Malte, & servit dans les armées de l'Empereur, commandées par le Marquis du Guast & par Octave Farneze. Mais s'étant apperçu que l'aversion qu'on avoit pour son oncle à la Cour de Charles-Quint, rejaillissoit jusques sur lui, il quitta le service de l'Empereur, & se mit dans les troupes de France. Il avoit servi sous Octave Farneze dans la guerre de Parme, depuis que ce Duc s'étoit déclaré contre Charles-Quint, & sous Strozzi Général des troupes Françoises durant la guerre de Sienne. Enfin s'étant déterminé à quitter la profession des armes, pour embrasser l'état Ecclésiastique, il fut fait Cardinal à 38 ans. Dans un âge où l'ambition a plus d'empire sur les hommes, le nouveau Cardinal, par l'élévation de son oncle au Pontificat, se vit dans la disposition la plus propre à la satisfaire. Aux avantages de sa naissance & de son rang, il joignoit beaucoup d'esprit, d'agrément & d'éloquence, une pénétration

Ch. Caraffi  
neveu du Pa-  
pe se donne à  
la France,

Il est fait  
Cardinal,

**1555.**  
**& suiv.** subtil, un genie propre aux affaires ;  
 & ce qui arrive rarement , il sembloit  
 fait exprès pour sa nouvelle situation.

Mais il étoit question d'agir rapidement , & de marcher à un but solide ; l'âge du Pape , qui touchoit à sa quatre-vingt - unième année , ne laissoit aucun tems à perdre au Cardinal Caraffe. Le Domaine de l'Eglise , déjà démembré par deux Pontifes , pour l'élévation de leur famille , n'offroit plus rien à Paul IV dont il pût disposer en faveur de la sienne. Le Cardinal Caraffe porta ses vûes plus loin ; Henri II faisoit la guerre avec succès en Italie : il se flatta de déterminer aisément ce Prince à tenter la conquête du Royaume de Naples. Alors le Monarque ne pouvoit manquer d'accorder dans cet Etat les plus grands établissemens à la famille , qui y tenoit dès-lors un des premiers rangs , & qui lui devenoit nécessaire , pour s'en emparer avec plus de facilité.

Il porte Henri II à tenter la conquête du Royaume de Naples.

Il est vrai que si les François avoient trouvé des Papes constans à soutenir leurs intérêts , le Royaume de Naples une fois conquis leur seroit demeuré ; mais la plûpart de ces Papes , après s'être déclarés en faveur de cette Nation , s'étoient

s'étoient aussitôt après tournez contre elle. Paul IV même, quoiqu'extrêmement p<sup>re</sup>venu contre la Maison d'Autriche, trouvoit de grands inconvéniens à lui déclarer la guerre; & il falloit tout le crédit du Cardinal Caraffe sur son esprit, pour le déterminer à une rupture; mais il survint des circonstances qui l'aiderent puissamment à réussir dans son projet.

Le Roi des Romains, sur ces entrefaites, fit à la diète d'Ausbourg un accommodement avec les Protestans d'Allemagne; l'état de ses affaires l'exigeoit: mais on n'y eut aucun égard à la Cour de Rome, où cette démarche fut regardée comme très-préjudiciable à la Religion Catholique. Le Pape en parut d'autant plus irrité, que dans le même tems le Roi de France donnoit pour le même sujet les plus grandes marques de zele, par des Edits sévères, qu'il faisoit publier contre ceux de la Religion prétendue réformée. Un autre incident acheva d'aigrir le Pontife. Un des Sforces s'étoit mis au service de la France, quoique tous ses freres fussent dans le parti de l'Empereur; à leur sollicitation, il résolut de prendre

1555.

le même parti , & voulant en obtenir une plus haute récompense , le traître se résolut à livrer aux Impériaux trois Galeres armées , qu'il tenoit du Roi de France. Pour exécuter ce projet , il complota avec ses freres , & s'étant rendu dans un des Ports du Pape ; ceux-ci feignant de lui vouloir rendre une visite , allerent à son bord avec une nombreuse suite de Domestiques portant des armes sous leurs habits , qui se rendirent maîtres des trois Galeres. Ils se préparoient à les emmener ; mais le Gouverneur de la Ville s'y opposa , alléguant qu'il étoit comptable au Pape d'une telle violence exercée dans un de ses Ports.

Zele du  
Cardinal Caraf-  
asse pour les  
intérêts de la  
France.

Alors la faction d'Autriche eut recours au Comte de Montorio , neveu du Pape , & frere du Cardinal Carafse , qui obtint un ordre de rendre les Galeres ; mais le Cardinal en ayant été instruit presqu'aussitôt , il se plaignit amèrement à son oncle , d'une conduite capable non - seulement de le rendre ennemi de la Cour de France , mais encore de le faire passer dans toute l'Europe pour un Pape faible , sur qui la Maison d'Autriche avoit un pouvoir absolu , & qui n'o-

soit s'opposer aux violences que cette  
fiere Maison entreprenoit de com-  
mettre dans ses Etats, & presque à sa  
vûe. 1555.

Les Ministres du Roi à Rome, sûrs  
de l'appui du Cardinal Caraffe, alle-  
rent trouver le Pape, & se plaigni-  
rent avec chaleur de l'attentat des Sfor-  
ces. Paul IV, déjà indisposé contre  
eux, fit venir le Cardinal de Santa-  
fioré leur frere, & lui déclara que si  
les Galeres enlevées au Roi de France  
n'étoient promptement restituées,  
sa tête lui en répondroit. Santafioré  
représenta vainement qu'il n'avoit eu  
aucune part au complot de ses freres,  
& que les Galeres étant alors entre les  
mains des Espagnols, il n'étoit pas en  
son pouvoir de les retirer de leurs  
mains. En même tems croyant inti-  
mider le Pape, il assembla durant la  
nuit, dans son Palais, les principaux  
de la faction Impériale, pour délibé-  
rer avec eux des moyens qu'on pour-  
roit employer dans une conjoncture si  
délicate. Il se tint en cette occasion  
des discours très-séditieux contre le  
Pontife; quelques-uns proposerent de  
prendre les armes; & d'autres de lui  
disputer la Tiare, offrant de prouver

1555.

que son élection n'étoit pas canonique. Les partisans de la Maison d'Autriche étoient plus en état d'imaginer de tels moyens , qu'en pouvoir de les exécuter. Le Pape ayant appris le résultat de cette Assemblée nocturne , fit mettre les Cardinaux de Santafloré ; & Camille Colonne au Château Saint Ange ; d'autres eurent défense de sortir de Rome , sous peine de la vie , & le Pape s'assura des Places qu'il possédoit dans l'Etat Ecclesiastique le jeune Paul Jourdain des Ursins , dont le Cardinal de Santafloré étoit le tuteur.

Le Cardinal Caraffe triomphoit. En agissant avec tant de vivacité & de hauteur , le Pape se rendoit irréconciliable avec l'Empereur , & de cette désunion dépendoit la réussite des grands projets qu'il avoit formés. Alors il ne balançoit plus , & craignant que le Pape , satisfait de la restitution des Galeres qu'on venoit de lui faire , ne s'accommodât avec la Maison d'Autriche , il se hâta de traiter immédiatement avec la Cour de France , sans avoir davantage recours aux Agens qu'elle tenoit à Rome. Il envoya donc au Roi Henri II, Annibal Ruccellaïo ,

Florentin. Le Cardinal ne pouvoit  
 choisir un sujet plus propre à faire  
 réussir les affaires dont il étoit chargé.  
 Au génie négociateur, qui est naturel  
 aux Italiens, Rucellaïo joignit son  
 intérêt particulier. Ennemi du grand  
 Duc, ce Prince avoit chassé sa famille  
 de Florence, & il ne pouvoit espérer  
 son rétablissement, qu'en fomentant  
 de nouveaux troubles en Italie.

Rucellaïo, chargé des ordres du  
 Cardinal Caraffe, partit donc pour la  
 Cour de France. Henri II, qui regnoit  
 alors, plus occupé de ses amours que  
 des affaires de son Etat, en avoit abandonné la conduite au Cardinal de Lorraine; celui-ci étoit secondé du Duc son frere, & l'un & l'autre possédoient absolument l'esprit de Diane de Poitiers, Maîtresse de Henri, ce qui les rendoit les plus forts à la Cour. Cependant l'autorité leur étoit souvent disputée par le Connétable de Montmorenci, que son grand âge, son expérience, le zele qu'il avoit toujours témoigné pour le bien de l'Etat, les services qu'il lui avoit rendus, l'éclat d'une haute naissance, d'immenses richesses, & l'avantage d'une famille nombreuse, toute composée de Sujets

1555.

Caraffe e  
 vroye Rucce  
 laïo à la Cour  
 de France.



—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

teroit seule chargée d'une guerre oné-  
reuse, & qui jamais n'avoit eu qu'une  
issue funeste pour la Nation. 15

Ces réflexions, surtout dans un  
tems où l'Empereur offroit une trêve  
avantageuse, ébranlerent l'esprit du  
Roi : mais le Cardinal de Lorraine  
vint au secours de Ruccellaïo. Le Pape  
avoit fait un article exprès, pour de-  
mander qu'en cas que la ligue fût con-  
clue, on envoyât pour Général des  
troupes en Italie le Duc de Guise,  
frere du Cardinal. L'ambition de  
Charles ne pouvoit qu'être flattée par  
un choix qui mettoit sa Maison à  
portée de réclamer pour elle-même  
le Royaume de Naples, comme issue  
en droite ligne des Rois de Naples de  
la Maison d'Anjou, ou au moins d'ob-  
tenir les plus grands établissemens en  
échange de ses prétentions. Quelques-  
uns même veulent que le Cardinal  
Charles de Lorraine forma alors le pro-  
jet de faire couronner son frere Roi  
de Naples, & de se mettre en même-  
tems la Tiare sur la tête. Il soutint  
donc Ruccellaïo de tout son crédit ; &  
le Roi l'ayant consulté à son tour,  
Charles lui représenta la facilité qu'il y  
auroit à pénétrer dans le Royaume de

Le C  
Lorra  
puyel  
du C  
Caraff

1555.

déjà célèbres par leurs belles actions, rendoient respectable au Roi même ; en sorte que ce Monarque, malgré son penchant pour la Maison de Lorraine, s'en rapportoit plus souvent au Connétable, lorsqu'il s'agissoit d'entreprises hasardeuses.

Il propose  
une ligue  
avec le Pape.

Ruccellaïo, bien instruit de cette disposition de la Cour de France, obtint audience du Roi. Il représenta à ce Prince les avantages qu'il tireroit de sa ligue avec le Pape ; que c'étoit un moyen sûr de se venger des insultes du Duc de Florence, & non-seulement de rétablir la réputation des armes Françoises en Italie, mais encore de conquérir le Royaume de Naples, & peut-être le Milanès. Un projet si brillant ne manqua pas de faire un grand effet sur l'esprit d'un jeune Roi naturellement guerrier ; mais ayant demandé l'avis du Connétable, ce Seigneur déclara que les offres de Ruccellaïo ne devoient point être acceptées : il représenta que le Pape âgé de quatre-vingts ans, ne pouvoit former de ligue durable ; qu'après sa mort, les dispositions de son Successeur seroient sans doute différentes des siennes, & qu'alors la France res-

teroit seule chargée d'une guerre onéreuse, & qui jamais n'avoit eu qu'une issue funeste pour la Nation. 1555.

Ces réflexions, surtout dans un tems où l'Empereur offroit une trêve avantageuse, ébranlerent l'esprit du Roi : mais le Cardinal de Lorraine vint au secours de Ruccellaïo. Le Pape avoit fait un article exprès, pour demander qu'en cas que la ligue fût conclue, on envoyât pour Général des troupes en Italie le Duc de Guise, frere du Cardinal. L'ambition de Charles ne pouvoit qu'être flattée par un choix qui mettoit sa Maison à portée de réclamer pour elle-même le Royaume de Naples, comme issue en droite ligne des Rois de Naples de la Maison d'Anjou, ou au moins d'obtenir les plus grands établissemens en échange de ses prétentions. Quelques-uns même veulent que le Cardinal Charles de Lorraine forma alors le projet de faire couronner son frere Roi de Naples, & de se mettre en même-tems la Tiare sur la tête. Il soutint donc Ruccellaïo de tout son crédit ; & le Roi l'ayant consulté à son tour, Charles lui représenta la facilité qu'il y auroit à pénétrer dans le Royaume de

Le Card.  
Lorraine s  
puye le pro  
du Cardin  
Caraffe.

1555.

Naples, par la proximité de l'Etat du Pape, & par les secours que fournissent sans doute les restes de la faction Angevine : que ranimée à la vûe d'une armée Françoisise, elle se détermineroit aisément à prendre les armes contre les Espagnols, généralement haïs dans ce Royaume, à cause de leur excessive fierté : qu'à l'égard de l'âge du Pape objecté par le Connétable, il étoit certain, que si ce Pontife avoit encore deux années à vivre, la conquête du Royaume de Naples se verroit achevée avant sa mort ; qu'on en avoit une preuve dans la facilité qu'on avoit eue par le passé à exciter des révolutions subites dans cet Etat. Qu'à la vérité les François n'avoient jamais pû conserver les conquêtes qu'ils avoient faites en Italie ; mais qu'à présent on avoit pour s'y maintenir l'expérience du passé, qui manquoit alors. Le Cardinal ajouta qu'étant parfaitement instruit des causes, qui avoient si souvent contraint les François d'abandonner l'Italie, on pourroit aisément y remédier ; & que d'ailleurs les circonstances n'ayant jamais été si heureusement ménagées, le Roi ne devoit point craindre à cet égard

les mêmes disgraces que ses Prédécesseurs. Le Cardinal de Lorraine conclut son discours, par de grandes louanges de la sagesse de Henri ; il représenta les victoires qu'il avoit remportées avant d'être sur le Trône, contre un ennemi puissant, presque toujours Vainqueur de François I son pere, & il finit en disant, que sa gloire exigeoit qu'il triomphât en Italie du même ennemi qu'il avoit vaincu en France.

1551

L'éloquence du Cardinal de Lorraine l'emporta sur les sages remontrances du Connétable ; d'ailleurs Montmorenci prévoyant que le mauvais succès de cette entreprise retomberoit sur la Maison de Guise, ennemie de la sienne, cessa de s'y opposer. Alors on ne songea plus qu'à conclure avec le Pape ; & le Cardinal de Lorraine eut ordre d'aller lui-même à Rome pour achever le traité. Le Cardinal de Tournon, Archevêque de Lyon, qui devoit avoir plus d'expérience que le premier, surtout pour ce qui regardoit la façon de traiter avec la Cour de Rome, différa long-tems de s'y rendre, pour n'être pas obligé de céder le pas au Cardinal du Bellai, qui,

Le Card  
Lorraine  
voyé à Ro

**1555.** quoique moins ancien dans le Sacré Collège, avoit néanmoins le pas sur lui, comme Evêque d'Ostie, & Doyen des Cardinaux. Il se résolut néanmoins à faire le voyage.

**Disposition  
du Pape Paul  
IV.**

L'une & l'autre Eminences trouverent le Pape plus animé que jamais contre la faction Impériale, soupçonnée d'avoir voulu faire empoisonner le Cardinal Caraffe son neveu. C'étoit envain qu'on alléguoit l'esprit de modération & de piété qu'on remarquoit depuis quelque tems dans Charles-Quint, bien éloigné sans doute de vouloir se souillier d'un crime si horrible, lui qui ne songeoit qu'à se démettre de ses Etats, pour se retirer ensuite dans une solitude. Le Cardinal Caraffe s'étoit mis en possession de faire recevoir au Pape tout ce qu'il jugeoit à propos de lui dire; & lorsque l'Ambassadeur de France se présenta devant ce Pontife, pour l'assurer que son Maître n'épargneroit ni ses Soldats, ni ses Finances, pour soutenir les intérêts du Saint Siège, & ceux de sa Maison en particulier, le Pape lui répondit, qu'il espéroit donner lieu au Roi de France de se louer de sa conduite, & qu'il verroit bientôt

un de ses fils sur le Trône de Naples, & peut-être un autre en possession du Duché de Milan. 1555.

Telles étoient les dispositions du Pape, lorsque le Cardinal de Lorraine arriva à sa Cour : il ne pouvoit les souhaiter plus favorables ; aussi le traité de Ligue fut-il bientôt conclu ; le Roi de France, d'une part, devoit prendre le Saint Siège sous sa protection, ainsi que le Pape & toute sa famille. Le Pontife & le Roi s'engageoient par un autre article, le premier à consigner cent cinquante mille écus, & le Monarque trois cens cinquante mille pour le commencement de la guerre. A l'égard des troupes, le Pape promettoit jusqu'à seize mille hommes, tant Infanterie que Cavalerie, de l'artillerie & des vivres à proportion. Le Roi ne fournissoit au contraire, qu'environ onze mille hommes, avec un Général qui auroit le titre de Prince. Le Cardinal de Lorraine eut soin de faire désigner le Duc de Guise ; mais sans vouloir le nommer. Ce traité, en apparence, si avantageux à la France, fut signé par le Pape & par les Cardinaux de Lorraine & de Tournon au nom du Roi.

Traité entre  
le Pape &  
Roi de France.



1555.

Trêve pro-  
posée au Roi  
par la Maison  
d'Autriche.

Le premier quitta aussitôt la Cour de Rome, comme s'il en avoit été mécontent, & se rendit à Venise; il vouloit par-là donner le change aux Espagnols, qui paroïssent fort inquiets de son arrivée à Rome; mais ils avoient éclairé de trop près ses démarches, & il ne put venir à bout de les tromper; ils découvrirent que la ligue entre le Pape & le Roi de France étoit enfin conclue, & que si on ne se hâtoit d'en prévenir les suites, elle ne pouvoit qu'être funeste à la Maison d'Autriche. L'Empereur résolut donc de proposer une trêve à Henri, comme le seul moyen qui lui restoit, ou pour prévenir les coups qu'on s'appretoit à lui porter, ou pour se mettre en état de les repousser. Les Princes Lorrains & leurs partisans étoient les seuls à la Cour, qui désiroient la guerre en Italie; tous les autres s'y opposoient. Les Ministres subalternes voyant le Cardinal de Lorraine éloigné, profiterent de son absence pour persuader au Roi qu'il étoit de son intérêt d'accepter la trêve, lui représentant que s'il la refusoit, toute l'Europe seroit convaincue, que lui seul vouloit la guerre, & s'en prendroit à

lui de tous les maux , qui en alloient résulter. Le Roi , touché de ces raisons 1555. écrivit au Cardinal de Lorraine , pour lui donner ordre de communiquer au Pape les dispositions de l'Empereur & du Roi d'Espagne pour une trêve.

Elle étoit trop contraire à ce qu'il avoit dit au Pape , & à ses intérêts particuliers , pour qu'il se chargeât avec plaisir d'une commission pareille ; par là , il voyoit l'expédition de Naples , <sup>Mécontentement du Cardinal de Lorraine.</sup> sinon abandonnée , du moins différée pour long-tems. Le Duc de Guise son frere , se trouvoit déchu du Généralat , avant d'avoir vû assembler son armée ; & toutes ces brillantes espérances , fondées sur la promptitude de l'entreprise , se voyoient évanouies par un retardement si inespéré. Aussi le chagrin qu'il en eut , ne lui permit pas de voir le Pape à ce sujet ; il en chargea le Cardinal de Tournon , & se pressa de revenir en France , pour rétablir par sa présence le désordre que son absence avoit mis dans les affaires , & déterminer le Roi à reprendre sa premiere résolution.

Cependant le Cardinal de Tournon <sup>Préparat du Pape.</sup> parla de la trêve au Pape ; ce Pontife témoigna à ce sujet plus de sur-

1555.

prise, que d'inquiétude, s'imaginant que l'Empereur & le Roi d'Espagne ne l'avoient proposée que pour gagner du tems, & ne pouvant croire qu'ils se soumettroient jamais aux conditions que le Roi exigeoit d'eux. Sur cette prévention, il continua ses préparatifs de guerre ; on leva par son ordre jusqu'à six mille Fantassins dans la Marche d'Ancône, & dans l'Ombrie ; le Duc d'Urbin les devoit commander ; le Comte de Montorio, neveu du Pape, quoiqu'on dût prévoir qu'il ne se résoudroit pas sans peine à combattre contre les Impériaux ses amis, fut cependant nommé Généralissime de toutes les troupes de l'Eglise. Enfin le Pape avoit muni ses Places de garnisons nombreuses ; tout étoit prêt pour l'attaque & pour la défense, lorsqu'on apprit à Rome la conclusion de la trêve entre la France & l'Espagne.

Plaintes de  
Paul IV.

Ce fut un coup de foudre pour le Pape, qui au lieu de ces armées Françaises, dont il se promettoit tant d'avantages, craignoit à chaque instant de voir fondre sur ses Etats toutes les forces des deux Princes irrités. Il manda l'Ambassadeur de France, &

le Cardinal de Tournon, & leur fit des plaintes ameres, sur la légereté de leur Maître, qui abandonnoit ainsi ses meilleurs Alliés à la vengeance de leurs ennemis. Ils lui répondirent, que le Roi avoit été obligé d'en agir ainsi, pour ne point s'attirer le reproche de préférer la guerre à la paix; ils ajoutèrent, que Sa Sainteté avoit toujours paru souhaiter Elle-même cette paix, & qu'on avoit eu soin de la faire comprendre dans la trêve. Le Cardinal Caraffe, plus inquiet encore que le Pape, sur une affaire où son crédit & la fortune de sa Maison couroient un risque égal, écrivit sur le champ à l'Agent du Pape à la Cour de France, & lui recommanda de faire tous ses efforts, pour empêcher la ratification de la trêve; mais le Connétable & ceux de sa faction l'emporterent sur le penchant que le Roi avoit à une nouvelle rupture, & la trêve fut ratifiée.

1555.

Alors le Pape, pour se tirer du péril, & agir néanmoins avec une dignité convenable à la place qu'il occupoit, prit un autre tour. La paix le mettoit à couvert de toute inquiétude; il résolut de la proposer, & d'en-

Politique.  
Pape.

**1555.** voyer pour cela deux Légats , l'un à l'Empereur & au Roi d'Espagne, l'autre au Roi de France : de cette façon il devenoit Médiateur ; & loin de se voir exposé à la vengeance des Espagnols , il se rendoit , pour ainsi dire , arbitre de leur sort. Le Pontife avoit encore un autre but ; supposé qu'il ne pût arriver au premier , c'étoit de détacher Henri de la trêve par le moyen du Légat , qui ne manqueroit pas de lui représenter , en cas que les Espagnols ne voulussent point la paix , qu'ils n'avoient donc sollicité une trêve , que pour avoir le tems de se préparer mieux à la guerre.

Le Cardinal  
Caraffè vient  
en France.

Le Cardinal Caraffè se chargea lui-même de la Légation de France. Dans la disposition présente des affaires , nul ne pouvoit s'en acquitter mieux que lui. Le titre de neveu du Pape , & l'ardeur qu'il avoit témoignée en tout tems pour les intérêts de cette Couronne , l'assuroient d'une réception favorable. Il voulut encore avoir avec lui Pierre Strozzi , qui , par ses grands services , & en qualité de parent de la Reine , avoit un grand crédit à la Cour. Aussitôt que le Légat y fut arrivé , il proposa publiquement au Roi la

médiation du Pape pour la paix, & le rétablissement du Concile, non pas à Trente, mais à Rome, dans le Palais de Saint Jean de Latran. Henri accepta l'offre, & promit d'envoyer les Evêques de France, aussitôt que le Concile seroit convoqué. Caraffe se hâta alors de sonder les sentimens de l'Empereur, & il chargea l'Ambassadeur de ce Prince à la Cour de France de lui écrire que la paix ne dépendoit plus que de lui; que les deux Monarques n'avoient qu'à exposer leurs prétentions, & que Sa Sainteté en décideroit. En même tems le second Légat parloit haut à la Cour de l'Empereur, le menaçant de la part du Pape, d'employer contre lui toute la puissance spirituelle dont il étoit revêtu, s'il refusoit d'entendre à la paix.

Tandis qu'on y sembloit disposé, dans les Cours de l'Empereur & du Roi de France, tout concouroit à la guerre au-delà des Monts. On arrêta un Courier, qui portoit des Lettres au Duc d'Albe, par lesquelles ce Général étoit pressé par l'Agent du Roi d'Espagne, d'entrer à main armée sur les terres Ecclésiastiques. Le Pape in-

Conduit  
vigoureuse  
du Pape  
l'égard de  
Impériaux.

capable de crainte, & voulant au contraire se faire redouter, s'abandonna aux mouvemens de son génie impérieux, & fit arrêter Jean-Antoine de Tassi, Général des Postes de l'Empereur; son Ambassadeur étant venu pour s'en plaindre, on arrêta presque à ses yeux l'Agent du Roi d'Espagne, & on lui refusa à lui-même l'entrée du cabinet du Pape. Ascagne Corneo & le Cardinal du même nom, neveu du Pape Jules III, virent tous leurs biens confisqués, & le Prélat fut mis au Château Saint Ange, seulement pour avoir voulu soutenir la faction Impériale.

Les Espagnols n'attendoient pas de l'âge du Pape, & de son titre de Médiateur, un procédé si fier & si vigoureux. L'Ambassadeur de l'Empereur demanda son Audience de congé, & on la lui accorda. Un Envoyé du Duc d'Albe s'étant présenté, se vit très-maltraité du Pontife, qui, quoiqu'il ne parût alors avoir ni troupes, ni argent; se conduisit avec autant de hauteur & de fierté, que si toutes les armées de l'Europe avoient été en sa disposition. Le Duc d'Albe, à la tête d'une armée nombreuse, se trouvoit

en état de venger ses Maîtres ; mais la situation des affaires avoit changé de face.

1556

Les Princes Lorrains l'avoient em-  
 porté à la Cour de France ; aussi-tôt Le R  
 qu'on vit le Pape menacé, le Maré- envoye  
 chal Strozzi, & le brave Montluc, troupes  
 parurent en Italie à la tête d'un corps Italie.  
 de troupes peu considérable à la vé-  
 rité, mais qui devoit être bientôt suivi  
 d'une puissante armée, sous les ordres  
 du Duc de Guise. Strozzi & Montluc  
 se rendirent à Rome, pour rassurer le  
 peuple de cette grande Ville, contre  
 la crainte des Espagnols qui s'appro-  
 choient. En effet, le Duc d'Albe s'é-  
 toit déjà saisi de plusieurs Places, lors-  
 que l'arrivée du Duc de Guise, à la  
 tête de vingt mille hommes, l'obligea  
 d'arrêter le cours de ses conquêtes.  
 Plusieurs des Généraux de cette ar-  
 mée avoient été d'avis d'attaquer  
 d'abord le Milanès ; c'étoit le parti le  
 plus sûr & le plus convenable aux in-  
 térêts du Roi ; mais il ne convenoit  
 point à ceux du Duc de Guise, ni aux  
 intentions du Pape ; cependant on dé-  
 pêcha au Roi pour recevoir ses ordres  
 à ce sujet. Le Connétable de Mont-  
 morenci parla d'abord pour la con-



quête du Milanès ; mais le Cardinal de Lorraine fit agir si fortement la Reine , & la Duchesse de Valentinois , que le Roi consentit à faire marcher son armée droit à Rome. On craignit qu'il ne changeât d'avis une seconde fois , tant ce Prince étoit accoutumé à se laisser gouverner par ceux qui l'approchoient ; & pour cela , la Reine & la Duchesse de Valentinois , obtinrent que le Conseil , où l'ordre de conduire l'armée à Rome devoit être expédié , se tiendrait à la pointe du jour. Le Maréchal de Saint André , partisan du Connétable , instruit de cette précaution , donna ordre à l'Envoyé de l'armée , de se trouver tout botté , & prêt à partir , dans l'antichambre du Roi , avant que ce Prince entrât dans son Conseil. Cet Envoyé fit tous ses efforts sur l'esprit du Monarque , pour le déterminer à embrasser un autre parti ; mais Henri persista dans la première résolution qu'on lui avoit fait prendre ; & tout ce qu'on put gagner pour les autres troupes d'Italie , que le Duc de Guise ne commandoit pas , fut une somme très-modique , qu'on envoya au Maréchal de Brissac leur Général. Le Cardinal de Lorraine

épuisait l'épargne pour soutenir l'armée de son frere.

1556.

Le Duc de Guise, suivant les ordres qu'il avoit reçus du Roi, prit sa route vers Rome, où il entra fort

Le Pape n  
tient point  
parole.

chagrin de ne trouver aucun vestige de cette grande armée, que le Pape avoit promis de joindre à la sienne. Le Pape s'excusa sur les grosses garnisons qu'il avoit été obligé de mettre dans ses Places frontieres du Royaume de Naples; mais cette raison ne dissipa point les soupçons que le Duc avoit conçus contre le Pape & ses neveux. En effet, le Cardinal Caraffe même songeoit à s'accommoder avec le Roi d'Espagne; & il apprit avec joye que l'armée Françoisse avoit été obligée de lever le siège de Civitella à l'arrivée du Duc d'Albe. Pour se consoler de ce mauvais succès, le Duc présenta le combat au Général Espagnol; mais celui-ci, qui sçavoit que l'armée Françoisse s'affoiblissoit tous les jours, n'eut garde de s'exposer au hasard d'une bataille, bien certain qu'il triompheroit dans peu sans combattre.

Le Duc de Guise comprenoit com-  
me lui le danger où il se trouvoit,  
de se voir abandonné du Pape, du

Embarras d  
Duc de Guise

1556.

Cardinal neveu , & même de sa propre armée , sans avoir rien fait en Italie , qui répondît à cette haute réputation , dont il jouissoit en France. Il écrivit donc à la Cour pour être rappelé ; mais ayant reçu ordre de demeurer , il menaça le Pape de se retirer , si on ne lui donnoit pas plus de secours que par le passé : il demanda en même tems qu'on lui donnât pour sûreté les Villes de Perouse, d'Ancone & de Civitta-Vecchia , ou bien qu'on envoyât en ôtage en France le fils du Duc de Paliano.

Le Pape étoit trop voisin du Duc d'Albe , pour qu'il n'eût pas tout à craindre de la retraite du Prince Lorrain. D'ailleurs le Cardinal Caraffe n'avoit point encore terminé son accommodement avec les Espagnols ; & l'éloignement de l'armée Françoisse exposoit toute sa famille & lui-même au ressentiment de ces dangereux ennemis ; ainsi on accorda au Duc de Guise tout ce qu'il jugea à propos d'exiger. Le Pape refusa le tribut ordinaire du Royaume de Naplès , qui lui fut offert de la part du Roi d'Espagne , & le fils du Duc de Paliano fut remis entre les mains du Maréchal

Strozzi, qui le conduisit en France. Alors le Duc de Guise déclara au Pape l'ordre qu'il avoit de demeurer à son service avec l'armée Françoisé; mais la foiblesse de cette armée le mit hors d'état de rien entreprendre par rapport au Royaume de Naples, & Henri loin de se voir en situation de songer à de nouvelles conquêtes, se trouva en ce tems-là réduit au point de pouvoir à peine défendre ses propres Etats.

1556.

Malgré ses engagements avec le Pape, & la condescendance de ce Pontife, le Duc de Guise fut rappelé; son armée étoit presque la seule ressource qui restoit au Roi, exposé à voir ses ennemis faire des courses jusqu'aux portes de sa Capitale. Une révolution si triste & si subite fut la suite de la malheureuse journée de Saint Laurent, ou de Saint Quentin. Comme ce grand événement influa beaucoup sur la fortune du Cardinal de Lorraine & du reste de sa Maison, qu'il fut occasionné par le conseil que ce Prélat donna au Roi de faire la guerre en Italie, que ce fut la naissance de ces grandes divisions qui regnerent entre les Lorrains & les Colignis, que cette

Le Duc de  
Guise est rap-  
pellé.

1556.

bataille fut la cause fatale de cette grande autorité que le Roi d'Espagne eut depuis en France, de l'étroite liaison qu'il forma avec les Guises, & enfin qu'elle occasionna cette ligue funeste, coupable du meurtre de deux de nos Rois ; je me crois obligé d'en rapporter le détail.

Bataille de  
St. Quentin.

Dans le même tems que le Roi envoyoit une armée au Pape, pour faire la guerre au Roi d'Espagne dans le Royaume de Naples, il résolut de l'attaquer aussi dans les Pays-Bas. Les surprises de Villes étoient alors fort à la mode. Henri ordonna à l'Amiral de Coligny, Gouverneur de Picardie, de faire une tentative sur Douai ; ce Seigneur s'avança la veille des Rois, jusqu'aux pieds des murailles de la Ville, sans être apperçu de qui que ce fût, les Bourgeois & les Soldats de la garnison étant occupés à se divertir ; mais une femme passant par hasard à l'endroit où l'on commençoit à planter les échelles, donna l'alarme à toute la Ville ; les Soldats & la garnison parurent en foule sur les murailles, & obligèrent les François à se retirer ; ceux-ci rabattirent sur la petite Ville de Lens, devenue fameuse par une  
bataille

bataille sanglante que le Grand Condé gagna depuis dans les plaines qui l'environnent ; ils pillèrent la Place , & la brûlerent ensuite ; enforte qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un Village. Le Roi d'Espagne s'empressa alors , pour faire venir des troupes dans les Pays-Bas ; elles surpasserent bientôt en nombre celles que Henri fut en état d'y envoyer , & on reconnut alors quelle avoit été la sagesse des conseils du Connétable , lorsqu'il s'étoit opposé à la guerre d'Italie. En effet , à peine les François purent-ils assembler environ vingt-cinq mille hommes , contre cinquante mille hommes d'Infanterie , & treize mille chevaux , que Philippe II fit marcher aux environs de Givets sur les bords de la Meuse , sous les ordres d'Emmanuel-Philbert Duc de Savoye , Prince d'autant plus propre à faire la guerre aux François , qu'à de grands talens il joignoit son intérêt particulier , sa Principauté de Piémont étant encore entre leurs mains.

Après avoir quitté Givets , le Duc de Savoye s'avança vers les Villes de Rocroi & de Mariembourg ; les laissant derriere lui , il tourna ensuite du

1556. côté de Guise, comme s'il eût eu dessein de l'assiéger ; mais détachant subitement toute sa cavalerie légère, il envoya investir Saint Quentin, Place assez forte par elle-même, mais dégarinée de troupes, & habitée par des Bourgeois, plus disposés à la céder aux ennemis, qu'à se défendre. L'Amiral de Coligny ne balança pas néanmoins à s'y jeter ; il y amena avec lui plusieurs Seigneurs, & environ quatre à cinq cens hommes, tant Cavalerie que gens de pied. Ce secours & sa présence rassurerent les esprits, sur-tout quand on eut été témoin des précautions qu'il prit pour faire une vigoureuse résistance. L'Amiral, par son extrême bravoure & sa haute capacité, auroit sans doute conservé Saint Quentin à son Maître, & prévenu le funeste malheur qui arriva aux armes Françoises peu de jours après ; mais ses sages conseils furent négligés ; on suivit mal ses projets, & si la France pensa devoir son salut à son courage & à sa prudence, la suffisance & la hauteur du fier Connétable, mit le Royaume à deux doigts de sa perte. Ce Seigneur étoit alors campé à la Fere, à la tête d'une armée de vingt-

deux mille hommes de pied , & de six mille chevaux; celle des ennemis une fois plus nombreuse, & bien couverte de ses retranchemens, ne lui laissoit aucun moyen de pouvoir la combattre avec succès, & il ne lui restoit que l'espérance de secourir la garnison de la Place assiégée, en la rendant la plus nombreuse qu'il lui seroit possible. Il tenta d'abord de lui-même d'y jeter une troupe d'Arquebusiers, dont Coligny manquoit sur-tout; mais ayant mal pris ses mesures, d'Andelot, frère de l'Amiral, chargé de la conduite du secours, fut repoussé avec perte d'un grand nombre de ses Soldats.

1556,

Coligny, qui en avoit plus besoin que jamais, imagina de faire faire des saignées dans un marais voisin de la Ville, que les ennemis jugeoient impraticable; par ces saignées, l'Amiral vint à bout de dessécher une partie du terrain, & de frayer un passage à travers du marais. Aussi-tôt il envoya au Connétable une description exacte des lieux, l'avertissant qu'il tiendrait des petits batteaux tout prêts, pour traverser un ruisseau peu large, mais assez profond, qui couloit d'un



---

---

1556.

bout à l'autre du marais. Le Connétable ayant examiné la chose par lui-même, trouva que tout étoit conforme aux instructions de l'Amiral, & il fit promettre à ce Seigneur, qu'il se trouveroit au lieu marqué à quatre heures du matin; mais ce qui gâta tout, fut que Montmorenci voulut marcher avec l'armée entière, pour donner, disoit-il, plus de facilité au secours d'entrer dans la Place, pendant qu'il donneroit l'alarme au camp des Espagnols, en feignant de vouloir l'attaquer. Le Maréchal de Saint André représenta que par-là on exposeroit trop l'armée Françoisse, qui ne pourroit faire qu'une retraite périlleuse devant des ennemis supérieurs des deux tiers. Le Connétable s'emporta contre le Maréchal de Saint André; il dit que le soin de l'armée n'étoit confié qu'à lui, & qu'il avoit assez d'expérience pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire. Personne ne répliqua, & le jour de Saint Laurent, le Connétable se mit en marche avant le jour; mais au lieu d'arriver à quatre heures, comme il s'y étoit engagé avec l'Amiral, il ne parut qu'à neuf. Par le désordre qu'on remarqua à cette heure dans le

camp ennemi, on jugea de la facilité qu'il auroit trouvé à faire passer le secours dans la Ville, s'il s'y étoit pris plutôt. 1556.

En effet, le Duc de Savoye fut surpris, & les François enlevèrent deux compagnies Espagnoles. En même tems le Connétable ayant fait venir quelques pièces de canon, tira sur le camp ennemi avec tant de furie, que la tente du Duc de Savoye fut renversée, & lui-même se vit contraint de se sauver presque nud dans le quartier du Comte d'Egmond. Ce Général rassembla promptement sa Cavalerie, & fut à sa tête forcer un passage que le Connétable avoit fait garder par une troupe de Cavalerie Allemande armée de pistolets; on le blâma depuis de n'avoir pas plutôt choisi des Arquebusiers, qui en tirant de plus loin, auroient été plus en état d'arrêter l'ennemi; mais ce jour ne devoit être marqué que par des fautes du Connétable, qui ne vouloit jamais écouter de conseils contraires au parti qu'il avoit une fois résolu de suivre. Voyant toutes les forces ennemies prêtes à fondre sur lui, il songea à la retraite; mais il la commença trop

1558. ~~Le~~, & le Comte d'Égmond étoit prêt à le joindre ; alors songeant aux ~~ennemis~~ qui alloient suivre sa défaite , il se retourna d'un air troublé vers le Capitaine d'Oignon , vieux Officier , Lieutenant de sa Compagnie de Gens d'Armes , & lui dit : *Bon homme , que faut-il faire ? Je n'en sçai rien* , répondit d'Oignon , *mais il y a deux heures que je le sçavois bien* , reprochant par là au Connétable de l'avoir consulté trop tard. Cependant le Comte d'Égmond , & bien-tôt après le Duc de Savoye , se montrèrent à découvert avec toute leur Cavalerie ; ils examinèrent quelque tems le Connétable ; & ses troupes témoignèrent d'abord tant de résolution & de fierté , qu'ils balançoient à l'attaquer , lorsque les Vivandiers & les Goujats de l'armée Françoisse , effrayés de voir les escadrons ennemis couvrir toute la plaine , prirent la fuite à travers leurs troupes & les mirent en désordre. Le Duc de Savoye Payant remarqué , chargea aussi-tôt les François , & culbuta au premier choc toute la Cavalerie de leur arriere-garde : le Duc de Nevers accourut au secours , mais les fuyards s'étant trouvés devant lui , ils rompirent ses rangs ,

& le contraignirent de fuir comme eux, après qu'il eut fait tous ses efforts pour rallier ses gens, & qu'il eut resté long-tems exposé au feu des ennemis. La défaite entiere de l'arrière-garde consterna le Connétable; mais rappelant tout son courage, il continua son chemin toujours en bataille, à la tête de toute son Infanterie. Soutenue par l'intrépidité de son Chef, elle témoigna tant de fierté, que la Cavalerie Espagnole n'osa entreprendre de l'attaquer jusqu'à l'arrivée de quelques pièces de canon, que le Duc de Savoye fit braquer contre elle. Alors cédant à un ennemi, contre qui le courage & la force sont également inutiles, cette brave Infanterie fut obligée de se rendre. Le Connétable désespéré, & ne voulant point survivre à une défaite, dont sa seule obstination étoit la cause, continua de combattre, & quoique blessé à la hanche, il se défendit comme un lion, jusqu'à ce que plusieurs Officiers s'étant jetés à la fois sur lui, il fut saisi, & arrêté. Avec lui furent faits prisonniers Jean de Bourbon Duc d'Enguien, frere du Prince de Condé, & Louis de Bourbon Duc de Montpen-

556.

sier. Celui-ci voyant son guidon enlevé par les ennemis, se fit jour l'épée à la main à travers leurs rangs, joignit & tua celui qui l'emportoit & le reprit ; mais environné de toutes parts, ce Prince resta lui-même prisonnier. François de la Tour Vicomte de Turenne, Léonor Duc de Longueville, Gabriel de Montbrun, fils du Connétable, la Noue & plusieurs Gentilshommes, au nombre de trois cens, furent pris, & avec eux tout ce qui restoit de l'armée Françoisé.

L'Amiral  
Coligny  
bnd Saint  
entin.

Le Duc de Savoye, après une si belle victoire, ramena ses troupes au camp devant Saint Quentin, ne doutant point que Coligny, instruit de la défaite du Connétable, ne se rendît aussi-tôt ; mais ce grand homme, qui se signala depuis tant de fois, par la fermeté & la résolution qu'il sçut témoigner après les plus fâcheux événemens, jugeant que s'il se rendoit, l'armée victorieuse n'auroit plus rien qui pût l'empêcher d'aller jusqu'à Paris, ranima par son exemple le courage de sa garnison. Il résolut de s'ensevelir avec elle sous les ruines de la Place, & témoigna plus de fermeté que jamais. La résolution qu'il témoigna en

cette occasion, fut le salut de la France; le Roi eut le tems de lever de nouvelles troupes, & de former une seconde armée, en y joignant les débris de la premiere. Il prit de nouvelles sûretés pour la conservation des Villes de Guise & de la Fere, & fit faire des retranchemens autour de la Ville de Paris du côté de Montmartre. En un mot, l'Amiral, en continuant d'arrêter les ennemis devant Saint Quentin, fit un bien à la France, qui peut être comparé aux maux que ce Général occasionna depuis à ce Royaume.

Le Roi d'Espagne, après la bataille de Saint Laurent, vint au camp devant Saint Quentin. Cette grande victoire lui causa tant de joye, qu'il fit un vœu de bâtir le célèbre Monastere de l'Escurial, qu'il dédia depuis à S. Laurent. Ce Prince croyoit bien-tôt être en état de pousser plus loin ses avantages, & de venir surprendre Paris; c'étoit-là le motif qui l'avoit engagé à venir se rendre devant Saint Quentin. Mais après la prise de cette Place, la saison se trouva si avancée, les troupes traitées avec tant de dureté & si mal payées, que les Anglois, qui en composoient une partie, deman-

1556.

Les Espagnols ne retirèrent aucun fruit de la victoire.

1556.

derent à se retirer ; la plupart des Allemands se mutinerent , & un grand nombre vint se rendre aux François ; en sorte que le Roi d'Espagne , voyant accourir de tous côtés la Noblesse François au secours de son Prince , la campagne couverte de partis , les Villes bien munies , Paris même fortifié , une armée puissante qui se formoit , sépara ses troupes , renvoya les Anglois , & se retira lui-même à Bruxelles. Telles furent les suites de la bataille de Saint Quentin , funeste seulement à la France , par la quantité de gens de marque qui restèrent entre les mains des ennemis , par la frayeur qu'elle causa , & par la réputation qu'elle donna aux armes Espagnoles ; car au reste , leur victoire n'aboutit qu'à les rendre maîtres d'une Ville moins considérable que bien d'autres , dont ils s'étoient emparés les campagnes précédentes , & dont on n'avoit presque point remarqué la perte.

Le Duc de  
Guise rappel-  
lé d'Italie.

L'Amiral de Coligny avoit été fait prisonnier à la prise de Saint Quentin , & le Connétable à la journée de Saint Laurent ; il ne restoit plus en France de Capitaines renommés , que les Ducs

de Brissac & de Guise; le Roi avoit dessein de rappeler le premier, pour lui donner le commandement de son armée dans les Pays-Bas. Plusieurs avantages qu'il venoit de remporter en Italie, avec des troupes bien inférieures en nombre à celles des ennemis, parloient en sa faveur, & lui avoient gagné la confiance de Henri; mais le Cardinal de Lorraine, maître absolu du Gouvernement depuis la prise du Connétable, voyant, au train que prenoient les affaires; & au dénuement où l'on étoit de Chefs accrédités, que la perte de la bataille de Saint Quentin pouvoit devenir plus utile à la grandeur de sa Maison, que la conquête du Royaume de Naples, persuada au Roi qu'en rappelant Brissac auprès de sa personne, il privoit le Piémont d'un seul homme qui fût en état de le conserver. Henri le crut; & ordonna même à Brissac de garder auprès de lui les troupes qu'il lui avoit auparavant demandées.

Le Cardinal de Lorraine ne vouloit voir en France d'armée de de-là les Monts, que celle que ramenoit son frere, afin que tout le Royaume eût les yeux sur lui, & qu'on l'attendît



56. **==** comme un Libérateur. Pour cela , il tira de l'épargne des sommes considérables , & les lui envoya , afin de le mettre en état de recruter & d'habiller ses troupes , les voulant faire paroître toutes différentes de celles que les autres Généraux avoient comme lui ramenées d'Italie. En effet , la comparaison qu'on fit du bon état de celles-ci , avec le mauvais état des autres , fut infiniment glorieuse au Duc de Guise. On le regarda dès-lors comme le Restaurateur de l'Etat ; & le Roi sollicité à la fois par le Cardinal de Lorraine , par la Duchesse de Savoye , par la Reine même , le déclara en arrivant Lieutenant Général du Royaume : dignité passagere à la vérité , mais qui étoit au-dessus de celle de Connétable même , qui rappelloit celle de Dictateur chez les Romains , & qui ne se conféroit d'ordinaire que dans les tems de Régence & de Minorité.

Le Duc deGuise dût cette dignité , non-seulement aux recommandations du Cardinal son frere , & à ses amis , mais encore à la haute idée qu'on avoit de ses talens militaires. Tout le Royaume se plaignoit du Connétable , mal-

heureux & mauvais Général, dont l'aveugle obstination, seule cause de la défaite de Saint Quentin, avoit mis en deuil toutes les Grandes Maisons du Royaume. On se promettoit au contraire les plus grands avantages de l'habileté & de la prudence du Duc de Guise, qui n'avoit jamais rien donné au hazard dans toutes les expéditions dont on l'avoit chargé, & qui avoit ménagé ses troupes dans le fond de l'Italie, à cinq cens lieues de son Pays, comme si de leur conservation avoit dépendu celle de la capitale du Royaume. Au reste, par l'éloignement du Connétable, & par la situation des affaires, sa fortune se trouva à un si haut point, que son fils, qui voulut dans la suite s'élever davantage, ne put le faire sans se rendre coupable: son pere ne lui avoit rien laissé de légitime à souhaiter pour l'accroissement de sa grandeur.

Le Duc de Guise voulant effacer le souvenir des mauvais succès qu'il avoit eus en Italie, & justifier les grandes espérances qu'on avoit conçues de son retour, entreprit de faire le siège de Calais, Place réputée imprenable, & qui depuis plus de deux cens ans étoit

Prise de Calais par le Duc de Guise

1557.

sous la domination des Anglois. Plusieurs Rois de France, durant le cours de leurs prospérités, avoient tenté de la reprendre; mais tous avoient échoué, & il n'y avoit aucune apparence que Henri réussît, ni même qu'il osât former un pareil projet, dans le tems qu'on le croyoit tout au plus en état de se défendre. Cependant le Duc de Guise prit la Place, & cette conquête si avantageuse au Royaume le couvrit de gloire; & acheva de lui gagner l'amour & la confiance des peuples.

Etats assem-  
blés à Paris.

Le Roi profita de la circonstance de ce siège, pour tenir à Paris les Etats qu'il avoit convoqués dans le dessein de leur demander de prompts & d'extraordinaires secours. Les Etats autrefois n'étoient composés que de deux ordres; le Roi Jean en ajouta un troisième, qu'on appella *l'ordre commun*, le *tiers état*, ou *l'ordre du peuple*: Les Parlemens, les autres Cours, & tout ce qu'on appelloit gens de Justice, étoient de cet ordre; mais Henri II, sur les représentations qu'ils lui firent, voulut bien les en séparer; & en cette occasion ils composerent un quatrième ordre, qui précéda celui du peuple.

Le peuple étoit déjà accablé d'impôts ; & pour en exiger de nouveaux, il étoit nécessaire de rendre compte aux Etats de l'emploi qu'on avoit dessein d'en faire ; ainsi le Roi parla lui-même. Il dit que depuis son avènement à la Couronne , il avoit mis toute son application à témoigner à tous ses Sujets un amour paternel , & digne de leur affection ; mais qu'une guerre aussi inévitable qu'elle avoit été longue & cruelle , l'avoit réduit à la dure nécessité de surcharger son peuple d'impôts ; que néanmoins il comptoit plus que jamais sur son zèle pour obtenir de nouvelles sommes , son dessein étant de les employer à lever des troupes si nombreuses , & à faire la guerre avec tant de vigueur , qu'il espérait venir enfin à bout de contraindre les ennemis à faire la paix. Le Roi ajouta , qu'il n'ignoroit pas les défordres dangereux qui regnoient alors dans son Etat , & qui étoient encore plus onéreux au peuple , que les subsides dont il le chargeoit ; mais qu'on devoit les attribuer à la licence des tems , & non à la négligence ; qu'il y mettroit ordre aussitôt que la paix lui en auroit donné le moyen ; qu'il

**1558.** **en** donnoit sa parole , & que le Dauphin qui étoit présent , avoit moins assisté à l'Assemblée des Etats , comme un témoin de ce qui s'y alloit passer , que comme un garant de sa promesse , qu'il s'engageoit lui-même d'exécuter.

Le Cardinal de Lorraine , qui parloit pour le Clergé , se leva & commença un discours , où l'on trouva plus d'éloquence que de solidité. Son dessein étoit d'engager le Clergé à faire , en faveur du Roi , un effort extraordinaire ; & comme lui seul dirigeoit tous les mouvemens de ce corps , aucun des membres qui le composoient , ne s'opposa à la promesse qu'il fit de donner un million outre les décimes. L'ordre composé du Parlement & des autres Jurisdctions du Royaume consentit à tout ce qu'on voulut , en faveur de la distinction qu'on lui avoit accordée. A l'égard de la Noblesse , elle protesta de vouloir sacrifier ses biens , son sang & sa vie au service du Roi. Pour l'ordre du peuple , le Cardinal de Lorraine prit les Députés en particulier , & il scût tellement les engager , que quoique cette somme fût exorbitante , il en tira

DE LORRAINE. 305  
deux millions. La nouvelle de la prise de Calais les consola de les avoir donnés. 1558.

Pendant que toute la France se réjouissoit de cette conquête, le Duc de Guise, dont elle étoit l'ouvrage, & sur-tout le Cardinal de Lorraine, pensèrent à donner un nouveau lustre & un nouvel appui à leur Maison, en mariant François Dauphin de France, avec Marie Stuart Reine d'Ecosse, fille de Jacques V & de Marie de Guise leur sœur. Ils réussirent, & les nœces en furent célébrées avec une magnificence extraordinaire à la Cour de France, où assistèrent le Cardinal de Lorraine, le Duc de Lorraine lui-même, & les Ducs de Guise & d'Aumale : un grand nombre de Seigneurs Ecossois y parurent aussi avec beaucoup d'éclat ; mais n'ayant pas voulu accorder au Dauphin la Couronne & le titre de Roi d'Ecosse, ils se virent contraints de sortir promptement de France : plusieurs moururent en chemin, non sans soupçon que les Guises, mécontents de leur résistance, les avoient fait empoisonner. Les Etats d'Ecosse furent moins difficiles que les Ambassadeurs : ils envoyèrent en grande

Mariage  
du Dauphin  
avec Marie  
Stuart fille  
des Guises.

1558.

Ambition du  
Duc de Guise.

pompe leur Couronne au Dauphin; & depuis ce tems-là, du consentement de Henri son pere, on ne le nomma plus que le Roi Dauphin.

Les politiques de l'un & l'autre Royaume conjecturerent que cette nouvelle alliance auroit des suites funestes, sur-tout en France, par le prodigieux accroissement de la puissance des Guises, qui n'avoient plus ni le Connétable, ni l'Amiral de Coligny, pour la balancer. Dès-lors le Duc de Guise jetta des yeux avides sur toutes les Charges de l'Etat. Se promenant un jour avec le Roi, & voulant sonder ses dispositions, il lui dit que si le Connétable venoit à manquer, il espéroit que Sa Majesté n'accorderoit point à d'autres la Charge de grand Maître de sa Maison. Le Roi picqué de se voir demander les dépouilles d'un homme encore vivant, & qu'il aimoit, répondit qu'en cas que le Connétable vînt à mourir, il ne manquoit pas de Sujets en France, dignes d'être revêtus de ses grands emplois.

Le Duc de Guise ne se rebuta point; secondé par le Cardinal son frere il persista dans le dessein d'accumuler les dignités sur sa tête, sur-tout pour le

Militaire, voulant réunir en sa personne toute la puissance des armes. Pour cet effet, il commença par accuser d'hérésie tous ceux qu'il desiroit dépouiller. D'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, fut de ce nombre; c'étoit assez de ce nom pour le rendre ennemi des Lorrains. D'ailleurs, depuis la prison de son frere & celle du Connétable, il avoit acquis beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi; & ce Prince charmé de sa probité & de son zèle, se consoloit avec lui du chagrin & de l'inquiétude que commençoient à lui causer l'ambition démesurée des Guises. Outre cette faveur qui étoit un crime auprès d'eux, d'Andelot possédoit la Charge de Colonel de la Cavalerie Françoisse : elle excitoit depuis long-tems l'envie du Duc de Guise; & celui-ci ayant délibéré avec le Cardinal son frere, sur les moyens de la lui ôter, ils n'en trouverent point de plus sûr, que celui d'accuser d'Andelot d'hérésie; ils se persuadoient que l'extrême franchise de ce Seigneur confirmeroit bien-tôt leur témoignage. D'Andelot étoit reconnu de toute la Cour pour un homme incapable de dissimuler la vérité, même en ce qui

1558.

Les Guis  
veulent pei  
dre d'And  
lot.



**1558.** pouvoit lui être défavantageux.

Il étoit néanmoins nécessaire de se conduire en cela avec beaucoup d'adresse & de ménagement, pour ne point se donner le titre odieux de délateur, & ne pas risquer de découvrir leur avidité insatiable, au lieu du zèle qu'ils vouloient témoigner. La circonstance la plus favorable vint au secours des Princes Lorrains. J'ai dit que le Chef de leur Maison ( le Duc de Lorraine ) étoit à la Cour de Henri Christierne sa mere suivoit au contraire celle de Philippe Roi d'Espagne. Elle demanda à voir son fils; non que l'ame de cette Princesse, aussi cruelle que son pere, fût touchée des sentimens de la nature, mais parce que Philippe n'avoit que ce moyen pour reconnoître de plus près les sentimens des Guises, & voir ce qu'il pouvoit attendre d'eux. Le Roi consentit à l'entrevûe, ignorant sans doute qu'elle dût avoir des suites si funestes. Christierne & le Duc de Lorraine son fils, s'aboucherent à Peronne. La premiere amena avec elle Antoine Perrenote Evêque d'Arras, & le jeune Prince fut accompagné du Cardinal de Lorraine.

Après les complimens ordinaires, en de pareilles entrevûes, l'Evêque d'Arras & le Cardinal entrèrent en matiere. Perrenote assura celui-ci, que Philippe son Maître, quoique toujours victorieux, souhaitoit la paix avec autant d'ardeur, que s'il eût été vaincu; que sa principale ambition étoit de rendre le repos à l'Europe, & de voir enfin les Espagnols réunis avec les François, tourner tous leurs efforts contre l'ennemi commun de la Chrétieneté. » Mais, ajouta Perrenote, les Turcs ne sont plus maintenant les plus redoutables ennemis de la Religion; nous en avons de plus voisins & de plus dangereux. » Ils existent dans le sein du Royaume de France, & s'appréhendent à le déchirer. Le Roi mon Maître, quoique votre ennemi, frémit du péril des François. Il suffit que la Religion soit en danger, pour qu'il sacrifie sans peine à sa sûreté, & le fruit de ses victoires passées, & les nouveaux avantages qu'il pourroit tirer des troubles présens. Au reste, continua l'Evêque d'Arras, c'est sur vous seul & sur votre frere le Duc de Guise, que le Roi mon Maître

1558.

Conférence  
du Cardin  
de Lorrain  
avec Perrenote Evêque  
d'Arras.

378 LE CARDINAL.

1558. » a jetté les yeux ; il connoît votre  
 » zèle , & remet à vos soins l'hon-  
 » neur de conclure une paix durable  
 » entre les deux Couronnes ; par-là  
 » vous mériterez les éloges & la re-  
 » connoissance des peuples , & vous  
 » rafermirez la Religion ébranlée.  
 » Mais votre pénétration vous décou-  
 » vre sans doute des obstacles sans  
 » nombre , & presque invincibles. Mon  
 » Maître les a prévus : vous ne pou-  
 » vez espérer de rétablir la paix , si  
 » vous n'éloignez de la Cour du vô-  
 » tre , tous ceux dont l'intérêt deman-  
 » de la guerre. Dans le dessein où  
 » vous êtes d'employer au bonheur  
 » de deux puissantes Nations le pou-  
 » voir dont vous êtes revêtu , aug-  
 » mentez ce pouvoir en dépouillant  
 » de leur autorité tous ceux que vous  
 » connoissez capables d'en abuser.  
 » Votre illustre naissance , le rang  
 » que vous tenez dans l'Eglise & dans  
 » l'Etat , les services importants du  
 » Duc de Guise votre frere , méritent  
 » bien qu'il n'y ait dans le Royau-  
 » me que le Roi seul au-dessus de  
 » vous. »

L'Eveque d'Arras remarquant l'im-  
 pression que faisoit son discours sur le

Cardinal de Lorraine, bien instruit  
 d'ailleurs des dispositions de ce Prélat  
 & de son frere, au sujet de d'Andelot, 1558,  
 continua ainsi : » Il semble que la Pro-  
 » vidence ait voulu vous élever à une  
 » si haute fortune, pour vous mettre  
 » en état de travailler efficacement au  
 » grand ouvrage de la paix, & à l'ex-  
 » tinction de l'hérésie. Pour vous en  
 » faciliter le succès, elle a livré entre  
 » nos mains le Connétable & l'Ami-  
 » ral de Coligny, ces soutiens de l'er-  
 » reur, & ces ennemis de votre illus-  
 » tre Maison. D'Andelot, seul reste  
 » de cette faction dangereuse, ne  
 » pourra subsister long-tems, si vous  
 » faites connoître au Roi votre Maî-  
 » tre, combien sa conduite est perni-  
 » cieuse. A peine s'est-il vû échappé  
 » de nos mains, qu'il s'est occupé à  
 » corrompre l'esprit de vos gens de  
 » guerre, en parlant avec impiété de  
 » la Religion de nos peres; il en a  
 » déjà séduit plusieurs. En faut-il da-  
 » vantage, pour être en droit de l'ac-  
 » cuser, & de demander son éloigne-  
 » ment ? Le Roi mon Maître est trop  
 » convaincu de votre haute sagesse,  
 » pour douter un moment du succès  
 » de cette affaire, si vous voulez vous

1558. » en charger. Il ne demande d'autre  
 » garant que votre amitié : je suis  
 » chargé de vous promettre la sienne ,  
 » & de vous assurer de sa part , qu'il  
 » n'épargnera jamais rien de ce qui  
 » sera nécessaire , pour soutenir votre  
 » illustre Maison dans la même splen-  
 » deur où elle est aujourd'hui , & mé-  
 » me , s'il est possible , pour en augmen-  
 » ter l'éclat. » L'Evêque d'Arras ajou-  
 » ta , que comme la conduite des pro-  
 » jets qu'il venoit de lui communiquer ,  
 » exigeoit un grand secret , il agiroit en-  
 » sorte que ses ennemis n'en pourroient  
 » jamais rien soupçonner.

Perrenote ajouta à ce discours tout  
 ce qu'il crut de plus propre à faire im-  
 pression sur l'esprit du Cardinal ; celui-  
 ci lui promit tout , & il prit dès-lors  
 avec le Roi d'Espagne , des engage-  
 mens qui nuisirent alors à la fortune de  
 plusieurs particuliers du Royaume , &  
 qui devinrent dans la suite si funestes  
 à tous les François. Le Cardinal de  
 Lorraine , ayant quitté l'Evêque d'Ar-  
 ras , revint à la Cour , l'esprit rempli  
 des idées que lui avoient fait naître  
 les discours du Ministre Espagnol. Il  
 répandit dans le public , que Chris-  
 tierne avoit proposé quelques projets  
 de

de paix, sans rien conclure. Mais quand il fut question de rendre compte au Roi des conférences qu'il avoit eues avec l'Evêque d'Arras, il lui répéta mot pour mot, tout ce que ce Prélat lui avoit dit par rapport à l'hérésie dont d'Andelot faisoit en quelque sorte ouvertement profession. Le Cardinal connoissoit la délicatesse du Roi sur tout ce qui touchoit la Religion. Ce Prince croyoit que souhaiter de bien faire, étoit un mérite suffisant pour un Roi; & que le mal qu'il punissoit dans autrui, réparoit celui qu'il commettoit lui-même. ■

1558.

Le rapport du Cardinal de Lorraine le toucha d'autant plus, qu'on le flattoit d'une paix prochaine, dont il avoit un extrême besoin ; cependant comme il étoit doux & modéré, & qu'il aimoit d'Andelot, il voulut le voir & l'interroger lui-même. Il donna donc ordre au Cardinal de Châtillon son frere, & à François de Montmorency son cousin, de le faire venir à la Cour, & de lui recommander surtout d'y apporter un esprit de paix & de douceur, promettant qu'on avoit dessein de le favoriser, & que ce qu'on souhaitoit le plus, étoit de le trouver

Le Roi  
mande d'Andelot,

**4558.** dans des sentimens contraires à ceux qu'on lui imputoit.

D'Andelot, avec le courage naturel aux Coligny, étoit fier, altier, indifférent sur les grandeurs, & sur les richesses, & par-là incapable de rien faire pour y parvenir ou pour les conserver. Il avoit été nourri au milieu des armes & des combats, & toujours Militaire, il ignoroit le métier bas de Courtisan. D'ailleurs ses freres, même le Cardinal, pensoient comme lui sur l'article de la Religion; ils approuvoient également la Doctrine de Calvin. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit si forte, qu'ils auroient plutôt souffert la mort, que de se séparer jamais d'intérêt ni de sentimens.

Fermeté de  
d'Andelot.

D'Andelot, sur l'avis du Cardinal de Châtillon & de François de Montmorenci, se rendit à Monceaux où le Roi étoit alors. Ce Prince se mettoit à table lorsqu'il se présenta devant lui: il le reçut d'un air ouvert, & pour l'engager à se défaire pour un instant de cette généreuse audace, qu'il portoit même jusqu'aux pieds du Trône, Henri lui parla d'abord avec une douceur extrême, & vanta surtout les im-

portans services qu'il avoit rendus à l'Etat. Je vous en sçai tout le gré possible, ajouta le Roi, cependant si vos sentimens sont conformes à ce qu'on m'en a dit, je songerai moins à vous récompenser qu'à vous punir. En même tems il lui ordonna de déclarer ce qu'il pensoit de la Doctrine de Calvin. Je l'approuve, répondit d'Andelot, & la crainte de me voir enlever des biens frivoles que je méprise, ne m'engagera jamais à trahir ma conscience. A l'égard des récompenses, je n'en veux point d'autre que celle d'être reconnu par tout le monde pour un homme qui sacrifie tout à la vérité. D'Andelot ajouta, que ses emplois, ses dignités, ses biens dépendoient de son Prince, qu'il les lui abandonnoit sans regret; qu'au reste il ne croyoit pas lui manquer de respect, mais qu'il devoit à Dieu plus qu'il ne devoit au Roi. Henri fut si irrité de cette réponse, que prenant un bassin pour le jeter à d'Andelot, il en frappa le Dauphin qui étoit assis au-dessous de lui. En même tems il quitta la table, & ordonna au Maître de la Garde-Robe d'arrêter ce Seigneur. On le garda quelque tems dans la

1558.



558. pas d'accuser le Connétable d'avoir corrompu ce Juge, plus par la crainte de son pouvoir, que par aucun motif d'intérêt. Ces discours parvinrent jusqu'au Roi, & firent impression sur l'esprit de ce Prince. Le Connétable toujours prisonnier chez les Espagnols en fut instruit; il écrivit qu'il reviendrait incessamment, & il arriva en effet à la Cour de France, dans le tems qu'on l'y attendoit le moins. Sa présence rappella dans le cœur du Roi les sentimens d'amitié qu'il avoit autrefois eus pour lui. Il écouta tout ce que le Connétable voulut lui dire au sujet de Munier; & ce vieillard vénérable lui ayant recommandé ses enfans & sa famille, qui ne pouvoient que souffrir beaucoup de sa longue absence, exposés comme ils étoient à la fureur de leurs ennemis, le Roi en fut si touché, que le Duc de Guise étant venu après le départ du Connétable, lui proposer de disposer de ses Charges & ses Emplois, Sa Majesté lui répondit, que Montmorency lui avoit rendu de si grands services, qu'il ne disposeroit jamais de ce qui lui appartenoit, qu'en faveur de sa famille.

Le Cardinal, avec une ambition égale à celle de son frere, avoit encore plus de fierté. Il ne put souffrir que la Maison de Montmorency entrât en concurrence avec la sienne, & que les services importans que le Duc de Guise rendoit tous les jours à la France, ne l'emportassent pas sur le souvenir de ceux du Connétable. Il eut bientôt lieu d'être satisfait ; l'affection du Roi pour la Maison de Montmorency lui devint instructive ; & malgré les précautions de ce Prince, les affaires prirent un tour si inattendu, & on vit naître tout à coup des événemens si étranges & si funestes, que le Roi lui-même, ses enfans, la France entière en furent les tristes victimes, & que pendant un certain nombre d'années, on ne vit d'heureux & de grand dans le Royaume, que la seule Maison de Guise.

Philippe & Henri depuis long-tems désiroient également la paix ; mais les intérêts divers de ces deux Princes, mêlés avec ceux des Ducs de Savoye & de Lorraine, en avoient jusque-là retardé la conclusion. Ce grand ouvrage se termina enfin ; le Duc de Lorraine épousa Madame Claude, seconde fille

**558.** **du Roi ; & Emmanuel-Philibert Duc de Savoye , se rendit à la Cour de France , pour épouser Marguerite sa sœur. On commençoit à goûter les douceurs de la paix , lorsque la fureur des Guises 'fit renaître les désordres.**

**Le Cardinal de Lorraine , plus aigri que jamais par la froideur que lui témoignoit depuis un tems la Duchesse de Valentinois , & par le commerce qu'elle entretenoit avec le Connétable , résolut de le pousser à bout , & de le perdre avec tous les Châtillons. Il représenta donc au Roi , qu'après avoir pacifié les troubles du dehors , on devoit s'occuper de ceux du dedans ; que la Doctrine de Calvin se répandoit comme un torrent dans toutes les Provinces de son Royaume ; & que s'il n'en arrêtoit promptement le cours , sa personne même se verroit exposée , n'y ayant pas d'apparence que les ennemis de Dieu , les destructeurs des Autels , eussent plus de respect pour leur Souverain. La Duchesse de Valentinois**  
**De Thou.** **aida en cela le Cardinal ; non qu'elle ne fût toujours choquée de son esprit hautain & impérieux , mais parce qu'elle se promettoit la confiscation des biens des Proscrits. Malgré leurs**

**Cardinal**  
**dire au**  
**l'esprit**  
**persécuté**

conseils , le Roi ne pouvoit se résoudre  
à devenir persécuteur. Il se défioit de  
son peu de lumiere en matiere de Reli-  
gion; & peut-être en ne voyant nul effet  
de cet esprit de sédition , dont on accu-  
soit les Protestans, se doutoit-il qu'on lui  
en imposoit sur leur compte. Il croyoit  
donc devoir attendre pour les punir ,  
non qu'on les lui peignît coupables ,  
mais qu'ils le fussent en effet.

Le Cardinal de Lorraine fit jouer  
une nouvelle batterie. A son instiga-  
tion Gille le Maître, Premier Président  
du Parlement , accompagné de plu-  
sieurs autres , vint faire des remontran-  
ces au Roi. Ils lui représenterent que  
si on ne se hâtoit de prévenir le mal ,  
toute la puissance des Magistrats ne fe-  
roit qu'un vain effort; qu'on seroit con-  
traint de lever des Soldats , & de re-  
nouveler ces tems funestes, où l'on vit  
une partie de la France armée contre  
l'autre , répandre des torrens de sang ,  
pour détruire l'hérésie des Albigeois.  
Le Roi opposant au Premier Président,  
qu'on avoit déjà exécuté plusieurs per-  
sonnes, accusées de suivre la Doctrine  
de Calvin , ce Magistrat répondit sui-  
vant les intentions du Cardinal de Lor-

Mauvais con-  
seils de Gill-  
le Maître  
Premier Pré-  
sident.

1558. raine, que quelques-uns du peuple avoient en effet été punis, mais qu'on alloit rarement chercher des exemples dans la multitude, & que pour déraciner un mal si dangereux, il étoit nécessaire d'exercer la sévérité de la Justice sur les Grands, comme sur le peuple ; qu'il falloit surtout commencer par certains Magistrats, dont les uns, par la faveur qu'ils accordoient en secret aux Sectaires, & les autres en suivant eux-mêmes les maximes de l'hérésie, en hâtoient les progrès. Alors le Maître proposa à Sa Majesté de venir inopinément au Parlement, qu'il trouveroit assemblé à l'occasion de la Mercuriale. Le Roi pressé de tous côtés, suivit ce conseil, & se rendit aux Augustins, où le Parlement s'étoit assemblé, le Palais étant embarrassé par les préparatifs pour le mariage du Duc de Savoye avec la Princesse Marguerite.

Le Roi  
nt au Par-  
ment

Le Roi avoit amené avec lui plusieurs des Princes de son Sang, François de Lorraine, Anne de Montmorency & les Cardinaux de Lorraine & de Guise. Ce dernier qui étoit neveu de l'autre, est celui qui fut tué aux Etats de Blois. Le Roi parla, & comme

On l'avoit fort irrité contre la plupart des Magistrats, il eut peine à se contenir. Il dit qu'ayant enfin donné la paix à son Royaume, il vouloit sçavoir quels étoient les sentimens de ses Officiers de Justice, & surtout de ceux du Parlement, par rapport aux affaires de la Religion; qu'au reste il leur ordonnoit de continuer à délibérer. La plupart furent émus; mais d'autres conservant toute la liberté de leur esprit, & méprisant le péril qui les menaçoit, parlèrent avec une hardiesse extrême, contre les mœurs de la Cour de Rome, contre les pernicieuses maximes qui y étoient adoptées, & les erreurs qui y dominoient. Ils dirent que de-là seulement étoient nées les sectes différentes qu'on voyoit s'élever de toutes parts; qu'il étoit aisé de le reconnoître, parce qu'il avoit donné naissance à l'hérésie en Allemagne, puisque s'il n'y avoit jamais eu d'*Indulgences*, on n'auroit jamais entendu parler ni de Luther ni de Calvin.

En conséquence de ces réflexions, ils opinèrent à agir avec douceur, jusqu'à l'Assemblée d'un Concile général, qui en corrigeant la Discipline de

1558.

l'Eglise, termineroit les différends de la Religion. Anne du Bourg, Conseiller au Parlement, témoigna plus de fermeté encore que ses Confreres ; il dit que tout devoit obéir à la Loi Divine ; qu'il y avoit un grand nombre d'abus & de crimes qui se commettent fréquemment, & qu'on ne pouvoit trop sévèrement punir, comme les blasphêmes, les parjures & les adulteres ; que cependant loin de les réprimer, on sembloit au contraire les protéger, en leur accordant l'impunité, & en les laissant regner à la Ville & à la Cour, sous les yeux des Magistrats, & à la vûe du Souverain ; que cependant on inventoit chaque jour des tourmens nouveaux contre des gens de bonne foi, éloignés de toute idée de troubles & de désordres, attachés à leur devoir, aimant leur Souverain, exacts observateurs des Loix, seulement parce qu'ils avoient embrassé certaines maximes réputées nouvelles, contraires véritablement à l'esprit dépravé de la Cour de Rome, mais conformes à celui de l'Evangile.

Colere &  
lence du

Le Roi, après avoir entendu ces discours, dit qu'il voyoit enfin de ses

yeux ce qu'il avoit jusques-là refusé de croire ; que la plus grande partie des Conseillers de son Parlement de Paris soutenoit l'hérésie , & étoient hérétiques eux-mêmes ; qu'ils méprisoient le Pape , & n'avoient pas sans doute plus de respect pour lui ; qu'au reste , il les assuroit que ces sentimens leur seroient funestes , & qu'il les puniroit avec tant de rigueur , qu'elle suffiroit pour retenir les autres dans le devoir. En même tems il donna ordre à Gabriel de Montgomery d'arrêter plusieurs Conseillers , qui furent conduits à la Bastille. Cette affaire fit beaucoup de bruit , tant au-dedans qu'au dehors du Royaume. Quelques-uns approuverent la démarche du Roi ; mais le plus grand nombre se récrièrent sur la violence de cette conduite ; & les Princes d'Allemagne envoyèrent des Ambassadeurs à Henri , pour le prier d'agir avec plus de modération , & de se laisser moins prévenir par les conseils des Guises. Ils lui firent représenter qu'il étoit plus à propos de choisir des Ecclesiastiques éclairés , qui connussent sans passion d'une affaire si délicate ; qu'aussi-tôt qu'on



1558.

verroit cesser les emprisonnemens, les exils & les autres mauvais traitemens dont on accabloit les Protestans, ils se porteroient d'eux-mêmes à tout ce qui pourroit prouver leur attachement au Roi & à la vraie Religion.

Henri fut peu sensible aux remontrances des Ambassadeurs Protestans; & par son ordre on continua d'inquiéter, non-seulement les gens suspects d'hérésie, mais encore leurs parens, leurs amis, & ceux-mêmes qui témoignent de la pitié pour eux. Ainsi on ne voyoit que malheureux traînés aux Tribunaux des Juges, qu'emprisonnemens, que confiscations de biens, que supplices même, à cause de la Religion. Tout retentissoit de plaintes & de murmures. Les uns avoient vû mourir leurs plus proches parens; les autres se voyoient exilés de leur Patrie. Par un contraste scandaleux, la Cour étoit tranquille & riante; on ne s'y occupoit que de fêtes, que de plaisirs, que de galanteries criminelles, peu dignes de ce zèle Religieux, qui faisoit couler le sang des Réformés. Mais ces jeux & ces plaisirs eurent une fin bien funeste.

Le Roi ayant voulu dans un tournois ~~à~~  
 près la porte Saint Antoine , courir  
 une lance contre le Comte de Mont- 1558.  
 gomery , reçut un coup dans l'œil ,  
 dont il mourut peu de jours après.  
 On rapporte , qu'un moment après  
 avoir reçu sa blessure , il tourna les  
 yeux vers la Castille , & que les fixant  
 sur ses murs , qui lui retracerent sa ty-  
 rannie & ses violences , il dit qu'il crai-  
 gnoit bien d'y avoir fait enfermer des  
 innocens. Ce Prince entendoit par-là  
 le Conseiller du Bourg & ses Confreres.  
 Le Cardinal de Lorraine , qui étoit  
 alors auprès du Roi , le rassura , en lui  
 disant qu'une telle pensée lui venoit  
 du Démon.

François II. succeda à Henri son  
 pere. Alors au Cardinal de Lorraine  
 & au Duc de Guise , on vit se joindre  
 un troisiéme Tyran , plus entrepre-  
 nant , plus dangereux encore au re-  
 pos de la France , que ces deux hom-  
 mes ambitieux : la Cour se trouva plus  
 que jamais remplie d'intrigues & de  
 cabales , & l'on y vit regner seulement  
 le trouble , le désordre , la violence &  
 la cruauté. C'est ainsi que Catherine de  
 Médicis signala les commencemens de  
 sa Régence. Le Connétable de Mont-

1559.

Regne  
 François I  
 Régence  
 Catherine  
 Médicis.

**1559.** morency, délivré depuis quelque tems des mains des Espagnols, se vit encore une fois disgracié. En même tems les Lorrains lui envoyèrent eux-mêmes redemander le cachet du feu Roi, qu'il avoit encore. Ce fut envain, qu'ayant parlé à la Reine, ce vieillard vénérable la supplia d'examiner avec plus d'attention les personnes qu'elle vouloit honorer de sa faveur. Le Cardinal de Lorraine se vit conservé dans la place de premier Ministre, & les Ducs de Guise & d'Aumale se trouverent encore plus considérés que jamais.

*La Duchesse  
de Valentinois  
est chassée de la  
Cour.*

La Duchesse de Valentinois au contraire fut abandonnée de tout le monde ; & Catherine de Médicis, qui devoit mépriser une ennemie hors d'état de l'offenser à l'avenir, s'attacha à la persécuter. Après lui avoir fait ôter des pierreries de grand prix, qu'elle tenoit du feu Roi, elle la chassa honteusement de la Cour. Le Duc d'Aumale son gendre, s'employa d'abord vivement en sa faveur ; il vouloit absolument la retenir, & ne pouvoit souffrir qu'on traitât avec tant d'indignité sa belle-mère, devant qui toute la France & le Roi même, avoit peu de tems au-

paravant fléchi les genoux. Mais tous les Guises s'opposèrent à ses efforts ; & le Cardinal de Lorraine l'ayant pris en particulier , lui représenta qu'il se piquoit envain de générosité & de reconnaissance, à l'égard d'une femme que la Reine vouloit éloigner ; qu'il ne devoit point s'étonner du mépris que le public avoit pour elle, la concubine d'un Roi ne méritant aucuns égards, & étant bien juste qu'elle payât par un ignominieux traitement tout le pouvoir dont elle avoit abusé, & tant d'honneurs qu'elle avoit reçus, dont elle étoit indigne ; qu'à l'égard du lien qui l'unissoit à elle, il devoit le regarder comme une tache faite à sa gloire & à l'honneur de sa Maison, si les biens immenses qu'il en avoit retirés, & dont il avoit besoin pour soutenir l'éclat de sa haute naissance, n'aidoient à le justifier.

La Duchesse de Valentinois ne fut pas la seule exilée. On éloigna, entre les amis & les parens du Connétable, le Cardinal Bertrandi, à qui on ôta les Sceaux, pour les rendre au Chancelier Olivier. Le Cardinal de Lorraine le voulut ainsi, parce qu'il sçavoit qu'Olivier étoit agréable au peu-

1113  
 de la part des Courtisans , & que parmi  
 tant de leurs plaintes , il desiroit  
 leur donner quelque lieu de se louer  
 de lui. Au reste , quoique tout le monde  
 murmurât tout bas , personne n'osoit  
 se déclarer. Catherine de Médicis  
 gouvernoit les Guises par politique ,  
 & Marie Stuart leur nièce , Reine de  
 France & d'Ecosse , femme de Fran-  
 çois II , les protégeoit par respect. Le  
 Roi même les aimoit beaucoup ; eux  
 seuls avoient sa confiance , tous les  
 autres lui étoient suspects. Cependant  
 ils essayèrent une legere mortifica-  
 tion , qu'ils vengerent bien dans la  
 suite , mais qu'ils furent pour lors obli-  
 gés de souffrir. Je veux parler du rap-  
 pel du Cardinal de Tournon , le même  
 à qui François I avoit confié quelque  
 tems avant sa mort l'administration  
 des affaires , de concert avec le Ma-  
 réchal d'Annebaud. La Reine mere ,  
 qui avoit dès-lors formé son plan de  
 gouvernement , vouloit avoir le Car-  
 dinal de Tournon auprès d'elle , moins  
 à cause de sa grande expérience dans  
 les affaires , que parce que n'étant ni  
 attaché aux Lorrains , ni à leurs enne-  
 mis , il pourroit lui donner des conseils  
 salutaires sur la façon dont elle devoit

Te comporter à l'égard des uns & des autres. Dans le même tems que les Guises éprouvoient ce petit chagrin, ils gagnèrent d'un autre côté le Maréchal de Saint André, un des Favoris du feu Roi. Ce Seigneur avoit toujours paru contraire tout à la fois au Connétable de Montmorency & aux Guises ; mais craignant alors de se voir dépouillé des biens immenses qu'il avoit acquis par ses violences & ses usurpations, pour les conserver, il proposa au Duc de Guise de lui faire l'honneur d'accepter sa fille unique, pour celui de ses fils qu'il jugeroit à propos de lui accorder pour elle. Le Duc de Guise y consentit, & le Maréchal de Saint André donna à son gendre la propriété de tous ses biens, ne s'en réservant que l'usufruit.

Cependant le Connétable songeoit à se rétablir à la Cour : il ne le pouvoit qu'en opposant les Princes du Sang aux Guises ; & c'est ce qu'il entreprit de faire. Il manda à Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, premier Prince du Sang de France, de se hâter de venir auprès du Roi, pour y occuper le rang dû à sa naissance ; que la Régence du Royaume ne pou-

1559.

voit regarder que lui; & qu'il l'obtiendrait, s'il vouloit seulement faire la démarche de la demander; qu'en tout cas, si Catherine, comme mere du Roi, venoit à bout de conserver la Régence, la Noblesse & le Parlement n'hésiteroient pas à le nommer Lieutenant Général du Royaume, titre qui lui donneroit un pouvoir au-dessus de celui de la Régente, s'il vouloit en faire valoir les droits.

Caractere  
d'Antoine de  
Bourbon.

Lorsque le Roi de Navarre reçut cette lettre, il étoit avec le Prince de Condé son frere : ce Prince l'exhorta vivement à se rendre à la Cour. Mais Antoine, quoique né avec un grand courage, n'en avoit que pour ce qui regarde la guerre. Intrépide, téméraire dans les combats, foible, timide partout ailleurs, les projets, les complots, les intrigues, étoient à ses yeux autant de monstres qui l'effrayoient; ennemi de toutes sortes de démêlés, il auroit cédé l'administration des affaires, non-seulement à la Reine mere & aux Guises, mais à quiconque auroit osé entreprendre de la lui disputer. Au reste, il pensoit ainsi moins par philosophie que par indolence. Ce défaut si considérable dans un Prince,

obligé par sa qualité à remplir certains devoirs, qu'il ne peut négliger sans honte, sous quelque prétexte que ce soit, le dominoit jusqu'au point de le rendre l'objet du mépris de ses ennemis. Le Prince de Condé son frere avoit au contraire l'ame noble & généreuse; jaloux des prérogatives de sa naissance, rien n'étoit capable de l'arrêter, lorsqu'il étoit question de la soutenir. Avec cette bravoure de Soldat, qui étoit une des qualités du Roi de Navarre, le Prince de Condé possédoit ces talens supérieurs, qui constituent le bon Général; ajoutez à cela une candeur & une probité à toute épreuve, & une amitié tendre pour tous ceux qui s'attachoient à sa personne. Jamais il n'oublia un service qui lui avoit été rendu; & si la médiocrité de sa fortune ne le mit pas à portée de récompenser avec éclat tous ceux à qui il fut obligé, ils trouverent au moins dans les sentimens de son cœur de quoi s'en consoler.

Je viens de dire qu'il pressoit le Roi de Navarre de se rendre à la Cour; celui-ci n'osant ouvertement déclarer la haine qu'il avoit pour les Guises, différoit ce voyage de jour en jour; il repré-

1559.

Caractere  
du Prince de  
Condé.

Foiblesse  
d'Antoine de  
Bourbon.



1559.

entoit à son frere que la Noblesse du Royaume, dont il pouvoit esperer du secours, fatiguée des troubles qui régnoient à la Cour, s'étoit retirée dans ses terres, pour y attendre tranquillement quel tour prendroient les affaires : Que le Clergé, la premiere & la plus puissante portion de l'Etat, étoit absolument dévoué au Cardinal de Lorraine, dont il n'abandonneroit jamais les intérêts, non plus que ceux du Duc de Guise son frere. Qu'à l'égard du Parlement, cette Cour, ainsi que la plupart des Tribunaux du Royaume, depuis la journée de la Mercuriale, étoit, sinon dévouée aux Lorrains, du moins dans la disposition de faire par crainte tout ce qu'ils jugeroient à propos de leur prescrire. Que les choses étoient dans un tel état qu'il faudroit combattre, s'il prenoit le parti de se rendre à la Cour, le Roi ayant hautement confié l'administration des affaires au Cardinal de Lorraine, & la conduite des armes au Duc de Guise. En effet, lorsque le Parlement, selon la coutume, envoya des Députés au Roi, pour l'affirmer de son obéissance, Sa Majesté leur déclara qu'il avoit choisi le Cardinal de

Lorraine pour son premier Ministre, & le Duc de Guise pour le Chef de ses armées, leur enjoignant de les consulter & de leur obéir à l'avenir sur tout ce qui concerneroit la guerre & les Finances.

1559.

Après une déclaration si authentique, il n'y avoit pas d'apparence de disputer le Ministère avec succès, à moins qu'on n'en voulût venir aux armes; & c'étoit là ce que le Roi de Navarre craignoit le plus. Le Prince de Condé brûloit au contraire de venger avec éclat le mépris que les Guises faisoient des Princes du Sang. Pour échauffer le courage d'Antoine, il lui mene à sa Maison de Vendôme le Prince de la Roche-sur-Yon son cousin, François d'Andelot de Coligny, & un grand nombre de Noblesse. Tous ensemble pressent Antoine de quitter sa retraite, & de venir au secours du Connétable, trop foible contre les Guises, si on l'abandonnoit, mais qui étoit en état de l'emporter bientôt sur eux, pour peu qu'il se vît soutenu des Princes du Sang. Le Roi de Navarre, après avoir écouté avec froideur tout ce qu'on lui put dire, déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à se rendre à la

1559.

Cour , pour y effuyer des traverses , & qu'il vouloit attendre encore , avant de faire cette démarche.

Alors les Princes de Condé & de la Roche-sur-Yon se retirèrent , emmenant avec eux toute la Noblesse qui les avoit accompagnés. Plus hardis que le Roi de Navarre , ils parurent à la Cour ; mais leur peu de bien les mettant hors d'état de s'y montrer avec cette magnificence qui attire plus les yeux du public que la naissance & le rang même , ces deux Princes effuyèrent d'abord tous les désagrémens inséparables de la mauvaise fortune. Cependant le courage avec lequel ils les soutinrent , inquiéterent les Guises. On pensa à les éloigner : tous deux furent envoyés en Espagne ; le Prince de la Roche-sur-Yon , pour renouveler au nom du nouveau Roi la paix conclue entre feu Henri II & Philippe ; le Prince de Condé , pour porter à ce Monarque le cordon de l'Ordre de Saint Michel. On ne lui donna que mille écus pour faire ce voyage , somme pareille à celle qu'on assigneroit aujourd'hui à un Courrier du Cabinet. Le Cardinal de Lorraine , chargé du maniement des Finances ,  
en

en usa ainsi, pour causer un nouveau désagrément au Prince de Condé, qui étant fort pauvre par lui-même, ne pût se montrer à la Cour d'Espagne, avec la magnificence convenable en une pareille occasion. 1559.

Le Roi de Navarre choisit cette fâcheuse circonstance pour venir à la Cour. Mais au lieu d'aller au-devant de lui, suivant l'usage, le Duc de Guise mena le Roi à la chasse, & lui fit prendre un chemin opposé à celui d'Antoine de Bourbon. Il ne voulut pas même consentir à lui céder son appartement, qui de droit appartenoit à ce Prince ; en sorte qu'il se feroit trouvé sans logement, si le Maréchal de Saint André ne lui avoit donné le sien. Le Duc de Guise étoit incapable de lui-même d'une conduite si impérieuse. C'étoit le Cardinal de Lorraine qui la lui inspiroit : il ne pouvoit souffrir de compétiteur ; & lorsqu'il vit que la Cour, indignée, murmuroit hautement contre les mauvais traitemens que recevoit ce Roi, premier Prince du Sang de France, il menaça du plus violent ressentiment ceux qui oseroient en murmurer. Tout se tut alors ; le Roi de Navarre.

Hauteur &  
insolence du  
Cardinal de  
Lorraine.

1559.

même cessa de paroître irrité. Chabot étoit le seul homme de courage qui restoit auprès de lui, depuis le départ des Princes de Condé & de la Roche-sur-Yon ; mais ses conseils généreux étoient sans force auprès d'un Roi sans courage.

Le Cardinal de Lorraine ne crut pas néanmoins devoir se fier à cette sécurité, & se souciant peu de perdre le Royaume pourvû qu'il y dominât, il proposa à la Reïne mere d'implorer le secours du Roi d'Espagne ; lui faisant entendre que cette démarche n'auroit rien de honteux auprès d'un grand Prince, mari de sa fille, engagé par cette alliance à soutenir l'Etat, contre ce qu'il appelloit les Rebelles, qui trembleront, ajouta le Cardinal, aussi-tôt qu'ils apprendront votre union avec Philippe. Catherine de Médicis, dont l'humeur étoit aussi violente que celle de son Ministre, consentit sans peine à s'adresser au Monarque Espagnol. Cette Princesse ignoroit ses liaisons avec les Princes Lorrains ; & n'étant dans leurs intérêts que par la crainte de leur puissance, elle espéroit ; par le moyen de Philippe, être en état de la braver & de gouverner seule.

Ce Prince charmé des avances de la Reine, l'assura qu'à l'avenir il se chargeoit de contenir dans le devoir les féditieux du Royaume ; que la cause du Roi de France, son beau-frere, deviendrait la sienne, & qu'il employeroit en sa faveur toute la puissance de ses armes, contre quiconque oseroit lui manquer de respect, & résister à ses Ministres. Au reste, les lettres qu'il écrivit à ce sujet, étoient remplies d'ostentation & d'orgueil, & jamais stile ne fut plus semblable à celui dont se servent les Sultans, lorsqu'ils assurent de leur protection, ou le Roi de Tunis, ou le Roi d'Alger. Elles excitèrent à un tel point l'indignation du public, que le Cardinal de Lorraine, appréhendant pour sa vie, fit faire un Edit, par lequel on défendoit aux particuliers de porter, ni pistolets, ni poignards, ni manteaux longs, ni chausses larges.

Tandis qu'il ôtoit ainsi la liberté de porter les armes dans la Ville, il se permettoit toutes les injustices qui pouvoient inspirer le désir d'attenter à sa vie. Après le Sacre du Roi, il recommença à persécuter les Protestans. Deux jeunes hommes se présentèrent

*Intrigues  
supercherie:  
du C rdin  
de Lor. aine*

au Curé de leur Paroisse, & sous pré-  
 559. texte d'obtenir le pardon du crime  
 de Thom. qu'ils avoient commis en embrassant  
 une nouvelle Doctrine, ces deux im-  
 posteurs déclarerent qu'ils avoient sou-  
 vent assisté à des assemblées noctur-  
 nes, où l'on avoit commis les plus  
 grandes impiétés; après avoir éteint  
 les lumieres, les hommes & les fem-  
 mes se livroient, disoient-ils, aux plus  
 grands excès de débauche. Un de ces  
 deux jeunes hommes assura qu'en une  
 pareille occasion, on lui avoit livré la  
 fille d'un Avocat. Les deux imposteurs  
 furent présentés au Cardinal de Lor-  
 raine, qui les encouragea à soutenir  
 devant la Reine mere ce qu'ils ve-  
 noient d'avancer; ensuite il les présenta  
 lui-même à cette Princesse. Prenant  
 la parole pour eux, il rapporta leurs ca-  
 lomnies avec autant d'assurance, que  
 s'il avoit été témoin oculaire des faits  
 horribles qu'ils déposoit. La Reine  
 ne put en entendre achever le récit,  
 & dit que de tels scélérats méritoient  
 l'indignation de tout le monde.

.. Cependant le Chancelier Olivier;  
 qui se doutoit, comme Catherine de  
 Médicis, de la calomnie, confronta  
 l'Avocat, sa femme & sa fille, avec les

deux imposteurs qui les accusoient ; ceux-ci se troublèrent à leur vûe ; ils se couperent ensuite , & ils se contredirent enfin si ouvertement , qu'on reconnut clairement leur mensonge , & l'innocence des accusés. Le Cardinal de Lorraine empêcha qu'ils ne fussent punis ; au contraire , ce Ministre fit mettre en prison tous ceux que ces deux fourbes lui désignèrent , comme tenant des assemblées chez eux.

Il y en avoit un entr'autres , nommé *Vicomte* , qui demeuroit dans le Fauxbourg Saint Germain , alors communément appelé la petite Genève. Cet homme avoit loué une grande maison dans la rue des Marêts , du même Fauxbourg ; & c'étoit-là que s'assembloient les Protestans du quartier. Par ordre du Cardinal de Lorraine , le Lieutenant Criminel alla investir cette maison , à la tête d'une nombreuse troupe d'Archers ; seize personnes qui s'y trouverent , n'osant résister , se sauverent ; & il ne resta que deux Gentilhommes d'Anjou , freres , nommés Soubelles , Domestiques du Roi de Navarre. Ceux-ci ayant mis l'épée à la main , fondirent sur les Archers , en blessèrent un grand nombre ,



& mirent le reste en fuite. Le Lieutenant Criminel même ne se seroit sauvé de leurs mains, si Vicomte croyant par-là se mettre à couvert, ne l'avoit dérobé à la fureur des deux Soubfelles. Cependant le Lieutenant Criminel ne lui en tint point compte, & l'ayant fait arrêter, ce malheureux mourut dans un cachot. A l'égard des Soubfelles, un des deux ayant redemandé avec hardiesse quelques hardes, que les Archers lui avoient prises, le Cardinal de Lorraine qui le craignoit, le fit prendre par les Archers de la Garde, & l'envoya prisonnier à Vincennes, sans s'inquiéter du ressentiment que pourroit en témoigner le Roi de Navarre.

rit contre  
Guises.

Mais si l'on n'osoit se plaindre ouvertement des entreprises du Cardinal de Lorraine, ses adversaires soulageoient leurs chagrins par des écrits, ressource ordinaire du parti le plus foible. Il en parut un en ce tems-là, où l'on développoit avec beaucoup d'art & de finesse tous les ressorts que le Cardinal avoit fait mouvoir depuis le commencement du regne de Henri II, pour élever sa maison au point de grandeur où on la voyoit

alors. On lui reprochoit d'avoir suscité la dernière guerre, parce qu'il espéroit, ou que son frere le Duc de Guise se feroit Roi de Naples, ou que les affaires de France allant en décadence, le Roi se verroit obligé de le préférer à tous les autres Seigneurs du Royaume, pour lui donner le suprême commandement des armées ; que pour cela il avoit rendu suspects à Henri, le Connétable, l'Amiral, d'Andelot son frere, & le Maréchal de Brissac. On ajoutoit qu'après la mort de Henri, ils avoient revêtu Catherine de Médicis de la Régence, parce qu'étant étrangere, & n'ayant jamais eu aucune part dans les affaires, ils étoient sûrs de conserver l'avantage de l'administration. On se récrioit surtout à l'égard du traitement qu'ils avoient fait à Antoine de Navarre, & on reprochoit au Duc de Guise, de trancher de l'égal d'un premier Prince du Sang de France, portant le titre de Roi, lui qui n'étoit que le parent éloigné d'un des plus petits Souverains de l'Europe, qui avoit bien moins de puissance dans ses propres Etats, que ses Collateraux n'en

**avoient dans le plus puissant Roïaume de la Chrétienté.**

559.

Tyrannie  
Guises.

Le Cardinal de Lorraine, & son frere, répondirent à ce libelle, par l'emprisonnement de plusieurs personnes suspectes, & ils firent ajouter un corps de Soldats Italiens à la garde ordinaire du Roi. Alors continuant de ne garder aucun ménagement, & craignant que parmi cette foule d'Officiers réformés & autres, qui suivoient la Cour, pour tâcher d'obtenir la récompense de leurs services, il ne s'en trouvât quelqu'un au désespoir, qui entreprît contre leur vie, le Cardinal de Lorraine fit dresser une potence au milieu de Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & en même-tems on fit publier que tous ceux qui se trouvoient à la suite de la Cour pour solliciter des graces, eussent à se retirer dans vingt-quatre heures, sous peine d'être pendus. Un ordre si extravagant & si inhumain souleva & indigna tout le monde, & surtout ces vieux Militaires, qui tout couverts de blessures, demandoient si c'étoit par une mort infâme qu'on vouloit récompenser leurs services. Cependant ils furent obligés

de Thou.

de se retirer , & on ne vit plus à la Cour que des créatures des Guises.

---

---

1559.

La santé du Roi toujours incertaine les inquiétoit beaucoup ; ils avoient peur que si ce jeune Monarque venoit à mourir , on ne profitât du commencement d'un nouveau regne , pour réparer les désordres du gouvernement , & que Marie Stuart qui les soutenoit en partie , n'ayant plus elle-même d'autorité , ils ne se vissent en même-tems abandonnés de Catherine de Médicis , qui songeoit plus à rendre son pouvoir indépendant , qu'à reconnoître les services qu'elle avoit reçus. Le Cardinal de Lorraine étoit parfaitement instruit de l'aversion secrète qu'elle avoit pour les Lorrains ; & il étoit persuadé que si la Régente avoit crû trouver autant de courage & d'habileté dans Antoine de Bourbon , qu'en témoignoit le Prince de Condé son frere , elle n'auroit pas balancé à préférer ce Prince aux Guises. Il ne lui restoit qu'un moyen pour se maintenir contre tous les événemens : c'étoit de rendre cette Princesse irréconciliable avec les Princes du Sang , & avec les autres Protecteurs des Huguenots.

**1559.** Pour cet effet, le Cardinal fit ré-  
oieuses du  
crima. commencer les poursuites contre  
 Anne du Bourg, ce Conseiller du Par-  
 lement, que Henri II avoit fait arrêter  
 dans le Convent des Augustins. Il  
 avoit appelé de la Sentence rendue  
 contre lui par l'Evêque de Paris, à l'Ar-  
 chevêque de Sens, & de lui à l'Archevê-  
 que de Lyon: l'un & l'autre le condam-  
 nerent, & le renvoyerent à son premier  
 Juge. Li avoit depuis, suivant l'ancien  
 usage, appelé comme d'abus de la  
 Sentence de son Evêque au Parle-  
 ment de Paris; mais le Cardinal de  
 Lorraine & l'Archevêque de Sens  
 firent casser cet appel. Du Bourg fut  
 dégradé de son caractère de Prêtre, &  
 condamné à la mort. L'Electeur Pala-  
 tin envoya exprès demander sa grace  
 au Roi, & on la lui auroit accordée,  
 si du Bourg avoit eu un ennemi moins  
 ardent & moins autorisé que le Cardi-  
 nal de Lorraine. Le Président Antoine  
 Minard, un des Juges de du Bourg, &  
 que ce prisonnier avoit recusé, ayant  
 été assassiné sur ces entrefaites, le Car-  
 dinal insinua que ce meurtre avoit  
 été commis par des émissaires de du  
 Bourg. En même-tems il pressa son ju-  
 gement avec une nouvelle vivacité,

De Thou.

prétendant que la mort de ce Magistrat hérétique importoit à la mémoire de Henri, & que si on le laissoit vivre, à la recommandation du Prince Palatin, il n'y auroit point de coupable, qui par son crédit ou par ses amis, ne se sauvât à l'avenir du supplice qu'il auroit mérité. Enfin on prononça à du Bourg sa Sentence de mort: il l'écouta sans témoigner aucun trouble, & conserva toute sa fermeté jusqu'au dernier moment. Son corps après avoir été pendu, fut brûlé en Place de Grève. Tout le monde plaignit le sort du Magistrat, & détesta la fureur peu chrétienne qui avoit dicté l'Arrêt de sa mort. Les ennemis même de du Bourg ne purent s'empêcher de rendre justice à son intégrité, à son courage, & à la pureté de ses mœurs. Du Bourg fut la premiere victime illustre, immolée en apparence à la Religion, & réellement à l'ambition des Guises. Ils poursuivirent les autres, & plusieurs subirent encore une mort honteuse. Robert Stuart même, quoique proche parent de la Reine, fut appliqué à la question, comme accusé d'avoir formé une conjuration. La fermeté avec laquelle il soutint les tourmens

1559.

59. lui sauva la vie ; mais on le retint en prison, les Princes Lorrains craignant qu'il ne se vengeât de ce qu'ils lui avoient fait injustement souffrir.

Ce fut alors que le Cardinal de Lorraine proposa, comme un moyen sûr, de distinguer les Religionnaires d'avec les vrais Catholiques, de mettre dans les rues & dans les carrefours des Villes de France, & surtout à Paris, des Images de la Vierge & des Saints. Le Peuple, à qui cette nouveauté plut beaucoup, orna les Images aussi-tôt qu'elles furent posées, & alluma devant elles des bougies, qui brûlerent jour & nuit. Le soir on s'assembloit pour chanter des Pseaumes & des Hymnes devant ces Images. La plupart des assistans étoient, ou des Valets, ou des Crocheteurs, qui ayant à la main des petites boêtes, importunoient les passans pour en recevoir quelques pièces de monnoye. Si quelqu'un refusoit de payer cette espece de tribut, ou qu'il passât sans saluer les Images, la populace le faisoit aussi-tôt, l'accabloit de coups, l'appelloit Hérétique, & le conduisoit en prison. Plusieurs de ceux qui y furent mis de cette sorte, n'en sortirent

que pour aller au supplice.

Tant de violences si souvent réitérées ne pouvoient qu'augmenter l'animosité des Protestans. Ils furent surtout indignés des Images placées au coin des rues ; leur nombre augmentoit chaque jour , & ils prenoient de la fierté , à mesure qu'ils se voyoient plus en état de se soutenir ; ainsi leurs plaintes n'étoient plus si secretes , & les Guises qui leur avoient imposé silence pendant un tems , les entendoient murmurer de nouveau avec plus de hardiesse. Assez forts pour parler , les Protestans étoient encore trop foibles pour agir ; il s'agissoit néanmoins de penser à leur sûreté. On les attaquoit de tous côtés , & ils ne se défendoient en aucune maniere. Les Principaux d'entre eux penserent donc à trouver des moyens de sûreté , proportionnés à leurs forces & à leur situation. Ils tramerent alors une conspiration contre les Guises , après avoir protesté qu'ils n'en vouloient ni à la personne sacrée du Roi , ni aux Reines , sa femme & sa mere. Les Ministres de la réformation furent consultés avec soin à ce sujet ; ils approuverent le dessein des Conjurés , pourvu

1559.

La conj  
ration d'An  
boise.



**1559.** qu'il ne regardât que la tyrannie du Cardinal de Lorraine & du Duc de Guise. Comme cette conjuration fut faite directement contre le Cardinal & son frere, je ne puis me dispenser de la raconter ici en peu de mots.

Le Prince de Condé fut le Chef secret de cette entreprise, & Godefroi Barri de la Renaudie, dit de la Forêt, fut le seul qu'on montra d'abord aux conspirateurs. Ce jeune homme plein d'esprit & de courage, banni du Royaume à l'occasion d'un grand procès, s'étoit réfugié à Geneve, où il avoit trouvé toute sorte de secours. Les Protestans de cette Ville lui avoient inspiré des sentimens de vengeance contre les Guises, persécuteurs des Religionnaires de France. Revenu dans le Royaume avec ces dispositions, il forma un parti de gens déterminés, & complota avec eux de lever tout à coup des troupes, & après s'être rendus aux lieux où le Roi seroit alors, d'enlever ce Prince des mains des Guises, & de les punir en même-tems de tous les maux qu'ils avoient commis depuis le commencement de leur administration.

Les Conjurés se rendirent à Nantes ~~à un jour marqué, sous prétexte d'as-~~  
sister au jugement d'un grand Procès, 1560  
& à la célébration d'un mariage. La Renaudie les visita tous les uns après les autres; & ensuite les ayant assemblés, il leur représenta le danger que couroient leurs freres; il leur dit, que les Guises, étrangers dans le Royaume, le gouvernoient avec un empire absolu; qu'on entendoit parler chaque jour de leurs violences, & que ces ennemis des François, sous le prétexte de la Religion, tendoient à accabler à la fois le Roi & ses Sujets; qu'il falloit prévenir ce malheur, & aller à Blois où la Cour étoit alors; que pour mieux tromper les Guises, & toucher le cœur du Souverain, on lui envoyeroit d'abord une multitude défarmée, pour lui demander la liberté de conscience; que pendant ce tems là, une forte troupe de Soldats environneroient Blois, & y entreroient ensuite pour accabler les Guises, s'ils refusoient de quitter pour jamais la Cour.

Tous les Conjurés applaudirent au projet de la Renaudie, & ils se séparèrent pour aller dans différentes Pro-

1560. **1560.** vinces, préparer toutes les choses nécessaires au succès de l'entreprise. Cependant la Renaudie vint à Paris, où il se confia à un nommé Avenelles Avocat; celui-ci qui paroissoit d'abord approuver le complot, en fut effrayé ensuite, & alla trouver de Vouzai, Maître des Requêtes, chargé des affaires du Cardinal de Lorraine, à qui il découvrit toute la conspiration. Milet Secrétaire du Duc de Guise lui mena en poste Avenelles; & le Duc ayant déjà reçu plusieurs avis conformes à ce que lui disoit l'Avocat, mena le Roi à Amboise, se croyant plus en sûreté dans cette Ville, que dans Blois. On manda aussitôt l'Amiral de Coligny, d'Andelot & le Cardinal de Châtillon leur frere, ne doutant point qu'ils n'eussent quelque part à la conjuration.

Catherine de Médicis, qui en fut extrêmement effrayée, s'enferma avec eux dans son cabinet, & les interrogea. L'Amiral répondit avec beaucoup de respect; mais en même-tems avec une hardiesse, à laquelle cette Princesse ne s'attendoit pas; il blâma ouvertement la violence & les autres abus de l'administration présente, &

dit à la Reine , qu'après la conduite qu'on avoit tenue , elle ne devoit pas s'étonner qu'il y eût dans le Royaume des gens au désespoir , qui cherchassent à se venger. Il parla aussi des énormes abus qu'il croyoit voir dans la discipline Ecclésiastique. Son discours ayant été rapporté au Cardinal de Lorraine & au Duc de Guise , ils consentirent à faire rendre un Edit , par lequel on accordoit la liberté de conscience jusqu'à ce qu'un Concile libre eût terminé tous les différends de la Religion.

1560.

Pendant ce tems-là le Duc de Guise écrivoit dans toutes les Provinces pour faire des levées , ordonnant à la Noblesse de se rendre auprès du Roi , & aux Gouverneurs des Places d'arrêter tous les gens armés qui prendroient le chemin d'Amboise. Le Prince de Condé , qui songeoit alors à se rendre à la Cour , continua son voyage , quoiqu'on l'eût assuré que la conspiration étoit découverte. La Renaudie plus exposé encore que le Prince témoigna le même courage , & tous ses complices l'imiterent ; mais leur résolution ne les sauva pas d'un mauvais succès. Castelnau , un des principaux Chefs de

l'entreprise, qui avoit abandonné le Château de Nozai, sur la parole du Duc de Nemours, fut arrêté avec les siens, malgré la foi donnée ; plusieurs autres ayant été aussi arrêtés en même-tems, furent pendus aux creneaux du Château d'Amboise.

La Renaudie instruit du malheur des siens, s'avança toujours vers Amboise, à la tête d'un corps de Cavalerie. Pardaillan envoyé contre lui par les Guises le rencontra. La Renaudie poussa son cheval contre Pardaillan, & le blessa d'un coup d'épée ; mais pendant qu'il étoit aux mains, un Valet surprit la Renaudie & le tua : sa troupe se débaucha aussi-tôt, & son corps ayant été porté à Amboise, on le pendit à côté des autres. Ce qui restoit de Conjurés ne se rebuta pas, & dans le tems qu'on les croyoit consternés, une nouvelle troupe entreprit de forcer le Château. Par le retardement d'un des leurs, ils furent encore repoussés ; mais plus heureux que les premiers, ceux-ci eurent le tems de se retirer. Aussi-tôt on dépêcha des Cavaliers de tous côtés, qui prirent un grand nombre de Religionnaires ; & sur ce que le peuple murmuroit de

tant d'emprisonnemens & d'exécutions, on donna la liberté à quelques-uns. Le Maître particulier des Eaux & Forêts eut ordre de courir le Pays, & de faire tuer sur le champ, sans aucune information, tous ceux qu'il trouveroit en armes. Plusieurs Marchands & autres Voyageurs opulens, furent la victime de cet ordre barbare.

1560.

Le Prince de Condé, qui étoit venu imprudemment à Amboise, fut arrêté; & on redoubla encore la garde du Roi, pour que personne ne pût entreprendre de rendre la liberté au Prince. Chaque jour alors fut marqué par une nouvelle exécution; les creneaux du Château d'Amboise n'offroient aux yeux que des cadavres. Castelnau, homme d'une des plus illustres Maisons du Royaume, quoiqu'il eût sauvé la vie au Prince Charles frere de François II, qui fut depuis Roi sous le nom de Charles IX, & qu'un de ses freres eût été tué en le défendant contre des Payfans, qui l'avoient attaqué sans le connoître, Castelnau, dis-je, ayant obtenu sa grace de la Régente, ne put l'obtenir des Guises; il fut envoyé au supplice avec les autres. Un d'entr'eux, trempant ses mains dans

1560.

le sang de ceux qu'on avoit déjà fait mourir, les leva vers le Ciel: *Voilà, dit-il, ô grand Dieu, le sang innocent des tiens, tu ne le laisseras pas sans vengeance.*

Enfin les supplices cessèrent pour un tems, & cet intervalle fut employé par les Guises à faire faire des informations contre le Prince de Condé. Le Cardinal de Lorraine surtout se servoit contre lui de tout ce que sa haine implacable, & la noire malignité de son esprit pouvoient lui offrir de plus propre à le perdre, & à déraciner du cœur des François cette tendre vénération qu'ils ont toujours témoignée pour les Princes du Sang de leurs Rois. Les moindres présomptions étoient par lui rapportées au Roi & à la Régente, comme des témoignages certains contre le Prince. Il pressoit Catherine de Médicis d'aller au-devant des prétendus maux qui s'aprétoient, disoit-il, à fondre sur la France, & à accabler les séditieux, par un exemple d'autant plus frappant, qu'on n'en auroit jamais vû de semblable. Par-là, il demandoit la mort du Prince de Condé.

Cependant la Régente, qui le regar-

doit comme pouvant la servir un jour contre les Guises, se contenta de le faire venir devant elle, & lui reprocha, comme un crime, les bruits fâcheux qui couroient sur son compte. Le Cardinal de Lorraine présent à ce discours prit la parole, & exhorta le Prince de Condé à profiter des conseils d'une Reine, qui aimoit le repos du Royaume & les Princes du Sang Royal. Il ajouta que s'il doutoit que les coupables le chargeassent en effet, on alloit faire venir ceux qui restoient; & qu'en se cachant derriere une tapisserie, il pourroit entendre tout ce qu'ils diroient. Le Prince de Condé répondit fierement, qu'il ne convenoit point à un homme de sa naissance de se cacher, pour quelque sujet que ce fût; & ayant demandé à parler publiquement devant le Roi, il dit à ce Prince que s'il y avoit quelqu'un qui osât l'accuser en face d'avoir tenté la fidélité des Villes, sollicité les François contre le Roi, ni fait aucune démarche qui pût le rendre coupable envers son Souverain, il offroit de défendre son innocence par les armes, sans avoir égard à sa dignité de Prince du Sang. Ce discours fit une vive im-



1560.

pression sur l'esprit des Courtisans , & des Ambassadeurs étrangers qui formoient l'Assemblée. Le Duc de Guise le remarqua, & soit qu'il blâmât en effet les démarches de son frere en cette occasion, soit qu'il crût absolument nécessaire de se disculper à ce sujet, & de se dérober à l'indignation du public, à quelque prix que ce fût, il s'y prit avec beaucoup d'adresse, & d'une manière même qui éblouit l'assemblée. Il s'écria, qu'en effet le Prince de Condé se plaignoit avec raison de ses calomniateurs; qu'on ne devoit point souffrir leur témérité; que pour lui, bien loin de les appuyer, si quelqu'un d'eux osoit accepter le combat proposé par le Prince, il le prioit très-humblement de le prendre pour son second. Le Prince de Condé surpris de l'offre du Duc de Guise, qui dans le fond étoit une ironie, finit en conjurant le Roi de compter sur sa fidélité & sur son obéissance.

Quelques jours après les Coligni se retirèrent de la Cour, ne s'y croyant point en sureté. On apprit en même-tems que plusieurs des Prisonniers de Blois s'étoient sauvés, ainsi que Robert Stuart, Soubsellés, &c. Ils écri-

virent au Cardinal de Lorraine, pour lui mander qu'ayant appris la fuite des premiers Prisonniers, ils s'étoient échappés eux-mêmes; qu'ils espéroient les rejoindre bien-tôt, & les lui ramener en nombreuse compagnie. Le Cardinal, plus timide à mesure qu'il commettoit plus de forfaits, s'épouvanta de leurs menaces. Il fit publier deux Edits, par lesquels le Roi promettoit le pardon des fautes passées à ceux des Protestans qui voudroient rentrer dans le giron de l'Eglise Romaine, remettant pour l'avenir la connoissance de ces causes aux Tribunaux ordinaires, & l'attribuant seulement aux Evêques. On vit aussi le Cardinal plus doux à l'égard des Ministres subalternes, dont il commença à écouter les avis. Il consentit même à une assemblée des Princes & des plus grands Seigneurs de l'Etat, sous prétexte de les consulter sur les moyens de lui rendre sa première tranquillité.

Cette apparence de douceur ne trompa personne; on vit bien que le Cardinal de Lorraine l'accordoit au tems, & parce qu'il voyoit Catherine de Medicis chercher les moyens de

**1560.** l'éloigner du Ministère. Il alloit de son côté au-devant de tous ceux qui pouvoient, ou lui rendre la confiance de cette Princesse, ou le mettre en état de s'en passer. Pour cela il s'appliquoit à se faire de nouvelles créatures : & le Maréchal de Brissac étant revenu de Piémont, indisposé contre les Lorrains qui l'avoient long-tems tenu comme exilé dans ce Pays, ils le regagnerent en lui accordant le gouvernement de Picardie, refusé peu de tems auparavant au Prince de Condé même.

Ce Prince s'étoit retiré dans le Duché d'Albret, auprès du Roi de Navarre son frere. Les Guises eurent peur qu'ils n'entreprissent quelque chose contre leurs intérêts, & on leur envoya un ordre du Roi, qui leur enjoignoit de se rendre à la Cour, pour assister à une grande assemblée de Princes & de Seigneurs, qui devoit s'y tenir. L'un & l'autre refuserent d'y venir, sous différens prétextes ; mais le Connétable ayant été mandé comme eux, obéit. Il y parut à la Cour avec les trois Coligny, le Comte de Villars son beau-frere, & une suite de près de mille Cavaliers. Les Guises

ne s'attendoient pas à un cortège si nombreux, qui fut encore augmenté par plusieurs personnes de qualité, plus attachées encore au mérite du Connétable, qu'à la faveur des Princes Lorrains.

1500.

Le Cardinal de Lorraine n'approuva jamais aucune assemblée, que dans le dessein d'y faire briller son éloquence. Tout le monde sçait qu'il auroit éloigné, sans cela, l'Assemblée dont il étoit question alors, & le Colloque de Poissi; & que ce fut aussi ce qui le fit résoudre à se rendre au Concile de Trente, où durant tout le tems qu'il y fut, il ne chercha qu'à parler. On s'étonna dès ce tems-là, qu'un homme si ambitieux se laissât dominer par cette sorte d'amour propre, plus convenable à un Rhéteur, qu'à un Politique, & qu'il perdît à la composition de ses harangues, un tems considérable, qu'il auroit pû employer plus avantageusement pour son élévation. Le Prélat parla beaucoup en cette occasion-ci, & affecta de rendre un long compte des Finances du Royaume; assurant qu'il les avoit employées avec beaucoup de circonspection, & toujours à l'avantage de l'Etat. Quel-

1560.

ques autres ayant aussi parlé, l'Amiral de Coligny s'avança vers le Roi, & lui présenta une Requête au nom des Protestans de France, par laquelle ils demandoient le libre exercice de leur Religion. Coligny ajouta qu'en lui donnant cette Requête, on l'avoit assuré qu'elle seroit signée de cent mille hommes, si on avoit besoin de ce grand nombre de témoignages. Le Duc de Guise repliqua hautement qu'un million de Catholiques s'opposeroient, s'il le falloit, aux demandes injustes des Huguenots. Le Cardinal de Lorraine fut d'avis, qu'on ne leur accordât rien jusqu'à l'Assemblée d'un Concile, ou général, ou national; & ayant conclu à la convocation des Etats du Royaume, on se sépara, en apparence, dans le dessein de suivre cette dernière opinion.

Le Royaume jouit pendant quelque tems d'un repos souhaité avec tant d'ardeur. Les Huguenots en profiterent pour se fortifier, & les Guises pour attaquer de nouveau le Prince de Condé. Plusieurs personnes, qui lui avoient été attachées, furent mises à la question, & sur les accusations de ceux-là, d'autres se virent enfermées à

la Bastille. Le Prince de Condé se ré-  
cria sur une conduite plus injurieuse  
encore à son égard, que celle qu'on  
avoit déjà tenue à Amboise. Une ten-  
tative qu'on fit en ce tems-là sur Lyon,  
& dont on le crut l'auteur, rendit la  
Reine sourde à ses plaintes, & on lui  
fit sçavoir que s'il vouloit qu'on le  
crût innocent, il devoit se rendre à la  
Cour. La Douairiere de Roye, belle-  
mere de ce Prince, manda à la Reine  
qu'il s'y rendroit en effet, si on lui  
permettoit d'avoir une suite capable  
de le mettre en sûreté contre les en-  
treprises des Guises. On répondit avec  
aigreur à cette proposition ; & les  
créatures du Prince de Condé se vi-  
rent persécutées avec une nouvelle fu-  
reur, parce que l'on trouva le projet  
d'une nouvelle conjuration contre les  
Guises, sur l'enveloppe d'une lettre  
adressée au Prince de Condé par le  
Vidame de Chartres.

L'intention des Guises, aussi bien  
que celle de la Régente, étoit d'atti-  
rer le Roi de Navarre & le Prince de  
Condé à la Cour, se promettant alors  
de trouver aisément le moyen de per-  
dre le dernier, & peut-être le Roi de  
Navarre lui-même. Pour cela on leur

1560.

envoya le Cardinal de Bourbon leur frere, & le même qui porta depuis le nom de Roi au commencement du regne de Henri IV. Le Cardinal d'Armagnac se joignit à lui, & il vint enfin à bout de déterminer les deux Princes à le suivre. Les Guises ayant appris qu'ils étoient en marche, eurent soin de leur interdire l'entrée des grandes Villes qui se trouvoient sur leur passage. Le Roi de Navarre s'inquiéta de cette défiance, & se retira à Luzignan; mais on le regagna à force de politesses, & il se rendit enfin à la Cour, répondant à ses amis, qui cherchoient à le retenir, qu'il n'avoit rien à craindre; & que d'ailleurs, on ne pouvoit faire pis à un Prince de sa sorte, que de le releguer dans ses terres. Enfin il arriva à Orleans où étoit le Roi. Il s'aperçut, en entrant dans cette Ville, du traitement qu'on lui préparoit; personne ne parut au-devant de lui. Le Duc de Montpensier, & le Prince de la Roche-sur-Yon, tous deux de la Maison de Bourbon, & ses cousins, furent les seuls qui l'accompagnèrent, & lorsqu'il voulut entrer à cheval dans la cour du logis qu'occupoit le Roi, suivant l'usage

ordinaire, on le fit descendre, & il entra par le guichet avec le Prince de Condé son frere. L'un & l'autre s'étant rendus dans la chambre du Roi, le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise restèrent insolemment dans leur place, sans se lever, ni sans leur faire aucune civilité. Le Roi les conduisit ensuite à sa mere, & dit à cette Princesse, qu'il avoit fait venir le Prince de Condé à la Cour, pour qu'il eût à se justifier de plusieurs crimes qu'on lui imputoit. Celui-ci s'écria que ces accusations étoient des calomnies des Guises, & qu'il n'avoit jamais eu dessein de manquer de fidélité à son Roi, ni de troubler le repos du Royaume. Catherine de Médicis pleura; mais ni les larmes, ni l'assurance du Prince de Condé, ne toucherent point le Roi, qui le fit conduire seul dans une maison voisine, où on le retint prisonnier. Le Roi de Navarre, au désespoir du malheur de son frere, reprocha au Roi de lui avoir manqué de foi, & au Cardinal de Bourbon son frere, d'avoir aidé les Guises à opprimer sa Maison. Son emportement, tout sincere qu'il étoit, ne fit peur à personne; on le connoissoit trop, pour craindre qu'il con-



**servât long-tems des désirs de vengeance.**

1560.

Le Prince  
de Condé pri-  
sonnier.

Cependant pour prévenir les effets de ses premiers transports, on lui ôta sa suite ordinaire; & il ne se vit plus gardé que par des gens dévoués aux Guises. Pour le Prince de Condé, à peine fut-il entré dans la maison dont nous avons parlé, que l'on travailla à griller toutes les fenêtres & à murer la plupart des portes. Il étoit à craindre que les Huguenots ne fissent les plus grands efforts, pour délivrer un Prince sur lequel ils fondonnent toutes leurs espérances. Dans cette crainte, on avoit élevé à un des coins de la maison qui regardoit trois rues, un petit bastion de brique, sur lequel étoient placées quelques pièces de canon. Une troupe d'hommes d'élite gardoit les avenues de cette maison; en sorte, que le Roi restant à Orleans, il étoit impossible de la forcer. Le Monarque nomma promptement des Commissaires au Prince de Condé, qui vinrent sur le champ l'interroger. Il refusa de leur répondre, sur ce qu'il ne pouvoit être jugé qu'en présence du Roi, des Princes du Sang, des Pairs du Royaume, & les Chambres du Parlement étant assemblées.

Le Conseil du Roi, qui suivoit en tout les mouvemens des Guises, ordonna au Prince de Condé de répondre aux Commissaires qui lui avoient été don- nés, sous peine d'être regardé comme convaincu du crime de leze-Majesté. 1560.

Plus le Cardinal de Lorraine voyoit la perte du Prince de Condé prochaine, plus il sentoît la nécessité de faire périr en même-tems le Roi de Navarre; persuadé que tout foible qu'étoit le caractère de ce Prince, il s'efforceroit néanmoins de venger la mort de son frere. Ce Ministre représenta donc au Roi, qu'Antoine de Bourbon étoit aussi dangereux que le Prince de Condé, & qu'il falloit en même-tems les sacrifier tous deux au repos de l'Etat; qu'avant même de condamner le Prince de Condé, il falloit mander le Roi de Navarre, pour lui reprocher d'avoir favorisé son frere dans la conjuration qu'il avoit formée: Que sans doute ce Prince répondroit avec hauteur, & qu'alors des gens cachés derrière la tapisserie se jetteroient sur lui, & le tueroient. Le Roi de Navarre, instruit de ce noir complot, loin de montrer une lâche crainte de la mort, se prépara à obéir aussi-tôt que le Roi

1560.

le demanderoit , se déterminant , si on l'attaquoit , à se défendre contre ses assassins ; mais prévoyant bien qu'étant seul , & n'ayant que son épée , il succomberoit sans doute sous le nombre , il pria un de ses amis , de recueillir au moins ses habits teints de son sang , & de les envoyer en Bearn à son fils encore jeune , afin qu'il le vengeât un jour.

Ce fut dans ces dispositions qu'Antoine de Bourbon se rendit auprès du Roi ; il s'avança d'abord & lui baïsa la main. Le jeune Prince touché de cette marque d'obéissance & de soumission , ne put se résoudre à rien dire de fâcheux au Roi de Navarre , ni à rien ordonner de cruel contre lui. Le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise le voyant sortir comme il étoit entré , frémirent d'indignation. On prétend même que le dernier s'écria en parlant du Roi ; *ô le pauvre Roi que nous avons !* Une exclamation de cette nature étoit plus digne du Cardinal de Lorraine , que du Duc de Guise. Tout le monde avoua qu'il se prêtoit à regret aux desirs sanguinaires du Cardinal son frere.

Cependant le Procès du Prince de

Condé alloit se terminer, & la Sentence devant être l'ouvrage des Guises, elle ne pouvoit lui être que funeste. Catherine de Médicis songea alors à la retarder, craignant avec raison que les Guises, après avoir sacrifié à leur ambition les deux premiers Princes du Sang, ne portassent enfin leurs coups sur elle-même & sur ses enfans. Dans cette appréhension, elle manda le Connétable de Montmorency, comptant que la présence de ce premier Officier de la Couronne, & le grand nombre de Noblesse qui l'accompagnoit toujours, releveroit le courage des partisans du Prince de Condé, & qu'on trouveroit enfin le moyen d'abattre la puissance des Guises. Le Connétable se mit en devoir d'obéir ; mais craignant que cet ordre de la Reine ne fût un piège des Guises pour l'attirer à la Cour, & lui faire le même traitement qu'au Prince de Condé, il trouva plusieurs excuses pour retarder le jour de son départ, & ne marcha ensuite qu'à petites journées.

Tout à coup, & dans le tems que l'on croyoit avoir le plus à craindre des Guises, le Roi, dont l'imbécilité

1560. & la foiblesse faisoit toute leur force, tomba dangereusement malade. Inquiets de cet accident, ils firent condamner à mort le Prince de Condé, & l'on avoit déjà marqué le jour de son supplice ; mais le danger extrême où étoit le Roi leur présageant une chute prochaine, ils n'osèrent presser l'exécution, à moins d'avoir le consentement de la Régente, qui n'avoit pas alors envie de l'accorder. Ils la pressèrent envain, sous prétexte que le Prince de Condé & le Roi de Navarre, irrités des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus, ne ménageroient plus rien après la mort du Roi, & l'attaqueroient de tout leur pouvoir. Le Chancelier de l'Hôpital, & la Duchesse de Montpensier l'assurèrent au contraire du désir que le Roi de Navarre avoit de s'unir avec elle contre les Guises, à qui seuls ce Prince imputoit les outrages qu'il avoit reçus. La Régente le fit venir, & ils se promirent l'un & l'autre de se prêter un secours mutuel contre les entreprises des Guises, si la mort du Roi ne suffisoit pas pour les accabler.

Ce Prince mourut le cinquième jour de Décembre, âgé de dix sept ans,

dix mois & un jour. Son frere Charles monta sur le Trône, & l'extrême jeunesse de ce Prince laissa le gouvernement de l'Etat entre les mains de Catherine de Médicis. Elle commença cette nouvelle administration, par le rappel de la plupart des Exilés, & surtout par celui du Connétable Anne de Montmorency, qu'elle pressa de revenir à la Cour, l'assurant qu'elle vouloit se servir principalement de ses conseils. Ce Seigneur obéit, & se rendit à Orleans auprès du nouveau Roi. Les Guises éprouverent alors la différence de leur autorité passée à leur pouvoir présent. Ils avoient mis des Gardes aux portes de la Ville; le Connétable les ayant remarqués en entrant, leur demanda qui les avoit mis là, & si le Roi avoit besoin de garnison dans une Ville située au milieu du Royaume. Il leur commanda de se retirer, qu'autrement il les feroit pendre. Les Soldats obéirent à la voix du Connétable & se retirèrent. Montmorency agissoit avec cette hauteur, parce qu'il étoit instruit de la disposition des affaires, & qu'on alloit déferer la Régence du Royaume au Roi de Navarre. Catherine de Médicis

1560.  
Charles. II

1560. cis, quoique sollicitée par les Guises; ne s'y opposa point, ayant conservé pour elle une autorité supérieure encore à celle d'Antoine de Bourbon. Pour le Prince de Condé, après avoir envain demandé qu'on lui nommât ses accusateurs, il sortit de prison, & se retira dans une des Places de son frere, jusqu'à ce que le Roi l'eût rappelé à la Cour, où on lui rendit sa place ordinaire dans les Conseils.

Pendant son absence, on avoit tenu l'assemblée des Etats convoquée sous le regne précédent; mais quoique l'on y eût parlé avec beaucoup de hardiesse & de courage des maux de l'Etat & de leur cause, on s'étoit mis peu en peine de les faire cesser. Bien-tôt après, on vit naître de nouveaux troubles: le Roi de Navarre se brouilla avec la Reine mere; le Connétable de Montmorency, zélé pour la Religion Catholique, voyant que le Prince de Condé & les Colignis persistoient dans la doctrine des Protestans, se rangea du parti des Guises, & fit pencher la balance de leur côté. Catherine de Médicis se tint au contraire dans un juste équilibre, aussi nécessaire à ses intérêts qu'il étoit difficile à con-

server, dirigeant ses mouvemens de l'un ou de l'autre côté, suivant que les circonstances l'exigeoient, & ne permettant jamais que ses ennemis fussent abaissés de telle sorte, qu'ils ne fussent plus en état de donner de la crainte à ses amis, en cas qu'ils vinsent à la négliger. Par cette adresse, la principale autorité resta long-tems entre ses mains. Le Roi de Navarre, quoique décoré du titre de Régent, conjointement avec Catherine de Médicis, n'en exerçoit les fonctions qu'en subalterne.

Le Cardinal de Lorraine, que l'on avoit refusé d'entendre deux fois de suite à l'assemblée des Etats, quelque instance qu'il eût faite, crut qu'une courte absence convenoit à la situation présente de ses affaires. Il étoit d'ailleurs fort chagrin, ainsi que le Duc de Guise, de ce qu'ayant à peu près recouvré leur première faveur à l'égard de la Reine Régente, la Noblesse du Royaume n'en avoit eu que moins d'égards pour eux, & s'étoit même presque soulevée, lorsqu'on avoit recommandé aux Députés des Etats de parler des Guises avec le même respect que des Princes du

Mortification que recevoit le Cardinal dans l'assemblée des Etats.



1560. Sang. Le Comte de Rochefort s'étoit récrié sur une proposition si absurde. Il étoit à la tête de la Noblesse, & il lui sembla qu'il étoit de son devoir de réprimer l'orgueil de cinq ou six Etrangers, qui vouloient s'égalier à leurs Maîtres, parce que ces Maîtres bienfaisans les avoient tirés de cette médiocrité de fortune dans laquelle ils étoient nés. Les Guises irrités de la hardiesse de Rochefort, & de ceux de la Noblesse qui l'approuvoient, les traitèrent de séditieux. Ceux-ci se plaignirent hautement à la Reine de cette injure; & les Guises se virent obligés de déclarer, qu'ils n'avoient prétendu parler que des Nobles qui s'étoient quelquefois opposés aux ordres du Roi; excuse vague, mais dont le corps de la Noblesse tira un grand avantage, l'ayant reçue de la part de gens qui avoient offensé les Princes du Sang même, sans leur faire de réparation. Le Cardinal fut si sensible à ce dernier trait, qu'il quitta la Cour, & se retira dans son Archevêché de Reims, persuadé que la fortune, depuis si long-tems favorable à sa Maison, lui donneroit bien-tôt lieu de reparoitre avec plus d'éclat que jamais.

En effet, peu de tems après, la 1560.  
Cour le vint chercher jusque dans son Palais Archiépiscopal, à l'occasion du Sacre du Roi; cérémonie que la Régente se hâta d'achever, pour détourner l'effet des fâcheuses résolutions que le Roi de Navarre & les Guises sembloient avoir prises contre elle. La Régente voulant regagner les Princes Lorrains, décida en faveur du Duc de Guise contre le Duc de Longueville, qui réclamoit la dignité de Grand Chambellan, accordée par Charles VII au Comte de Dunois, & qui depuis ce tems-là avoit été héréditaire dans sa famille. Le Duc de Guise s'en étant emparé, la conserva avec celle de Grand Maître de la Maison du Roi, enlevée de la même façon au Connétable de Montmorency sous le regne de François II.

Le Prince de Condé & l'Amiral de Coligny, devenus plus puissans par le grand nombre de Gentilshommes de toutes les Provinces qui s'étoient joints à eux, se plaignirent hautement du peu d'égard que l'on avoit pour ceux de la Religion prétendue réformée, malgré tant d'Edits qui avoient été rendus en leur faveur, &

---

---

1560.

que l'on enfraignoit tous les jours. Le Cardinal de Châtillon, Evêque de Beauvais, l'Evêque de Valence, frere du fameux Montluc si redouté en Italie, où il fit la guerre avec beaucoup de gloire, & plusieurs autres Prélats, panchoient pour la réforme, & la prêchoient même jusque dans le Palais du Roi. L'Evêque de Valence se distingua sur-tout par sa hardiesse à ce sujet, & quoique le Connétable de Montmorency se fût emporté contre lui jusqu'à le menacer, ce Prélat continua d'enseigner, à peu de chose près, la doctrine de Calvin, ayant pour Auditeurs assidus tout ce qu'il y avoit de plus considérable à la Cour, de l'un & de l'autre sexe. Catherine de Médicis, sollicitée par le plus grand nombre de ceux qui l'approchoient, sembloit incliner elle-même vers la réforme; ce qui fut cause que les Etats ayant été assemblés une seconde fois, on prit la résolution de tenir une conférence. On déterminâ qu'elle se feroit à Poissy; & ce fut là que le Cardinal de Lorraine, sinon le plus éclairé en matiere de Théologie, au moins le plus puissant de tous les Prélats de France, entra en lice avec le fameux Théodore de Beze,

que l'on pouvoit appeller le Patriar-  
che des Protestans.

1560.

Colloqu  
de Poissi.

Le Cardinal se flattant d'avoir rem-  
porté quelque avantage sur Beze, dans des conférences particulieres, pressa le Colloque, se promettant de triompher plus glorieusement à la face de toute la France. Le Roi se rendit donc à Poissi avec la Reine, la Princesse Marguerite sa sœur, un des Princes ses freres, tous les Princes du Sang, & les Conseillers d'Etat. Le Monarque étant entré dans une grande salle où se tenoit le Colloque, y trouva, avec les Cardinaux de Bourbon, de Lorraine, de Châtillon, de Tournon, d'Armagnac & de Guise, environ quarante Prélats, outre un grand nombre de Théologiens. Le Roi leur ayant dit qu'il les avoit assemblés pour remédier aux désordres présens, & rétablir l'esprit de paix & de concorde, qui étoit l'esprit de l'Eglise, le Chancelier de l'Hôpital prit la parole, & dit: Que la jeunesse du Roi l'empêchoit de donner des témoignages plus authentiques de son zèle pour la Religion & pour le repos de l'Etat; qu'il leur laissoit le soin d'appliquer de prompts remedes à ce qui se pou-

De Thou.

1560. **voit** trouver de défectueux dans la discipline & dans la doctrine ; qu'au reste , il étoit moins question d'une science profonde que d'une grande humilité ; que des subtilités & des détours ne conduiroient qu'à une plus grande confusion ; que la douceur & la modération au contraire , toujours compagnes de la vérité , serviroient mieux à la faire reconnoître & à la faire aimer ; que d'ailleurs ces Protestans , contre lesquels on alloit contester étoient nos freres & adoroient le même Dieu ; qu'il falloit les ramener dans le bercail , & non les frapper pour s'en être écartés. Le Chancelier ajouta : Que la sévérité d'Alexandre Patriarche d'Alexandrie , avoit achevé le crime d'Arius , en excitant le ressentiment & la colere de cet Hérésarque : que les Prélats de cette assemblée devoient donc se proposer une route différente , s'ils ne vouloient échouer au même écueil.

Le Cardinal de Tournon , comme Doyen des Cardinaux , parla après le Chancelier de l'Hôpital , & lui demanda par écrit le discours qu'il venoit de prononcer , afin d'en délibérer à loisir ; ce que le Chancelier refu-

sa, dans la crainte qu'on ne lui fît un jour un crime de la fermeté avec laquelle il avoit cru devoir parler dans une occasion d'où dépendoit le repos de l'Etat, la sûreté des consciences, & où les Prélats se trouvoient en même-tems Juges & Parties.

1560.

Théodore de Beze ayant reçu ordre de parler, se prépara à obéir; toute l'assemblée avoit les yeux sur lui; sa situation à tous égards étoit intéressante. On le voyoit seul chargé de défendre une cause, prohibée d'avance par tous les Prélats qui alloient l'entendre, & ayant autant de Juges que d'Auditeurs: aussi laissa-t'il paroître une sorte d'étonnement, qui sembla d'un heureux présage à ses adversaires; mais se remettant bien-tôt, & paroissant seulement pénétré de respect & de vénération pour les choses dont il alloit traiter, & pour les personnes qui alloient l'entendre, ce vieillard se mit à genoux, & fit une courte priere; après quoi s'adressant au Roi, il se plaignit de l'injustice de ceux qui vouloient faire passer les Réformés pour des ambitieux, des séditieux, des perturbateurs & des impies, pendant qu'ils n'avoient d'autre

1500. tout que la gloire de Dieu, la conservation du Prince & le salut de l'Etat, & qu'ils demandoient seulement qu'on leur accordât la liberté de s'assembler, non pour en abuser, mais pour prendre au contraire des mesures ensemble, convenables à leur état & à leur devoir. Après cette protestation, de Beze montra les articles, en quoi ils différoient des Catholiques Romains, & ceux en quoi ils étoient d'accord. Rien jusqu'à là n'avoit déplû dans son discours: mais étant entré en matiere sur la présence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie, il ne garda aucun ménagement; & en avouant que les Fidèles participoient d'une maniere ineffable au corps & au sang de J.C. comme s'ils le touchoient de la main, & l'approchoient de la bouche, il ajouta, que si l'on avoit égard à la distance des lieux, comme on devoit le faire, lorsqu'il s'agissoit de la présence du corps de Jesus-Christ, & de son humanité considérée séparément de sa divinité, il y avoit plus de distance entre le corps & le sang de J. C. & le pain & le vin, qu'il n'y en avoit du plus haut du Ciel, au centre de la Terre, Les Protestans n'avoient point

encore paru porter leurs sentimens sur la présence réelle jusqu'à ce point, 1560.  
 ou du moins ils ne s'étoient jamais exprimés ainsi. Toute l'assemblée frémit, & un grand murmure qui se fit entendre, annonça à Théodore de Beze le scandaleux effet de sa proposition.

Le Cardinal de Tournon l'interrompit d'un air indigné; il se récria sur l'horrible blasphème que toute l'assemblée venoit d'entendre, & déclara qu'ayant prévu les excès où se porteroient les Protestans dans cette assemblée, ni lui, ni les autres Prélats qui en composoient une partie, n'y auroient jamais consenti, si des ordres réitérés ne les y avoient contraints. Catherine de Médicis se trouvant alors compromise, répondit qu'on n'avoit rien fait que par l'avis des Princes, des Conseillers d'Etat, & du Parlement de Paris, & dans l'intention d'apporter un prompt remède aux désordres qui augmentoient tous les jours. Cependant elle exigea de Théodore de Beze une rétractation formelle de ce qu'il avoit osé dire sur le Sacrement de l'Eucharistie. Ce qui fit que quelques jours après il avoua que



1560. **J**esus-Christ étoit véritablement dans la Cène, mais que son corps qui étoit dans le Ciel, ne pouvoit s'unir avec le pain. Cette explication, qui étoit seulement contraire à la doctrine de Luther, sans renfermer la doctrine Catholique, & sans aussi la contredire; engagea les Prélats à se rassembler; en sorte que le Colloque fut recommencé le sixième de Septembre.

1561. Le Cardinal de Tournon eut beaucoup de peine à y consentir, ainsi que plusieurs autres; mais le Cardinal de Lorraine craignant de perdre la gloire d'un beau discours, qu'il avoit composé à ce sujet depuis long-tems, ramena les autres Prélats, & les fit résoudre à une seconde assemblée. Ce Cardinal en fit l'ouverture, & dit, que deux points essentiels l'avoient choqué dans les principes de Théodore de Beze; que le premier rouloit sur ce que ce Ministre vouloit qu'on regardât le Roi comme Président de l'assemblée; & l'autre sur l'éloignement de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie. Il déclara qu'il regarderoit toujours le Roi comme un des membres de l'Eglise; mais que le Pape seul en pouvoit être le Chef. Il

ajouta , que dans tous les tems , on avoit vû les Empereurs soumis aux Evêques , en ce qui regardoit la Jurisdiction spirituelle , & non les Evêques aux Empereurs ; qu'ainsi la décision des points de doctrine leur appartenoit uniquement , & ne pouvoit être remise au Souverain temporel , sans pécher contre l'ancien usage de l'Eglise ; qu'à l'égard de la présence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie , on ne s'accorderoit jamais , si les Protestans persistoient à soutenir , comme ils avoient déjà fait , que Jesus-Christ n'y étoit pas d'une autre maniere que dans le Sacrement de Baptême ; ensuite il rendit à de Beze ses propres paroles , & déclara qu'il étoit aussi éloigné de son sentiment , que le plus haut du ciel l'étoit du centre de la terre. 1561.

Le discours du Cardinal de Lorraine fut extrêmement applaudi. La Reine même en parut très-satisfaite , ce Prélat ne l'ayant point compromise , comme avoit fait le Cardinal de Tournon. Théodore de Beze craignant qu'on ne prît contre lui & contre ses adhérens quelque résolution fâcheuse , voulut tenter de détruire l'effet du

**1561.** Discours du Cardinal de Lorraine, en y répondant sur le champ ; mais le Cardinal ne voulant rien risquer de l'honneur qu'il venoit d'acquérir, fit en sorte qu'on empêchât de Beze de parler ; ce qui lui attira le reproche d'avoir vaincu sans combat : le Cardinal consentit seulement à des conférences particulieres, où il parla toujours avec beaucoup de lumieres & d'esprit, mais aussi toujours d'une maniere haute & impérieuse. Elle choqua les Théologiens Protestans ; on en vint jusqu'à l'emportement & à la menace.

Alors le Cardinal de Lorraine se servant de cette autorité si convenable à son rang & à sa naissance, imposa silence à tous les assistans, & prétendit terminer la dispute, en demandant aux Ministres, s'ils étoient prêts de souscrire à la confession d'Ausbourg. De Beze lui demanda à son tour s'il parloit de cette sorte au nom de toute l'assemblée. Le Cardinal ne jugea point à propos de répondre, & de Beze garda le silence ; cependant voyant que l'on continuoit de le presser sur la confession d'Ausbourg, il demanda à la voir toute entiere, & ajouta qu'il faisoit

Il falloit que le Cardinal de Lorraine & les autres Prélats signassent eux-mêmes ce qu'ils exigeoient de lui. Le Cardinal de Lorraine trouva cette réponse insolente & injurieuse aux Prélats du Colloque. Il s'éleva contre les nouveaux Evangelistes , & n'ayant plus d'ailleurs de harangue à faire , il ne parut plus souhaiter que la rupture de l'Assemblée , & commença même à blâmer la Reine de l'avoir convoquée. Cette Princesse essuya alors les plus grands désagrémens. Un Jesuite nommé Jacques Lainez , depuis Général de son Ordre , éclata ouvertement contre elle , & lui reprocha comme un crime , d'avoir pris connoissance des affaires de la Religion. Animé d'un zele , qui fut blâmé du grand nombre , le Jesuite dit à la Reine des choses dures & piquantes ; ensuite tombant sur les Réformés , il les traita sans ménagement , & les appella singes , renards , ne leur épargnant aucun terme injurieux ; Lainez leur reprocha qu'ils ne cherchoient qu'à éteindre la saine Doctrine , pour corrompre plus facilement les peuples. Heureusement pour ce Pere , la Reine mécontente de lui fut apaisée

1561.

**561.** par Hippolite d'Est, Cardinal de Ferrare, depuis peu Légat en France, qui lui accordoit sa protection.

Tout se passa depuis en disputes, en menaces & en reproches. Les Protestans, pour appaiser les Catholiques, dresserent deux confessions de foi, dans lesquelles ils s'approcherent un peu, par des termes équivoques, des sentimens orthodoxes sur l'Eucharistie. Mais elles ne furent point reçues; & le Colloque se rompit sans qu'on eut pû rien terminer. On découvrit seulement de part & d'autre un grand éloignement, & on jugea que ces sortes de conférences, bien loin de préparer les esprits à une reconciliation, n'étoient propres qu'à rendre les Catholiques & les Protestans plus ennemis. La Reine tenta néanmoins d'effacer de l'esprit des Ministres le souvenir des chagrins qu'ils avoient reçus au Colloque, en les renvoyant honorablement dans les lieux de leur résidence, Vermilio, l'un de ces Ministres, pour lequel la Reine avoit plus de considération, gagna en passant par Troyes, l'Evêque de cette Ville. Celui-ci, à la persuasion de Vermilio, assembla les principaux Protestans de

son Diocèse, & se fit élire par eux une seconde fois Evêque. Depuis ce tems-là, il prêcha hautement leur doctrine; mais les Prélats de France, craignant avec raison le danger d'un pareil exemple, obtinrent du Roi qu'il fût déposé.

1561.

On apprit quelque tems après une démarche du Cardinal de Lorraine, plus intéressante encore pour l'Etat, & qui étoit une suite de l'engagement qu'il avoit pris avec le Roi d'Espagne, par le moyen de Perrenote Evêque d'Arras. Durant la tenue du Colloque de Poissi, un Prêtre nommé Artus Desiré, à l'instigation de quelques-uns de ceux qui désapprouvoient cette condescendance qu'on avoit pour les nouveaux Evangelistes, envoya une Requête au Roi d'Espagne, par laquelle le Clergé de France imploroit le secours de ce Monarque contre les Protestans. Plusieurs prétendent que le Cardinal de Lorraine n'eut aucune part à cette démarche; d'autres soutiennent au contraire, qu'elle ne se fit que par ses ordres. Cependant on vit depuis, par la conduite que tinrent ses neveux le Duc de Guise & le Duc de Mayenne, que les Princes Lor-

Démarche  
du Card r  
de Lorrain

**561.** rains , trop foibles par eux - mêmes pour réussir dans leurs grands projets , avoient toujours compté sur les secours de l'Espagne , pour s'assujettir la France.

Quoiqu'il en soit , Desiré partit chargé d'une Requête , dans l'intention de la présenter lui-même à Philippe II. Mais sur quelques soupçons qu'on eut contre sa personne , il fut arrêté à Orleans & amené à la Reine. Le Parlement prit aussitôt connoissance de cette affaire ; & ce qui fit croire que le Cardinal de Lorraine étoit auteur de la démarche de Desiré , c'est qu'on négligea les informations , & que Desiré se vit seulement condamné à demeurer prisonnier entre les mains & dans le Convent des Chartreux. Daugence en revenant de traiter avec le Duc d'Albe , Ministre de Philippe II , de la part du Roi de Navarre , apporta de nouvelles preuves à la Cour , de l'intelligence qu'on avoit en France avec les Ministres d'Espagne. L'Evêque de Limoges donna un pareil témoignage , & Catherine de Medicis voyant alors trop clairement ce qu'il lui étoit important de paroître ignorer , cacha au Car-

Cardinal de Lorraine ce qu'elle pensoit de ses intrigues, & ne songea plus qu'à trouver un prétexte pour l'éloigner.

1561

Son absence en effet étoit absolument nécessaire. Du milieu de la Cour de France, dont il recommençoit à diriger tous les mouvemens, il faisoit agir à son gré les Puissances étrangères, & les animoit surtout contre les Princes du Sang. Déjà le Roi d'Espagne parloit d'eux comme de ses Sujets. En Angleterre on n'en parloit qu'avec mépris, tandis qu'en Italie on ne les regardoit que comme des hérétiques. Le Pape, tout jaloux qu'il étoit du Cardinal de Lorraine, ne pouvoit s'empêcher en public de louer son zèle, & on commençoit à avouer, même en France, qu'il n'y avoit plus de vrais Catholiques parmi les Grands de ce Royaume, que les Princes de la Maison de Lorraine. Par-là, ils devenoient chaque jour plus chers au Clergé & aux peuples; on ne parloit que de leur piété; & si quelqu'un plus éclairé démêloit le motif véritable qui les faisoit agir, il gardoit cette découverte pour lui-même, & n'osoit en faire part aux autres.

La Reine ne chercha pas long-tems



**61.** unprétexte , pour tenir le Cardinal de Lorraine éloigné de la Cour de France. Le Pape Pie IV ayant résolu la continuation du Concile de Trente, convoqué depuis si longtems, députa des Nonces à tous les Souverains de la Chrétienté, pour les engager à envoyer au plutôt leurs Ambassadeurs & les Prélats de leurs Etats au Concile. Les Princes Protestans refuserent de voir les Nonces & d'ouvrir les Brefs du Pape, qu'ils renvoyèrent cachetés. Ils déclarèrent aux Nonces, que ne reconnoissant ni la Jurisdiction du Pape, ni son pouvoir d'assembler un Concile, ils n'avoient garde d'y envoyer, ni leurs Ambassadeurs, ni leurs Ecclésiastiques. Les Nonces revinrent avec cette réponse, qui fit désespérer de réunir jamais les Protestans d'Allemagne à l'Eglise de Rome.

Le Pape craignoit le même malheur du côté de la France. Un grand tiers de ce Royaume s'avoit Protestant : ils pouvoient aisément entraîner le reste ; & le remède à un si grand mal, ne pouvoit être trop promptement appliqué. Le Souverain Pontife demanda donc à Charles IX qu'il envoyât au Concile ; il promit de le faire, &

la Régente connoissant le goût extrême du Cardinal de Lorraine pour tout ce qui s'appelloit Assemblée d'éclat, ne douta point qu'il n'eût autant d'ardeur de paroître au Concile, qu'elle avoit d'intérêt à l'y envoyer. Le Cardinal de Lorraine justifia les idées de la Régente, par l'empressement qu'il témoigna pour le Concile de Trente; & sur ce qu'on parloit de tenir en France un Concile national, il s'y opposa fortement, & fit même intervenir le Roi d'Espagne, qui pressa la Régente d'envoyer au Concile de Trente, & de rejeter la proposition d'un Concile national, comme pouvant occasionner de nouvelles divisions. En même tems, Philippe s'appliqua à se faire des créatures à la Cour de France, & tâcha particulièrement de se concilier le Roi de Navarre, ne doutant point qu'étant sûr de ce Prince & des Lorrains, il ne se vît bientôt maître du Royaume.

Le Cardinal de Lorraine & le Duc de Guise aiderent Philippe à gagner Antoine de Bourbon. Ils lui promirent, de la part de ce Prince, le Royaume de Sardaigne, en échange de celui de Navarre; & de leur part, Marie

561. **Stuart** Reine d'Ecoffe leur nièce, veuve du feu Roi François II, s'il vouloit répudier Jeanne d'Albret sa femme ; ce qu'il pouvoit aisément, selon eux, cette Princesse étant convaincue d'hérésie. Ils leurerent longtems Antoine de Bourbon de ces vaines espérances, jusqu'à ce que l'ayant mis aux prises avec le Prince de Condé son frere, les Colignis & les autres Protestans, ils crurent pouvoir laisser tomber toutes leurs promesses.

Cependant le Duc de Guise se retira à Joinville, le Cardinal de Lorraine à Reims, & le Duc de Nemours ailleurs ; enforte que la Cour resta presque déserte: ce que les Guises crurent devoir contribuer à faire croître les divisions que fomentoient la hauteur de la Reine mere, & l'incapacité du Roi de Navarre. Ils avoient résolu de revenir aussitôt qu'ils pourroient en profiter.

Entretiens  
Guises  
c le Duc  
Vitem-  
B. Le Cardinal de Lorraine ayant été quelques jours à Reims, se rendit à Joinville auprès du Duc de Guise, & de-là ils allerent ensemble à Saverne, Ville du Diocèse de Strasbourg, où le Duc de Vittemberg vint les trouver. Ils dirent à ce Prince, que le

Voisinage de l'Allemagne & ses alliances avec la France, l'exposant à se ressensir des troubles qui agitoient ce Royaume, ils avoient cru devoir faire tous leurs efforts pour les prévenir ; qu'ils pouvoient eux-mêmes se dire Allemands, & que tenant en même tems un rang considerable en France, les intérêts des deux Etats leur devoient être également chers. Le Cardinal ajouta, que durant la tenue du Colloque de Poissi, il avoit pressé Théodore de Beze de souscrire à la confession d'Ausbourg, & qu'à présent il ne demandoit autre chose du Duc de Vittemberg, que de se montrer favorable à cette même confession, seule en état d'entretenir la paix en Allemagne. Le Duc de Vittemberg loua le zèle & la prudence du Cardinal de Lorraine, le remercia de l'affection qu'il témoignoit pour l'Empire, & l'assura qu'il feroit ses efforts pour que la doctrine de Geneve ne fût point reçue, convenant qu'elle ne pouvoit qu'augmenter encore les désordres de la France ; mais il exigea qu'on ne négligeât rien de ce qui pourroit contribuer à la réformation de la Religion, & qu'en attendant on n'en-



Ne se souciant plus même de la ménager en aucune façon, il affecta d'entrer à Paris à la tête d'une suite nombreuse, par la Porte Saint Denis, jusqu'alors destinée aux entrées de nos Rois. Le peuple de Paris se prêtant à son orgueil, alla bien loin au-devant de lui, poussant des cris de joye. Le Prevôt des Marchands même & les Echevins firent le recevoir en cérémonie; ce qui indigna tous les bons François, & inquiéta extrêmement la Reine mere. Le Connétable de Montmorency, alors ami des Guises, se joignit à eux en cette occasion; & comme si tout ce qu'il y avoit de grandeur eût été destiné aux Princes Lorrains, ce premier Officier de la Couronne, le Chef d'une des plus illustres Maisons du Royaume, servit le Duc de Guise comme un subalterne, n'employant les troupes dont il avoit le commandement suprême, que pour aller brûler sur les remparts, & hors des portes de la Ville, les bancs des Protestans & les chaires de leurs Ministres.

Le Prince de Condé, pour qui la Reine continuoît d'incliner, leva des Soldats de son côté, mit une armée

Ligue de  
Protestans  
opposée à  
celle des  
Guises.

**1561.** en campagne, écrivit aux Princes Allemands, & à toutes les Eglises Protestantes, pour en obtenir les secours nécessaires. Il ne les demandoit, disoit-il, que pour défendre la Religion réformée, la Reine mere, & le Roi même, opprimés par les Guises. Alors on donna au Prince de Condé le titre de Défenseur & de Protecteur du Royaume de France. On lui jura obéissance, en se soumettant aux plus grandes peines, en cas de défection. Cette ligue, que la Reine mere faisoit secrètement, mais qu'elle n'osoit approuver en public, avoit en elle-même quelque chose d'odieux, que le Prince de Condé tenta de détruire, en publiant par contraste, les conditions de celle qui avoit été conclue entre les Cardinaux de Lorraine, le Duc de Guise, le Roi d'Espagne & le Pape. Le Duc de Guise s'engageoit à lever en France une puissante armée, pour faire la guerre aux Protestans & au Roi de Navarre même, s'il entreprenoit de les soutenir. Les cinq cantons Suisses attachés à la Religion ancienne, promettoient de fondre sur les cantons Protestans. Le Duc de Ferrare & les troupes du Pape,

devoient attaquer Genève, pendant que l'Empereur & les autres Princes Catholiques de l'Allemagne empêcheroient qu'on ne donnât du secours aux Religionnaires. Par ce moyen on se flattoit d'en venir aisément à bout, d'éteindre la Maison de Bourbon, protectrice des Huguenots de France, & de remettre ainsi toute l'Europe sous l'obéissance de l'Eglise Romaine; & comme on qualifioit cette association de Ligue sainte, il fut permis aux Prêtres de se mettre dans les troupes qu'on leveroit en son nom.

La publication de ces deux ligues inquiéta beaucoup la Reine; mais les Protestans paroissant plus animés, on songea d'abord à les apaiser, en confirmant l'Edit de Janvier, qui leur étoit si favorable, & en décernant de nouvelles peines contre ceux qui voudroient les persécuter; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne s'emparassent d'Orleans & de Rouen, sous prétexte que le Roi de Navarre & les Guises, tenant le Roi & la Reine prisonniers, les Edits qu'ils publioient ne pouvoient les mettre en sûreté, contre les efforts du Duc de Guise, & les intri-



**1561.** **gues secretes du Cardinal de Lorraine**  
auprès des Evêques d'Allemagne &  
des Princes d'Italie. Au reste ils dé-  
clarerent qu'ils étoient prêts de rece-  
voir dans l'une & dans l'autre Ville,  
tel Gouverneur que le Roi jugeroit  
à propos de leur envoyer , sitôt que  
les Guises & leurs créatures se seroient  
retirés de la Cour.

**1562.** **& de réparer par un éloignement vo-**  
**lontaire tous les maux qu'ils avoient**  
**& suiv.** **commis jusques-là, les Guises force-**  
rent la Reine mere de déclarer que le  
Roi ne consentiroit jamais à leur dé-  
part, leur présence étant absolument  
nécessaire à la Cour. Sur cette répon-  
se, la guerre continua, & le Duc de  
Guise se trouvant assez fort pour se  
maintenir seul à la Cour, le Cardinal  
de Lorraine consentit à partir pour le  
Concile de Trente. Mais avant d'en-  
treprendre ce voyage, il traita avec  
les habitans de Paris des sommes qu'ils  
devoient donner pour le siège d'Or-  
leans que le Duc de Guise alloit en-  
treprendre : il prit ensuite le chemin  
de Trente, non sans causer beaucoup  
d'inquiétude au Pape.

On publioit hautement en Italie ;

que le Cardinal de Lorraine venoit  
 seulement à Trente, pour confirmer  
 dans le Concile ce qui avoit été, di- 1562.  
 soit-on, accordé à son instigation & suiv.  
 dans le Colloque de Poissi, & pour de-  
 mander que l'usage de la Communion  
 sous les deux especes fût rendu aux  
 Laïcs; que le mariage fût permis  
 aux Prêtres, & que les prieres publi-  
 ques se fissent en langue vulgaire. On  
 ajoutoit que le Cardinal de Lorraine  
 insisteroit particulièrement sur l'ar-  
 ticle de la pluralité des Bénéfices; ce  
 qu'on eut d'autant plus de peine à  
 croire, que cette Eminence elle-mê-  
 me possédoit à la fois plusieurs Evê-  
 chés, & un grand nombre des plus  
 riches Abbayes du Royaume. A l'é-  
 gard du rétablissement de la Cène sui-  
 vant l'ancien usage, on ne doutoit  
 pas qu'il ne le proposât : les Ambassa-  
 deurs de France avoient déjà exhorté  
 les Peres du Concile à accorder la com-  
 munion du Calice, & ils avoient repré-  
 senté, que lorsqu'il s'agissoit de cho-  
 ses de droit positif, il étoit nécessaire  
 de condescendre aux vœux des Na-  
 tions, & de suivre la regle premiere-  
 ment établie, sans égard pour l'usage  
 actuel. Les Ambassadeurs avoient

Départ  
 Cardinal  
 Lorraine po  
 le Concile  
 Trente.

De Tho

**2562.** **suiv.** ajouté que dans l'institution de la Cène, on avoit réuni le pain & le vin; que les Rois de France, dans la cérémonie de leur Sacre, la reçoivent encore de cette maniere, & que dans plusieurs Monasteres du Royaume il étoit d'usage en certains jours marqués, de faire communier les Laïcs sous les deux especes, sans que jamais la Cour de Rome se fut plainte de ce rit. Le Pape auroit moins insisté sur ce point particulier, s'il eût été le seul article à réformer; mais il crut devoir se montrer ferme sur ce point, afin que le Cardinal de Lorraine proposât moins hardiment le mariage des Prêtres, & les autres articles dont il étoit chargé.

On l'attendoit avec impatience au Concile. Les Ambassadeurs de France ne doutoient point qu'il ne les appuyât fortement à certains égards; & d'ailleurs sa présence étoit nécessaire pour ranimer leur courage. Ils étoient étonnés du grand nombre d'Evêques que le Pape envoyoit au Concile de toutes parts : il en empruntoit même aux Princes ses voisins, afin d'être le plus fort dans le Concile. Mais les François souhaitoient moins son arri-

vée, que le Pape ne la craignoit. Le Saint Pere même ne trouvant point d'autre moyen pour terminer son inquiétude, tenta de dissoudre le Concile, avant que le Cardinal de Lorraine fût venu à Trente. Les Ambassadeurs de France demanderent aux Légats de prolonger pour un mois ou cinq semaines la session où l'on devoit décider la question du calice ; que durant ce tems-là, les Prélats de France viendroient sans doute, ainsi que le Cardinal de Lorraine ; & que ce qui auroit été décidé en leur présence, auroit bien plus de poids, & seroit bien mieux reçu dans tout le Royaume.

Les Légats répondirent aux Ambassadeurs, que le Concile ayant été assemblé principalement à l'occasion des troubles de la France, les Evêques François auroient dû prévenir les autres, & qu'il n'étoit pas juste qu'un si grand nombre de Prélats de divers Royaumes souffrissent de leur retardement & de leur négligence : Telle fut la réponse des Légats. Ensuite on fit répandre publiquement, que les Prélats François ne s'appressoient à paroître au Concile, que pour

1562.  
& suiv.

1562.  
suiv.

y apporter de nouveaux troubles, & donner de nouvelles atteintes à l'autorité du Souverain Pontife, en prétendant limiter la puissance Papale, & l'assujettir aux Canons & aux Conciles. Les Ultramontains représentoient, que si on permettoit aux François d'agiter cette question, ils se verroient fortement appuyés par les Espagnols, mécontents, comme eux, de ce que le souverain Pontificat dépendoit seulement du College des Cardinaux, presque tout composé d'Italiens, & qu'on n'y élevoit depuis quelque tems que ceux de cette Nation. On s'écrioit surtout, sur le Cardinal de Lorraine, qui s'étoit toujours montré attentif à diminuer l'autorité du Siège Apostolique, & qui ayant perdu le moyen de se faire nommer Pape lui-même, conservoit toujours le désir de se faire Patriarche de la France. Les Ambassadeurs du Roi, instruits de tous ces discours, se plaignirent de l'injustice des Légats, & leur reprocherent avec raison, que le Pape envoyoit chaque jour de nouveaux Evêques au Concile de Trente, afin qu'au défaut du Saint Esprit, le nombre de voix fût pour lui; & que le Cardinal de Lorraine;

presque certain d'être obligé de céder ~~à la multitude Ultramontaine~~, ne parut point au Concile, & laissa ainsi <sup>1562.</sup> opprimer la France. & suivy

En effet, les Cardinaux de Ferrare & d'Armagnac, tous deux amis du Cardinal de Lorraine, lui écrivirent de ne se point donner la fatigue d'un long & pénible voyage pour se présenter devant une assemblée asservie au Pape, & qui ne lui promettoit que des désagrémens. Le Pape avoit déjà écrit à tous les Princes d'Italie, pour leur montrer le tort que le Cardinal de Lorraine feroit à la Nation, en cas qu'il obtînt du Concile que le Siège Pontifical, selon l'ancien usage, fût alternativement accordé aux Prélats les plus dignes, sans égard au Pays où ils étoient nés.

Le Cardinal de Lorraine s'inquiéta peu de tous ces mouvemens du Pape, qui rémoignoient sa peur & sa foiblesse, & combien il lui seroit aisé de se faire acheter aussi cher qu'il le voudroit par ce Pontife. Il voulut même, pour l'inquiéter davantage, que le Roi lui envoyât annoncer son départ pour le Concile. Le Député, chargé de cette commission, prit aussi des lettres

du Cardinal , par lesquelles cette Eminence assuroit Sa Sainteté , qu'il n'oublieroit rien de ce qui étoit de son devoir dans une occasion aussi importante. Le Pape questionna beaucoup l'Envoyé du Roi, dans l'intention d'apprendre de lui les sentimens du Cardinal de Lorraine , & les ordres dont la Cour l'avoit chargé. L'Envoyé s'obstinant à ne donner que des réponses générales , le Pape lui dit qu'en tout cas le Concile examineroit mûrement les choses , & que tout y passeroit à la pluralité des voix, donnant à entendre par-là , que les ayant pour lui, il appréhendoit moins le Cardinal de Lorraine. Le Cardinal ayant appris ce discours du Pape , feignit de se laisser pénétrer , & étant arrivé à Turin , il répandit à la Cour de Savoye, que son arrivée à Trente produiroit bien des agitations , & qu'il ne croyoit pas qu'elles seroient à l'avantage du Pape. On ne manqua pas de lui rapporter ces paroles , & il donna ordre aussitôt aux Légats , que dès l'instant que le Cardinal de Lorraine entameroit la réformation de l'élection des Papes , on parlât des abus qui s'étoient glissés depuis peu dans la

1562.

&amp; suiv.

Royaume de France, & des moyens ~~de~~ d'y remédier, se persuadant que les François craignant une réforme d'un autre genre, abandonneroient celle qu'ils s'étoient proposé de demander au Concile. 1562. & suiv.

Enfin le Cardinal de Lorraine arriva à Trente, ayant avec lui le Cardinal de Mandruce, qui l'étoit allé recevoir à un quart de lieue de la Ville, accompagné d'un grand nombre de Prélats. Les Légats le reçurent à la porte de la Ville, & il marcha avec eux jusqu'au logis qui lui étoit destiné, entre les Cardinaux de Mantoue & de Scipande; honneur singulier, & qu'on ne lui accorda, que parce qu'en passant à Bologne, lorsque le Concile y étoit assemblé, les Légats en avoient usé de cette façon. Le lendemain il alla avec les Ambassadeurs de France rendre visite aux Légats; il leur remit entre les mains les Lettres du Roi adressées au Concile, en leur protestant que personne n'étoit plus disposé que lui à soutenir les prérogatives du Saint Siège, se soumettant même à communiquer toutes ses propositions au Pape ou à ses Légats, afin de ne rien avancer, qui ne fût conforme à ses in-

Arrivée du  
Cardinal de  
Lorraine à  
Trente,



1562  
& suiv.

tentions. Il ajouta qu'on avoit mal propos appréhendé que son arrivée ne prolongeât le Concile bien au-delà du terme que l'on s'étoit prescrit ; qu'il étoit plus éloigné que personne des disputes inutiles & des questions vaines ; n'approuvant pas même que l'on eût si long-tems insisté sur les deux articles de l'Institution des Evêques, & de la Résidence, qui pouvoient être discutés par-tout ailleurs, sans entretenir un Concile, convoqué seulement dans le dessein de réunir à l'Eglise les membres qui s'en étoient séparés.

Le Cardinal ajouta qu'il avoit conféré avec les Protestans ; que leur éloignement venoit plus de mécontentement, que d'opiniâtreté ; qu'ils différoient en peu de chose des Catholiques Romains, & qu'en faisant revivre la pureté de l'ancienne discipline, on viendrait à bout de résoudre leurs principales difficultés. Il fit voir aux Légats qu'on ne pouvoit choisir un tems plus favorable pour corriger les abus ; que le Duc de Wittemberg même, un des principaux Protecteurs de la nouvelle croyance, s'étoit proposé de prendre part au Concile, &

tôt qu'on lui donneroit quelque espérance de satisfaction. Il finit, en ajoutant que le seul moyen de ramener les brebis au bercail, étoit d'écarter ce qui les avoit jusqu'alors effarouchées.

Les Légats répondirent, que le cœur des Protestans, loin de se laisser toucher par les efforts du Concile, n'en respectoit pas plus l'autorité que celle du Pape, & qu'ils donnoient lieu de désespérer de leur conversion; qu'au reste on s'appliquoit depuis le commencement du Concile à réformer les abus. Ils remercièrent en même tems le Cardinal de la bonne volonté qu'il leur témoignoit, & l'assurèrent qu'ils lui donneroient satisfaction sur tous les points dont le Roi l'avoit chargé à leur égard. Le Cardinal répondit à ces dernières paroles, qu'étant dans le Concile, il ne penseroit plus qu'à s'acquitter de son devoir d'Archevêque, & laisseroit le soin des affaires du Roi aux Ambassadeurs de Sa Majesté. Les Légats s'inquiéterent de cette déclaration, qui paroissoit contraire à ce que les Ambassadeurs de France avoient dit eux-mêmes, peu de jours auparavant l'arrivée du Cardinal de Lorraine. Ce qu'il avoit dit

1562,  
& suiv.

**1562.** **& suiv.** d'ailleurs par rapport à la réformation; leur faisoit connoître qu'il étoit d'avis de donner quelque satisfaction aux Protestans, ou du moins qu'il avoit envie de leur témoigner sa bonne volonté, pour mériter leur bienveillance. Il la désiroit en effet, & on avoit pu aisément le remarquer dans sa conférence avec le Duc de Vittemberg; son dessein étoit, en cas de révolution dans le Royaume de France, de tirer du secours des Protestans de la confession d'Ausbourg, contre ceux de la confession de Geneve.

Les Légats apprirent en même-tems que le Cardinal de Lorraine, satisfait des grands biens qu'il avoit acquis en France par tant de proscriptions, avoit résolu de se dépouiller de tous ses Bénéfices, & de ne garder que l'Archevêché de Reims, afin de parler avec plus de liberté sur cet article dans le Concile. Ils sçurent aussi, que son dessein étoit de faire toutes ses propositions à l'amiable; mais que si on n'y répondoit pas conformément à ses intentions, il quitteroit le Concile, & s'en retourneroit en France, pour y faire de nouveaux Réglemens avec les Prélats du Royaume, indépendamment

ment du Pape; que dans cette intention, il ~~avoit~~ déclaré dans son premier discours, que son avis étoit de <sup>1562.</sup> & suiv. reconnoître les Evêques comme établis de Droit divin, & successeurs des Apôtres, comme le Pape l'étoit de S. Pierre; qu'il étoit étroitement uni avec l'Empereur, avec Maximilien Roi de Bohême, & même avec le Roi d'Espagne, tous disposés à satisfaire les Princes Protestans d'Allemagne.

Dans une conjoncture si épineuse; les Légats crurent devoir députer au Pape; & cependant le Cardinal de Lorraine fit son entrée au Concile avec tous les Prélats François. Tous gardèrent le silence dans les premières Congrégations, s'en rapportant au Cardinal de Lorraine, seul dépositaire du secret de la Cour & du Clergé de France; aussi les Légats lui rendirent-ils toutes sortes d'honneurs & de respects, ayant ordre du Pape de le faire, pour tâcher de gagner, par ces déférences, l'esprit altier & impérieux de ce Cardinal.

Le jour qu'il entra au Concile, il parla avec une éloquence admirable & charma tous les Auditeurs. Il com-

1562. **mença par déplorer les malheurs du**  
**Royaume de France, occasionnés par**  
**la différence de Religion ; il peignit**  
**la cruauté des guerres, les ruines de**  
**l'Eglise, le massacre des Religieux,**  
**les blasphêmes, les embrasemens,**  
**les sacrileges ; entrant ensuite dans le**  
**détail des affaires civiles, il s'étendit**  
**sur le mépris que l'on faisoit en France**  
**de l'autorité Royale, de l'infraction**  
**des loix, de la corruption des mœurs :**  
 » Et tous ces maux, dit-il en finissant,  
 » proviennent de la négligence des  
 » Chefs de l'Eglise à remédier aux  
 » désordres de la discipline Ecclésiasti-  
 » que. Faites-y attention ; ajouta-t'il ,  
 » Ministres des autres Puissances. Tous  
 » ces désordres que vous considerez  
 » de loin, & dans le repos, s'avan-  
 » cent peu à peu vers vous ; d'ailleurs  
 » le Royaume de France tient trop à  
 » vos Etats, pour ne pas les entraîner  
 » dans sa chute, si on ne prend les pré-  
 » cautions convenables.

Quoique sa harangue se sentît de la  
 hauteur de son caractère, elle n'en  
 charma pas moins tout l'auguste audi-  
 toire ; les Ambassadeurs des Puissan-  
 ces témoignèrent tous une satisfaction  
 de l'entendre, qui confirma les Lé-

gats dans l'opinion qu'ils étoient fort amis de l'Orateur. Le Cardinal de Mantouë, chargé de lui répondre, le fit en peu de mots. Il le loua du zèle qu'il avoit témoigné jusqu'alors pour l'intérêt de la Religion, & fit l'éloge de ses vertus & de celles de ses freres, qu'on pouvoit, selon lui, regarder comme les soutiens du Royaume de France.

1562  
& suiv.

Quelque chose qu'on eût fait en faveur du Cardinal de Lorraine dans le Concile, il voulut agir, non comme un des membres de cette auguste assemblée, mais comme s'il en eût été le Chef, tenant chez lui des Congrégations particulieres, pour résoudre, avant d'entrer dans le Concile, ce qu'on y devoit approuver ou rejeter, & ne se désistant jamais du parti qu'il avoit pris chez lui. Les Légats faisoient leur possible, pour sçavoir au juste ce qui se disoit dans les Congrégations secrètes du Cardinal de Lorraine. Enfin ils vinrent à bout de gagner frere Jacques Hugonis, Cordelier, Théologien de Sorbonne, qu'il avoit amené avec lui de France. Celui-ci leur rendit compte des intentions de la Reine de France, & de cel-

**562.** **suiv.** les du Cardinal son Maître. Il leur dit que ce Prélat, quoique bon Catholique, inclinoit néanmoins pour les Protestans, & sur-tout qu'il penchoit à leur accorder l'usage du calice, d'abandonner les Images, & de célébrer l'Office Divin en langue vulgaire; que le Duc de Guise son frere & ses autres parens, le pressoient de faire ces propositions au Concile, & de tout tenter pour les faire passer; que la Reine même, hérétique dans l'ame, lui avoit donné vingt mille écus en partant, pour le mettre en état de se faire de nouvelles créatures dans le Concile, & sur-tout pour se tenir plus uni avec les Espagnols. Les Légats n'ignorant plus rien alors des routes que le Cardinal de Lorraine devoit tenir, en écrivirent au Pape, & songerent à détacher les Espagnols de la ligue des François, en faisant revivre l'ancienne dispute de leurs prétentions sur la presséance.

Pour cet effet, le Comte de Lune; d'abord envoyé par l'Empereur, fit signifier aux Légats, qu'il paroîtroit à Trente comme Ambassadeur du Roi d'Espagne; mais qu'avant de s'y rendre, il vouloit sçavoir le rang qu'on lui

accorderoit. Les Légats communiquèrent les lettres du Comte de Lorraine aux Ambassadeurs de France, feignant d'avoir un grand chagrin de ce nouveau sujet de discorde, & les priant d'y apporter quelque remède. Les Ambassadeurs de France lui répliquèrent, qu'ils ne cherchoient point à occasionner du trouble; mais que la presséance, ayant de tout tems été accordée à leur Maître, ils ne la céderoient jamais au Roi d'Espagne. Sur cette réponse, les Espagnols du Concile firent le lendemain beaucoup de bruit, frappant des pieds & des mains, comme sur des bancs de théâtre, sans respect pour les Légats, ni pour le Cardinal de Lorraine, qui fronçoit le sourcil, & témoignoit par la fierté de ses regards, combien une pareille insolence lui caufoit d'agitation, & lui inspiroit de ressentiment. Quoique le bruit eût été occasionné par un Evêque, à qui il ne prenoit aucun intérêt particulier, le Cardinal déclara hautement, que si l'on s'avisoit d'en agir de la même sorte avec aucun des Prélats François, il en appelleroit sur le champ au Concile plus libre. Il ajouta, qu'on devoit punir les

1562.  
& suiv.



**562.** auteurs du tumulte , comme des perturbateurs , & ne faire grace à aucun.  
**suiv.** Les Peres du Concile ne s'étoient point encore entendu parler avec tant de fermeté & de hauteur. Ils repliqueroient d'abord ; mais la fierté du Cardinal de Lorraine leur faisant appréhender quelque chose de fâcheux de sa part , ils se comporterent dans la suite avec plus de modération & de respect.

Cependant la dispute sur la préséance , étoit plus vive que jamais , entre le Comte de Lune , Ambassadeur du Roi d'Espagne , & les Ambassadeurs de France. Les Légats voulant gagner le premier , usèrent , pour le satisfaire , de subterfuges & de détours , qui déplurent au Cardinal de Lorraine , parce qu'il en devina la cause. Il se plaignit aux Légats , & leur reprocha que les François étoient devenus à Trente l'opprobre des Prestolets Italiens ; qu'ils les injurioient en toutes rencontres , & qu'il avoit entendu de ses propres oreilles ce discours aussi bas qu'insultant ; *que de la gale & du farcin Espagnol , ils étoient tombés en mal François.* Les Légats tâcherent d'adoucir le Cardinal de Lorraine , qui leur

parut très-irrité : mais ils ne réussirent point ; & le lendemain sans vouloir se trouver à la Congrégation , il recommanda aux Prélats de France , de parler avec tant de hauteur dans le Concile , qu'on leur accordât tout ce qu'ils étoient chargés de demander ; ou qu'ils fortissent du Concile pour n'y plus rentrer. Les Légats ayant appris cette résolution , se proposerent d'éconter les François avec beaucoup de douceur , quelque chose qu'ils eussent à dire. En effet , on les entendit , sans rien répliquer qui pût donner lieu à la protestation que les Ambassadeurs de France avoient ordre de faire en cas de censure.

Sur ces entrefaites arriva la mort du Roi de Navarre , d'une blessure qu'il avoit reçue au siège de Rouen. Le Cardinal de Lorraine se repentit alors d'être venu à Trente , se plaignant de ne pouvoir profiter d'un événement si favorable à sa Maison. Le Prince de Condé , déclaré depuis longtemps Chef des Huguenots , ne pouvoit prétendre au Gouvernement de l'Etat : l'incapacité du Cardinal de Bourbon l'en excluait ; le Duc de Montpensier étoit à peine connu à la

Mort d  
Roi de Na  
varre.

1562.  
&c. suiv.

**62.**  
**iv.** Cour, & le Connétable de Montmorenci cassé de vieillesse, las d'être en but à de redoutables concurrens, paroïssoit plus disposé à quitter la Cour, qu'à se charger du Ministère ; ainsi le commandement des armes & la direction du Conseil ne pouvoient tomber qu'entre les mains de son frere le Duc de Guise, ce qui étoit depuis long-tems l'objet de ses souhaits ; en sorte, que tout occupé des affaires de France, & de la puissance que son frere alloit y acquérir, il donnoit à peine une légère attention à celles du Concile.

Cependant ayant été témoin d'une injustice que les Légats firent aux Ambassadeurs de France, il leur parla avec plus de hauteur que jamais, menaçant de se retirer & de faire en sorte, qu'on se passeroit du Pape en France, s'il ne venoit pas à bout de le faire déposer avant son départ de Trente, étant bien instruit des nullités de son élection. Le Pape trembla au récit de ce discours ; il distribua des sommes immenses dans la Ville de Trente, pour détourner l'orage qui pouvoit s'y former, & envoya un Evêque exprès, pour assurer le Car-

dinal de Lorraine , qu'il n'avoit rien plus à cœur que de le satisfaire en tout ; le regardant comme le seul homme qui pût terminer promptement & avec succès , les matieres importantes qui tenoient depuis si long-têms le Concile assemblé. 1562. & suiv.

Malgré ces politesses de la part du Pontife , le Cardinal de Lorraine déclara aux Légats , que si on proposoit jamais dans le Concile de reconnoître le Pape , comme ayant pouvoir de régir seul l'Eglise universelle , & que le Concile ne fût point reconnu pour être supérieur au Pape , il protesteroit sur le champ , & feroit signer sa protestation par six - vingt Prélats qui étoient de son avis. Les Espagnols , malgré leurs différends avec les François , déclarerent qu'ils étoient dans les mêmes sentimens ; ce qui redoubla l'inquiétude du Pape.

Elle fut extrême , lorsqu'il apprit que l'Evêque de Rennes étoit arrivé à Trente , dans le dessein d'enmener le Cardinal de Lorraine à Inspruk , où devoient se trouver l'Empereur , le Roi des Romains , le Duc de Baviere , l'Archiduc Ferdinand , & l'Archevêque de Saltzbouurg , tous con-

562.  
suiv.

traies au Pape & au Concile , & qui ne pouvoient prendre avec le Cardinal de Lorraine que des résolutions contraires à l'un & à l'autre. Aussi cette Eminence le voulant faire entendre au Pape , lui écrivit , en prenant congé de Sa Sainteté , qu'il avoit beaucoup à se plaindre du procédé des Italiens à Trente , & *que si à son retour on continuoit à se conduire de la même sorte , il prieroit Dieu , qu'il lui inspirât à faire chose , qui fût à sa gloire & service.* Le Pape comprit ce qu'il vouloit dire ; mais il n'avoit rien à attendre que du bénéfice du tems , ne pouvant alors ni remédier aux plaintes du Cardinal de Lorraine , ni s'opposer à son ressentiment. Voulant essayer néanmoins de lui donner quelque satisfaction , il lui écrivit à son retour d'Inspruck , où l'Eminence ne resta que cinq jours , qu'il vouloit la réformation , & qu'on ne différât plus à contenter sur ce point les François & les autres Nations qui la désiroient. On prétend même que le Pape étoit disposé à accorder l'article , sur ce qu'on lui avoit parlé du désir qu'en avoit l'Empereur. En effet , ce Prince se promenant dans une bibliothèque , & y ayant trouvé l'Abbé de

Clairvaux , lui demanda ce qu'il pensoit de l'*o&roi du calice* ; celui-ci répondit qu'on ne le pouvoit accorder. Alors 1562. & suiv. l'Empereur se récriant sur l'opiniâtreté d'une partie des Peres du Concile, & faisant allusion au grand nombre d'années qu'ils étoient assemblés, prononça ces paroles du Psalmiste : *Quadragesima annis offensus fui generationem illi , & dixi , semper hi errant corde ,* c'est-à-dire , *J'ai été offensé contre cette race durant quarante ans , & j'ai dit , ils sont toujours dans l'erreur de cœur & de volonté.*

Enfin toutes les discussions du Concile ne roulerent plus que sur ces deux points, la communion du calice, & le mariage des Prêtres ; les Princes d'Allemagne sollicitèrent ces deux choses avec ardeur, & rappeloient le souvenir de ces paroles attribuées au Pape Pie II, *que si pour d'importantes raisons on avoit défendu le mariage aux Prêtres Occidentaux , il falloit le leur permettre, en cas qu'on en alleguât de plus solides & de plus fortes.*

Le Cardinal pressoit le Concile à ce sujet ; beaucoup étoient pour lui ; un plus grand nombre s'y opposoit, & la dispute s'échauffoit de plus en plus,

Le Duc  
Guise assi-  
siné.

lorsqu'on apprit à Trente la mort du  
 Duc de Guise, assassiné par Poltrot  
 au siège d'Orléans. Le Cardinal de  
 Lorraine ressentit vivement la perte  
 d'un si grand homme, & d'un frere  
 qu'il aimoit avec tendresse. Toute  
 l'Europe le regretta avec lui, & on  
 convint unanimement, qu'avec les qual-  
 ités militaires il auroit réuni toutes  
 les vertus sans mélange d'aucuns dé-  
 fauts, s'il n'eût contracté les défauts  
 de son frere. Cette mort inattendue  
 déranger toutes les vûes du Cardinal  
 de Lorraine ; il ne parut plus se sou-  
 cier des avantages qu'il pouvoit rem-  
 porter sur le Concile en faveur de la  
 France, son frere n'étant plus en état  
 de les partager. Le Pape charmé de  
 ce changement se flatta qu'il pour-  
 roit enfin le faire consentir de trans-  
 porter le Concile à Boulogne, & le fit  
 sonder là - dessus. Le Cardinal de  
 Lorraine pénétré de douleur ne ré-  
 pondit rien de positif, & parut àaban-  
 donner entierement les affaires du  
 Royaume & du Concile aux Prélats  
 & aux Ambassadeurs de France. A  
 peine même voulut-il se charger de  
 rapporter au Concile les articles de  
 la paix d'Orléans, qui venoit d'être

conclue avec les Huguenots de France. ~~\_\_\_\_\_~~

Cette paix, par laquelle on accordoit le libre exercice de la Religion Réformée dans toute la France, fut extrêmement blâmée par le Concile. Le Cardinal de Lorraine, quoiqu'elle eût été faite aux dépens de la vie de son frere, fut le seul qui tenta de la justifier; moins parce qu'il l'approuvoit en effet, que pour ne pas donner lieu aux Peres du Concile d'augmenter le nombre des Sessions, ayant envie de s'en retourner promptement en France, où Catherine de Médicis l'avoit déjà sollicité de revenir; cette Princesse voulant, disoit-elle, lui confier, comme du tems de François II, la principale administration des affaires de l'Etat, & lui donner la premiere place dans le Conseil. Des offres si avantageuses ne pouvoient que flatter beaucoup un homme aussi ambitieux que l'étoit le Cardinal de Lorraine; mais ce qui altéra le plaisir qu'elles lui causerent, fut l'ordre du Roi qui défendoit à ses Ambassadeurs de laisser agiter dans le Concile la question du mariage d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre. Les Princes de Lorraine, dont le but étoit de

1562.  
& suiv.



## 422 LE CARDINAL

**1562.** **suiv.** se frayer un chemin au Trône, sur les ruines de la Maison de Bourbon, souhaitoient que ce mariage fût déclaré illégitime; par-là le jeune Henri, Prince de Bearn, devenoit bâtard, & perdoit son droit à la Couronne de France. Le Cardinal de Lorraine, bien certain que cette proposition seroit faite au Concile, malgré les soins des Ambassadeurs de France, crut que pour ne pas paroître y avoir part, il devoit s'éloigner de Trente; ce qu'il fit en se rendant à Rome. Le Pape le reçut avec de grandes démonstrations de joye. Il en ressentoit en effet de voir éloigné de Trente un homme dont le séjour en ce lieu lui avoit causé tant d'inquiétude. Le Cardinal de Lorraine étant à Rome, ne songea qu'à mériter les bonnes graces du Pape, qu'il jugeoit lui devoir être d'une grande utilité après son retour en France. Catherine de Médicis le pressoit sans cesse d'y revenir; loin que son séjour en Italie fût favorable aux affaires du Royaume, il y nuisoit au contraire, par le sacrifice que ce Prélat faisoit alors au Pape de tout ce qui pouvoit lui gagner ses bonnes graces.

On parla de finir le Concile : tous les Prélats y consentirent, & prièrent le Cardinal de Lorraine de vouloir bien se charger du discours qui se devoit faire à la clôture. On ne pouvoit lui faire une proposition plus agréable. Il revint exprès à Trente, où il se fit écouter avec plus de plaisir encore, qu'on n'en avoit eu à l'entendre, lorsqu'il y parut pour la première fois. On le blâma seulement de ce qu'en parlant des Rois de France & d'Espagne, il les avoit mis ensemble, sans faire une mention particulière du Roi de France, comme on avoit coutume de le faire dans une pareille occasion. Il s'excusa sur la crainte qu'il avoit eue d'aliéner le Roi d'Espagne, dans un tems où l'on avoit besoin qu'il vécût en paix avec la France. Ensuite le Pape sollicité par les Légats, confirma tout ce qui avoit été fait dans le Concile, sous le Pontificat de Paul III, de Jules III & sous le sien. Ainsi se termina un Concile assemblé depuis tant d'années, qui avoit coûté tant de soins aux Empereurs, aux Rois, aux Papes, & aux autres Souverains de l'Europe, & sans qu'il eût pu réussir à pacifier les troubles & à réunir les esprits divisés.

1562

&amp; suiv.

Fin du Concile de Trente

## 424 LE CARDINAL

Le Cardinal de Lorraine, n'ayant  
 plus rien à faire en Italie, en partit, &  
 dans sa route écrivit au Roi pour  
 lui représenter que depuis l'assassinat  
 de son frere, il ne se croyoit plus en  
 sûreté en France ; qu'il recevoit  
 même de tous côtés des avis qui lui  
 caufoient de nouvelles inquiétudes ;  
 qu'ainsi il le conjuroit de lui permettre  
 d'avoir des Gardes. Catherine de Mé-  
 dicis lui fit obtenir cette permission,  
 & il ne songea plus qu'à s'en préva-  
 loir, pour humilier tous ses concur-  
 rens. Mais ce qu'il croyoit lui devoir  
 être un sujet de gloire & de triomphe,  
 lui devint une occasion d'humiliation  
 & de chagrin. Depuis que le Cardinal  
 de Lorraine avoit obtenu le privile-  
 ge d'avoir des Gardes, la paix s'étoit  
 conclue en France entre les Catholi-  
 ques & les Huguenots. En conséquen-  
 ce de cette paix, le Roi avoit fait un  
 Règlement, par lequel il défendoit  
 à toutes personnes, de quelque qua-  
 lité qu'elles fussent, de marcher en  
 armes dans les Villes, & enjoignoit à  
 tous les Gouverneurs d'arrêter tous  
 ceux qui contreviendroient à cette Or-  
 donnancé. Le Cardinal de Lorraine  
 négligéa d'y faire attention, & après

562.  
suiv.

Départ du  
cardinal de  
Lorraine.

565.  
suiv.

avoir été faluer fa mere à Joinville, il ne songea plus qu'à se rendre à Paris, suivi d'une nombreuse troupe de Gardes. Le Prélat manda même au Duc d'Aumale son frere, de le venir joindre avec des gens armés. 1565. & suiv.

François de Montmorenci Gouverneur de Paris, fils du Connétable, & ennemi juré du Cardinal de Lorraine, & de toute sa Maison, ayant appris qu'il venoit droit à Paris ainsi accompagné, crut qu'il étoit de son honneur & de son devoir, de l'empêcher d'entrer dans son Gouvernement avec ce cortége. Mais ne voulant rien faire dont il pût être justement repris, il se rendit au Parlement, pour y exposer les ordres du Roi, qui défendoient aux particuliers de paroître en armes dans les Villes, ajoutant que le Cardinal de Lorraine enfraignoit ce Règlement, conduisant avec lui une troupe nombreuse de gens en armes, & s'appêtant même à les amener à Paris. » J'ai cru, continua Montmorenci, devoir avertir la Cour, que » s'il paroît en cet état, je me croirai » obligé de le charger comme ennemi » du Roi. «

Le Gouverneur de Paris avoit fait

~~Montmorenci~~ cette démarche, dans la double intention de paroître n'avoir rien fait que de concert avec le Parlement, & de donner lieu aux partisans, que le Cardinal de Lorraine avoit dans cette Compagnie, de l'avertir de sa résolution. Montmorenci étoit bien certain de la permission qu'avoit ce Prélat; mais ne lui ayant pas été montrée, il croyoit être en droit de la regarder comme nulle. Les amis du Cardinal ne manquèrent pas en effet d'instruire l'Éminence de la résolution de Montmorenci; mais fier du grand nombre de gens qui le suivoient, on ne put le déterminer à faire aucune politesse au Gouverneur de Paris, s'imaginant que si ce Seigneur osoit l'attaquer dans la Ville, le peuple se déclareroit aussitôt pour lui. Loin de recevoir en bonne part ce qu'on put lui alleguer à ce sujet, il brusqua tous les faiseurs de remontrances, & prit sur le champ la route de Paris, ayant résolu que le Duc d'Aumale entreroit par une porte, dans le même tems qu'il entreroit par une autre.

Il vient à Etant arrivé à quelque distance de  
 ris; ce qui la Capitale, il rencontra le Prévôt des  
 arrive, Maréchaux, & ses Archers à cheval

revêtus de leurs casques , que Montmorenci lui envoyoit , pour lui ordonner , au nom du Roi , de mettre les armes bas. Le Cardinal de Lorraine traita de canailles le Prévôt des Marchaux & ses Archers , & passa outre. Il arriva à Paris quelques momens plutôt que Montmorenci ne l'avoit jugé ; en sorte que celui-ci ne put l'empêcher d'entrer dans la Ville , comme il se l'étoit proposé ; mais l'ayant rencontré auprès des Saints Innocents , il arrêta d'abord les plus avancés des gens du Cardinal , & tua ceux qui voulurent résister. Le Prélat effrayé de cette attaque , descendit promptement de cheval avec le jeune Duc de Guise son neveu , & se jeta dans une boutique ; tous ses gens furent mis en fuite. Montmorenci , content d'avoir réprimé la fierté du Prélat , ne voulut pas qu'on les poursuivît.

Le Cardinal de Lorraine sortit sur le soir de la boutique où il s'étoit caché , & se rendit très-peu accompagné à l'Hôtel de Cluny , où le Duc d'Aumale son frere le vint aussi-tôt trouver , pour consulter ensemble sur ce qu'ils devoient faire. Ils eurent le

1565.  
&c. suiv.

1565.  
& suiv.

lendemain un nouveau sujet d'inquiétude & de crainte. Montmorenci ayant appris que le Bourgeois remuoit, monta à cheval, se fit suivre par des Soldats, & ordonna que les boutiques encore fermées fussent ouvertes sur le champ, passant & repassant devant l'Hôtel de Cluny, où se tenoient cachés, avec le Cardinal de Lorraine, les Ducs de Guise & d'Aumale. On craignoit à chaque instant que Montmorenci n'y entrât pour les enlever; ce qui fit que le Parlement envoya avertir le Cardinal de sortir de Paris, s'il vouloit se dérober au ressentiment du Gouverneur.

Le Prélat prit ce parti, & se retira d'abord en Champagne, d'où il envoya au Roi pour se plaindre de l'insulte qu'il avoit reçue au milieu de la Capitale. Ce Prince, par l'avis de son Conseil, ne voulut point décider la querelle, & ordonna seulement à Montmorenci & au Duc d'Aumale, de renvoyer également leurs gens de guerre. Quelque tems après, les Princes de la Maison de Guise, & les Seigneurs des Maisons de Châtillon & de Montmorenci, se trouverent ensemble à Moulins par ordre du Roi;

qui leur ordonna d'oublier le passé, & de vivre désormais en une parfaite intelligence. 1565. & suiv.

Pour le Cardinal de Lorraine, mécontent de la Cour, & sur-tout de la Reine mere, il se retira dans son Archevêché de Reims, où il ne parut plus vouloir s'occuper qu'à regler son Diocèse, & à le garantir du venin de l'hérésie. Ses richesses immenses, qui lui avoient été si souvent reprochées, furent employées à la fondation de plusieurs Hôpitaux; ce Prélat bâtit aussi plusieurs Colléges, qu'il dota richement. Les pauvres se ressentirent surtout de ses libéralités. Enfin dans ces derniers tems de sa vie, il n'oublia rien des devoirs d'un Evêque; on ne l'accusa pas même d'avoir eu part au massacre de la S. Barthelemi, qui fut principalement l'ouvrage de la haine qu'avoit conçue Catherine de Médicis contre l'Amiral de Coligny. D'ailleurs le Duc de Guise son neveu suffisoit seul pour le conseil & pour l'exécution de cet affreux projet. Avec les grandes qualités de son pere, il possédoit l'adresse, la subtilité & la dissimulation de son oncle. On l'accusoit aussi d'aimer, comme lui, le sang & le carnage; ce qu'il

Le Cardinal  
se retire dans  
son Diocèse.



**1565.**  
**& suiv.** justifia par le sang froid qu'il témoigna durant la cruelle nuit de la Saint Barthelemi, où il vengea avec tant de barbarie l'assassinat du Duc de Guise son pere, sur des milliers d'hommes, qui peut-être ne l'avoient jamais envisagé.

**Mort de Charles IX.**  
**son caractère.** Pendant le séjour du Cardinal de Lorraine à Reims, Charles IX mourut au bois de Vincennes, âgé de vingt-quatre ans, dans le milieu de la quatorzième année de son règne. Sa jeunesse, & la durée de sa maladie, firent qu'on le plaignit beaucoup pendant sa vie ; mais son extrême négligence, & sa facilité à exécuter le mal qu'on lui conseilloit de faire, furent cause qu'on le regreta peu après sa mort ; ce n'est pas qu'il n'eût de grandes qualités, & de l'envie de se signaler. Il ne connoissoit point de péril, & demandoit sans cesse à s'y exposer ; mais amoureux de la gloire, & capable d'en acquérir, il se laissa toujours séduire par la feinte tendresse de Catherine de Médicis sa mere ; ce qui le rendit méprisable. Parmi ses bonnes qualités, on compte celle d'avoir beaucoup aimé les Lettres, dans un tems où le tumulte des armes paroîs-

soit devoir effaroucher les Muses. Il fit ~~\_\_\_\_\_~~  
 du bien aux Poëtes, mais modé- 1565.  
 rément; de crainte, disoit-il, qu'en les & suiv.  
 mettant trop à leur aise, ils ne cessas-  
 sent de travailler. Ce Prince faisoit  
 lui-même des vers\*, que ses Courti-  
 sans trouverent passables; il aimoit la  
 musique, & chantoit trop bien pour  
 un Roi. On pouvoit lui reprocher  
 aussi de s'être trop appliqué à tirer des  
 armes; personne de son Royaume ne  
 l'égaloit sur ce point en adresse & en  
 vigueur. Mais ce qui convenoit mieux  
 à sa dignité, étoit la grace incompara-  
 ble qu'il avoit à manier un cheval, &  
 sa promptitude à répondre aux haran-  
 gues des Ambassadeurs étrangers. Il  
 parut aussi en plusieurs occasions qu'il  
 avoit d'excellens sentimens; peut-  
 être même sa foiblesse ne fut elle oc-  
 casionnée, que parce qu'il crut devoir  
 trop à la Reine sa mere. En mourant  
 il se félicita de n'avoir point d'enfans,  
 & de laisser la Couronne à Henri Roi  
 de Pologne, son frere, Prince déjà si  
 célèbre par tant de victoires; connois-  
 sant, dit-il, par expérience les maux  
 que causoient aux Etats la minorité des  
 Rois.

\* Il composa un Livre sur la Venerie, dont Bran-  
 tome fait un grand éloge.

**1565.** Le Roi de Pologne n'eut pas plutôt  
 & suiv. appris la mort de Charles IX son frere,  
 qu'il songea à tromper la vigilance  
 des Seigneurs Polonois, qui crai-  
 gnoient avec raison de le perdre. Ce  
 Prince, malgré leurs soins, s'évada de  
 Cracovie; & ce fut sans doute pour la  
 première fois, qu'on vit fuir avec tant  
 d'ardeur une Couronne possédée sans  
 contestation. Henri passa par Avignon:  
 ce fut-là que le Cardinal de Lorraine  
 vint finir sa vie. Le nouveau Monar-  
 que étoit le cinquième Roi de France,  
 à qui ce Prélat rendoit hommage. Il  
 comptoit beaucoup sur la haine qu'il  
 avoit témoignée contre les Huguenots  
 étant encore Duc d'Anjou, & sur l'a-  
 mitié qu'il paroissoit avoir eue pour  
 les Princes de sa Maison. Mais le Car-  
 dinal n'eut pas le tems de reconnoître  
 s'il étoit toujours dans les mêmes dis-  
 positions à son égard.

**1574.** Assissant avec lui à une Proceffion  
 & suiv. solennelle, ce Prélat se sentit tout-à-  
 coup attaqué d'un grand mal de tête,  
 qui l'obligea de se retirer avant la fin  
 de la cérémonie. Une fièvre violente  
 succéda à ce premier accident, & sen-  
 tant que sa dernière heure étoit pro-  
 chaine, il demanda le Viatique. Le  
 Roi

Maladie du  
 Cardinal de  
 Lorraine.

Roi étoit présent lorsqu'il le reçut ; le Prêlat lui adressa la parole & lui dit : 1574.  
*Sire , je proteste devant le Dieu vivant & qui en peu d'heures sera mon Juge , que je n'ai jamais eu de dessein contraire au bien de votre Etat. Je laisse deux neveux , qui n'ont & ne peuvent avoir intention , que celle que mon frere leur a recommandée en mourant , & les désavoue s'ils ont autre pensée. Je supplie Votre Majesté de les tenir pour bons Serviteurs , tant qu'ils aimeront son service.*

Le Roi plus touché de son état , Sa mort.  
 que persuadé de sa sincérité , lui fit cette réponse : *Je n'ai jamais douté de votre affection ; mon Etat vous regrettera ; j'avois besoin de votre assistance en mes affaires ; & si Dieu vous appelle , mon service en pâtira. Pour vos neveux , je les aime comme mes parens , & serai pour eux , n'en doutez nullement.*

Peu de momens après , le Cardinal de Lorraine expira. Ainsi mourut le vingt-sixième de Décembre , dans la cinquantième année de son âge , un Prêlat qui avoit sçu réunir en lui , avec les avantages d'une très-haute naissance , les plus éminentes dignités , & une opulence excessive. Il s'éleva aux

574.  
suiv.

plus hauts degrés, malgré les obstacles que lui opposèrent la prudence de François I, l'inquiétude de Henri II, & les brigues de tous les Grands de l'Etat, sous les regnes suivans. La France le craignit, Rome trembla si-tôt qu'il parut la menacer. Philippe II, ce Monarque si fier de la grandeur de Charles - Quint son pere, & de sa propre puissance, traita le Cardinal de Lorraine, non en Sujet d'un autre Prince, mais en ami & en égal. Le cours de sa vie fut presque également heureux, si l'on fait consister le bonheur dans l'abaissement de ses ennemis, & dans la victoire des obstacles qu'ils nous présentent. Il se vit le Maître, non-seulement en France, mais encore dans tous les lieux où il parut. On doute s'il eut en cela plus de talent que de bonheur. Au reste sa vaste ambition trouva tout au-dessous d'elle ; elle lui fit concevoir les plus hardis projets, & on peut dire qu'il ne les forma pas seulement pour lui : ses neveux suivirent la route que ce grand politique avoit sçu leur prescrire ; & si l'on veut confronter avec ses sentimens & ses intrigues le caractère & les démarches du Duc de Guise son

neveu, on reconnoîtra que ce jeune Prince pensa comme son oncle, & se comporta suivant les impressions qu'il en avoit reçues. A l'égard de la Religion, il témoigna peu d'ardeur pour elle, & ne s'en servit, comme la plupart des politiques habiles, que pour gagner l'estime & la confiance des peuples. Il offrit même au Duc de Vitemberg, de faire recevoir en France la confession d'Ausbourg; ce qui lui auroit attiré une severe réprimande du Pape, si ce Pontife n'avoit craint le Clergé de France, dont le Cardinal dispoit à son gré. Au reste, s'il sçut se rendre si considérable, s'il fit trembler les Pontifes & les Rois, s'il sçut braver une Nation entiere, & toute la Chrétienté assemblée au Concile de Trente, ses derniers momens n'en furent que plus tristes & plus agités. L'inquiétude, le trouble & les remords le faisirent, & il se plaignit amèrement d'avoir si long-tems sacrifié sa vie à des grandeurs vaines & passageres, qu'un fatal instant alloit lui enlever.



## FRANÇOIS D'O

*Sur-Intendant des Finances sous  
Henri III & Henri IV, &  
Gouverneur de Paris.*

**578.** **F**RANÇOIS D'O, fils aîné de Jean d'O, Sieur de Maillebois, Capitaine de la Garde Ecoissoise du Roi; & d'Helene d'Illiers de Manou, commanda dans ses premieres années une Compagnie de Cavalerie; mais se défiant de ses talens militaires, & se sentant une grande disposition pour les affaires, voyant d'ailleurs, & le  
 Mezerai. répétant souvent, *qu'une plume portoit des coups plus utiles qu'une épée, & qu'une bourse de jettons apportoit plus de butin qu'une Compagnie de Gens-d'armes*, il quitta son premier métier, & se jetta dans les Finances. Bien-tôt il se rendit extrêmement habile en ce genre d'affaires; & le Roi étant instruit des ressourcez infinies que François d'O pouvoit lui fournir pour avoir de l'argent, il le revêtit de la Charge

de Sur-Intendant des Finances. A peine d'O fut-il en possession de cette Charge importante, qu'il changea l'ordre que ses prédécesseurs avoient mis dans les Finances, *ne voulant point*, apparemment, *que personne connût rien à ses démarches*, & promettant de donner au Roi plus d'argent en une année, que les autres ne lui en avoient fourni en dix ans. Il tint parole durant quelque tems ; mais se lassant à la fin de n'employer son industrie qu'à remplir les coffres du Roi, il songea à remplir les siens, & vint à bout, sans pourtant s'enrichir, de ruiner le peuple & le Roi. Voici par quelles voyes il parvint à un si haut degré de faveur & de fortune.

1578.

*Idem.*

Henri III regnoit alors, & ce Prince plongé dans la mollesse, ne songeoit qu'aux moyens de pouvoir satisfaire son amour pour les plaisirs, & son excessive prodigalité. D'O avoit épousé la fille du Seigneur de Villequier, *deux hommes confits dans les plus sales débauches, & qui ne pouvoient mieux rencontrer pour leur humeur, que de s'allier ensemble.* Villequier, sans être mis au nombre des Mignons du Roi, avoit cependant beaucoup de part à sa faveur ; il lui présenta son gendre ;

Comment  
d'O parvint  
à la Charge de  
Sur - Inten-  
dant des Fi-  
nances.

*Idem.*



1578.

*Idem.*

& celui-ci qui avoit dissipé tout son bien , fut charmé de pouvoir le recouvrer, en participant aux débauches du Roi. Toute la Cour (*quoique tous ceux qui la composoient fussent corrompus*) se récria contre la fortune du nouveau Favori. Il se mettoit si peu en peine de cacher ce qu'il faisoit de reprehensible & de contraire aux bonnes mœurs, que tout le monde l'eut en horreur si-tôt qu'il fut connu. Le Roi avoit alors un extrême besoin d'argent. Ses Mignons dissipoient non-seulement ses revenus, mais encore tout ce qu'il pouvoit retirer, en accablant chaque jour son peuple par de nouveaux impôts.

**Faux zèle  
du Sur-Inten-  
dant.**

La première occasion où d'O signala son faux zèle pour le Roi, fut à l'Assemblée des Etats de Bourgogne. Le Roi prétendoit en tirer une somme considérable, que les Etats s'obstinoient à lui refuser. Les plus autorisés dans l'Assemblée lui représentèrent vainement que la Province étant épuisée, ne pouvoit payer désormais les subsides, dont les Favoris du Roi les faisoient accabler. Il y en eut même un assez hardi pour lui remontrer, que Tibere, quoique placé avec rai-

1579.  
& suiv.

son au nombre des Tirans , avoit coutume de dire que *le peuple étoit des brebis qu'il falloit tondre , mais qu'il falloit* 1579. *se garder d'écorcher.* Un autre ajouta , que si le Roi étoit dans le dessein de doubler les impôts chaque année, *il fit donc doubler les moissons & les vendanges* , ou que bientôt le Laboureur & le Vigneron ruinés se verroient contrains de quitter leur Patrie , ne pouvant plus y subsister. D'O opposa toute la dureté dont il étoit capable à de si justes représentations ; & voulant rendre maxime pour maxime , il en fit une nouvelle ; & dit que le Roi étant le Maître absolu des biens & de la vie de ses Sujets, on ne devoit point entrer en compte avec lui , & qu'il falloit se soumettre aveuglément. On lui répliqua que le Roi étoit à la vérité le maître de ses Sujets , mais qu'il en étoit le protecteur & le pere ; que d'ailleurs le maître le plus absolu ne pouvoit rien exiger au dessus de ce qui étoit juste & possible. Cette opinion de François d'O avoit pris naissance sous Henri II ; mais il n'y eut jamais que des Ministres tels que lui , qui osassent la soutenir. Le Cardinal de Richelieu même , plus jaloux de l'auto-

1579.  
suiv.

rité souveraine qu'aucun de ses Pré-  
décesseurs , déclara en plusieurs occa-  
sions , que des Tirans seuls avoient  
pû inventer une pareille maxime , &  
qu'il n'y avoit que d'odieux flatteurs,  
& des pestes de Court, qui fussent ca-  
pables de la répéter \*. Graces au Ciel ,  
combien la sagesse & l'équité du Gou-  
vernement présent sont-elles éloignées  
de cette affreuse maxime !

François d'O , loin de se laisser ton-  
cher par la solidité des raisons qui lui  
furent alléguées , n'y répondit que par  
des menaces : » Je comprends , leur  
» dit-il , ce qui vous pousse à refuser  
» au Roi ce qu'il vous demande avec  
» justice ; son besoin fait son droit.  
» Le Député qui lui portera un refus  
» au nom de sa Province , se trouvera  
» chargé d'une commission d'autant  
» plus dangereuse , qu'elle sera désa-  
» gréable au Souverain ; pourra-t'on ,  
» sans choquer Sa Majesté , lui faire  
» des remontrances ? C'est accuser le  
» Prince d'ignorance ou d'injustice.  
» Ce sont des commencemens de ré-  
» bellion. Celui qui les fera , se char-  
» gera seul du crime de plusieurs α.  
Toute l'Assemblée frémit de ce dis-

\* Vie du Cardinal de Richelieu.

cours de François d'O. Quelques-uns 1579.  
& suiv.  
voulurent l'interrompre, & lui repro-

cher des expressions si odieuses ; mais le grand nombre , intimidé par les menaces , lui donna le loisir d'achever. Il continua donc en disant : » que  
» les Rois ne pardonnoient jamais à  
» ceux qui avoient osé leur déplaire ,  
» & leur faisoient sentir tôt ou tard  
» qu'il étoit dangereux d'être l'organe  
» des plaintes qui se forment con-  
» tre le Gouvernement : Que c'étoit  
» donc une vraie prudence de songer  
» à sa sûreté & à ses intérêts particu-  
» liers , & une fausse générosité de se  
» picquer de soutenir ceux du Public.  
» Au reste , ajouta-t'il , qu'est-ce que  
» le Public , sinon , un beau nom qui  
» trompe les simples trop généreux ,  
» & dont les habiles gens se servent à  
» piper le peuple ; un ramas d'hom-  
» mes inconnus , indignes de recevoir  
» un bienfait , & incapables de le re-  
» connoître ; sur-tout cette partie qui  
» ressent le plus les charges & les im-  
» pôts , laquelle est composée de mar-  
» chandises , de mercadins , de menus  
» praticiens , gens brutaux & intrai-  
» tables , qui méprisent ceux qui les  
» protègent ; souvent adorateurs de

1579. **Et suis.** ceux qui les accablent, & presque  
 = toujours ingrats envers ceux qui  
 = leur font du bien. Ils sont nés pour  
 = la servitude, & dans un Etat ils  
 = sont comme des bêtes de somme,  
 = pour porter le fardeau & servir au  
 = plaisir des honnêtes gens. Il ajouta  
 = que c'étoit du Prince qu'il falloit at-  
 = tendre les vrais & solides établisse-  
 = mens; mais que le Public ne don-  
 = nait qu'une réputation imaginaire,  
 = qui n'étoit que dans la bouche du  
 = vulgaire, ou dans les livres: vains  
 = ouvrages d'esprits oisifs & hypo-  
 = crites, qui monroient de  
 = bien & vouloient repaître le monde  
 = de vent & de fumée.

Telles furent les maximes inouïes  
 que François d'O étala dans l'Assem-  
 blée des Etats de Bourgogne. Son dis-  
 cours excita l'indignation de tous  
 ceux qui se trouverent obligés de l'en-  
 tendre. On y répliqua vivement, &  
 d'O ayant demandé aux Etats, qu'ils  
 ne se mêlassent pas au moins des affai-  
 res des autres Provinces, on lui ré-  
 pondit que toutes les parties de l'Etat  
 étoient si intimement unies, qu'on ne  
 pouvoit entreprendre sur l'une, sans  
 affoiblir l'autre; que pour cette ra-

son, il seroit fait de nouvelles remon-  
trances au Roi, & que si ce Prince  
étoit aveuglé sur les maux de son Etat, & suiv.  
ce ne pouvoit être que par ceux qui  
les causoient.

Une réponse si courageuse faisant  
connoître au Sur-Intendant, que les  
Bourguignons s'en tiendroient à leur  
premiere résolution, il craignit que  
toutes les Provinces animées par cet  
exemple, ne refusassent au Roi ce que  
ce Prince en exigeroit. Il crut donc  
devoir tout promettre aux Etats de  
Bourgogne, jusqu'à ce qu'il eût fini  
avec les autres; ce que ce Ministre  
exécuta avec beaucoup d'adresse. *Les*  
*choses alloient ainsi au déplaisir des gens*  
*de bien, & au gré de cinq ou six Favo-*  
*ris, qui renversoient tout pour s'établir.*  
Dès-lors d'O commença à se moquer  
des Sur-Intendans, qui n'avoient pas  
scu l'art de pêcher hardiment dans une si  
vaste mer.

N'oubliant rien de ce qui pouvoit  
augmenter plus rapidement sa fortune, *Ses mal-*  
ne, il donnoit lui-même des avis, se *factions.*  
mettoit de moitié dans toutes les en-  
treprises, avoit aussi sa part dans tou-  
tes les Fermes \*, cautionnoit des par-

\* Voyez les Economies Royales.

579. **579.** **suiv.** **ticuliers** , qui de son consentement faisoient banqueroute au Roi , le Ministre étant bien certain que le Prince lui feroit une remise entiere des deniers emportés. Il faisoit aussi donner ces mêmes Fermes pour la moitié de leur valeur , partageant l'autre avec les Adjudicataires. Il leur obtenoit souvent des remises & des rabais, dont le produit tournoit en partie à son profit. Non content de ces ressources , qui lui procuroient des sommes immenses , il changeoit les baux le plus souvent qu'il lui étoit possible , pour obtenir des nouveaux contractans des pots de vin considérables. Le Président Maillet prouva aux Etats assemblés , que lui & Horace Rousselai avoient gagné sur le grand parti du sel , huit cens mille écus par an , ce qui étoit le double de la Ferme.

Ce Sur-Intendant fut encore l'inventeur d'une espece de billets qu'il appelloit les *comptans*. D'abord plusieurs personnes avides de gain , donnerent dans le piège ; mais lorsque se trouvant chargés de ces comptans , ils voulurent les réaliser , d'O feignit de n'avoir point d'argent , & se fit céder la moitié de la somme pour

obtenir le paiement de l'autre.

Enfin se trouvant comme accablé des sommes prodigieuses que lui procuroient ces indignes trafics , il voulut s'en décharger en quelque façon pour prêter à usure. Il achetoit aussi des pierreries , des maisons , de riches meubles , qu'il revendoit aussi - tôt beaucoup plus qu'ils ne lui avoient coûté. Au reste, il faisoit une dépense énorme , perdant souvent au jeu cent mille francs en une nuit. Il bâtit une maison superbe , de l'argent qu'avoit produit la création des Elus & des nouveaux Nobles de Normandie.

1579.  
& suiv.

Son ambition.

Ce n'étoit point assez pour lui d'ajouter chaque jour à son extrême opulence , il voulut aussi augmenter ses honneurs. Il se fit donner la Charge de Grand Maître de la Garde-Robe , que possédoit Souvrai , ayant contraint ce Seigneur de s'en défaire malgré lui. Le Sur-Intendant demanda encore la Lieutenance Générale de la Basse-Normandie , que possédoit alors le Comte de Matignon\*. Mais ce Sei-

\* C'étoit un homme sage & vertueux , ennemi de la ligue , bon Citoyen , fidele & constant serviteur des Rois Henri III & Henri IV , auxquels il rendit des services essentiels.



579. **l**iv. gneur n'étoit pas aussi aisé à déplacer que le premier. Ses illustres ancêtres jouissoient depuis long-tems d'un haut rang dans la Province , & il possédoit , avec de grands biens , le cœur des Normands qui l'adoroient. Deux fois sa prudence & son courage avoient sauvé la Province , & il ne paroissoit ni juste ni facile de le priver d'un poste qu'il occupoit si dignement. Cependant le Roi , pour se conformer à la volonté de son Ministre , proposa à Matignon de se défaire de sa Charge. Celui-ci y consentit , moyennant une somme considérable , & on lui donna le bâton de Maréchal de France , qu'il méritoit d'ailleurs.

Le Sur-Intendant voulant témoigner au Roi sa reconnoissance , pour les nouveaux bienfaits qu'il venoit de recevoir , lui donna le moyen de créer vingt-deux Edits burseaux , que ce Prince envoya au Parlement ; cette Cour refusa de les enregistrer , jusqu'à ce que le Roi étant venu lui-même au Parlement , força cette intégrè Compagnie de recevoir les moins onéreux de ces nouveaux Edits. Quelque tems après , Sa Majesté institua l'Ordre du Saint-Esprit. Quelques-uns

disent que ce fut par un motif bien différent de celui dont l'Histoire fait mention. D'O en reçut le collier, le 1579. & suiv. Roi ne croyant pas le pouvoir trop récompenser des differens moyens qu'il lui procuroit pour satisfaire à ses effroyables dissipations.

Lorsque le Roi fut contraint d'abandonner sa Capitale, pour se garantir des entreprises du Duc de Guise, d'O le suivit d'abord à Blois, où il fut témoin de la mort funeste de ce fameux Rebelle, & ensuite à Saint Cloud, lorsque Henri III forma le siège de Paris, de concert avec le Roi de Navarre. Pendant le séjour qu'ils y firent ensemble, le Sur-Intendant s'attacha à pénétrer le caractère du Roi de Navarre, alors généralement reconnu pour le présomptif héritier de la Couronne. Il remarqua sur-tout son exactitude & sa vigilance, qualités qui ne convenoient point à un Ministre infidèle, signalé par ses injustices & ses rapines, qu'il tournoit contre le Souverain en ruinant les Sujets. Le rang que le Sur-Intendant occupoit auprès du Roi, le mettoit au niveau des plus grands Seigneurs du Royaume. Ses immenses richesses, &

**579.** son extrême prodigalité effaçant à cer-  
**suiv.** tains yeux une partie de ses défauts,  
 il possédoit la confiance de plusieurs.

**conduite**  
**es lemmes**  
**de Henri**  
 Aussi-tôt que Jacques Clement eut  
 privé la France d'un Roi, qui auroit  
 pû faire son bonheur, s'il avoit eu des  
 Courtisans plus vertueux, ou des en-  
 nemis moins injustes & moins impla-  
 cables, le Roi de Navarre se rendit sur  
 le champ au Camp du feu Roi, où son  
 premier soin fut de se faire prompte-  
 ment reconnoître par les Ministres &  
 surtout par les principaux Chefs de  
 l'armée Catholique. Cette armée étoit  
 absolument indépendante de la sien-  
 ne, toute composée d'Huguenots. Le  
 feu Roi l'avoit désiré ainsi, pour ôter à  
 ses ennemis le prétexte de lui susci-  
 ter de nouvelles affaires auprès du Pa-  
 pe; se croyant bien moins coupable,  
 s'il étoit seulement considéré comme  
 Allié des Huguenots, & non comme  
 leur Chef. Il crut pouvoir faire ce  
 que Jule II avoit fait lui-même: ce  
 Pontife ayant appelé les Turcs à son  
 secours, ne les voulut pas commander  
 en personne.

Le Baron de Rosni, Biron, Sancerre,  
 & plusieurs autres, se mêlerent aussi-  
 tôt dans l'armée Catholique, où, de

Concert avec quelques-uns des Principaux de ce parti, ils intriguerent avec tant de succès, que la plus grande partie se déclara pour le Roi de Navarre, & vint l'assurer de leur fidélité. Le Duc d'Epemon, au contraire, Vitri, & quelques-autres, qui songeoient à devenir indépendans, ou du moins à se faire procurer de plus grands avantages dans le parti qu'ils jugeroient à propos de préférer, quittèrent peu de jours après l'armée avec leurs troupes, quelques instances qu'on leur pût faire pour les engager à demeurer au moins jusqu'à ce que la mort de Henri III fût vengée. Le Duc d'Epemon, qui devoit sur-tout désirer cette vengeance, ayant été comblé de bienfaits par le feu Roi, partit indignement le premier avec ce qu'il put enmener de Soldats. Ceux qui l'imiterent, ou se retirèrent chez eux ; ou se jetterent parmi les Ligueurs, embrassant ainsi honteusement le parti des assassins de leur Roi.

Le Duc de Longueville, d'Entragues, Dampierre, Châteauvieux, & plusieurs autres Chefs de l'armée Catholique, ne voulurent pas d'abord adopter les sentimens du Duc d'Eper-

1589.  
& suiv.

1589. **suiv.** non : ils s'assemblerent chez d'O, où il se trouva avec Manou son frere. Ces Gentilshommes délibérèrent ensemble sur la conduite qu'ils devoient tenir dans une occasion si importante, où il s'agissoit de servir le nouveau Roi, ou de se joindre à ceux qui lui disputoient la Couronne. Le Sur-Intendant connoissoit trop combien il étoit difficile de tromper Henri IV pour se résoudre sans peine à se soumettre à lui; il voyoit que plus de la moitié de la France s'étoit donnée à la ligue, & le reste exigeant beaucoup de modération & de ménagement, il ne pourroit plus continuer ses exactions : outre que le Roi aimant son peuple, ce Prince ne souffriroit pas que son Ministre l'accablât d'impôts. Ces différentes considérations, qui toutes avoient pour objet son intérêt particulier, lui inspiroient un grand éloignement pour Henri. Au commencement il fit ses efforts pour l'insinuer à tous ceux de l'Assemblée ; mais voyant trop d'opposition de la part des plus considérables, & réfléchissant d'ailleurs, que le Duc de Mayenne ayant ses créatures, pourroit bien ne le préférer à aucune d'elles, le Sur-Intendant se soumit à l'a-

vis du plus grand nombre; & il fut  
 enfin resolu, que l'on déclareroit au  
 Roi, que la qualité de Très-Chrétien <sup>1589.</sup>  
 étant essentielle à un Roi de France, & <sup>& suiv.</sup>  
 incompatible avec une autre croyan-  
 ce, qu'avec celle de ses Prédécesseurs,  
 ils le supplioient très-humblement de  
 prendre la Couronne avec cette con-  
 dition, protestant qu'aussi-tôt qu'il les  
 auroit satisfaits sur ce point, ils se-  
 roient prêts de le suivre partout où il  
 jugeroit à propos de les conduire.

La difficulté étoit d'aller faire ce  
 compliment au Roi. Le Sur-Inten-  
 dant persuada au Duc de Longueville  
 de s'en charger; mais celui-ci étant  
 arrivé auprès de Henri, dans le même  
 tems que le Maréchal de Biron &  
 Sanci lui amenoient les Officiers des  
 troupes Suisses, qui composoient la  
 meilleure partie de l'armée des Catho-  
 liques; voyant de plus que ce Prince  
 étoit entouré d'un grand nombre de  
 Seigneurs, qui s'empressoient de lui  
 rendre hommage, il n'osa s'acquitter  
 de sa commission. Cette foule de Gen-  
 tilshommes tous armés, qui environ-  
 noient le Roi, l'intimidèrent; il crai-  
 gnit d'éprouver un jour le ressentiment  
 de ce Prince; & Givri lui étant

■■ venu faire de la part du Monarque les  
 89. complimens les plus flatteurs , il re-  
 uiv. vint sur le champ à l'Assemblée , pour  
 déclarer qu'il n'osoit courir le risque  
 d'irriter un Prince si digne d'être re-  
 veré , & si en état de se venger de ceux  
 qui pourroient l'offenser.

D'O se récria sur la timidité du Duc  
 de Longueville , & promettant aux  
 autres de n'avoir pas les mêmes ménag-  
 emens , il alla se rendre sur le champ  
 dans la chambre du Roi. Ce Prince ,  
 qui le connoissoit , l'estimoit peu ; il  
 l'écouta néanmoins avec beaucoup de  
 douceur , & lui répondit poliment ,  
 xxi. mais avec fermeté ; *de sorte que le re-  
 poussant courageusement , sans le ra-  
 brouer , il lui témoigna qu'il souhaitoit  
 de le conserver , mais qu'il ne le crai-  
 gnoit guères.* D'O sortit fort mortifié ,  
 & rentra chez lui très-inquiet. Les Af-  
 semblées recommencerent , & dure-  
 rent toute la nuit.

Quelque fermeté que le Roi eût té-  
 moignée en parlant au Sur-Intendant ,  
 il ressentoit beaucoup d'inquiétude de  
 la résolution des Catholiques. Pour  
 resoudre ce qu'il y avoit à faire en  
 cette occasion , il tint de son côté un  
 grand Conseil , composé du Maréchal

de Biron, de Châtillon, &c. Il fut sur-tout question de la réponse que l'on rendroit le lendemain à la Noblesse Catholique, assemblée chez François de Luxembourg Duc de Piney. Il fut enfin résolu de se prêter aux circonstances, & d'exiger de Henri, qu'il leur promettroit de se faire instruire incessamment, avec assurance qu'il ne balanceroit pas à embrasser la Religion Catholique, dès qu'il en auroit reconnu la vérité. Pendant ce tems-là, on proposoit divers partis chez François de Luxembourg. Le Duc de Longueville & quelques-autres vouloient que l'on se soumit absolument au Roi, sans en exiger aucune condition. D'O, Manou son frere, Dampierre, &c. demandoient que le Roi changeât de Religion présentement, sans aucun examen, sans aucune instruction, ou que l'on remit la décision d'un point si important aux Etats du Royaume, & qu'en attendant on lui donnât la qualité de Lieutenant-Général, afin d'empêcher la dispersion des troupes. Les Ducs de Montpensier & de Piney, qui connoissoient le génie du Sur-Intendant, bien persuadés, qu'il ne vouloit diminuer la puissance du Roi, que pour

1589.

&amp; suiv.



1589.  
suiv.

conserver sa première autorité , ouvrirent une troisième opinion , & dirent qu'on pourroit reconnoître le Roi de Navarre pour Roi de France , avec ces conditions , qu'il se feroit instruire dans six mois ; que cependant il ne seroit permis aucun , exercice de la nouvelle Religion : qu'il ne donneroit aucune Charge ni aucun Gouvernement aux Religioneux , & qu'il permettroit à l'Assemblée de députer vers le Pape , pour lui faire entendre & agréer les causes qui obligeoient la Noblesse de demeurer au service d'un Prince séparé de l'Eglise. D'O & ses amis s'opposèrent de toutes leurs forces à ce que l'avis de ces Ducs ne prévalût ; mais Luxembourg leur ayant parlé avec fermeté , ils furent contraints de se soumettre à ce dernier sentiment.

Le Duc de Piney alla rendre compte le lendemain au Roi de la résolution de la Noblesse Catholique. Ce Prince après l'avoir comblé de caresses , lui protesta qu'il n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre. Il lui accorda tous les articles demandés , à l'exception de celui qui regardoit l'exercice de la Religion réformée. Quelque dépit que d'O en témoignât , le Roi qui en avoit alors

besoin, le continua dans sa Charge de Sur-Intendant des Finances, sans lui donner jamais la moindre marque de 1589.  
ressentiment sur ce qui s'étoit passé. & suiv.

En même-tems on sollicitoit secretement dans le parti de la ligue le Duc de Mayenne, de se faire déclarer Roi; pour l'y engager, on lui alléguoit l'affection extraordinaire du peuple, dont il étoit adoré. » Cela est vrai, répondit-il; mais il pourroit arriver que ceux » qui me réverent comme Protecteur, » me détesteroient comme Roi, à » l'exemple des femmes, qui souvent » font leur galant d'un homme qu'elles » ne voudroient point pour mari. «

Le Sur-Intendant se voyant obligé de servir sous Henri IV. n'oublia rien de ce qui pouvoit nuire à ses projets. Il s'attachoit surtout à chagriner les Religionnaires, qu'il avoit en horreur. Si quelqu'un d'eux venoit lui demander de l'argent, il le renvoyoit sans vouloir l'entendre, pendant qu'il payoit exactement les Catholiques. Les Réformés se mutinerent, s'imaginant que d'O ne les traitoit ainsi que par l'ordre de son Maître. Henri eut d'autant plus de peine à les appaiser, qu'ils étoient persuadés que ce

Conduite  
de d'O sous  
Henri IV.

## LIVRE V. FRANCIS D'O.

**L**orsque Francis D'O. fut en point de se rendre à la messe, il ne cherchoit qu'à les éviter, jusqu'à ce qu'il fut en état de se passer de leur secours. Henri Jager & moi-même l'en fîmes des reproches au Sur-intendant : mais son intendant M. de la Roche le lui avoir répondu, se moquant des reproches que nous fîmes ; ce qui lui fit voir le bien & le mal de la chose. Par malheur, D'O. avoit depuis longtemps à cœur des affaires & la conduite des Partisans Français, qu'il avoit en main. Il lui étoit de-  
*venant*  
*de la Roche*  
*de la Roche*  
*de la Roche*  
*de la Roche*

**L**orsque le Roi, informé de la fortune de son ouvrage, & du rôle de Francis, le fit venir maître de Paris, il vint parer le Sur-intendant, & même l'élever à la tête de cette Charge. Si le royaume d'une dignité en quelque sorte incompatible : ce fut ce qui empêcha d'aller à la Cour du Gouvernement de Paris ; mais D'O. fut concilier les devoirs de ces deux emplois différens, & il continua à régir dispoitivement les Finances, jusqu'à ce qu'une maladie cruelle, causée par ses excessives débauches, le priva en même-temps de la vie & de toutes les dignités.

Les

Les Trésoriers, les Partisans & autres gens de Finance, ayant appris sa maladie, se hâtèrent de mettre leurs effets en sûreté, ne doutant point qu'après sa mort on ne leur fit rendre compte des deniers, dont la recette leur avoit été confiée. Quelques-uns allèrent trouver son Médecin, & lui donnerent chacun cinquante écus, pour l'engager à mieux traiter le Sur-Intendant, lui promettant une grande récompense, s'il pouvoit le tirer de ce danger. Tous les Courtisans au contraire, à l'exception de ceux qui s'étoient mis de part dans ses concussions, faisoient tout haut des vœux pour sa mort. Le Roi lui-même s'en réjouissoit d'avance, avec ses amis familiers, & surtout avec les Seigneurs Protestans de sa Cour, en leur disant qu'il alloit enfin se trouver en état de récompenser dignement leurs services, puisque d'O ne tiendrait plus les cordons de sa bourse. Grillon Mestre de Camp du Régiment des Gardes, l'homme de la Cour le plus libre, & d'un mérite supérieur qui le dispensoit de ménager les termes, apprenant que d'O étoit à l'extrémité, dit tout haut à une

1594.

&amp; suiv.

Il tomba  
malade.

594. *Dame, à l'heure que je vous parle, le pauvre d'O va rendre l'ame à tous les Diables: s'il faut que chacun rende ses comptes là-haut, je crois que ce pauvre d'O se trouvera bien empêché de fournir pour les siens à bons acquits. Cependant l'Abbé Segulier étoit assidu auprès du malade, l'exhortant à la mort, & à se repentir de sa méchante vie. Ses freres aidoient au Doyen, & lui crioient de dire au moins *Miserere mei, Deus.* D'O faisant un effort pour parler, se tourna de leur côté: *recommandez-moi bien au Roi,* leur dit-il, *il sçaura mieux après ma mort combien je lui servois, qu'il ne l'a sçu pendant ma vie;* langage ordinaire de plusieurs Ministres mourans. D'O ayant achevé ces paroles, rendit le dernier soupir. Alors le Président Segulier, que le Sur-Intendant avoit choisi pour son Exécuteur testamentaire, parla ainsi: *Messieurs, qui assistez ici, vous voyez un fort exemple devant vos yeux, qui vous montre ce que c'est que l'homme: voilà celui qui gouvernoit toute la France, il n'y a que trois jours; regardez l'état où il est.**

sa mort.

Journal  
Henri IV.

A peine eut-il expiré, que l'on entendit une troupe de mendiants pla-

cés exprès devant sa porte, s'écrier, 1594.  
& suiv.  
*le pere des pauvres est mort, cet homme de bien, tant bon Catholique : voilà ce que c'est ; Dieu ôte les bons Catholiques, & nous laisse les Hérétiques.*  
 Le peuple de Paris, au contraire, & celui de la campagne rendoient graces au Ciel de les avoir délivrés de leur Oppresseur ; *Dieu soit loué, disoient-ils, ce méchant d'O est mort, nous ne payerons plus de tailles ; ils s'imaginoient que cet ancien impôt périroit avec celui qui l'avoit si long-tems fait lever.*

On croyoit trouver la plus grande partie des richesses de la France accumulées chez d'O ; mais la surprise de ses héritiers fut sans égale, lorsqu'on leur montra que ses dettes surpassoient de beaucoup ce qu'il laissoit de biens ; il n'étoit pas encore mort, que vingt ou trente Huissiers ou Sergens étoient entrés chez lui pour s'emparer de ses effets ; un de ses freres fut obligé d'acquitter de son argent les legs de son testament, quoiqu'ils ne montassent qu'à la somme de douze censécus, Madame de Liancourt, Maîtresse du Roi, & M. le Grand, furent les seules personnes considérables

159+  
& suiv. de la Cour qui le regretterent; la première tiroit de ce Ministre des sommes immenses, & il donnoit de lui-même cent mille francs chaque année à M. le Grand, qui n'étoit pas riche.

Sur une de  
ses dépenses  
excessives.

Ceux qui voulurent réfléchir sur la conduite que le feu Sur-Intendant avoit tenue, ne s'étonnerent pas de le voir mourir pauvre. Ce Ministre risquoit tous les jours au jeu ce que le plus riche Souverain de l'Europe auroit craint de perdre. Ses maîtresses, (& il en changeoit souvent) étoient mieux entretenues & mieux payées que celles du Roi. Il entretenoit aussi ses amis, non par amitié, mais par vanité. Il étoit somptueux en meubles & en habits, & pendant que son Maître avoit à peine de quoi acheter un cheval de bataille, il se faisoit suivre par quatre-vingt ou cent Gentilshommes & Domestiques, superbement vêtus, & montés à proportion. Sa sensualité étoit extrême dans ses repas, & ses mets ordinaires étoient de tourtes composées de miel & d'ambre, qui revenoient à près de cent livres chacune.

Ainsi mourut, dit Mezerai, »

mois d'Octobre 1594, cet homme  
 qui disoit n'avoir point de regret à  
 la vie, *parce qu'il s'étoit soulé de tous*  
*les plaisirs qu'on y peut essayer ; senti-*  
*ment d'un homme qui n'en connoissoit*  
*point d'autres que ceux de la chair &*  
*des sens corporels, & qui s'étant tou-*  
*jours montré ennemi des belles & honnê-*  
*tes choses, avoit sacrifié à la volupté son*  
*honneur, sa conscience, sa santé même,*  
*& le bonheur des peuples ;* « Excessi-  
 vement prodigue, & Ministre d'un  
 Roi peu aisé, il fit sa principale  
 occupation d'inventer chaque jour  
 de nouveaux impôts, & de se ren-  
 dre Protecteur de ces pestes publi-  
 ques qu'on appelle Partisans (c'est-  
 à-dire, Traitans, qu'on a toujours  
 regardés sur ce pied-là.) On ne  
 peut décider s'il amassoit les biens  
 avec plus d'injustice, ou les dé-  
 pensoit avec plus de fureur. Si-  
 tôt qu'il fut mort, le Roi déclara  
 qu'il gardoit pour lui-même le  
 Gouvernement de sa Capitale. A  
 l'égard de sa Charge de Sur-In-  
 tendant, il la donna d'abord à  
 Sanci; ensuite il composa un Con-  
 seil de Finances ; mais s'en étant  
 mal trouvé, il rétablit le même

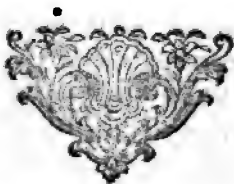
1594.  
& suiv.



1594  
& suiv.

» Sanci dans la Charge de Sur-Intendant, qu'il lui ôta encore une fois, pour la donner au Baron de Rosni, *qui avec le tems liquida les Finances, & les remit en bon état.*

D'O n'eut point d'enfans de sa premiere femme Charlotte de Villequier; ce Ministre laissa seulement une fille naturelle. Son frere, Jean d'O, Sieur de Manou, Chevalier des Ordres du Roi, & Capitaine des cent Archers du Corps, épousa Charlotte de Clermont-Tallart, dont il eut une fille mariée au Marquis d'Allegre; René Sieur de Fresnes, mort sans lignée; Louis Sieur de Ferrieres, mort à Anvers; Charles, Abbé de Saint Etienne de Caen, & Françoise d'O, mariée à Louis d'Angennes Sieur de Maintenon, Chevalier du Saint-Esprit.



## SECRETAIRES D' E T A T.

*Guillaume Bochetel, Claude de l'Aubespine, Cosme Clauffe, Jean du Thiers, Jacques Bourdin, Simon Fizes, Pierre Brulart, Claude Pinart, Louis Revol, Martin Ruzé.*

**I<sup>o</sup>.** **G**uillaume Bochetel étoit fils de Bernardin Bochetel, Secrétaire du Roi & Maire de Bourges: allié du célèbre Florimond Robertet, il se fit connoître à la Cour, & devint Secrétaire des Finances. L'an 1546. il fut député avec l'Amiral d'Annebaud & le Président Remond, pour aller entre Ardres & Calais; traiter avec le Vicomte de l'Isle, le Baron de Naupas, & Bouvry Amiral d'Angleterre, au sujet de la paix entre les deux Couronnes, qui fut heureusement conclue. Sous le Roi Henry II. il exerça le même

Du Toc  
Hist. des S<sup>ec</sup>  
retaires d'  
tat.

Emploi que sous son prédécesseur : il fut encore député avec François de Montmorenci , Seigneur de la Rochepot , & Gaspard de Coligny, pour aller traiter de la reddition de Boulogne avec les Députés d'Angleterre. Ils conclurent le 24 Mai le traité par lequel Boulogne & les forts d'alentour nous furent rendus. Ses deux fils ayant été faits, comme lui, Secretaires des Finances, l'aîné dans la suite préfera à cette Charge la profession des Armes; & l'autre ayant embrassé la nouvelle Religion, fut obligé de renoncer à son Emploi. Ce fut par le crédit de Bochetel que Jean de Morvillier, frere de sa femme, fut pourvû de l'Evêché d'Orléans, & ensuite de la Charge de Garde des Sceaux de France; il mourut l'an 1558.

2°. Claude de l'Aubespine , gendre de Guillaume Bochetel , fut , comme son beau-pere , Secrétaire d'Etat sous le Regne de François premier. Sous celui d'Henri II , les Secrétaires des Finances ayant été réduits à quatre, Bochetel & l'Aubespine furent conservés , par la protection du Connétable de Montmo-

renci. L'an 1555, il fut député avec le Cardinal de Lorraine, le Connétable & les Evêques de Vannes & d'Orleans, pour conclure le traité de paix entre l'Empereur, les Rois de France, d'Espagne & d'Angleterre, au Village de Mark, entre Ardres, Calais & Graveline. Il se trouva aussi à l'assemblée des trois Etats dans la salle de Saint Louis au Palais en 1557. Il fut député en 1559 avec le Cardinal de Lorraine, le Connétable de Montmorenci, le Maréchal de Saint André, & Jean de Morvillier, Evêque d'Orleans, pour traiter de la paix à Câteau-Cambresis, avec les Députés des Rois d'Espagne & d'Angleterre. Il se trouva aussi l'année suivante à l'assemblée de Fontainebleau, tenue au sujet des affaires générales du Royaume, & il fut chargé de rapporter la Requête de l'Amiral de Coligny en faveur des Religionnaires. Ce fut lui, qui deux ans après contribua beaucoup par son habileté à la reddition de la Ville de Bourges, défendue par le Seigneur d'Yvoy, & assiégée par le Duc de Guise. Il conclut heureusement le traité, à des conditions

qui furent agréées par la Cour. Yvoy rendit Bourges le premier Octobre 1562.

Au mois de Novembre suivant l'Armée des Huguenots s'étant approchée de Paris, la Reine Catherine de Médicis fit proposer une conférence au Prince de Condé qui la commandoit, & se rendit elle-même à un moulin près du Fauxbourg Saint Marceau, accompagnée du Cardinal de Bourbon, frere du Prince de Condé, du Prince de la Roche-sur-Yon, du Connétable de Montmorenci, du Maréchal son fils, de Brissac Seigneur de Gonnor, & du Secretaire d'Etat l'Aubespine. Le Prince de Condé y étant venu avec les Seigneurs de Coligny, de Senlis, de Grammont, & d'Esternay, l'Aubespine rédigea par écrit ses demandes, & en fit le rapport au Conseil du Roi. Mais cette négociation fut sans succès. En 1567. l'Aubespine fut encore choisi avec les Maréchaux de Montmorenci & Cossé, & le Seigneur de Biron, pour conférer avec le Prince de Condé, les Coligny, & les autres Chefs du parti Protestant. Ils s'assemblerent à la

Chapelle, entre Paris & Saint Denis, le 10. Octobre. Mais cette négociation ne fut pas plus heureuse que la précédente. La bataille de Saint Denis fut donnée le 10. Novembre suivant : comme l'Aubespine étoit alors malade, la Reine Catherine ne voulut rien résoudre au sujet du combat, sans l'avoir consulté auparavant. Elle se rendit chez lui, où elle le trouva au lit & à l'extrémité : ce qui ne l'empêcha pas de donner à Sa Majesté des conseils très-judicieux. Tout le monde sçait quel fut le succès de la bataille de Saint Denis, & que le Connétable de Monmorenci y fut blessé à mort. Le lendemain, qui fut le jour qu'expira cet illustre & malheureux Général, fut aussi le jour de la mort de l'Aubespine, que d'Avila appelle *un personnage de haute réputation, & l'un des plus affidés Ministres de la Reine*. Claude de l'Aubespine eut plusieurs enfans, qui lui ont fait une illustre postérité. Son fils aîné Claude de l'Aubespine, fut Secrétaire d'Etat sous Charles IX. qui l'aima beaucoup, ayant été élevé avec lui; celui-ci mourut à l'âge de vingt-six ans, en 1570.

3°. Cosme Clauffe de Marchaumont, Secrétaire de François de France, fils aîné de François I, & de Henri son frere, depuis Roi de France, fut chargé des affaires du Domaine de la Bretagne, qui appartenoit à ces Princes du Chef de la Reine Claude leur mere. Il se vit revêtu de la Charge de Secrétaire des Finances, dès que Henri fut parvenu à la Couronne; & en vertu du Règlement fait sous ce regne, il fut un des quatre nommés par le Roi, pour expédier seul toutes les affaires d'Etat, suivant leur Département. En cette qualité, il eut part aux affaires les plus importantes de ce tems-là. Il avoit épousé la fille de Burgensis, premier Médecin de François I.

4°. Jean du Thiers de Beauregard fut d'abord, comme son pere, Receveur au Domaine de Sens, après avoir été dans sa jeunesse Secrétaire du Connétable de Montmorenci. Ce Seigneur étant devenu tout puissant sous Henri II, du Thiers fut fait Secrétaire des Finances, & ensuite, suivant le nouveau Règlement, mis au nombre des quatre Secréaires

chargés de l'expédition des affaires d'Etat & des Finances. Nous avons son éloge dans un sonnet de Ronfard.

5°. Jacques Bourdin de Villaines fut fait Secrétaire des Finances en 1549, en survivance de Guillaume Bochetel, dont il étoit le premier Commis, & dont alors il épousa la fille. Ce fut lui qui fut chargé de dresser les mémoires & instructions pour le Concile de Trente. La Cour lui confia les négociations les plus importantes, dont il s'acquitta toujours avec distinction. On assure qu'il étoit si honnête homme & si désintéressé, que huit ans qu'il passa dans l'emploi de Secrétaire d'Etat, n'augmenterent son revenu que de deux cens livres de rente. Il étoit ennemi du luxe & du faste de la Cour. Il ordonna par son testament qu'on l'enterrât sans aucune cérémonie, & que son corps précédé seulement d'une lanterne, sans aucun convoi, fût porté dans la fosse publique de l'Hôpital de la Trinité, comme le dernier du Peuple. Cette disposition de son testament, jointe à quelques autres circonstances, fit



croire qu'il avoit du penchant pour la nouvelle Religion; cependant il mourut entre les bras du fameux Docteur d'Espence. Il forma trois Secretaires d'Etat; sçavoir, Brulart de Sillery son neveu, Neuville de Villeroy, qui avoit épousé la nièce de sa femme, & Potier de Gesvres. Il avoit épousé Marie Bocherel, fille de Guillaume, Secrétaire d'Etat.

6°. Simon Fizes, Baron de Sauves, originaire du Languedoc, fut d'abord Secrétaire de Bertrandi, Garde des Sceaux, jusqu'au commencement du regne de François II; que son Maître fut privé des Sceaux & embrassa l'état Ecclésiastique. Fizes passa alors au service du Cardinal de Lorraine, qu'il accompagna au Concile de Trente. Quelque tems après il devint Secrétaire des commandemens de la Reine Catherine de Médicis, qui après la mort de Robertet de Fresne, Secrétaire d'Etat, le proposa au Roi Charles IX pour lui succéder dans cette Charge, dont il fut pourvû en 1567. Mézerai assure qu'il fut le seul des Secretaires d'Etat, à qui l'horrible dessein du massacre de la Saint Barthelemy fut confié, &

que ce fut lui qui expédia toutes les dépêches secrètes qui furent envoyées à Paris & dans les Provinces pour cette funeste exécution. Il eut part aussi à toutes les affaires de cet odieux regne. Ce fut à lui que Charles IX mourant confia ses dernières volontés, par rapport à la regence de la Reine sa mere, jusqu'au retour de son frere le Roi de Pologne. Dès que ce Prince fut arrivé à Turin, la Reine dépêcha vers lui le Baron de Sauves, pour lui rendre compte de sa conduite durant son absence, & pour l'informer du détail de toutes les affaires du Royaume. Le Baron de Sauves mourut en 1579, & fut enterré dans l'Eglise des Celestins de Paris, dans une petite Chapelle au côté droit du grand Autel, où sur une table de marbre noir attachée contre le mur, on lit son épitaphe.

Il avoit épousé Charlotte de Beaune, Dame de Semblançai & de la Carte, Vicomtesse de Tours, fille de Jacques de Beaune, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, & Chambellan du Duc d'Anjou: il n'en eut

point d'enfans, & elle se maria avec François de la Tremouille, Marquis de Noirmoutier, auquel elle porta ses grands biens.

7<sup>e</sup>. Pierre Brulart, fils de Noel Brulart, Procureur Général du Roi au Parlement de Paris, & d'Elizabeth Bourdin, se forma pour les affaires sous Jacques Bourdin de Villaines, Secrétaire d'Etat, son oncle. Catherine de Médicis en 1564, le fit Secrétaire de ses commandemens. En 1569 il succéda à Robertet d'Alluis dans la Charge de Secrétaire d'Etat. Il conserva avec cette Charge; celle de Secrétaire des commandemens de la Reine mere. En 1570 il se trouva à Meziere au mariage du Roi Charles IX. avec Elizabeth d'Autriche; ce fut lui qui fit la lecture du contrat, en signa la ratification, & expédia la décharge de l'Electeur de Trèves, que l'Empereur avoit chargé de conduire cette Princesse. Sous le Roi Henry III, il n'eut pas moins de crédit, que sous le regne précédent. A l'occasion de la conjuration de Salcède, il fut envoyé en Flandres, pour assister aux interrogatoires de ce Criminel, afin de découvrir

ses Complices & le faire amener à Paris. Il se rendit encore à Anvers par l'ordre du Roi en 1583, afin de traiter avec les Flamands, & d'appaïser ceux de cette Ville, que la mauvaise conduite du Duc d'Alençon avoit soulevés. Il fut choisi en 1585, pour aller avec la Reine mere, le Maréchal de Retz & M. de Lansac, conferer à Epernay avec le Cardinal de Bourbon, les Guises & les autres principaux Seigneurs de la Ligue, sur les moyens de conclure la paix. Le Roi en 1586, lui accorda la survivance de sa Charge pour son fils aîné. Mais faisant réflexion à l'attachement de Brulart pour la Reine sa mere, & ayant résolu la mort des Guises, il jugea à propos de lui envoyer ordre de demeurer chez lui, & de ne plus exercer sa Charge de Secrétaire d'Etat. Dans la suite il fut rappelé à la Cour, & eut entrée dans les Conseils du Roi jusqu'à sa mort, qui arriva le 12 Avril 1588. Il fut inhumé dans l'Eglise S. Benoît sa Paroisse, où dans une Chapelle on voit la figure de marbre blanc, & au-dessous son épitaphe.

3°. Claude Pinart fut d'abord Sec

cretaire du Maréchal de Saint André. Ce Maréchal ayant le secret du Roi Henry III, auprès duquel il avoit un crédit immense, Brulart eut la communication de toutes les affaires de la Cour & de l'Etat.

Après que S. André eut été tué à la bataille de Dreux en 1562, Brulart fut employé par la Reine Catherine de Médicis, qui le fit d'abord Secrétaire des Finances, & l'année suivante 1570, il fut fait Secrétaire d'Etat. Pinart se conduisit avec beaucoup de fermeté dans l'exécution de l'ordre du Roi par rapport au Duc d'Alençon, qui dans le tems du Siège de la Rochelle formoit un parti de mécontents. Il lui intima la défense que le Roi lui faisoit de for-  
tir du Camp. Ce Prince le pressa de lui faire voir son instruction; & comme celui-ci le refusa, le Duc le renvoya sans réponse, sous prétexte qu'il n'avoit ni pouvoir, ni la qualité requise pour signifier un tel ordre à un Fils de France. En 1574, sous le regne de Henry III, Pinart fut envoyé en Suède, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour demander en mariage la Princesse

Elizabeth, sœur du Roi Jean. Mais les murmures des Catholiques de France, & les plaintes de la Cour de Rome firent échouer cette négociation. Au retour de Suède Henry III donna à Pinart une place dans le Conseil secret de son cabinet. En 1581, il passa en Angleterre avec plusieurs Seigneurs de la Cour pour y dresser les articles du contrat de mariage entre la Reine Elizabeth & le Duc d'Alençon. Pinart eut le même sort que Brulart, & par le même motif, lorsque le Roi eut formé la résolution de se défaire des Guises, auteurs de tous les troubles de son Etat. Il se retira avec sa famille à Château-Thierry, dont il étoit Gouverneur. Il fut soupçonné dans la fuite d'avoir manqué à son devoir, & d'avoir traité avec le Duc de Parme, pour lui remettre cette Place. L'année suivante le Vicomte de Comblisi son fils, qui avoit la survivance du Gouvernement de cette Place, la défendit si mal contre le Duc de Mayenne qui l'assiégeoit, qu'il fut accusé de l'avoir rendue par intelligence ; pour cet effet il fut condamné par contumace à être

décapité ; mais une Déclaration du Roi rétablit dans la suite son honneur, & le remit dans ses biens. Claude Pinart mourut le 14 Septembre 1605.

9°. Louis Revol originaire du Dauphiné fut fait Secrétaire d'Etat à la place de Villeroi, lorsqu'en 1588 Henry III l'éloigna de la Cour, ainsi que Pinart. Il obtint cette Charge à la recommandation du Duc d'Épernon qui le protegeoit. Ce fut à lui que le Roi confia le dessein de faire poignarder les Guises dans son appartement à Blois ; & Revol fut chargé d'expédier les ordres pour cette exécution. Après la mort de Henry III, il suivit sans balancer, selon son devoir, le parti de Henry IV, & sa fidélité lui mérita la confiance de ce grand Prince. On le nomma pour assister à la conférence de Noisy. Le Cardinal de Gondy, & l'Archevêque de Lyon ayant été députés durant le Siège de Paris de la part des Habitans de cette Ville, pour proposer les conditions de paix, ce fut Revol qui fut chargé de rédiger la réponse du Roi. Il assista aussi à la fameuse conférence de

**Surenne**, où il fut chargé à plusieurs reprises de porter au Roi les délibérations de l'Assemblée, & de faire sçavoir aux Députés les intentions du Roi. Louis Revol mourut le 14 Septembre 1594, âgé de 63 ans, & fut inhumé à Paris dans l'Eglise Paroissiale de Saint Germain-l'Auxerrois, à la droite du grand Autel, où l'on voit aujourd'hui son épitaphe. Il ne laissa qu'un fils, Conseiller au Grand Conseil, & nommé à l'Evêché de Dol. Il n'en obtint jamais de Bulles, ce qui ne l'empêcha pas d'en jouir en vertu des Lettres d'Economet jusqu'en 1644, qu'il s'en démit en faveur d'Antoine Revol son cousin germain. Il n'entra point dans les Ordres, il ne se maria point, & mourut en 1627 Doyen du Grand Conseil.

10°. **Martin Ruzé**, fils de Guillaume Ruzé, Receveur Général des Finances de Touraine, ayant été d'abord Secrétaire des commandemens de Henry Duc d'Anjou, il suivit ce Prince en Pologne, & en revint avec lui après la mort de Charles IX. Henry III le fit Secrétaire des Finances, & la Reine Catherine de



Médecin l'ayant choisi en même-tems pour Secrétaire de ses commandemens , par une faveur spéciale il eut entrée dans les Conseils du Roi. L'éloignement de Brulart, de Pinart & de Villeroi, lui procura en 1588. la place de Secrétaire d'Etat. S'étant attaché au légitime Successeur de Henry III, il fut continué dans l'exercice de sa Charge, dont il s'acquitta avec la même fidélité & le même zèle qu'il avoit eus pour son Prédécesseur. En 1606. il obtint du Roi la permission de se démettre de sa Charge en faveur du sieur de Lomenie, à condition de survivance ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer à l'exercer jusqu'à sa mort, qui arriva le 5 Novembre 1634. en sa 86<sup>e</sup>. année. N'ayant point eu d'enfans de sa femme Geneviève Araby, il institua son héritier universel Antoine Coëffier, Seigneur d'Effiat, depuis premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, Maréchal de France, & Sur-Intendant des Finances, à la charge de porter son nom & ses armes. D'Effiat étoit petit-fils de sa sœur.

Nous parlerons à la fin du Tome suivant de quelques autres Secrétaires

d'Etat, qui ont suivi de près ceux dont nous venons de faire mention, comme de Louis Potier de Gesvres, & de Paul Phelipeaux de Ponchartrain, & surtout de Nicolas de Neuville d'Alaincourt, qui eut tant de part aux affaires, dans les tems orageux de la Ligue, & sous le regne de Henry IV.

*Fin du second Tome.*



# T A B L E

## ALPHABETIQUE

*Des Matieres contenues dans ce second  
Volume.*

### A

- A** LBE ( le Duc d' ) rompt la trêve , & attaque les terres de l'Eglise , *Page* 283.  
Il fait lever le siège de Civitella au Duc de Guise , & refuse le combat que lui présente ce Général , 285  
**Albert** ( Henri d' ) se sauve par adresse de prison. Son ingratitude envers celui qui avoit facilité son évafion , 158  
**Allens** par ses conseils differe la destruction des Vaudois , 192  
**Alençon** ( la Duchesse d' ) fœur du Roi est chargée de négocier fa délivrance , 152.  
Son amitié pour fon frere le console un peu de fa captivité , 155. L'Empereur veut la faire arrêter , 160. Elle est imbue des nouvelles opinions , 184  
**Alexandre VI** Pape , déclare nul le mariage du Roi , 24. Il donne le chapeau de Cardinal à d'Amboife , 25. Il accorde aux Rois de France & d'Arragon , l'investiture du Royaume de Naples , 39. Traité de ce Pontife avec Louis XII , 43. Sa mort funeste , 48.

Amboife

# DES MATIERES.

Amboise ( George d' ) Sa naissance , 1. Il est fait Evêque à 14 ans , 2. Son portrait , 3. Etat des affaires de la Cour , 4. George d'Amboise s'attache au Duc d'Orleans , 5. & cabale en sa faveur , 6. Il est arrêté , 7. Il est mis en liberté , 9. Il travaille à faire rendre celle du Duc d'Orleans , 10. Son crédit , 13. Il est élu Archevêque de Narbonne , puis est fait Lieutenant Général de Normandie , 14. Ensuite Archevêque de Rouen , 15. Il suit le Duc d'Orleans en Italie , *ibid.* Il le détourne d'un second voyage , 19. Tous deux se retirent à Blois. Le Duc d'Orleans devenu Roi , fait d'Amboise son premier Ministre , 21. Sa conduite dans le Ministère , 22. Il est fait Cardinal , 25. Devenu Gouverneur de Normandie , il visite son Gouvernement , 26. Il est fait Généralissime de l'armée d'Italie , 32. Il se rend Maître de Milan , 34. Son retour en France , 37. Traité avec Ferdinand d'Arragon , *ibid.* D'Amboise retourne dans le Milanais , 38. Il s'abouche avec l'Empereur , 40. Il traite avec le Pape , 45. A la mort de ce Pontife , il espéroit être élu ; mais on lui donne l'exclusion , 49. Plaintes contre d'Amboise , 51. Il va trouver l'Empereur , 52. On cabale contre lui en son absence , *ibid.* Succès de sa négociation , *ibid.* & *suiv.* Mariage de Madame Claude avec le Comte d'Angoulême , ménagé par d'Amboise , 57. Il va en Italie , 64. Conférence du Cardinal avec Ferdinand d'Arragon , 68. D'Amboise tombe malade à Lyon , 81. Sa mort , 82. Son éloge , 83. Quelques circonstances particulieres de sa vie , 84 & *suiv.*

Amboise ( Louis d' ) Evêque d'Alby fait ren-

# T A B L E

dre la liberté à son frere George ;	9
Amboise ( Bussi d' ) frere de George est arrêté avec lui & avec plusieurs autres ,	7
Amboise ( Chaumont d' ) neveu du Cardinal , est fait Gouverneur de Milan ,	35
Amboise ( conjuration d' ) tramée par les Protestans contre les Guises ,	349
Amiot ( Jacques ) Abbé de Belloczanne, fait un discours aux Peres du Concile assemblés à Treme ,	204
Andelot ( d' ) veut jeter du secours dans S. Quentin , mais il est repoussé avec perte ,	291.
Sa Charge de Colonel de l'Infanterie Françoise excite la jalousie des Guises ,	307.
On l'accuse d'herésie ,	311.
Il est mandé par le Roi ,	313.
Sa fermeté cause sa perte ,	315.
Il est arrêté ,	316
André ( Sain ) Maréchal de France , conseille au Connétable de faire sa retraite ; mais on méprise son avis ,	292.
Ce Seigneur prend le parti des Lorrains par politique , & donne sa fille unique en mariage à un des fils du Duc de Guise ,	331.
Il est tué à la Baraille de Dreux ,	474
Anne héritiere du Duché de Bretagne , est demandée en mariage par Charles VIII ,	12.
Elle l'épouse malgré son aversion pour ce Prince , & son penchant pour le Duc d'Orleans ,	13
Annebaut ( le Maréchal d' ) est associé au Ministère après la disgrace du Connéable de Montmorenci ,	183.
Il fait une descente en Angleterre ,	195.
Malgré la recommandation de François I , il est éloigné du maniement des affaires sous le regne suivant ,	261
Aubespine ( Claude de l' ) gendre de Bochetel , devient Secrétaire d'Etat ,	464.
Il est	

# DES MATIERES.

député pour la paix avec l'Empereur , le  
 Roi d'Angleterre ; &c. 465. Il confere avec  
 le Prince de Condé , 466. Sa mort , 467  
 Aubigny ( d' ). Son caractere feroce , 31. Il se  
 réconcilie avec Trivulce , 32. Il commande  
 l'armée pour l'expédition du Royaume de  
 Naples , 38. Il revient mécontent en Fran-  
 ce , 41. Il est renvoyé en Italie sous le Duc  
 de Nemours , *ibid.* Il est battu près de Se-  
 minare , 46  
 Aumale ( le Duc d' ) est chargé du Ministère  
 après la mort de François I. 197.

## B

**B**AYARD ( le Chevalier ) défend seul un  
 Pont contre deux cens Espagnols , 51  
 Beaujeu ( le Sire de ) opposé au Duc d'Or-  
 léans , 4. Il épouse l'aînée des filles du Roi  
 Charles VIII , *ibid.*  
 Beaujeu ( Madame de ) découvre un complot  
 formé contre elle-même , & en fait arrêter  
 les auteurs , 7. Elle devient Duchesse de  
 Bourbon. Elle refuse de rendre la liberté à  
 George d'Amboise , 8. Elle se laisse fléchir  
 par son Confesseur & par le Nonce du  
 Pape , 9  
 Beaune ( Jacques de la ) Baron de Semblan-  
 çai. Son grand crédit , 99. Il reçoit ordre  
 du Roi , d'envoyer de l'argent à Lautrec ,  
 103. Il est obligé de donner à la Reine les  
 sommes destinées au Général , 104. Embarras  
 de Lautrec , 105. Colere du Roi contre  
 Semblançai , 114. La Reine le perd par un  
 mensonge , *ibid.* Il est condamné à être  
 pendu , 115. Jugement sur sa conduite ,  
 116. Sa postérité. 119  
 Béthune Baron de Rosni , cabale en faveur du  
 Roi Henri IV , 448

# T A B L E

**Beze** ( Théodore de ) accuse Antoine du Prat d'ignorance crasse , 137. Il est député du parti Protestant, pour disputer au Colloque de Poissi , 248. Son discours révolte toute l'Assemblée , 250. Il veut s'excuser , 251. Son adverfaire est le Cardinal de Lorraine , 379 & suiv.

**Biron** ( le Maréchal de ) aide à Rosni à gagner des Partisans au nouveau Roi , 449 & 451. Il tient conseil avec Henri IV , 453

**Bochetel**, Secrétaire d'Etat, député pour la paix avec l'Angleterre , 463. Il traite de la reddition de Boulogne , 464

**Bonnivet** Amiral de France , est tué à la bataille de Pavie , 148

**Borgia** ( César ) fils naturel du Pape , est fait Duc de Valentinois par Louis XII , 25. Il songe à appaiser le Roi irrité ; il y réussit , 43. Il cabale pour l'élection d'un Pape qui lui soit favorable , 49. Il demande du secours au Roi qui lui en accorde , 35 & 57

**Bourbon** ( Charles de ) Connétable de France. Son mépris pour Louise de Savoye cause sa perte , 118. Poussé à bout par cette Princesse , il se retire chez l'Empereur , qui lui donne le commandement de ses troupes en Italie , 146. Il entre en Provence , 148. Il gagne la bataille de Pavie , *ibid.* On le joue ouvertement à la Cour de Madrid , 156. Service qu'il rend à la Duchesse d'Alençon , 160. Il est tué à l'escalade de Rome , 165

**Bourbon** ( Antoine de ) Roi de Navarre , est pressé par le Prince de Condé son frere , & par le Connétable, de venir à la Cour y contrebalancer l'autorité des Guises , 331. Portrait de ce Prince , 332. Après bien des délais il vient enfin à la Cour , 336. Il est mal

# DES MATIERES.

- reçu des Guises , 337. On l'attire une seconde fois à la Cour , 364. Il se plaint de l'injustice faite à son frere , 365. On veut le faire assassiner , 367. Sa ferme résolution le sauve , 368. Il est nommé Régent du Royaume , 372. Il est la dupe des promesses flatteuses du Roi d'Espagne & du Cardinal de Lorraine , 391. Il est tué au siège de Rouen , 415
- Bourdin ( Jacques ) Secrétaire d'Etat dresse les Mémoires pour le Concile de Trente , 469.
- Sa mort , *ibid.*
- Bourg ( Antoine du ) soupçonné d'hérésie , est condamné à mort , 347
- Brissac ( le Duc de ) est sur le point de venir commander l'armée de Picardie ; mais on lui préfere le Duc de Guise , 299
- Brulart ( Pierre ) Secrétaire d'Etat , 472. Il est chargé de traiter avec les Chefs de la Ligue , 473. Sa sépulture , *ibid.*

## C

- C**ALVIN envoie des Disciples en France pour se faire des sectateurs , 212
- Capitana. Les François & les Espagnols se disputent la possession de ce Pays , 42
- Capoue prise & saccagée par l'armée Française , 39
- Caraffe ( Charles ) fils du Comte de Montorio , neveu du Pape. Son caractère , 217. Ses négociations avec la Cour de France , 218 & 263. Il veut faire rompre la trêve avec l'Empereur , 221. Il vient en France , 225. Malheurs dont il est cause , *ibid.* Il est disgracié par son oncle , 227. Sa mort funeste , 229. Il prend le parti de la France, entre dans l'état ecclésiastique , & est fait Cardinal , 263. Ses vûes en s'attachant à la France , 264.



# T A B L E

Service qu'il rend à cette Couronne,	266
Il envoie en France Rucellayo,	269.
Celui-ci propose au Roi une Ligue avec le Pape,	270.
Le Cardinal de Lorraine appuie le projet du Cardinal Caraffe,	271.
Les Impériaux veulent faire empoisonner ce dernier,	274.
Caraffe songe à se raccommo- der avec le Roi d'Espagne,	285
Catherine d'Arragon est répudiée par le Roi d'Angleterre,	270.
Sa mort,	273
Charles VIII succède à son pere Louis XI,	à
l'âge de 14 ans,	5.
Son éducation est confiée à Madame de Beaujeu,	6.
Il se dispose à passer en Italie à la tête d'une armée,	15.
Mort de ce Prince,	21
Charles d'Autriche petit-fils de Maximilien, doit épouser Claude de France, fille de Louis XII,	94.
On change cette disposition,	97.
Devenu Empereur, il donne de la jalousie au Roi d'Angleterre,	151.
Sa dureté à l'égard du Roi de France son prison- nier,	152.
Sa politique,	155 & suiv.
Sa mauvaise foi,	159.
Il se fait couronner en Italie,	164.
Il excite le Pape contre le Roi d'Angleterre,	171.
Ses entreprises heureu- ses,	175.
Il fait attaquer la Provence sans succès,	177.
Il vient à Paris,	182.
Il re- commence la guerre contre la France,	183.
Il fait la paix,	190.
Les Princes d'Allema- gne lui font la guerre avec succès,	203.
Ses plaintes au sujet de la rupture du Concile de Trente,	205.
Informé de ce qui se pas- soit à Rome à son désavantage, il propose une trêve au Roi, qui ne peut se dispenser de l'accepter,	276.
Il abdique ses Etats en faveur de son frere Ferdinand & de son fils Philippe,	262

# DES MATIERES.

- Charles IX** Roi de France monte sur le Trône sous la Régence de Catherine de Médicis, 371. Il est sacré à Reims, 375. Il assemble les Etats à Orleans, 242. Sa mort, 430. Son portrait, 431
- Claude** de France est promise à Charles, petit-fils de l'Empereur Maximilien, 54. Elle épouse le Comte d'Angoulême, depuis François I, 57
- Clausse** (Côme) de Marchaumont Secrétaire d'Etat, est chargé des affaires de la Bretagne, 468
- Coligny** (Gaspard de) Amiral de France, manque de surprendre Douai, 288. Il pille & brûle la petite Ville de Lens, 289. Il se jette dans S. Quentin, 290. Ruse dont il se sert pour faire entrer du secours dans la Place 292. Sa fermeté sauve la France après la bataille de S. Quentin, 297. Il demeure prisonnier après la reddition de cette Ville, 298. Il prend le parti de la Reine, 244
- Colonne** (Prosper) Général des troupes Impériales en Italie, 101. Avantage qu'il remporte sur les François au combat de la Bicoque, 107 & suiv.
- Comines** (Philippe) connu par ses Mémoires, donne des instructions à George d'Amboise, 3. Il est arrêté par ordre de Madame de Beaujeu, 7
- Commerce** protégé par d'Amboise produit l'abondance en France, 97
- Condé** (le Prince de) à la tête d'une faction à la Cour, 234. Les Guises jurent sa perte, & celle de son frere, 240. Portrait de ce Prince, 333. Il se rend à la Cour, 336. Il est envoyé Ambassadeur en Espagne avec le Prince de la Roche-Guyon, 337. Mortifi-

# T A B L E

cation qu'il reçoit, *ibid.* Il est Chef secret de la conjuration d'Amboise, 350. Il est arrêté, 355. On informe contre lui, 356. Ses moyens de défense, 357. Il offre de se battre contre ses accusateurs, 358. Il se retire chez son frere le Roi de Navarre, 360. On l'accuse de plusieurs entreprises, 363. Il revient à la Cour où il est arrêté une seconde fois, 365. Il est condamné à mort, 369. Il sort de prison, 372. Il fait résoudre le Colloque de Poissy, 375. Il se met à la tête des Protestans, 396

## D

**D** E S R È R E' ( Artus ) négociateur secret du Cardinal de Lorraine, va en Espagne, 381. Il est arrêté, 383  
Dunois ( le Comte de ) a part au projet formé par d'Amboise pour l'enlèvement du Roi Charles, 7. Il est député en Bretagne pour travailler au mariage du Roi & d'Anne de Brétagne, 12. Mort de ce grand Capitaine, 13

## E

**E** G M O N D ( le Comte d' ) Général de l'armée Espagnole attaque celle de France, 293 & *suiv.*  
Eléonore de Portugal, est promise au Connétable de Bourbon, 156. Elle épouse François I, 167  
Epernon ( le Duc d' ) se retire de l'armée & refuse de venger la mort du Roi son Maître, 449  
Etats sont tenus à Paris par Henri II, 302. A Orléans par Charles IX, 373. En Bourgogne par Henri III, 439

DES MATIERES.

F

**F**ERDINAND Roi d'Arragon , traite avec le Roi de France pour la conquête du Royaume de Naples , 38. Mauvaise foi de ce Prince , 46. La France se dispose à lui faire la guerre avec vigueur , 47  
 Ferdinand Roi des Romains , s'accommode avec les Protestans , ce qui irrite fort le Pape , 265  
 Fizes ( Simon ) accompagne le Cardinal de Lorraine au Concile de Trente , 470. Il expédie les dépêches pour le massacre de la S. Barthelemi , 471. Lieu de sa sépulture , *ibid.*  
 Foix ( le Maréchal de ) faute d'être soutenu , perd un grand avantage sur les ennemis à la Bicoque , 111  
 François Comte d'Angoulême , épouse Madame Claude , 57. Devenu Roi , il donne sa confiance à Semblançai , 100. Il fait la guerre en Italie , *ibid* & *suiv.* Sa crédulité à l'égard de sa mere lui fait faire bien des fautes , 114 & 118. Il reçoit un conseil fatal d'Antoine du Prat , & il lui donne sa confiance , 123 & *suiv.* Il abolit la Pragmatique-Sanction , 127. Il est persuadé des malversations de son Ministre ; cependant il les souffre , 131. Il refuse de se prêter aux projets ambitieux de ce Prélat , 133. Portrait de François I , 145. Il va de nouveau en Italie , 148. Il est pris prisonnier , *ibid.* & *suiv.* Il est transféré en Espagne , 152. Sa générosité déplacée , 153. On négocie pour sa délivrance , 155. Il tombe malade , *ibid.* Il sort de prison , 160. Il élude l'exécution du Traité de Madrid , 163. La guerre recommence , 164 & *suiv.* Le desir de revoir ses enfans envoyés pour lui en otage

# T A B L E

en Espagne , lui fait accepter le Traité de Cambrai , 166. Il donne sa confiance à François de Tournon , qui est chargé du Ministère conjointement avec Anne de Montmorenci , 169. Il intercede pour le Roi d'Angleterre , 171 & suiv. Il se dispo- se à recommencer la guerre , 175. Sa pru- dence , 177. Sa générosité à l'égard de l'Em- pereur , 181. Il est presque séduit par le Cocq , Curé de S. Eustache ; mais le Cardi- nal de Tournon pare le coup , 185. Guerre contre l'Angleterre , 195. Repentir de Fran- çois I , au sujet du massacre des Vaudois , 196. Sa mort , 197. Il se défie des Guises , 259. Il aime le jeune Charles de Lorraine ; en mourant , il recommande à son fils d'a- baissier ceux de cette Maison , 260. Carac- tere de ce Prince , 261
François II , Duc de Bretagne , demande & obtient la paix en sacrifiant les intérêts du Duc d'Orleans , 10
François Dauphin , épouse Marie Stuart , nié- ce des Guises , 305. Il est reconnu Roi d'E- cosse , 306. Il monte sur le Trône de Fran- ce , sous la Régence de Catherine de Médi- cis sa mere , 317. Son bon naturel est cor- rompu par les conseils pernicieux de Charles de Lorraine , 368. Sa mort prématurée dé- range les projets des Guises , 370
Frédéric Roi de Naples attaqué par les Espa- gnols & les François , fait avec d'Aubigni un Traité qui est cassé , 39. Il est enlevé de l'Isle d'Ichia , & conduit en France , 40
Farneses ( les ) demandent du secours au Roi qui leur en accorde , 202

DES MATIERES.

- G** A GUIN (Robert) en crédit à la Cour de Louis XI a part à la bonne éducation de George d'Amboise, 2
- Gantois se révoltent, & veulent se soumettre au Roi qui les refuse, 181
- Gassion (Jean de) tire par adresse son Maître Henri Roi de Navarre des prisons de Milan, 157. Il est payé d'ingratitude, 158
- Gayete. Les François rendent cette Ville par une composition honteuse, 52
- Genes se révolte contre le Roi de France, 62. Elle rentre dans le devoir, 65
- Gentil, Commis de Semblançai, trahit son Maître, 115. Il est pendu, 116
- Gié (le Maréchal de) cabale pour supplanter d'Amboise, 53. Il est lui-même disgracié, 54.
- Gonzalve Général Espagnol. Sa perfidie, 45. Ses succès dans le Royaume de Naples, qui en font une suite, 46
- Grillon Mestre de Camp du Régiment des Gardes, 457. Bon mot qu'il dit sur la mort du Sur-Intendant d'O, 458
- Guaft (le Marquis de) fait assassiner les Envoyés du Roi, 183
- Guerin Avocat Général du Parlement de Provence, marche contre les Vaudois, 193. Il subit la peine due à ses cruautés, 199
- Guise. Les Princes de cette Maison sont en grand crédit sous le Regne de Henri II & sous les suivans, 26 & suiv. Ils voyent leur crédit s'augmenter sous le Regne de François II, 327. Ils reçoivent quelque mortification au commencement du Regne de Charles IX, 373
- Guise (François Duc de) frere du Cardinal

# T A B L E

Charles de Lorraine, 259. Il est nommé Général de l'armée qui doit conquérir le Royaume de Naples, 275. Il arrête les progrès du Duc d'Albe, 283. Il va droit à Rome, 285. Embarras où il se trouve, *ibid.* Il revient en France, 287. Il signale son retour par la prise de Calais, 302. Son ambition réprimée par le Roi, 306. Il veut perdre d'Andelot pour avoir ses dignités, 307. Instruit de la conjuration d'Amboise, il se met en devoir d'en prévenir l'effet, 353. Cruautés exercées à ce sujet, 355. Sa politique en voyant la défense du Prince de Condé, 358. Il se dispose à faire le siège d'Orleans, 398. Il est assassiné par Poltrot,

420

Guise ( le Duc de ) fils du Balafre, venge l'assassinat de son pere par la journée de la S. Barthelemi ,

430

## H

**H**ENNUGER ( Jean ) Evêque de Lizieux , donne un exemple mémorable d'humanité & de charité ,

214

Henri VIII Roi d'Angleterre , fait un Traité secret avec la France , 151. Il reçoit des remerciemens de la part de François I, 161. Sa passion pour Anne de Boulen cause la ruine de la Religion en Angleterre , 170 & *suiv.* Henri embrasse le parti de l'Empereur contre la France , 189. Mort de ce Prince ,

196

Henri Dauphin épouse Catherine de Médicis , 172. Il monte sur le Trône, 197. Ses différends avec l'Empereur Charles V , 201 & *suiv.* Il fait la guerre à l'Empereur, 203. Ses conquêtes, 206. Il envoie du secours aux Siannois, 208. Il rappelle le Connéta-

# DES MATIERES.

ble à la Cour, & lui donne sa confiance; 261. Il fait la guerre avec avantage en Italie 264. Les premières années de son Règne ne sont occupées qu'aux plaisirs, 269. Il fait une Ligue avec le Pape Paul IV, 275. Il accepte une trêve proposée par l'Empereur, 277. Il consent qu'on assemble le Concile, 281. La guerre recommence, & le Roi envoie des troupes en Italie, 185. Il se laisse entraîner par les conseils du Cardinal de Lorraine, 299. Il rappelle le Duc de Guise de l'Italie, *ibid.* Il assemble les Etats à Paris & en obtient plusieurs secours, 303 & *suiv.* Il conserve de l'amitié pour le Connétable, malgré les efforts que font les Guises pour lui faire oublier ce Seigneur, 306. Il donne sa confiance à d'Andelot, 307. Mais connoissant son penchant pour les nouvelles opinions, il lui ôte son estime & le fait même arrêter, 313. Il fait la paix avec le Roi d'Espagne, 320. A l'instigation du Cardinal de Lorraine, il vient au Parlement, dont il fait arrêter plusieurs Membres soupçonnés d'hérésie, 325. Il est blessé dans un tournois & meurt de sa blessure, 327. Henri III succède à son frere Charles IX, 432. Sa réponse aux protestations de fidélité que lui fait le Cardinal de Lorraine mourant, 433. Plongé dans les plaisirs, il laisse à d'O le maniement des affaires, 437. Il fait tuer le Duc de Guise à Blois, 448. Il est lui-même tué à S. Cloud par Clement, *ibid.* Henri IV monte sur le Trône, 448. Les Catholiques de l'armée du feu Roi font d'abord difficulté de le reconnoître, 450. Mais enfin ils se soumettent, 454. Il fait d'O Sur-Intendant des Finances, 455. Puis



# T A B L E

- Gouverneur de Paris , 456  
 Hôpital ( Maréchal de l' ) Chancelier , fait un discours aux Etats assemblés à Orléans , 242. Il en fait un autre au Colloque de Poissy , dont il refuse de donner copie de peur de quelque supercherie , 250 & 377  
 Higuera ( Jean ) Inquisiteur , est envoyé en France par Ferdinand , 55  
 Hugonis ( Jacques ) Cordelier à la suite du Cardinal de Lorraine , informe secretement les Légats des intentions de son Maître , 412

## J

- JESUITES ( les ) sont introduits en France par le Cardinal de Tournon , 257  
 Jules II est élu Pape , 50. Il confirme d'Amboise dans sa Légation perpétuelle dans le Royaume de France , *ibid.* Son ingratitude à l'égard de cette Couronne , 61. Ses craintes par rapport à la conférence de Savoye , 69. Il se raccommode avec les Venitiens & se ligue avec eux , 79 & *suiv.*

## L

- LAINEZ ( Jacques ) Jesuite. Son insolence en parlant à la Reine 385  
 Lautrec Commandant de l'armée Française en Italie , est fait Gouverneur du Milanez , 100. Il reçoit un secours considérable de Suisses , 101. Danger qu'il court , 102. Il attaque le Camp des ennemis , & est repoussé avec perte , 103. Le manque d'argent est cause de sa défaite , 104 & 107. Combat de la Bicoque , 109 & *suiv.* Lautrec est abandonné par les Suisses , 112. Il se justifie devant le Roi , 113  
 Liancourt ( Madame de ) Maitresse du Roi , est la seule qui regrette d'O , dont elle tiroit

# ES M. A T I E R R E S.

- des sommes considérables , 460
- Lorraine ( Jean de ) Cardinal, est envoyé en Ambassade auprès de Charles V , 176. Il est Plénipotentiaire à Leucate , 178. Aidé du Cardinal de Tournon , il ramene le Cocq , Curé de S. Eustache , dans le sein de l'Eglise , 185
- Lorraine ( Charles de ) Archevêque de Reims , fait ôter la dignité de Chancelier de l'Ordre de Saint Michel au Cardinal de Tournon , pour se l'approprier , 198. Il est envoyé à Rome avec cette Eminence , 216. Il dispute contre de Beze pour le parti Catholique , 252
- Lorraine ( Charles de ). Sa naissance , 259. Son éducation , 260. Il est fait Archevêque de Reims à 15 ans , *ibid.* Grand crédit des Lorrains à la Cour de France , 261. Qualités de Charles , 262. Le Roi Henri II lui donne sa confiance , 269. Il appuye le projet du Cardinal Caraffe , 271. Il est envoyé à Rome , 273. Traité entre le Pape & le Roi de France , 275. Mécontentement du Cardinal de Lorraine , 277. Ses conseils sont suivis par la Cour , préférablement à ceux du Connétable de Montmorenci , 284. Commencement de son grand crédit , 288. Bataille de S. Quentin , 292 & *suiv.* Le Duc de Guise est rappelé d'Italie à la sollicitation du Cardinal son frere , 299. Il le fait déclarer Lieutenant Général du Royaume , 300. Charles parle pour le Clergé dans l'Assemblée des Etats , 304. Il marie le Dauphin avec Marie Stuart sa nièce , Reine d'Ecosse , 305. Il veut perdre d'Andelot , 307. Conférence du Cardinal de Lorraine avec Perrenot Evêque d'Arras , 309 & *suiv.* Ac-

# T A B L E

- cufation contre d'Andelot, 313. Entreprifes  
 du Cardinal de Lorraine, 316. Sa fierté,  
 319. Il inspire au Roi la perfécution, 320  
 & *fuiv.* Conseil qu'il donne au Duc d'An-  
 male, 329. Mortification qu'il reçoit, 330.  
 Sentimens qu'il inspire au Duc son frere,  
 337. Ses confeils à la Reine mere, 338. Ses  
 intrigues, 339 & *fuiv.* On écrit contre lui  
 & contre ceux de fa Maifon, 342. Ce qui  
 lui fait redoubler fa tyrannie, 344. Anne du  
 Bourg eft la premiere victime qu'il immole  
 à fon ambition & à fes craintes, 347. In-  
 quifition qu'il introduit en France, 348.  
 Conjuration d'Amboife formée contre les  
 Guifes, 350. Mauvais fuccès des Conjurés,  
 353. Cruautés des Guifes, 355. Haine de  
 Charles de Lorraine contre le Prince de  
 Condé, dont il demande la mort, 356. Ses  
 craintes redoublent, 360. Sa vanité lui fait  
 approuver le Colloque de Poiffi, 362 & *fuiv.*  
 Son insolence, 365. Il fait arreter le Roi de  
 Navarre & le Prince de Condé, *ibid.* Il veut  
 faire affaffiner le premier, 367. Il fait con-  
 damner à mort le fecond, 370. Sa vanité  
 eft mortifiée à l'afsemblée des Etats, 373.  
 Il preffe le Colloque de Poiffi, 377. Son dif-  
 cours, 383. Démarche qu'il fait auprès du  
 Roi d'Efpagne, 387. Son hipocrifie, 388.  
 Conjointement avec le Roi d'Efpagne, il  
 joue le Roi de Navarre, 391. Ses entretiens  
 avec le Duc de Vittemberg, 392. Ses in-  
 trigues en Allemagne, 398. Il part pour le  
 Concile de Trente, 399. Son arrivée dans  
 cette Ville inquiète le Pape, 405. Ce qu'il  
 dit aux Peres du Concile, 406. Honneurs  
 qu'il reçoit, 409. On apprend fes inten-  
 tions, 412. Le Pape tâche de le gagner,

# DES MATIERES.

417. Il presse le Concile sur le mariage des Prêtres, 419. Ses regrets sur la mort de son frere, 420. Il va à Rome, 422. Il revient à Trente, où il termine le Concile par un discours, 423. Son retour en France, 424. Mortification qu'il reçoit en arrivant à Paris, 427. Il se retire dans son Diocèse, 429. Il tombe malade, 432. Sa mort, 433
- Lorraine (le Duc de) reconcilié avec la France, épouse Madame Claude, seconde fille de Henri II, 320
- Lorraine (Christierne de) mere du Duc, voulant connoître les dispositions des Guises à l'égard de l'Espagne, s'abouche avec eux à Péronne, 308
- Louis XI donne l'Evêché de Montauban à George d'Amboise & le fait son Aumônier, 2. Sa mort, 5
- Louis Duc d'Orleans à la tête d'un parti opposé à celui du Sire de Beaujeu, 4. Il épouse la cadete des filles du Roi, 5. Il se propose d'augmenter son autorité, 6. Informé qu'on en veut à sa liberté, il se retire auprès du Duc de Bretagne, où il assemble une armée. Il perd une bataille contre la Trimouille, & est fait prisonnier, 8. Il est tiré de prison pour travailler au mariage du Roi & d'Anne de Bretagne, quoiqu'il fût amoureux de cette Princesse, 13. Sa réconciliation avec la Duchesse de Bourbon, 14. Il est fait Gouverneur de Normandie, *ibid.* Il nomme d'Amboise son Lieutenant, & il le fait élire Archevêque de Rouen, 15. Il précède le Roi en Italie, & remporte une victoire navale sur les Napolitains, 16. Il tombe malade, 17. Il assiège & prend Novarre, 18. Mais attaqué par le Duc Sforce, il

# T A B L E

est obligé de céder la conquête & de se retirer, *ibid.* De retour en France, on veut le renvoyer en Italie, mais d'Amboise l'en détourne, 19. Tous deux sont disgraciés, 20. Il monte sur le Trône, sous le nom de Louis XII, 21. Il fait d'Amboise son premier Ministre, *ibid.* Beaux commencemens de son Règne, 22. Il répudie Jeanne de France, 24. Il épouse Anne Duchesse de Bretagne, 25. Brouillerie avec l'Université, 28. Il se dispose à la conquête du Milanez, 29. Ses conquêtes en Italie, 30. Il accepte la tutelle de l'Archiduc Charles, 59. Il se brouille de nouveau avec Maximilien, 60. Il accorde du secours au Pape Jules II, 61. Il punit les Genoïs de leur révolte, 65. Il a une entrevue à Savone avec Ferdinand Roi d'Arragon, 68. Affaires qui s'y traitent, *ibid.* L'Admiral Sforce Usurpateur du Duché de Milan, se sauve à l'arrivée du Roi, 30. Le Comte de ) Ambassadeur d'Espagne, refuse de céder le pas à ceux de France, 414.

## M

**M**AITRE (Gille le) Premier Président du Parlement de Paris, donne des conseils violens au Cardinal de Lorraine, 321.  
 Malet (Louis) Sire de Graille, sollicite la liberté du Duc d'Orleans, 11. Richesses immenses de ce Seigneur, *ibid.*  
 Malerne Cordelier, Confesseur de la Duchesse de Bourbon, intercède pour George d'Amboise, 9.  
 Mantoue (le Marquis de) ligué avec les François, 42. Il est soupçonné d'intelligence avec les Espagnols, 50. Il se retire du

# ES-MATIERES.

- service , 51
- Maximilien I, Empereur, fait une trêve avec la France , 37. Il confère avec d'Amboise dans la Ville de Trente , 50. Il recommence la guerre contre la France , 58
- Mayenne, (le Duc de) à la tête de la Ligue , 456
- Médicis (Côme de) par sa prudence rompt les mesures du Cardinal de Tournon , 207. Il est cependant la dupe de cette Eminence , *ibid.*
- Médicis (Catherine de.) Régente du Royaume pendant les Minorités de François II & de Charles IX, 233 & *suiv.* Maintiens les Lorrains dans toute leur autorité , 328. Elle chasse la Duchesse de Valentinois de la Cour, & elle méprise les avis du Connétable , *ibid.* Elle tâche de conserver l'équilibre entre les Princes du Sang & les Lorrains, 369. Elle mande le Connétable à la Cour , 371. Elle presse le Cardinal de Lorraine de revenir en France , 422
- Melanchton (Philippe) est mandé en France , 187. Le Cardinal de Tournon le fait contremander , 188
- Merveille Gentilhomme de la Maison du Roi, & Envoyé secret à la Cour de Milan, a la tête tranchée , 174
- Milan (le Duché de) conquis par le Roi , 29. Il se révolte contre la France , 31. Il rentre dans le devoir , 34 & 35
- Monbsun (Charles) neveu du Cardinal de Tournon , excite des troubles dans le Dauphiné , 235. Victoire qu'il remporte , 236. Il sort de France , *ibid.*
- Montgomeri (Gabriel de) reçoit ordre d'arrêter plusieurs Conseillers pour crime d'hé-

# T A B L E

- rélie, 325. Il blesse le Roi dans un Tour-  
 nois, 327  
**Montluc** (Blaise de) conduit du secours au  
 Pape, 283. Il refuse par politique la char-  
 ge de Lieutenant Colonel de l'Infanterie  
 Françoisise, dont on venoit de dépouiller  
 d'Andelot, 316  
**Montmorenci** (Anne de) conduit un secours  
 de Suisses au Maréchal de Lautrec, 101. Sa  
 valeur à la journée de la Bicoque, 109.  
 Danger qu'il court, 110. Il fait le voyage  
 de Madrid, 155. Il est fait Grand Maître  
 de la Maison Roi, 161. Il est chargé du  
 Ministère, 169. Il a la conduite de la cam-  
 pagne de Provence pour repousser l'Empe-  
 reur, 178. Il est nommé Plénipotentiaire,  
*ibid.* Il est fait Connétable, 179. Sa disgrâce  
 & son exil jusqu'à la mort du Roi, 197.  
 Il est rappelé à la Cour, *ibid.* Il est disgrá-  
 cié une seconde fois, 231. Sa haine contre  
 les Novateurs, 245. Il s'oppose aux des-  
 seins du Cardinal Caraffe, 270. Mais on  
 méprise ses avis, 273. Il veut secourir S.  
 Quentin, 292. Il fait trop tard sa retraite,  
 293. Il perd la bataille & est fait prisonnier,  
 295. Il est de nouveau disgracié, 328. Il  
 veut se rétablir à la Cour, 331. Il y paroît  
 avec un grand cortége, 360. Il assiste aux  
 Etats d'Orléans, 371. Mortification qu'il  
 donne aux Guises en arrivant, *ibid.* Il est  
 contraire aux Protestans, & menace l'Evê-  
 que de Valence, 376. Il est tué à la bataille  
 de Saint Denis, 467  
**Montmorenci** (François de) fils du Connéta-  
 ble, repousse le Cardinal de Lorraine qui en-  
 troit dans Paris avec des Gardes malgré la  
 défense, 425 & *suiv.*

# DES MATIERES.

**Morocé** (Jerôme) habile politique, ménage une Ligue entre tous les Princes d'Italie & la France pour secouer le joug de l'Empereur, 157

**Munier** (Jean) Lieutenant Civil succombe à la tyrannie du Cardinal de Lorraine, 316. Beau trait de reconnoissance de la part de son Greffier, 517. Munier est exilé, *ibid.*

## N

**NAPLES.** Cette Ville se rend au Roi de France Charles VIII, 39

**Nemours** (le Duc de) Viceroy de Naples, 41. Il est battu par Gonsalve, 46. Sa mort, *ibid.*

## O

**O** (François d'). Sa naissance & ses premiers emplois, 436. Il devient Sur-Intendant des Finances, 437. Son faux zele, 438. Sa dureté à l'égard du peuple, 439. Ses malversations, 443. Son ambition, 445. Ses conseils préjudiciables à l'Etat, 446. Il refuse de se soumettre à Henri IV, après la mort de Henri III, 450. Mais il y est contraint, 452. Sa conduite à l'égard du nouveau Roi, 455. Il est fait Gouverneur de Paris, 456. Sa mort, 458. Il laisse peu de biens, 459. Son luxe & ses dépenses excessives, 460. Ses descendants, 462

**Oignon** brave Officier. Réponse qu'il fait au Connétable qui lui demandoit son avis à la journée de S. Quentin, 294

**Olivier** Chancelier reprend les Sceaux, 329. Sa prudence à empêcher l'effet des calomnies faites à l'instigation du Cardinal de Lorraine, 341

**Oppede** (le Baron d') par ses faux avis obtient ordre de la Cour d'exterminer les Vaudois, 165. Il exécute cet ordre barbare, *ibid.* Il



# T A B L E

- tâche de se mettre à couvert des poursuites qu'on pourroit lui faire dans la suite , pour avoir trompé le Roi , 194. Il évite la punition en cédant sa terre au Cardinal de Lorraine, P 199
- P** A L I A N O ( le Duc de ) donne son fils en otage aux François , 277
- Paul III tâche d'appaier les querelles des Princes Chrétiens , 179. Il se rend à Nice , 180
- Paul IV monte sur le Siège Pontifical , 162. Il est contraire à la Maison d'Autriche , *ibid.* Son amitié pour les François devient funeste à la France , *ibid.* Son caractère , 216. Il rend le Cardinal Santafliore , responsable de la trahison de ses freres , 267. Il le fait mettre en prison , 268. Sa crédulité pour son neveu Charles Caraffe , 274. Il fait un traité avec Henri II , 275. Il se plaint de la conduite du Roi , qu'il accuse de légereté , 279. Il envoie des Légats à l'Empereur & au Roi d'Espagne , 280. Son neveu vient en France , *ibid.* Conduite vigoureuse de ce vieillard , 282. Il ne tient pas la parole qu'il avoit donnée au Roi , 285. Il feint d'être encore dans les intérêts du Roi , 286. Mort de ce Pontife , 287
- Paulin , Baron de la Garde , a part au massacre des Vaudois , 193. Il commande les Galeres de France , 196
- Perrenot Evêque d'Arras , a des Conférences avec le Cardinal de Lorraine , où il se trame plusieurs choses contre les vrais serviteurs du Roi , 309
- Pescaire ( le Marquis de ) Chef d'une Ligue entre les Princes d'Italie , 156. Il decouvre tout à l'Empereur , & meurt empoisonné , 157.

# DES MATIERES.

- Philippe** Archiduc d'Autriche vient en France, 45. Sa bonne foi, 46. Il dispute la Castille au Roi d'Arragon, 55. Il se rend Maître de cet Etat, 56. Irrité contre la France, il lui déclare la guerre, 58. Sa mort, 59
- Philippe II** témoigne sa joye de la victoire de S. Quentin, en faisant bâtir le Palais de l'Eseurial, 297
- Pie IV** est élu Pape par la faction des Caraffes, qui pour prix de ce service sont condamnés à mort par ce Pontife, 229. Il donne sa confiance à Tournon, 230
- Pinart** (Claude) Secrétaire d'Etat sous le regne de Henri III, est envoyé en Suède pour traiter du mariage du Roi avec Elisabeth sœur du Roi Jean, 475. Il est éloigné des affaires, *ibid.*
- Poissi.** On y tient une Assemblée célèbre de Catholiques & de Protestans, 248
- Poltrot** assassine le Duc de Guise au siège d'Orleans, 420
- Prat** (Antoine du) Chancelier, ennemi de Semblançai, a part à son jugement, 115. Origine & naissance de du Prat, 121. Commencement de sa fortune, 122. Il est fait Chancelier & Garde des Sceaux, 123. Conseil salutaire qu'il donne au Comte d'Angoulême, *ibid.* Il embrasse l'état ecclésiastique, 124. Il est revêtu successivement de cinq Evêchés, 125. Il est fait Cardinal, *ibid.* Son zèle contre les nouveautés, 126. Il est auteur du concordat, 128. Il s'attire la haine du peuple, 130. Ses rapines, 131. Son ambition pour la Papauté, 132. Il tombe malade, 133. Sa mort, 134. Quelques particularités de sa vie, 135. Son ignorance crasse, 137. Son goût bizarre, 139. Juge-

# T A B L E.

ment sur ce Ministre , *ibi*  
 Protestans sont persécutés par ordre du Cardinal de Lorraine , 340. Inquisition pour les distinguer , 348. Ils trament la conjuration d'Amboise , dont ils sont la victime , 349. Ils sont massacrés à Vassi , 394. Ils commencent à cabaler pour se défendre de l'oppression , 395

## R

**R** A V E S T E I N ( le Comte de ) commande la Flote pour l'expédition de Naples , 38. Il enleve Frédéric Roi de Naples de l'Isle d'Ischia , 40  
 Renaudie ( Godefroi , Barri de la ) dit de la Forêt , Chef de la conjuration d'Amboise , assemble les Conjurés , 350. Ils sont découverts , 352. La Renaudie est tué , 354  
 Revol ( Louis ) Secrétaire d'Etat , est chargé par le Roi de faire assassiner le Duc de Guise , 476. Il assiste à la Conférence de Sarrenne , 477  
 Rucellaïo ( Annibal ) est envoyé à la Cour de France par le Cardinal Caraffe , 369. Sujet de sa négociation , 370  
 Rusé ( Martin ) suit le Roi Henri III en Pologne , 477. Il est Secrétaire d'Etat , 478

## S

**S** A V O Y E ( Louise de ) mere de François I. Elle est cause de tous les malheurs qui sont arrivés à la France pendant le regne de François I , 100 , 104. Sa haine contre Laurec , 105. Elle perd Semblançai par un mensonge , 114. Sa méchanceté , 117. Le Connétable de Bourbon la méprise , 118. Elle entreprend de le perdre , & elle y réussit , 146. Elle est Régente du Royaume pendant la prison du Roi , 149. Elle traite avec l'Angleterre ,

# DES MATIERES.

- l'Angleterre, 151. Elle travaille à rendre la liberté à son fils, 152. Elle entre dans un projet de Ligue formé par les Princes d'Italie, 156. Elle négocie la Paix de Cambrai, 166. Sa mort, 169
- Savoye (le Duc de) à la tête de l'armée Espagnole, assiége Saint Quentin, 290. Il gagne la bataille de Saint Quentin, 295. Mais il retire peu de fruit de sa victoire, 297
- Sforce (Ludovic) à la tête d'une armée, rentre dans Milan, révoltée contre le Gouverneur François, 31. Les Suisses le livrent au Cardinal d'Amboise, 34
- Sforce (François) Duc de Milan, fait trancher la tête à Merveille Envoyé du Roi, 174. Il envoie Taverna pour faire des excuses, 175. Sa mort, 176
- Sforce (les) au service de l'Empereur, gagne un de leurs freres qui portoit les armes pour la France; il quitte cette Couronne, & emmene les Galeres dont il avoit le commandement, 266
- Siennois (les) secouent le joug de l'Empereur, 208. Mais ils sont contraints de se soumettre à Côme de Médicis, 209
- Soubstelle, freres, repoussent avec courage les violences qu'on veut leur faire, 341. L'un des deux est arrêté, 342. Il se sauve, 348
- Strozzi (Pierre) va au secours des Siennois, 207. Il marche au secours de Rome, menacée par le Duc d'Albe, 283
- Stuart (Marie) héritiere d'Ecosse est amenée en France, 201. Elle épouse François Dauphin, 305
- Suisses. Ils livrent Ludovic Sforce au Cardinal d'Amboise, 34. Ils s'attachent à la France, 80. Leur obstination est cause de la défaite

1. The following information is being provided to you for your information only. It is not intended to be used for any other purpose.

[illegible]

## DES MATIERES.

accordée, 199. Tournon est fait Archevêque de Lyon, 200. Il est auteur de la Chambre ardente, 202. Il va trouver le Pape, 203. Il travaille à faire assembler le Concile de Trente, 204. Ses négociations en Italie, 206 & *suiv.* Son retour en France, 211. Son zèle contre les Calvinistes de son Diocèse, 212. Par son conseil on brûle les hérétiques, 213. Sage conduite de Tournon par rapport aux affaires d'Italie, 219. Il écrit au Roi, 221. Il tâche d'empêcher le Cardinal Carafse d'aller en France, 225. Douleur de Tournon sur les maux de sa Patrie, 226. Il pense être élu Pape, 229. Il devient Doyen des Cardinaux, 230. Il revient en France, où il recouvre une partie de son crédit, 231 & *suiv.* Ses premiers soins pour la tranquillité de l'Etat, 235. & *suiv.* Il introduit les Jésuites en France, 237. Il se repent de sa sévérité contre les Novateurs, 239. Il sauve le Roi de Navarre, 240. Mort du Roi François II. 242. Tournon est chargé de réconcilier les Grands du Royaume, 245. Ouverture des Etats où assiste Tournon, 246. Il s'oppose au Colloque de Poissi, 247. Son zèle pour la conservation de la Religion Catholique, 249 & *suiv.* Retraite du Cardinal, 253. Sa mort, 254. Son éloge, 256. Ses richesses & sa puissance, 258. Tournon (le Cardinal de) est éloigné du Ministère sous le regne de Henri II. 261. Il est chargé d'annoncer au Pape la trêve conclue avec l'Empereur, 278. Il est rappelé à la Cour, pour être du Conseil de la Régence, 331. Il demande copie du discours du Chancelier, au Colloque de Poissi, 378. Son indignation au discours de Beze, 381.

# TABLE

**Trimouille** (Louis de la) commande l'armée d'Italie, 32. Il est nommé une seconde fois Général, 47

**Trivulce** (Théodore) Général de Louis XII. part pour l'Italie à la tête des troupes, 29. Il est nommé Gouverneur de Milan, mais il se fait haïr, 30. Il vient au-devant du Cardinal d'Amboise, qui le traite avec douceur, & le reconcilie avec Stuart d'Aubigny, 32. Il bat les Impériaux, 70

## V

**V**ALENTINOIS (la Duchesse de) Maîtresse de Henri II. Poussée par le Cardinal de Lorraine, elle fait prendre au Roi des résolutions contraires à celles que lui inspiroit le Connétable de Montmorenci, 284. Elle se prête aux desseins violens du Cardinal de Lorraine, 320. Elle est disgraciée après la mort du Roi, 328. Le Duc d'Aumale son gendre, prend d'abord son parti, mais bientôt il l'abandonne comme les autres, 329.

**Vaufois** ( les ) sont traités avec douceur par le Cardinal d'Amboise, 91. Ils sont massacrés sous le Règne suivant, 193. Ils demandent justice, & ils l'obtiennent sous le règne de Henri II. 199

**Vendôme** (le Duc de) Sa prudence à refuser la Régence que lui offroient des séditeux, 150

**Vénitiens** ( les ) se déclarent pour Ferdinand contre la France, 42. Leur politique, 67. Ligue de Cambrai contre eux, 71 & suiv. Ils sont sacrifiés à la paix des Dames, 166.

**Vittemberg** ( le Duc de ) confere avec les Guises, 392. Il veut faire recevoir en France la Confession d'Ausbourg, 393

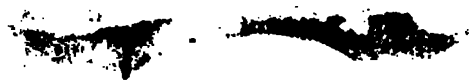
*Fin de la Table du Tome second.*





1. 1. 1. 1.

1. 1. 1. 1.



1

2

